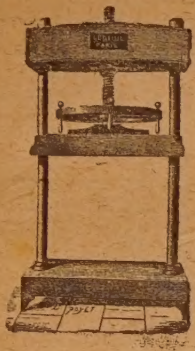
Casablanca, Juin, 1941

Friedmann Lazar



Maison fondée en 1840

Spécialité de machines
pour Reliure
Dorure
Brochure
etc., etc.

Construction de
machines perfectionnées

LEDEUIL

Constructeurs - Brevetés

34, Rue Poliveau — PARIS

Tél. : Gobelins 15-04
R. C. Seine 105 914

Catalogue franco

Matériel d'occasion

COUSEUSES AU FIL TEXTILE

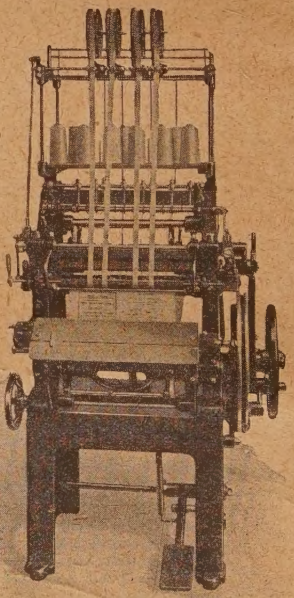
MARTINI

La " **Simplifiée** " est la machine par excellence pour les petites sortes.

Le réglage du point et le changement de fil se font en 5 minutes.

La couture à point entrelacé ressemble à celle faite à la main.

Vitesse normale : 3 600 cahiers à l'heure.



Concessionnaire : O. HEINSIUS

185, Avenue du Maine, 185

PARIS XIV^{e}

Les PIQUEUSES
COUSEUSES
PLIEUSES

BREHMER

sont réputées dans
le monde entier ! !

Ch. FIESCHI

23, avenue de Châtillon
PARIS XIV
Seul importateur en France
Téléphone : VAUGIRARD 21-36

MACHINES NEUVES ET D'OCCASION

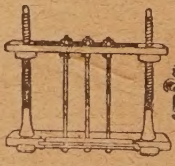
Disponibles de suite

MAX ERNER

26, Rue Edouard-Jacques - Téléph. : SÉGUR 62-09

(131, Rue du Château) **PARIS (XIV^e^)**

Machines
spéciales pour
la PAPETERIE,
la BROCHURE,
la RELIURE,
la DORURE
et le CARTONNAGE



R. C. SEINE N° 19.492

Machine à parer les cuirs

LA RELIURE

Organe et Propriété

DU

SYNDICAT DES PATRONS

Relieurs, Brocheurs, Doreurs sur cuir, Doreurs sur tranches, Marbreurs, etc.

Revue ornée de planches donnant la reproduction de reliures anciennes et modernes.

Paraissant le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS

Un an pour toute la France . . . . . Fr. 30 »
— l'étranger . . . . . 40 »

Tél. : Fleurus 05.50 — Ch. post. : Paris 19649

ADMINISTRATION et RÉDACTION au SIÈGE de la SOCIÉTÉ

7, Rue Coëtlogon, PARIS (6e)

FOURNITURES GÉNÉRALES

pour

LA RELIURE

PAPETERIE ET CARTONNAGE

MANUFACTURE DE PEAUSSERIE

EN TOUS GENRES

Maroquins, Moutons, sciés, Peaux marbrées et racinées,
Vélins et Parchemins

Papiers anciens — Art moderne — Fantaisie
Papiers de tous styles : XVI^e, XVII^e, etc., Peigne,
Tranches marbrées (ancien et moderne)

Avec la collaboration de M. L. BOULAY.

MAISON FONDÉE EN 1844

Ancienne Maison A. DEGOMBERT

ÉTS SAUVAGE, SRS

6, Rue Danton, PARIS (6e)

USINES :

33, Boul. de Belleville à PARIS | **38, Avenue Raspail à GENTILLY**

Téléphone : FLEURUS 39-34

R. C. Seine 85-320

MACHINES pour L'IMPRIMERIE

la Reliure, la Papeterie et le Cartonnage

Société Anonyme des Établissements

SMYTH-HORNE

3, rue de Furstenberg

Téléphone : Fleurus 41-06 **PARIS (VI^e^)** Téléphone : Fleurus 41-06

Machine "SMYTH" à coudre les livres;
» » à faire des couvertures;
» » à emboîter;
» » à couper la toile;
Rogneuse "SEYBOLD"
Coupe-papier "SEYBOLD"
Piqueuse et encarteuse "CHRISTENSEN"
Plieuse "CHAMBERS"
Machine à arrondir les dos et faire les mors des volumes "CRAWLEY";
Machine à assembler "JUENGST"; etc., etc.

Encyclopédie Technologique et Commerciale

PAR

E. D'HUBERT
Professeur
à l'Ecole supérieure
de Commerce de Paris.

H. PÉCHEUX
Sous-directeur
de l'Ecole d'Arts et Métiers
de Lille.

A.-L. GIRARD
Directeur
de l'Ecole de Commerce
de Narbonne.

Collection nouvelle en 24 vol. in-16 de 100 pages avec figures. 5 fr.

I. — LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION ET D'ORNEMENTATION.

1. — Le bois et le liège.....
2. — Les pierres, les marbres, les ardoises, le plâtre.....
3. — Les chaux et ciments, les produits céramiques.....
4. — Les verres et cristaux, le diamant et les gemmes ....

II. — LA MÉTALLURGIE.

5. — Les minerais, les métaux, les alliages.....
6. — Les fers, fontes et aciers.....
7. — Les métaux usuels (cuivre, zinc, étain, plomb, nickel, aluminium).....
8. — Les métaux précieux (mercure, argent, or, platine) ...

III. — LA GRANDE INDUSTRIE CHIMIQUE.

9. — Les matières premières (eau glacée, air liquide, combustibles) .....
10. — Les matières éclairantes (pétrole, gaz d'éclairage, acétylène).....
11. — Le chlorure de sodium, le sel, les potasses, les soudes.
12. — Les acides chlorhydrique, azotique, sulfurique.....

IV. — LES PRODUITS CHIMIQUES.

13. — L'oxygène, l'ozone, l'ammoniaque, les vitriols, les aluns
14. — Le salpêtre, les explosifs, les phosphates et les engrais, le phosphore et les allumettes.....
15. — Les couleurs, les matières colorantes, la teinturerie...
16. — Les parfums, les médicaments, les produits photographiques .....

V. — LES PRODUITS INDUSTRIELS ANIMAUX ET VÉGÉTAUX

17. — Les corps gras, savons et bougies.....
18. — Le cuir, les os, l'ivoire, l'écaille, les perles.....
19. — Les textiles, les tissus, le papier.....
20. — Le caoutchouc, la gutta, le celluloïd, les résines et les vernis .....

VI. — LES PRODUITS ALIMENTAIRES

21. — Les aliments animaux (viande, œufs, lait, fromage.).
22. — Les aliments végétaux (herbages, fruits fécules, pain).
23. — Les boissons (vin, bière, vinaigre, alcools, liqueurs)..
24. — Les sucres, le cacao, le café, le thé.....

Pour la dorure à chaud sans aucun apprêt, n'employer que le

" FILM D'OR " ANTI-OXYDE

la meilleure des pâtes de bronze, et le

"DECALQUOR" ANTI-OXYDE

papier décalque **NOUVEAU,** *en feuilles et en rouleaux.*

MARQUES DÉPOSÉES

Seul Concessionnaire pour
la France et les Colonies :

Louis MEUNIER

92, Boulevard Richard-Lenoir, 92

PARIS

Téléph. : Roquette 43-75 R. C. Seine 207 761

J.-B. BAILLIÈRE et FILS, 19, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VIe)

LA SCIENCE MODERNE

Revue mensuelle illustrée (80 pages, 19 × 27)
Paraissant en France, en Belgique, en Suisse, et au Canada.
Direct.-fond., **L.-J. DALBIS**; Secr. de la rédaction, **R. CEILLIER**.

COLLABORATEURS

Achard, prof. à la Faculté de Médecine de Paris.
Anthony (R.), prof. au Muséum.
Berget, prof. à l'Institut océanographique.
Bigourdan, de l'Institut.
Blondel, de l'Ac. des Sciences.
Bouvier, de l'Ac. des Sciences.
Branly, de l'Ac. des Sciences.
Breuil, prof. à l'Institut de Paléontologie.
Defos du Rau, agr. de l'Univ.
Eydoux, prof. à l'École des Ponts et Chaussées.
Frigon, direct. de l'École Polytechnique de Montréal.
Gendreau, direct. de l'Institut du Radium du Canada.
Godard, prof. à l'École des Ponts et Chaussées.
Gossot (Général), direct. des Études à l'École polyt.
Guillet, dir. de l'École Centrale.
Gutton, prof. à la Faculté des Sciences de Nancy.
Laubeuf, de l'Ac. des Sciences.
Launay (de), de l'Ac. des Sciences.
Lecomte, de l'Ac. des Sciences.
Lecornu, prof. à l'École Polyt.
Le Gavrian, prof. à l'École des Ponts et Chaussées.
Lereboullet, prof. agr. à la Faculté de Medecine de Paris.
Lumière (Aug.), corr. de l'Académie de Médecine.
Matignon, prof. au Collège de France.
Mesnager, de l'Ac. des Sciences.
Mestre, prof. à la Fac. de Droit.
Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal.
Nicolardot, dir. du Bureau international de Chimie.
Olmer, prof. à l'Institut cath.
Prou, dir. de l'Éc. des Chartes.
Regaud, dir. de l'Inst. du Radium.
Roule, prof. au Muséum.
Rousselot prof. au Collège de France.
Termier, de l'Ac. des Sciences.
Vallée, prof. à la Faculté de Méd. de Québec.
Wery, dir. de l'Inst. Agronom.

PRIX DE L'ABONNEMENT : France : Un an, 50 fr.; 3 mois, 14 fr.; Étranger : Un an, 90 fr.; 3 mois, 24 fr.
Les abonnements peuvent partir du 1er de chaque mois.
Adresser le montant des abonnements à la Librairie.

CARACTÈRES EN BRONZE

FLEURONS -o- ROULETTES -o- PALETTES

POUR LA DORURE A LA MAIN

PAPIERS D'ART POUR RELIURE — MATÉRIEL COMPLET POUR DORURE A LA MAIN ET A LA PRESSE — FEUILLES OESER — BRONZE ET COULEURS.

CH. CANNAC, 1, Place du Louvre, PARIS

Téléph. : Louvre 25-68 -:- Adresse télég. : DORERCANAC 117 - PARIS

Fournisseur des Écoles professionnelles
Bibliothèques municipales, etc...

FONDERIE de CARACTÈRES

Construction de Presses
et Machines pour la Reliure

Spécialité d'Outillage pour Amateurs

EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS 1925
Diplôme d'honneur

Maison A. BERTRAND, fondée en 1871

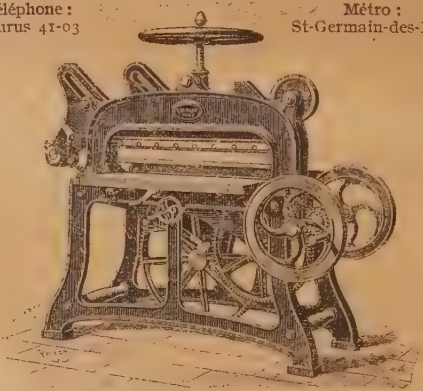
BERTRAND Frères et Cie

CONSTRUCTEURS-MÉCANICIENS

8, rue de l'Abbaye, PARIS (VIe)

Téléphone :
Fleurus 41-03

Métro :
St-Germain-des-Prés



Machine à couper le papier système FLEURY de 0m,70, 0m,82, 1m,05.

ACHATS, ÉCHANGES, EXPERTISES

BIBLIOTHÈQUE PROFESSIONNELLE

Manuel du Relieur

A LA MÊME LIBRAIRIE

Cuirs et Peaux, par P. PUGET, Ingénieur des Arts et Manufactures. Préface par P. PELTEREAU, membre de la Chambre de Commerce de Paris. 2e *édition*, 1921, 1 vol. in-18 de 407 pages, avec 126 figures.... 18 fr.

La Fabrication du Papier, par P. PUGET, 2e *édition*, 1923, 1 vol. in-18 de 382 pages avec 74 figures 18 fr.

Les Secrets de la Science et de l'Industrie. Recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière par HÉRAUD, 1904, 1 vol. in-16 de 432 pages, avec 127 figures..... 15 fr.

Les Industries d'Amateurs. Le papier et la toile, la terre, la cire, le cuir, le verre et la porcelaine, le bois, les métaux, par H. DE GRAFFIGNY. 2e *édition*, 1907, 1 vol. in-16 de 365 pages, avec 396 figures. 15 fr.

Dictionnaire de l'Industrie. Matières premières. Machines et appareils. Méthodes de fabrication Procédés mécaniques. Opérations chimiques. Produits manufacturés, par Julien LEFÈVRE, agrégé des sciences physiques, professeur à l'Ecole des Sciences de Nantes. 1899, 1 vol. gr. in-8 de 924 pages à 2 colonnes, avec 817 figures, broché 60 fr.; relié..... 80 fr.

Encyclopédie Technologique et Commerciale, par E. d'HUBERT, professeur à l'Ecole supérieure de commerce de Paris; A. PÉCHEUX, professeur à l'Ecole d'Arts et Métiers de Lille; A.-L. GIRARD, directeur de l'Ecole de Commerce de Narbonne, et DUGAT. 1903-1922. Collection de 24 vol. in-16 de 96 pages, avec figures, chaque..... 5 fr.

La Science Moderne, revue mensuelle illustrée, paraissant en France, en Belgique, en Suisse et au Canada. Directeur-fondateur : L. DALBIS; secrétaire de la rédaction, R. CEILLIER.

Prix de l'abonnement : France et Belgique : un an, 50 fr. — Autres Pays : un an, 90 francs. — Prix du numéro : France et Belgique, 5 fr.; autres Pays, 7 fr. 50.

Ajouter pour frais d'envoi :
France : 10 % ; Etranger : 20 %.

BIBLIOTHÈQUE PROFESSIONNELLE
Publiée sous la direction de M. René DHOMMÉE
Inspecteur Général de l'Enseignement Technique

Manuel du Relieur

PAR

J. LEMALE

Vice-Président honoraire du Syndicat de la Reliure.
Directeur
des Cours de Perfectionnement du Syndicat des Patrons Relieurs.

Avec 61 figures intercalées dans le texte.

PARIS
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1927

Friedman Lazar

PRÉAMBULE

Léon Gruel, dans ses conférences sur la reliure, disait : « Nous n'avons rien inventé de nouveau ou de meilleur et nous vivons sur des procédés vieux de trois cents ans. »

Ce n'est peut-être pas tout à fait exact.

Il est très vrai que les relieurs d'art ont conservé toutes les façons qui ont fait des reliures anciennes des monuments indestructibles, mais ils emploient des moyens qui permettent tout de même de produire plus vite, et, sans ôter quoique ce soit à la valeur de nos ancêtres, on peut dire que la reliure d'art moderne est plus correcte, plus gracieuse et tout aussi solide.

Mais il n'y a pas que de la reliure d'art, le livre s'est propagé d'une façon formidable et le nombre des gens qui en possèdent et qui lisent s'est accru dans les mêmes proportions.

Il a donc fallu faciliter à ce grand nombre de lecteurs la possibilité de conserver leurs livres dans une reliure mise à la portée de tous. C'est ainsi que la fabrication de la reliure a pu évoluer sans cependant porter atteinte à la solidité qu'elle doit avoir pour répondre à son but qui est de conserver le livre.

C'est pour atteindre ce but que la demi-reliure est née. Elle peut être coquette, avec dorure, avec

coins, ou ne comporter qu'un dos en peau, et cette peau elle-même être de qualité supérieure ou inférieure. La peau encore peut être remplacée par de la simple toile. Il n'empêche qu'une demi-reliure bien faite doit être d'une grande solidité, si modeste que soit sa couverture.

C'est à cette demi-reliure que nous nous sommes surtout attaché, et nous estimons que l'ouvrier qui sait exécuter parfaitement une demi-reliure Maroquin du Levant est capable d'exécuter de belles reliures pleines.

Sans négliger aucune des façons qui permettent ce résultat, nous nous sommes surtout appliqué à démontrer qu'il est possible de produire plus vite avec des outils modernes et en modernisant la manière de faire et surtout en évitant des lenteurs que l'on considérait comme une condition du bon travail il y a seulement cinquante ans.

Nous avons essayé de démontrer que dans les petits ateliers il y avait avantage, autant pour la qualité du travail que pour une production plus grande, de travailler en groupement, particulièrement pour les opérations de couvrure et de finissure.

Nous ne nous sommes pas illusionné sur la difficulté de ce travail. Expliquer le si grand nombre d'opérations nécessaires pour l'exécution d'une reliure, dont aucune n'a de base rationnelle, mais est l'objet d'un tour de main qui s'est transmis d'ouvrier à apprenti avec quelques améliorations dues à des ouvriers aimant leur métier et à des déformations, résultat de la négligence du plus grand nombre, n'était pas chose facile on le comprendra.

Nous avons été aidé cependant par soixante années de pratique professionnelle au moment même où l'évolution se faisait, ce qui nous a permis de juger en connaissance de cause. Nous avons aussi

été aidé par l'application que nous avons apporté à enseigner aux apprentis de nos cours de perfectionnement depuis la création de ces cours en 1889, et les leçons particulières que nous avons donné à nombre d'amateurs. C'est en enseignant que nous avons compris qu'aucun détail n'était à négliger. La réussite de quantité d'opérations tient à certains mouvement des doigts; les bons ouvriers les ont acquis sans s'en apercevoir, mais assumant la tâche de les enseigner, nous n'avons pas eu crainte de nous y appesantir.

J. LEMALE.

INTRODUCTION

Lorsque l'on parle de la reliure, on suppose généralement que c'est de la reliure d'un livre qu'il s'agit.

On voit un livre imprimé, confié au relieur pour que celui-ci lui fasse une enveloppe, qui permette de le conserver dans la bibliothèque. De là à penser que la reliure est un métier complémentaire de l'imprimerie, il n'y a qu'un pas. On le franchit vite et... on se trompe.

Quoique ce manuel doive être exclusivement technique, il est quelques considérations d'ordre historique et général qu'il importe cependant que l'on connaisse. C'est ainsi qu'en premier on doit savoir ce que signifie le nom de relieur, et quelle est son origine.

M. Léon Gruel, en a donné la définition dans la série de conférences qu'il a faites dans les années 1894-95 : (1)

« Le mot *reliure* est dérivé du verbe latin *ligare ou religare*, qui se traduisent par *lier* ou relier ensemble. » Ce qui exprime bien le but de notre travail qui est d'abord de réunir les feuilles d'un livre, de les fixer, de les *lier* ensemble.

(1) *Conférences sur la reliure et la dorure des livres*, par Léon Gruel. — 1 vol. in-8°.

Cette définition très exacte et si claire de l'origine du nom de relieur nous confirme donc dans ce que nous disions en commençant : que c'est une erreur de croire que la reliure est contemporaine de l'imprimerie ou qu'elle en est un métier complémentaire. L'imprimerie date seulement du xv^e^ siècle, tandis que le métier de relieur remonte à la plus haute antiquité. Il est né des besoins qu'avaient les hommes de conserver et de réunir ensemble les premiers objets transportables sur lesquels ils avaient fixé leur pensée.

Fig. 1.

Nous disons objets transportables, parce que les toutes premières manifestations de la pensée, les hiéroglyphes, se sont faites sur la pierre, ce qui, on le comprendra, n'était pas du ressort du relieur.

Les premiers objets facilement maniables sur lesquels on commença à écrire furent des écorces d'arbre, des feuilles de roseau et de palmier; on écrivait avec un poinçon suffisamment chauffé pour que les caractères restassent gravés par le feu.

Les feuilles de palmier, longues et étroites étaient

percées d'un trou au milieu et *liées* entre elles au moyen d'un ruban passé dans ce trou et arrêté dessus et dessous par un petit bâtonnet, ce qui permettait de les développer ainsi qu'on le ferait d'un double éventail.

D'autres étaient réunis par des rubans passant à quelques centimètres des extrémités et se dévelop-

Fig. 2.

paient un peu comme les jalousies que l'on met aux fenêtres.

Il y avait encore les tablettes de cire que l'on réunissait et *liait* entre elles par un ruban passé dans un trou fait à l'un des angles supérieurs et leur permettant de glisser l'une sur l'autre et même de se retourner.

Puis vint l'emploi des peaux de bêtes (parchemin), offrant d'abord une surface plus grande et surtout une solidité que n'avaient ni les feuilles d'arbres ni les tablettes de cire. Ces peaux, que l'on pouvait allonger en cousant plusieurs d'entre elles

bout à bout, étaient roulées, moyen tout naturellement indiqué. Mais, pour éviter de froisser ces rouleaux en les rangeant, on clouait le commencement de la bande sur un bâton rond, on clouait également l'autre extrémité sur un bâtonnet. Ainsi ont fait longtemps et font encore les Chinois, chez lesquels

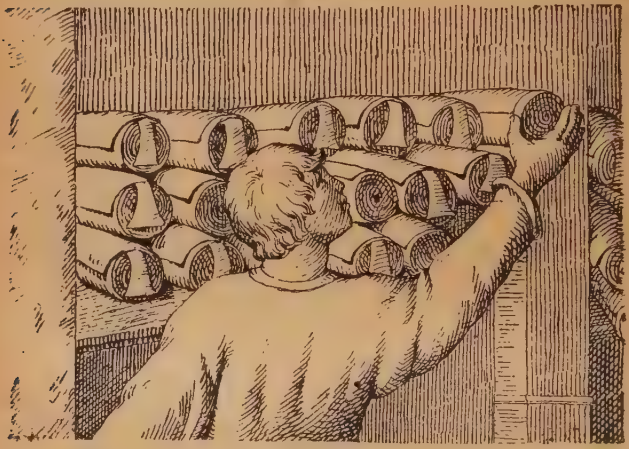


Fig. 3.

ces sortes de rouleaux, faits souvent d'un tissu de soie, s'appellent des cacomonos.

Cette manière de rouler les manuscrits s'est continuée longtemps et s'employait également pour les manuscrits sur papyrus.

Cependant ce mode de conservation des manuscrits n'était pas sans présenter certains inconvénients pour leur lecture, et, soit peut-être la difficulté de trouver toujours des peaux de grande largeur, ou pour en employer d'inférieures, soit le

hasard, on en vint à découvrir que le même manuscrit pouvait se conserver aussi bien plié sur lui-même que roulé. On le plia donc comme on plie l'une sur l'autre les feuilles d'un paravent, une planchette fut adaptée devant, une autre derrière et voilà trouvée la forme du livre telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

Ce n'était cependant pas encore parfait. Le ma-

Fig. 4.

nuscrit risquait, s'il était un peu gros surtout, de s'échapper d'entre ses tablettes et de se développer tout d'un coup. Aussi l'idée de fixer le fond et de laisser les marges nécessaires en le transcrivant dut-elle venir bien vite. Puis, ces fonds eux-mêmes devinrent inutiles; à quoi bon faire des bandes d'une

grande longueur pour les replier ensuite; il était plus économique de n'employer que des petites surfaces que l'on se procurait plus facilement.

Cette façon de plier les feuilles sur le devant et de

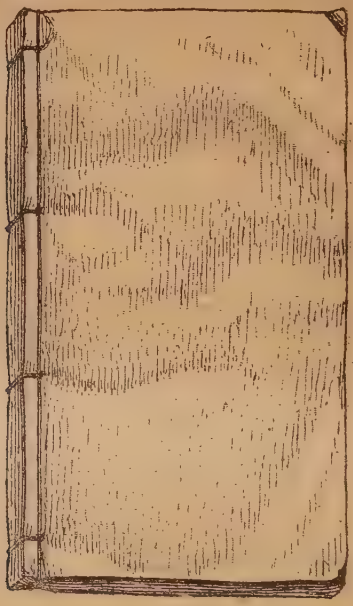


FIG. 5.

les fixer dans le fond subsista probablement tant que la matière sur laquelle se transcrivaient les manuscrits ne permit pas d'écrire au verso. Les Chinois font encore de même et pour la même raison avec leur papier de coton.

Après la découverte du papier de chiffon, les

manuscrits se multiplièrent rapidement et la reliure suivit cet essor. Le papier de chiffon fut introduit en Europe par les Arabes, vers 1240, mais les Orientaux se servaient de papier de coton déjà au IXe siècle.

Nous voici donc fixés sur l'origine du métier de relieur, mais il ne faut pas voir dans le relieur de ces premières époques les ouvriers qu'ils furent plus tard. Leur travail était des plus simple. Jusqu'au XVe siècle au moins les relieurs n'eurent à opérer que sur des manuscrits ceux-ci étant très longs à confectionner, il s'en suit que cela leur donnait peu de besogne et encore pendant bien longtemps leur rôle se borna, comme nous l'avons vu, à lier les feuilles, c'est-à-dire à les coudre seulement et à les rogner. Le reste du travail était fait par les menuisiers qui adaptaient des planchettes ou *ais*, terme qui est passé de la menuiserie à la reliure, ou par des orfèvres qui garnissaient le dos de velours auquel ils attachaient des plaques de métal, cuivre, argent ou or finement travaillé et quelquefois enrichies de pierres précieuses, ainsi qu'on en peut voir exposées à la Bibliothèque nationale.

Manuel du Relieur

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

Avant de passer au travail du relieur, il faut connaître certaines opérations subies par les feuilles du livre avant et après l'impression. Ces opérations sont du reste faites dans les ateliers des brocheurs. Or, le brocheur est un véritable relieur dans le sens rigoureux du mot tel que nous en avons maintenant la définition.

Mais le brocheur étend ses attributions et ne se contente pas de coudre le livre et de le couvrir d'une couverture de papier; il est l'auxiliaire de l'imprimeur et de l'éditeur pour tous les ouvrages imprimés qui peut-être ne seront jamais brochés.

Aussi à sa qualité de brocheur joint-il celles de glaceur, de satineur et d'assembleur.

CHAPITRE PREMIER

GLAÇAGE. — SÉCHAGE. — SATINAGE ASSEMBLAGE

Les opérations du glaçage, du séchage et du satinage qui vont être décrites en quelques pages, ne se

pratiquent plus et on pourrait se dispenser d'en parler, mais c'est de l'histoire et de l'histoire d'hier seulement.

Le papier quoique de meilleur qualité au point de vue des matières employées qui étaient surtout le chiffon en fil, laissait cependant à désirer au point de vue de sa fabrication. Puis il n'était pas collé et, d'autre part, il était humecté pour l'impression il en résultait que la feuille imprimée godait énormément et que le papier mouillé appuyant sur les caractères faisait paraître ceux-ci en relief tant au recto qu'au verso, ce que l'on appelait le foulage.

Les encres employées n'étaient pas si catives comme maintenant et maculaient, c'est-à-dire se reportaient l'une sur l'autre bien longtemps après l'impression.

Le glaçage.

Le glaçage est une opération que l'on fait subir au papier avant l'impression; il a pour but de l'unir parfaitement et de faire disparaître une partie du grain et les différentes aspérités plus ou moins prononcées résultant de sa fabrication; ces aspérités nuiraient à l'impression des ouvrages typographiques soignés, particulièrement lorsque ceux-ci contiennent des gravures ou vignettes.

Quoique les fabriques livrent à présent des papiers très satinés, il y a encore des travaux d'impression qui nécessitent le glacage du papier. Il est des maisons de brochure à Paris qui exécutent couramment ce genre de travail.

L'opération du glaçage se fait au moyen d'un laminoir marchant à bras ou au moteur. On emploie maintenant des calandres, grandes machines à plusieurs cylindres qui font le travail automatiquement.

Dans les ateliers où se fait le glaçage à la main on

dispose d'un grand laminoir placé entre deux tables d'une largeur égale à l'ouverture des cylindres et assez longues.

Deux ouvriers placent chacune des 25 feuilles, comprenant la poignée à glacer et qui est égale à une main de papier, entre des feuilles de zinc et les poussent sous les cylindres du laminoir qui sont serrés en conséquence. Ce premier laminage peut être suivi d'un second, en repassant la poignée dans le laminoir que l'on resserre un peu.

Il y a une grande différence entre le laminage de feuilles placées seules entre les zincs et le laminage qui se fait dans les ateliers de reliure par poignées de plusieurs cahiers. La pression d'abord doit être bien moins forte, sous peine de noircir et même de brûler les feuilles. Ensuite, ces feuilles doivent être placées régulièrement l'une au-dessus de l'autre, sinon, quoique étant séparées par un zinc, celle baissée ferait une marque sur sa voisine et la rendrait impropre à l'impression. Aussi les zincs employés sont-ils ordinairement du format même des feuilles, ou s'ils sont plus grands, a-t-on le soin d'ajuster les feuilles à une des extrémités du zinc, celle qui passe en premier sous les cylindres du laminoir.

Maintenant, le brocheur va opérer sur des feuilles imprimées.

Le séchage.

Le séchage des feuilles imprimées s'imposait alors même qu'elles n'étaient pas destinées à être brochées ou reliées de suite et qu'elles devaient rester en ballots, parce qu'indépendamment du mouillage que subissait le papier avant de passer sous les presses à imprimer, la quantité d'encre que les caractères déposaient lui communiquait une humidité qui l'aurait fait pourrir s'il avait été mis en ballots dans

cet état. L'encre devait encore être séchée afin d'éviter le maculage, c'est-à-dire le report des lignes imprimées d'une page sur l'autre page causé par la pression nécessaire pendant le travail du brochage ou de la reliure.

On disposait des pièces bien closes que l'on chauffait fortement avec la vapeur, ou plus simplement avec un poêle de fonte.

On étendait les feuilles à sécher sur des tringles de bois placées sur champ, dans le haut de la pièce. Ces tringles avaient 5 ou 6 centimètres de largeur sur 2 d'épaisseur, et la partie supérieure en était arrondie afin d'éviter les déchirures des feuilles.

Les feuilles étaient placées par petites pincées à cheval sur ces tringles au moyen d'un ferlet, sorte de planchette large de 0 m. 10 et longue d'environ 0 m. 60, fixée à un manche en bois permettant de porter les feuilles jusque sur les tringles.

Les feuilles sèches passaient au satinage.

Le satinage.

Le satinage avait pour but d'effacer le foulage produit par l'impression. Le foulage est ce petit relief des lettres que l'on voit à l'envers des feuilles imprimées. Dans les maisons possédant un grand outillage, le séchage et le satinage n'étaient qu'une même opération qui se faisait par une calandre dont les cylindres étaient chauffées. Les feuilles passant entre ces cylindres se séchaient et se satinaient en même temps. Les brocheurs n'ayant pas ce matériel se servaient de presses d'une grande force, ou même, mais plus tard, de presses hydrauliques. Chaque feuille imprimée était placée entre deux cartons, et la presse pleine était serrée aussi fortement que possible.

Le satinage ne se fait plus maintenant que pour

des ouvrages très soignés. Pour tous les travaux courants, les imprimeurs sont arrivés à faire des impressions sans foulage. Ces opérations de glaçage

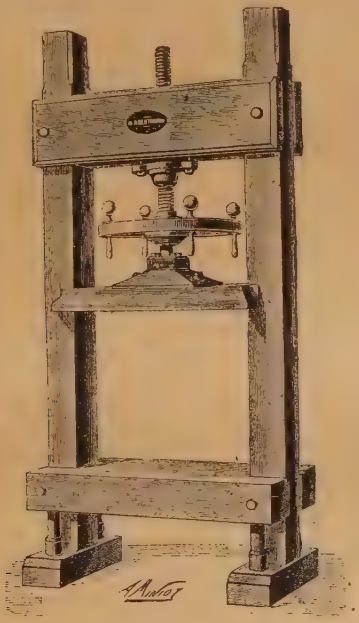


Fig. 6. — Presse.

de sèchage et de satinage étaient absolument particulières aux brocheurs et se faisaient dans leurs ateliers ou chez les imprimeurs quand ceux-ci joignaient la brochure à l'imprimerie.

Les opérations que nous allons étudier mainte-

nant se font également dans ces maisons, mais elles se font aussi dans les ateliers de reliure et comme telles nous intéressent plus particulièrement.

L'assemblage.

Un ouvrage, fut-il en un seul volume, se compose toujours d'un certain nombre de cahiers ou de feuilles Chaque fois qu'une de ces feuilles est imprimée, le brocheur la transporte dans ses ateliers pour lui faire subir quand c'est nécessaire les opérations de séchage et de satinage sur lesquelles nous venons de jeter un coup d'œil. Lorsque la dernière feuille est imprimée, que l'ouvrage est bien complet, il faut *assembler toutes les feuilles* le composant, afin de former des volumes. Si le tirage entier devait être broché de suite ou relié, on pourrait faire plier chacune des feuilles séparément et les assembler ensuite. Ce serait plus agréable, d'abord pour la pliure (nous verrons pourquoi quand nous serons à cette opération) et aussi pour l'assemblage, car il est plus facile d'opérer sur des cahiers pliés plutôt que sur des grandes feuilles. Mais le plus souvent on ne fait brocher qu'une partie du tirage et on garde en magasin ce qui reste pour être employé ultérieurement suivant les besoins de la vente.

Pour puiser facilement dans ces réserves, il est plus pratique d'avoir des ballots composés d'un nombre déterminé d'exemplaires complets, plutôt que d'être obligé d'ouvrir autant de ballots qu'il y a de feuilles dans un ouvrage pour en obtenir quelques exemplaires, ce qui arriverait si les feuilles étaient empaquetées séparément.

On procède donc à l'assemblage avant la pliure, de même qu'on peut faire ce travail après si, pour des raisons particulières, le travail est venu à

l'atelier sans avoir été assemblé au préalable. Les deux opérations se font à peu près de la même façon.

On place à côté les unes des autres, sur une grande table, les feuilles à assembler par paquets de nombres égaux, la signature de la feuille devant soi et en dessus. Si la quantité des feuilles est trop grande, ou la place dont on dispose trop restreinte, on fait l'opération en plusieurs fois.

Si ce sont des grandes feuilles que l'on assemble, on prend par le coin la première des feuilles que l'on transporte sur la seconde, ces deux réunies sont transportées sur la troisième et ainsi de suite jusqu'à la fin. L'habileté de l'ouvrier consiste surtout à ne prendre qu'une feuille à la fois.

Le volume assemblé et après s'être assuré qu'il est complet, on plie la poignée de feuilles par le milieu en laissant toujours la signature dessus pour la facilité des recherches futures. Si le volume porte un trop grand nombre de feuilles, on fait deux ou plusieurs poignées d'égale épaisseur. Pour la mise en ballot, ces poignées sont *bechevetées* par volume si le volume comporte plusieurs poignées, ou par plusieurs poignées si le volume est complet en une seule.

L'assemblage après la pliure est plus facile et moins fatigant. Les cahiers étalés, on commence par le dernier; on le prend à plat dans une main, et, remontant jusqu'au commencement du volume, on fait glisser chacun des autres à tour de rôle à plat sur ce dernier.

Il est des expressions que l'on dénature souvent dans les ateliers et que l'on prononce sans bien savoir pourquoi. C'est ainsi que nous venons de parler de *becheveter* les poignées assemblées Or, on prononce toujours *béjoiter*, ce qui ne signifie absolument rien, tandis que *becheveter*, qui veut

dire tête-bêche, exprime bien l'opération que l'on fait journellement, soit pour la passure en colle, pour laisser sécher les ficelles au corps d'ouvrage, à la couvrure, chaque fois enfin que l'on met des volumes en piles.

CHAPITRE II

DES FORMATS

Nous voici maintenant en possession de feuilles imprimées, séchées, satinées et assemblées; prêtes à former des volumes.

Sur ces feuilles l'imprimeur a disposé un certain nombre de pages de telle façon que lorsque les feuilles seront pliées dans un ordre voulu, les pages se suivront régulièrement.

Le nombre de pages ou plutôt de feuillets contenues dans la feuille d'imprimerie indique le format. Les feuilles étant imprimées des deux côtés, chaque page à une contre-page et l'ensemble de ces deux pages imprimées dos à dos forme un feuillet, la page qui sera dessus lorsque la feuille sera pliée, c'est-à-dire celle placée à droite dans le livre, s'appelle page *recto*, celle de derrière qui sera à gauche, s'appelle page *verso*.

Le nombre de feuillets contenus dans une feuille imprimée indique donc le format.

Le nombre des *feuillets* contenus *dans* la feuille indiquant le format, lorsque celle-ci n'est composée que d'un feuillet ou deux pages restant à plat, dont l'une, celle du *verso*, peut-être quelquefois blanche comme dans une affiche, le format s'appelle in-plano.

La feuille contenant deux feuillets ou quatre pages, s'appelle in-folio.

La feuille contenant quatre feuillets ou huit pages s'appelle in-quarto et s'écrit in-4°.

La feuille contenant huit feuillets ou seize pages, s'appelle in-huit, on écrit in-8° ou *in-octavo*.

La feuille contenant dix-huit feuillets ou trente-six pages, s'appelle in-dix-huit et s'écrit in-18.

La feuille contenant seize feuillets ou trente-deux pages, s'appelle in-seize et s'écrit in-16.

Les formats se continuent ainsi in-32, in-48, in-64, feuilles contenant trente-deux, quarante-huit, soixante-quatre feuillets.

Mais le nombre de feuillets contenus dans une feuille ne constitue pas à lui seul la dimension exacte de la feuille pliée; il faut encore connaître de quelle grandeur est le papier que l'imprimeur a employé. Ces grandeurs varient considérablement allant de *la Petite Cloche* qui mesure 29 centimètres de largeur sur 37 de longueur au *Grand Monde*, ayant 93 sur 123. Il est évident que deux in-quarto imprimés l'un sur le premier de ces papiers, l'autre sur le second, seront de grandeur bien différente quoique in-4° tous deux. Il est donc nécessaire d'ajouter au nombre de feuillets contenus dans la feuille le nom du papier qui a servi à les imprimer. Ainsi on dira un in-4° petite cloche, un in-4° grand monde.

Le tableau suivant nous donne les appellations des papiers de fabrication française avec leurs dimensions en centimètres.

1	Pot	31 × 40
2	Couronne	36 × 46
3	Écu	40 × 52
4	Coquille	44 × 55
5	Carré	45 × 56
6	Cavalier	47 × 60 48 × 61 46 × 62
7	Double-Tellière	44 × 68

8	Raisin	49 × 64
9	Raisin	50 × 65
10	Double-Couronne	47 × 74
11	Jésus	55 × 70
12	Grand Jésus	55 × 72
13	Grand Jésus	56 × 76
14	Colombier	60 × 80 63 × 90
15	Journal	65 × 94
16	Grand Aigle	75 × 106
17	Petit Monde	84 × 107
18	Grand Monde	90 × 120

Comme on le voit il y a quelques variantes dans un même format. Il y en a même encore beaucoup d'autres et l'on peut dire que presque chaque fabrique de papier a ses dimensions particulières.

Les noms de Pot, Coquille, Raisin, etc., sont des marques de fabrique qui appartenaient en propre aux premiers fabricants. Elles étaient reproduites en filigrane dans la pâte du papier. Un règlement de Louis XIV en 1671, ordonnait à chaque fabricant de bien mettre la marque « pour empêcher à l'avenir le désordre et rétablir la fabrique de papier en toute sa bonne qualité et perfection ».

Aujourd'hui encore, les fabricants de papier à la forme ont une marque filigranée. Quelques auteurs et des éditeurs font filigraner leur nom dans les feuilles du papier qui sert à l'impression d'ouvrages de luxe.

Avant de commencer la pliure, il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur le travail de l'imprimeur. On verra quels procédés il emploie pour disposer les pages sur les feuilles que nous avons à plier, et nous saurons ainsi d'où peuvent venir les difficultés que nous rencontrons quelque-

fois et qui nous empêchent d'obtenir un travail irréprochable.

Lorsque l'on a arrêté le format à donner au livre à imprimer, les ouvriers compositeurs assemblent d'abord les caractères et en font des lignes d'une longueur donnée qu'ils réunissent à la suite les unes des autres par *paquets*. L'un d'eux appelé *metteur en pages*, rassemble tous les *paquets* composés par ses compagnons et en forme des pages. S'il y a des gravures dans le texte, il les intercale au milieu des lignes suivant des principes déterminés.

L'ensemble des lignes composant une page pleine, c'est-à-dire imprimes entièrement s'appelle la *justification*. La hauteur part du chiffre indiquant le folio ou pagination, ainsi que la ligne de titre lorsque celui-ci est répété à toutes les pages, jusqu'à la dernière ligne du bas, ou de *pied* en y comprenant les notes ou renvois quand il y en a; ces notes ou renvois sont imprimés en caractères plus petits que le corps de la page. Si la page n'est pas pleine et qu'elle termine un chapitre, elle prend du *haut* de la *justification*; elle s'appuie au bas si au contraire elle est le commencement d'un autre chapitre.

Les chiffres indiquant les numéros des cahiers que l'on appelle *signatures* ainsi que ceux marquant la tomaison sont sur une même ligne, mais en dehors de la *justification*, à une certaine distance de la dernière ligne de pied.

Les pages ainsi composées sont disposées par le metteur en pages dans une *forme*, sorte de cadre en fer dans lequel elles seront maintenues serrées pour pouvoir être transportées à la machine à imprimer. Cette opération s'appelle *imposition*.

Entre chacune des pages, il est laissé des espaces plus ou moins larges appelés *blancs*, et qui, ne recevant pas d'impression, formeront les marges.

Le metteur en pages doit observer la plus grande régularité dans la disposition des *blancs*. La feuille imprimée se pliant plusieurs fois sur elle-même, il faut obtenir que tous les plis étant faits, l'impression de chaque page retombe exactement sur celle de la page suivante.

Le travail des compositeurs et du metteur en pages terminé, les *formes* sont portées au *conducteur*, ouvrier dirigeant la machine à imprimer. L'impression des feuilles se fait en deux fois, soit séparément avec des machines dites *en blanc*, soit simultanément avec des machines en *retiration*. Le côté de la feuille imprimé en premier, s'appelle *côté de première*, le second côté, *côté de deux*.

Une des opérations délicates du conducteur, est d'obtenir que les pages du côté de deux tombent bien exactement sur les pages du côté de première de telle façon que, vue à la transparence, la *justification* des pages recto et des pages verso forme des cadres bien réguliers avec des marges bien égales. Si cette régularité n'est pas absolue, il est impossible au relieur de faire un livre propre. Quelles que soient les précautions qu'il apporte en pliant les feuilles, jamais il ne pourra réussir à les mettre droites.

Maintenant que l'on connaît bien les feuilles sur lesquelles on va opérer, le travail de pliure va être très facile car il ne comporte pas de tour de main particulier. Il demande seulement une certaine attention.

La feuille in-plano ne se plie pas puisque, son nom l'indique, elle doit rester à plat. La feuille in-folio donne deux feuillets ou quatre pages, le côté de première contient les pages 4 et 1, la page 4 à gauche la page 1 à droite; la page 1 porte en plus *la signature* du cahier. Le côté de deux contient les

pages 2 à gauche et 3 à droite. Pour plier une feuille, quel qu'en soit le format, il y a un principe absolu dont il ne faut jamais se départir. Il consiste à poser le côté de première, celui portant la signature, à plat, la face sur la table et la signature à sa gauche.

Fig. 1.

Ainsi pour l'in-folio, en plaçant les pages 4 et 1 à plat sur la table, la page 1 portant la signature à gauche, on a devant soi les pages 2 et 3.

On ramène la page 3 qui est à droite sur la page 2 qui est à gauche et la feuille est pliée. Mais les feuilles imprimées ne se plient pas comme le papier blanc en s'ajustant aux bords. Les marges sont inégales,

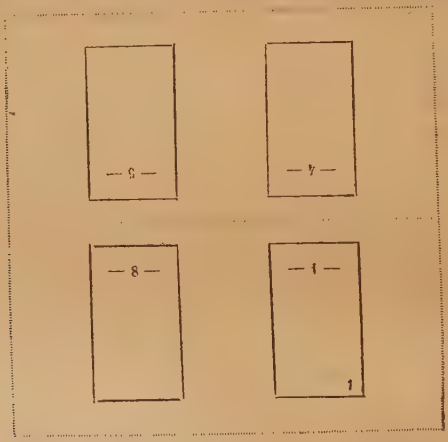
au moins sur le devant et en queue. Une bonne pliure exige que la justification de chaque page, tombe bien exactement sur la justification de la précédente. Pour cela, lorsque l'on a ramené le feuillet de droite sur celui de gauche et qu'on a devant soi la page 4 on appuie le bout de son plioir sur le chiffre de pagination s'il est au coin, où, à son défaut, sur un des angles de la justification, soit en haut, soit en bas, car l'un d'eux peut manquer; soulevant alors le bord extérieur du feuillet avec la main gauche, on s'assure que cette partie de la justification que l'on a choisie, tombe très exactement sur la même partie de l'autre feuillet. Cela fait, on maintient les deux feuillets avec la main gauche et on fixe le pli en frottant avec le plioir; celui-ci doit toujours être poussé en diagonale, partant du milieu de la feuille et allant vers les extrémités en une ou deux fois selon la grandeur de la feuille ou l'habileté qu'on peut avoir.

Avant d'entreprendre la pliure des autres formats il y a lieu de remarquer cette feuille in-folio qui est la base même de l'imposition. En terme d'imprimeur, on appelle ces quatre pages *un carton*; il contient toujours deux pages paires et deux pages impaires, la marge qui les lie est une marge *intérieure* ou petit fond. Au contraire, les marges qui séparent les cartons les uns des autres dans toutes les impositions autres que l'in-folio, c'est-à-dire depuis l'in-4° jusqu'à l'in-12, sont des *marges extérieures* ou *grands fonds*, si bien que la feuille pliée, quel que soit son format, est la réunion d'une série de cartons *encartés* les uns dans les autres. Cette observation est utile à retenir, elle permet d'éviter les fausses coupes lorsque l'on a à plier des feuilles formant plusieurs cahiers.

Les principes généraux établis sur la feuille in-

folio, la pliure des autres formats va être rendue plus facile. L'in-4° est composé de huit pages ou quatre feuillets. Le côté de *première* se présente ainsi : en bas, les pages 8-1, en haut et à l'envers, les pages 5-4.

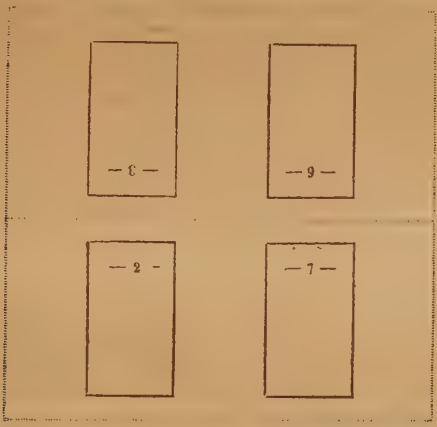
Pour lire les pages on va toujours de gauche à



droite comme dans la lecture ordinaire. La page 1 porte en plus en bas à droite la signature de la feuille. Le côté de première retourné à plat sur la table la signature à gauche, on a devant soi le côté de *deux* qui montre les pages ainsi disposées (voir page suivante).

Pour plier cette feuille comme pour toutes les autres à plis multiples, on opère de cette façon : on pose son plioir à plat au milieu environ de la marge de tête qui sépare les pages 2 et 7 des pages 3 et 6 ; de la main gauche on rabat la demi-feuille du haut sur celle du bas, on ajuste à un angle du bas de la justification comme c'est indiqué pour l'in-folio,

on retire son plioir et on fixe le pli. La feuille est alors pliée en deux et montre les pages 4 et 5 qui, cela va sans dire, devront être pliées l'une sur l'autre, Ici la façon de plier diffère un peu de l'in-folio. Au lieu de porter la page 5 qui est à droite sur la page



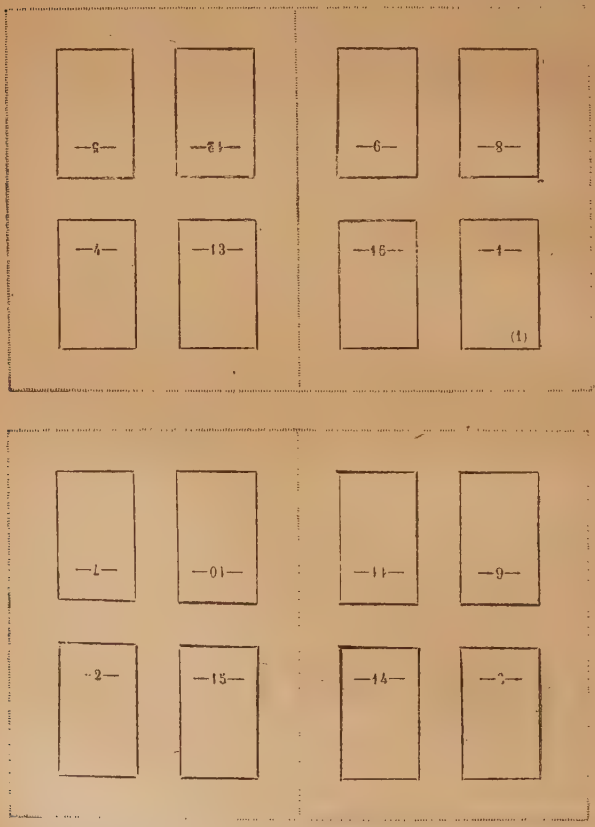
4 de gauche, on fait glisser la feuille de façon à amener les chiffres de pagination à sa droite, la page 4 en haut.

On pose comme tout à l'heure le plioir au milieu de la marge du fond et on rabat la page 4 sur la page 5.

La feuille in-8° est composée de huit feuillets ou seize pages; le côté de *première* porte en bas les pages 4-13 — 16-1, en haut à l'envers les pages 5-12 — 9-8.

Retournée, la signature à gauche, on a le côté de *deux* qui montre en bas les pages 2-15 — 14-3 et en haut également à l'envers les pages 7-10 — 11-6.

C'est dans cette dernière disposition le côté de



deux dessus que l'on place la feuille devant soi pour la plier.

On voit que l'imposition de cette feuille donne quatre cartons et que le blanc qui sépare les pages $\frac{12}{13} — \frac{6}{16}$ du côté de *première* et les pages $\frac{01}{15} — \frac{11}{14}$ du côté de *deux* est plus grand que les autres. Ce grand *blanc* constitue une marge extérieure, celle qui sera vers le devant quand le cahier sera plié.

On fait un premier pli comme pour l'in-folio en portant la partie de gauche sur celle de droite, c'est-à-dire les pages $\frac{9}{3}$ sur les pages $\frac{7}{2}$ on a alors les pages $\frac{5}{4} — \frac{12}{13}$. Posant son plioir à plat au milieu de la marge qui sépare les deux têtes, on ramène la partie du haut sur celle du bas. Il reste les pages 8-9. On fait pivoter le cahier de gauche à droite comme pour le second pli de l'in-4° et on opère de même.

Ces feuilles in-8°, qui viennent d'être pliées sont tirées sur papier raisin et carré, en voici qui sont imprimées sur jésus, elles pourraient être également tirées sur colombier.

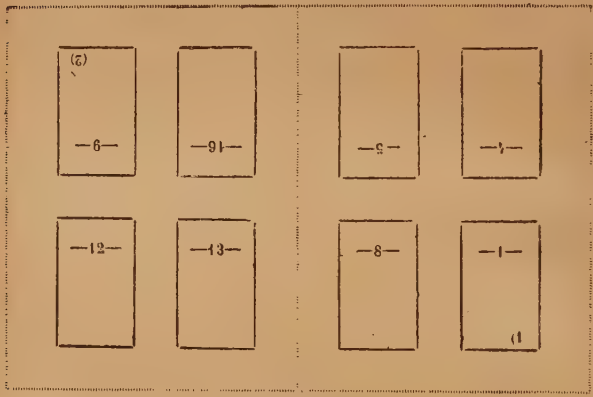
A première vue, l'imposition semble pareille, elle est effectivement composée de quatre *cartons* qui donnent huit feuillets ou seize pages. Mais en examinant le côté de première pour en chercher la signature, on est étonné d'en trouver deux : une en bas, à droite, l'autre en haut, à gauche. Ces deux signatures peuvent se suivre 1 et 2 ou se répéter 1 et 1. C'est que la feuille, quoique tirée en in-8°, forme en réalité deux cahiers in-4°.

On coupe la feuille dans le grand *blanc* du milieu entre les pages $\frac{91}{13} — \frac{5}{8}$ et on plie chacun des cahiers séparément, comme on l'a fait pour l'in-4°.

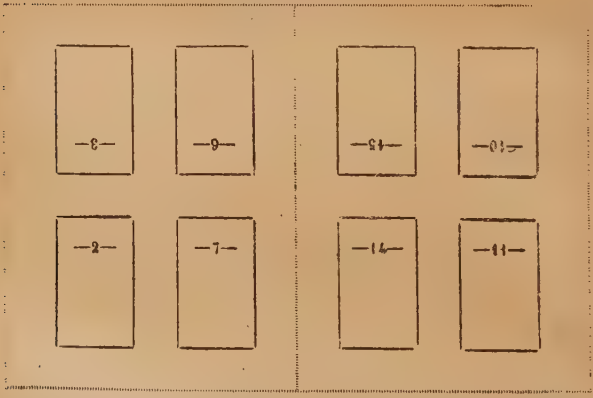
La feuille in-16 donne 16 feuillets ou 32 pages.

Bien souvent elle forme deux cahiers in-8°, parce

Côté de première.



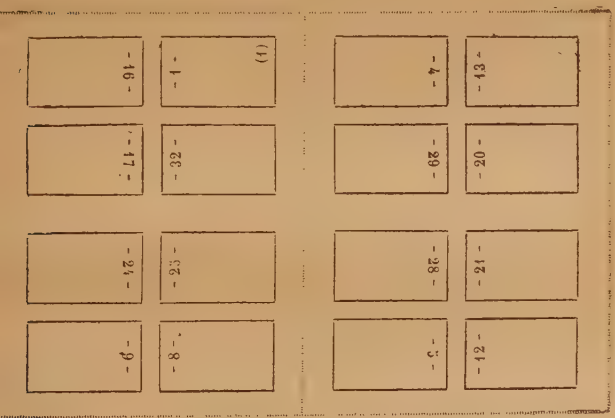
Côté de deux



qu'un cahier composé de 8 encarts n'est possible

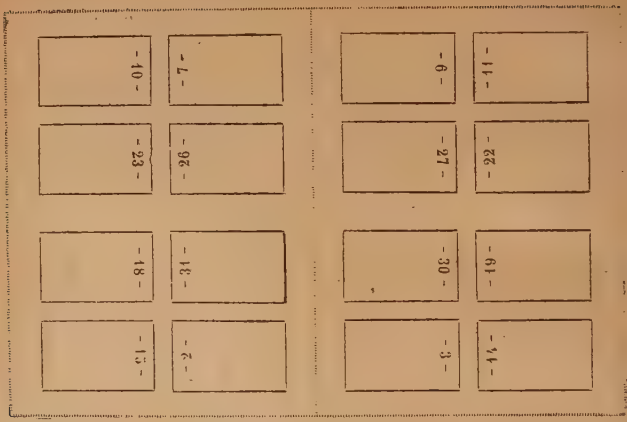
que si le papier est très mince. On s'aperçoit facilement que la feuille forme deux cahiers en voyant deux signatures, comme à l'in-8° jésus que l'on vient de plier. On sépare de même les deux cahiers qui forment chacun l'in-8° ordinaire.

La pliure de la feuille in-16 en un seul cahier présente une particularité qui oblige à l'étudier spécialement. Le côté de *première* donne cette disposition :

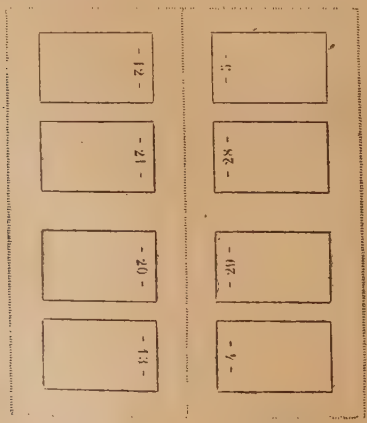


Il faut remarquer que la signature n'est pas au bas de la feuille comme on l'a vue jusqu'à présent; elle est au premier carton de gauche en partant du haut. On retourne la feuille et on la place en travers devant soi, la signature à gauche et en bas. On a alors le côté de *deux* dans la position indiquée page suivante.

On ramène la partie de droite sur celle de gauche;



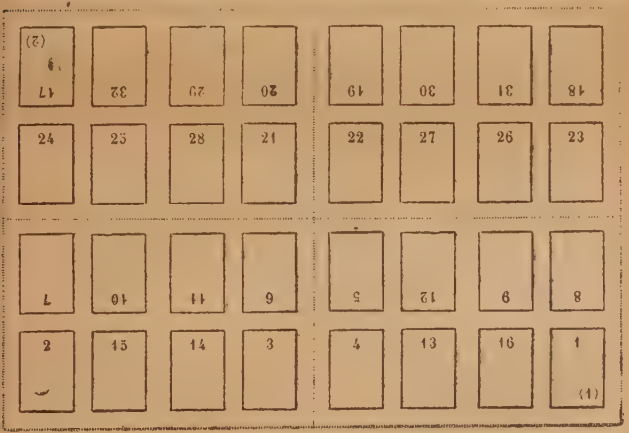
la page 14 couvrant la page 15, on a alors un in-8° donnant les pages :



Le plioir est placé à plat, au milieu du grand fond et la partie du haut rabaissée sur celle du bas, les pages 12, 5 sur les pages 13, 4. Il reste encore un in-4°, que l'on plie sans déplacer la feuille en portant la droite sur la gauche : les pages $\frac{25}{8}$ sur les pages $\frac{24}{9}$. Mais alors on a les pages $\frac{32}{1}$, il nous faut retourner la feuille sens dessus dessous pour avoir les pages $\frac{16}{17}$ que l'on plie l'une sur l'autre.

Après l'in-16 et dans les formats à coupe régulière vient l'in-32.

La feuille in-32 contient 32 feuillets ou 64 pages; elle forme en réalité quatre cahiers à pliure in-8°. Si en principe les quatre cahiers sont tels parce qu'ils sont composés de 8 feuillets ou 16 pages, en fait ils n'ont pas les dimensions que l'on prête à l'in-8°.



Ces quatre cahiers sont généralement deux cahiers

répétés, c'est-à-dire deux fois le cahier 1 et deux fois le cahier 2. La feuille in-32 offre encore cette particularité que le côté de *première* et le côté de *deux* sont semblables. Ainsi tous deux portent en bas à droite la signature 1 et en haut à gauche la signature 2.

Les quatre cahiers sont, comme on le voit, séparés par de grands blancs. On fend la feuille en quatre, et on plie chacun des cahiers séparément comme les in-8° ordinaires.

Tous les formats ont été pris sur papier simple, tels qu'ils doivent être pour porter leur véritable dénomination, mais on les rencontre fréquemment imprimés sur du papier de double grandeur, les très grandes machines à imprimer et le papier mécanique que l'on obtient de toutes les dimensions permettant de tirer dans le même temps des feuilles beaucoup plus grandes. Cela ne change en rien ni les formats ni la manière de les plier. Il suffit de fendre ces grandes feuilles en deux ou en quatre, suivant le cas, ce qui se reconnaît très facilement par la répétition des signatures.

Il reste à examiner maintenant deux formats : l'in-12 et l'in-18 dont la pliure diffère complètement des autres formats et qui présentent vraiment des difficultés.

D'abord l'in-12. C'est un format de pliure qui se rencontre peu maintenant; on obtient les mêmes dimensions de pages en faisant une imposition in-16.

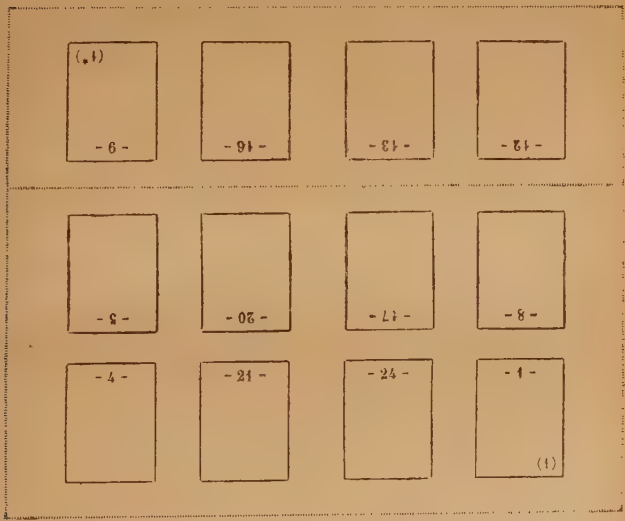
La feuille in-12 se compose de 12 feuillets ou 24 pages, qui sont disposées ainsi qu'il est démontré à la page suivante.

On remarquera dans ce tableau qu'il y a d'abord deux signatures : l'une, en bas à droite, à la page 1; l'autre, en haut à gauche, à la page 9 (celle-ci accompagnée d'une astérisque), et ensuite que les *têtes* des

quatre pages du haut, 9, 16, 13, 12, sont appuyées aux *pieds* des pages 5, 20, 17, 8.

Ces quatre pages forment une bande qui s'appelle un *encart*; autrefois on disait *feuilleton*. Cette appellation avait sa raison d'être en ce sens que souvent

Côté de première.



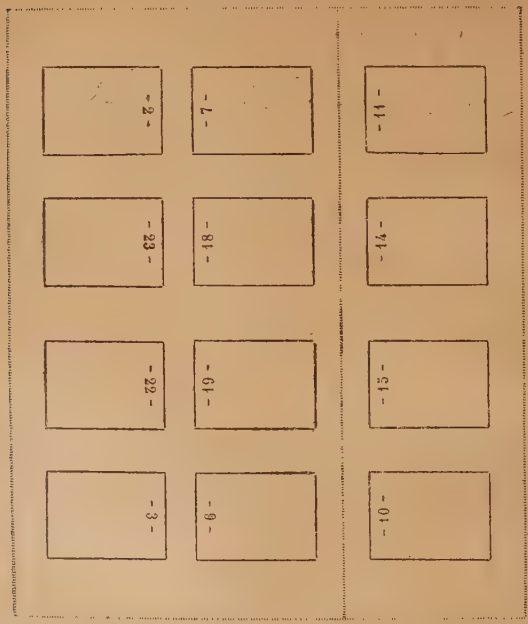
ces huit pages formaient un cahier séparé, ce qui se reconnaissait à la signature, qui n'était pas la même que celle du gros cahier et aussi parce que la page portant cette seconde signature était la page 17 au lieu d'être la page 9.

On retourne la feuille pour placer la signature du cahier en dessous et à gauche, ainsi qu'on l'a fait pour tous les autres formats, mais dans le sens du tra-

vers, comme le montre le second tableau *(côté de deux)*.

La feuille ainsi placée donne, sur la gauche, un cahier in-8°, et, sur la droite, une bande de quatre

Côté de deux.



feuillets formant *l'encart*. Cette bande doit être détachée de la feuille, pliée à part et *encartée* ensuite dans le cahier in-8° qui compose le restant de la feuille. lorsqne ce cahier est plié. Aucun point de repère n'existe pour couper la bande d'encart, aussi la plus grande attention doit-elle être apporteé pour

que la marge de tête soit égale à celle du cahier. Si elle est plus grande, on pourra la couper, à la repliure, ainsi qu'on le verra dans le cours du travail de reliure. Mais si cette marge de tête est plus basse, le mal sera irréparable, car on ne pourra pas, pour égaliser les marges, rogner les têtes de toutes les autres feuilles du volume.

La bande d'*encart* coupée, on la met de côté pour un instant. On fait pivoter le cahier pour placer la page 2 à gauche et on rabat la partie de droite sur celle de gauche, c'est-à-dire les pages $\frac{9}{3}$ sur les pages $\frac{\zeta}{2}$, et ainsi de suite, comme l'in-8° ordinaire.

Le cahier plié, on reprend la bande d'encart que l'on place devant soi, toujours le côté de *deux* dessus, dans cette position :

On reporte la page 11, qui est à droite, sur la page 10, puis, faisant pivoter de gauche à droite et plaçant son plioir à plat au milieu de la marge, on rabat la page 12 sur la page 13; l'encart plié, on le place dans le milieu du cahier.

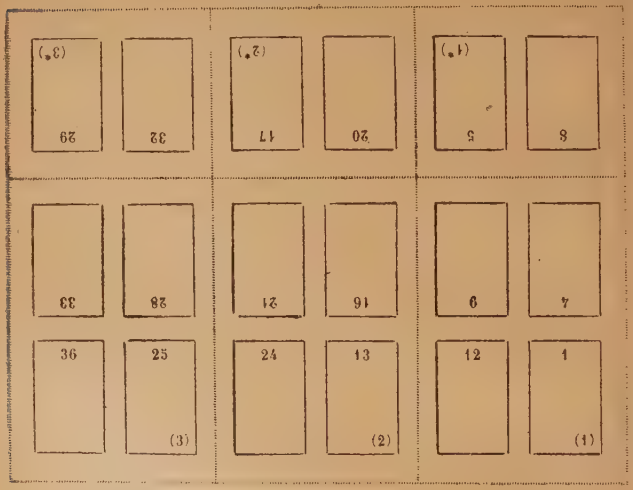
Voici, en dernier, l'in-18. Cette coupe est beaucoup plus usitée que la précédente; ce que les relieurs, appellent in-12 est la plupart du temps de l'in-18° imprimé sur papier format jésus. C'est ainsi, au reste, qu'ils sont désignés en librairie.

L'in-18 comporte donc, son nom le dit, dix-huit feuillets ou trente-six pages. La feuille s'imprime de deux façons : dans l'une, elle forme deux cahiers

avec encarts; dans l'autre, elle forme trois cahiers également avec encarts.

Voici le côté de *première* :

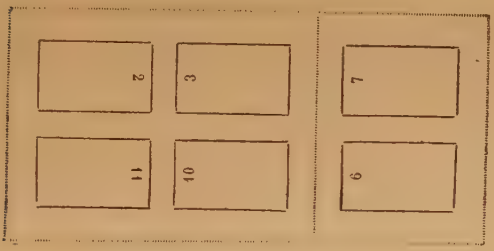
Côté de première.



On reconnaît facilement les trois cahiers, chacun portant sa signature en bas à droite; en haut et à gauche des mêmes cahiers, on voit également une signature, mais accompagnée d'un point ou d'un astérisque : c'est celle de *l'encart.* Dans cet in-18, le cahier est composé d'un in-4° de huit pages et d'un carton de quatre pages.

Pour la pliure, laissant la feuille sur ce côté de *première*, on sépare le cahier de droite d'abord, la pliure de celui-ci indiquera celle de tous les autres. Le cahier séparé, on le retourne en plaçant la signa-

ture principale à gauche, c'est-à-dire la signature du cahier et non pas celle de l'encart, c'est, il faut le répéter une règle absolue pour la pliure de toutes les feuilles. Le côté de *deux* de ce cahier devra montrer les pages :



L'encart est à droite, facile à reconnaître, la tête de ses pages étant au *pied* des autres pages du cahier. Il faut séparer cet encart en ayant grand soin de donner à la marge de tête une hauteur égale à celle du cahier. Cette séparation faite, on plie le cahier en reportant les pages $\frac{3}{10}$ de droite sur celles $\frac{2}{11}$ de gauche.

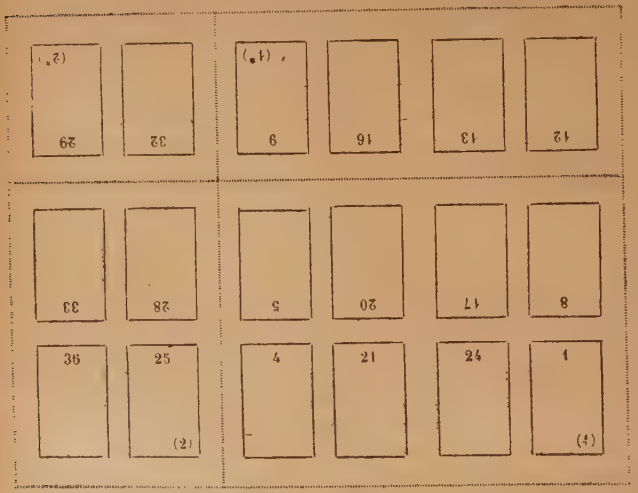
Il reste les pages 4 — 9; sans les changer de position, on pose son plioir à plat au milieu de la marge de fond et on rabat la page 4 sur la page 9. L'encart est repris, plié en deux : la page 6 sur la page 7 et placé dans le milieu du cahier.

Voici maintenant l'in-18 à deux cahiers : c'est la forme sous laquelle on le rencontre le plus fréquemment.

De même que l'autre in-18, la feuille est composée de 36 pages ou 18 feuillets.

Le côté de *première* a la disposition suivante :

Côté de première.



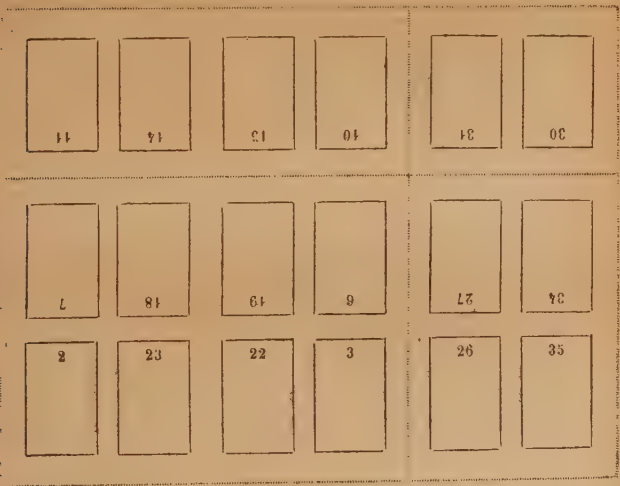
Les deux cahiers dont est composée la feuille ne sont pas égaux; l'un, le gros cahier, celui qui est à droite et qui porte la signature 1, contient quatre *cartons* ou une feuille in-8°, plus son *encart*, que l'on reconnaît parce que les quatre feuillets qui le composent ont la tête placée au pied des pages du cahier. L'autre, le petit cahier, est composé de deux *cartons*, soit une feuille in-4° plus son encart ou une demi-feuille.

L'impression de ce format est quelquefois négligée; c'est ainsi que la signature de l'encart peut avoir été omise; dans ce cas, les deux cahiers portent le

même numéro : le gros a le chiffre seul I, et le petit a le chiffre avec un point I.

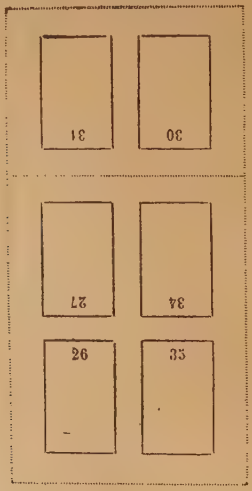
Mais on sera certain de ne jamais faire de mauvaise coupe si on suit ce principe absolu en pliure, qui consiste à placer la feuille le côté de *première* dessous et la signature à gauche; on a alors le côté de *deux* avec cette disposition :

Côté de deux.



Une observation à retenir et qui facilite encore la coupe de l'in-18, c'est que le gros cahier porte toujours un chiffre impair et le petit cahier un chiffre pair. Or, on voit que, dans le premier tableau, côté de *première*, le chiffre impair I, indiquant le gros cahier, est à droite. En retournant la feuille, on le porte donc à gauche et ramène le petit à droite.

On sépare d'abord le petit cahier et son encart, qui sont représentés ici par les pages :

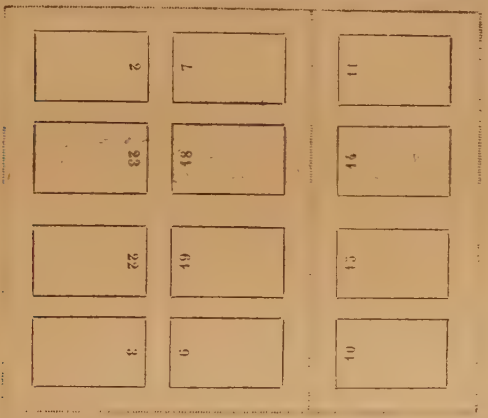


Pour faire la séparation bien juste au milieu de la marge, il faut se reporter au tableau montrant le *côté de deux*. Prenant avec la main gauche le coin droit de la feuille, on reporte les pages de gauche 30 sur les pages 31 du gros cahier; avec le plioir, on

$\frac{26}{35}$ sur les pages $\frac{61}{22}$

assure la *justification* de ces pages les unes sur les autres, on appuie le pli et on fend. Le petit cahier ainsi séparé est composé d'un petit in-4° et d'un carton ou encart; il se coupe et se plie comme un des cahiers de l'in-18 en trois cahiers. On reprend alors le gros cahier qui n'a pas dû changer de position,

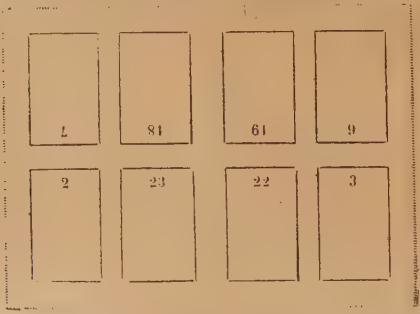
on le fait pivoter de droite à gauche, de façon à avoir la bande formant l'encart dans cette position :



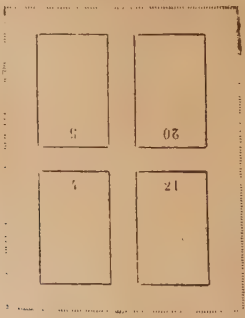
Pour la coupe de l'encart, il faut apporter la même attention qui a été recommandée pour les encarts des in-12 et des in-18, c'est-à-dire prendre la marge de tête égale à celle qu'aura ce cahier une fois plié. La bande d'encart séparée peut se plier de suite, elle présente cette figure :

On porte la partie gauche sur la droite, ce qui fait couvrir les pages 10 — 15 par les pages 14 — 11. Il reste les pages 12 — 13; on fait pivoter la feuille, on

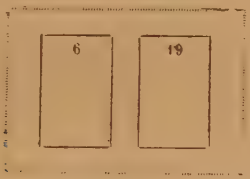
place le plioir à plat au milieu de la marge du fond et on rabat la page 12 sur la page 13. L'encart plié montre dessus la page 9 et au bas, s'il est bien imprimé, un chiffre impair accompagné d'un point. Il reste le corps même du gros cahier (cahier impair), il se plie comme l'in-8°, placé devant soi, le côté *première* en dessous et la signature à gauche, position qu'il aura tout naturellement, si on ne l'a pas retourné après avoir fait les autres coupes.



On porte les pages $\frac{5}{3}$ de droite sur les pages $\frac{7}{2}$ de gauche; le pli fait, on a les pages :



sans déplacer la feuille, on pose le plioir au milieu de la marge de tête et on rabat les pages $\frac{9 - 07}{\text{sur les pages } 4 - 21}$; il reste les pages :



Faisant pivoter le cahier de gauche à droite, on rabat 6 sur 19, on *encarte* l'encart déjà plié et le cahier est complet.

Dans les grandes maisons de brochure et de reliure industrielle on fait la pliure à l'aide de machines. Celles-ci très perfectionnées peuvent faire jusqu'à quatre plis, mais elles ne peuvent plier que des formats réguliers, in-8° et in-16; elles contribuent ainsi à la suppression totale des feuilles in-12 et in-18 avec encarts, qui étaient si difficiles à plier.

Mais leur emploi est cependant encore limité parce que tous les imprimeurs n'ont pas adopté les méthodes permettant d'avoir des marges absolument régulières.

On a vu dans l'étude des formats que la base pour les désigner était le nombre de feuillets contenus dans la feuille imprimée. Cela est bon à dire pour les imprimeurs et les éditeurs et aussi les brocheurs qui manient journellement les ouvrages en feuilles. Il en est autrement de ceux qui ne voient les volumes que brochés ou reliés. Sans nier que la dénomination des formats soit logiquement celle que l'on connait,

on peut penser qu'il est bien difficile, à qui n'est pas du métier, de se reconnaître dans ces appellations très pittoresques et la plupart très champêtres de raisin, de colombier, de grand aigle, de jésus, de carré ou de pot. On dit cependant très sérieusement aux amateurs, que pour connaître le format d'un livre, il faut, partant d'une *signature* placée au bas d'une page, laquelle est toujours la première d'un *cahier*, aller jusqu'à ce que l'on rencontre la *signature* suivante : le nombre de *feuillets* contenus entre ces deux signatures fera connaître le format des volumes. Cela tombera assez juste pour l'in-folio, l'in-4° et l'in-8° ordinaire. Mais pour les autres formats ou la feuille donne 2, 3 ou 4 cahiers, l'amateur commettra de grosses bévues. L'in-32, l'in-8 jésus ou colombier seront pour lui autant d'in-4°, puisque pliés, ils n'ont chacun que quatre feuillets ou huit pages, mais combien différents de grandeur. Quant à l'in-18 avec ses deux cahiers, l'un de douze et l'autre de vingt-quatre pages, ils le laisseront tellement perplexe qu'il abandonnera son étude et trouvera beaucoup plus pratique le système métrique appliqué à la désignation des formats.

C'est ce qu'ont compris les photographes avec leurs cartes de 13 × 18, 15 × 21, 18 × 24, etc.

Seulement il était facile aux photographes d'être pratiques, ce sont des tards venus, ils n'ont pas des quartiers de noblesse à respecter. Louis XIV qui les ignorait n'a pu rendre à leur égard de ces bonnes ordonnances dont nous avons parlé.

Dans le fond, en dehors des imprimeurs et des éditeurs, tout le monde pratique un peu comme les photographes et quand on parle d'un in-8° raisin on entrevoit, non le huitième d'une feuille de papier raisin, mais bien un volume ou un cahier ayant en moyenne $0^{m}, 24^{c}, 05$ de hauteur sur $0^{m}. 16$ de largeur.

En reliure on doit faire payer le travail en raison de la dimension des volumes, aussi tout en conservant les désignations des formats sur les bases de l'imposition normale, les relieurs depuis longtemps ont joint à ces appellations, l'indication de leurs dimensions en centimètres. Cela rend beaucoup plus faciles les relations avec la clientèle.

Voici les dimensions des principaux formats courants telles que les indique le tarif du Syndicat des Patrons Relieurs, Brocheurs et Doreurs.

FORMATS

DIMENSIONS DES CARTONS DES VOLUMES RELIÉS EXPRIMÉES EN CENTIMÈTRES

In-18	0,15 × 0,09
In-12	0,18 × 0,11
In-8° carré.....	0,22 × 0,14
In-8° raisin.....	0,24 ½ × 0,16
In-8° jésus	0,27 × 0, 17½
In-8° colombier.....	0,30 ½ × 0,27 ½
In-4° carré.....	0,28 × 0,22
In-4° raisin.....	0,32 × 0,24
In-4° jésus	0,35 × 0,20
In-4° colombier.....	0,42 × 0,30 ½
In-folio carré.....	0,44 × 0,22
In-folio raisin.....	0,49 × 0,32
In-folio jésus.....	0,54 × 0,35

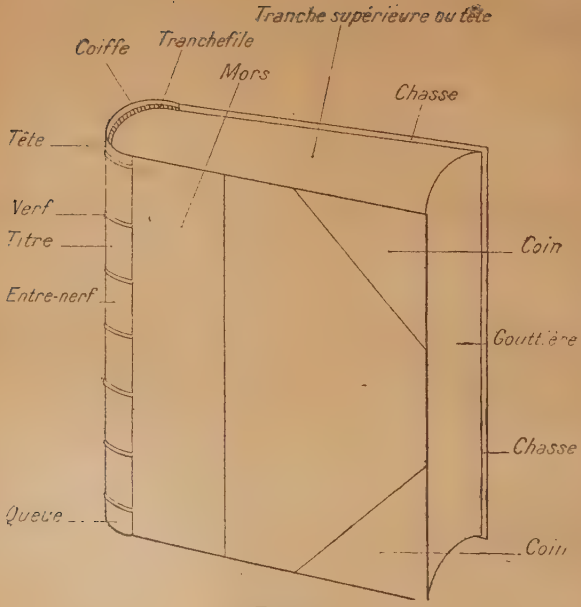

Tranche supérieure ou tête
Coiffe
Tranchefile
Mors
Chasse
Tête
Verf
Titre
Entre-nerf
Coin
Gouttière
Chasse
Queue
Coin

FIG. 8.

DEUXIÈME PARTIE

LA RELIURE

CHAPITRE PREMIER

DÉBROCHAGE. — MISE EN TRAIN

Les opérations étudiées jusqu'à présent sont en quelque sorte le préambule du métier de Relieur. Elles sont exécutées concurremment avec les relieurs par les brocheurs et les imprimeurs. La pliure elle-même, sur laquelle il était nécessaire de s'étendre longuement, est dans ce cas; elle n'est faite en grand que dans les ateliers travaillant directement pour les éditeurs.

Le travail que nous entreprenons maintenant est celui pratiqué exclusivement dans les ateliers de reliure. Mais les ateliers n'ont pas tous une manière uniforme de travailler. De la reliure d'art à la reliure commerciale ou même au cartonnage classique il y a une diversité très grande de production qui présente de nombreuses différences dans les procédés d'exécution. La reliure d'art a seule conservé, avec très peu de modifications, les anciennes méthodes de travail qui ont fait la valeur de la Reliure française.

La reliure commerciale, au contraire, s'éloigne de plus en plus de ces principes et la machine,

en s'introduisant dans la fabrication des reliures bon marché, a depuis longtemps transformé les procédés de fabrication. Entre ces deux sortes d'ateliers si dissemblables, il existe de nombreuses maisons faisant la reliure de bibliothèque pour particuliers, dans lesquelles les anciennes façons de faire, quoique modifiées, sont encore suffisamment observées pour obtenir un bon et solide travail. C'est cette fabrication que nous nous appliquerons à étudier et à faire connaître.

Dans tous les ateliers où l'on ne fait pas le travail en nombre, les volumes viennent à l'état broché, bien souvent même après avoir été lus par le client.

La première opération du relieur est donc de défaire le travail du brocheur qui, suffisant pour un livre couvert de papier, ne peut convenir à une reliure si ordinaire soit-elle.

En France la brochure est cousue; la couture consiste généralement en un simple fil qui passe alternativement dans tous les cahiers et qui les maintient ainsi ensemble.

Pour faire cette opération, l'ouvrière se munit d'une longue aiguillée de fil, dont la grosseur est proportionnée à l'épaisseur du papier; plaçant le premier cahier devant elle, le titre en dessous, le dos au bord de la table et par conséquent la tête à droite, elle entre son aiguille dans le premier cahier, à un tiers environ de la longueur et du côté de la tête, elle la ressort plus bas, à une distance égale au deuxième tiers; en tirant le fil elle a soin d'en laisser dépasser un bout de deux centimètres. Elle pose ensuite le deuxième cahier sur le premier, dans la même position et bien ajusté du côté de la tête, elle rentre l'aiguille dans ce cahier immédiatement au-dessus de l'endroit où elle est sortie au premier, puis remontant vers la tête, elle ressort également

au-dessus du point d'entrée du premier cahier; c'est alors qu'elle utilise le bout qu'elle a laissé dépasser pour faire un nœud qui arrête le fil définitivement. Il ne reste plus après qu'à continuer jusqu'à la fin du volume en passant alternativement par le troisième, le quatrième, etc.; lorsque le dernier cahier est cousu, l'ouvrière tourne son aiguille une ou deux fois dans les fils des cahiers précédents et fait ainsi un point de chaînette qui arrête la couture. Lorsqu'on veut rendre la brochure plus solide, on fait ce point de chaînette à chaque cahier, de cette façon on évite, si le fil casse dans un cahier, de voir tous les autres compromis.

Dans beaucoup d'ateliers de brochage on fait maintenant la couture à la machine. Chaque cahier se trouve alors arrêté sur plusieurs points. Cette couture est beaucoup plus solide que celle faite à la main, mais néanmoins elle ne peut pas être conservée pour la reliure.

En Allemagne, la brochure n'est pas cousue. On grecque fortement le volume à deux ou trois endroits et on passe une couche de colle forte qui pénètre dans les parties grecquées. Tant que le volume n'est pas coupé en tête, cela se tient bien, mais lorsqu'il a été lu, tous les encarts d'intérieur s'éloignent du fond, se frippent sur les bords quand ils ne s'égarent pas. En Angleterre et en Amérique on ne broche généralement pas; les volumes sont de suite cartonnés.

Autrefois les volumes brochés n'étaient couverts que d'un papier uni ou chiné, sur lequel on collait au dos une étiquette en papier blanc portant le titre imprimé. Lorsque la librairie prit plus d'extension, et que l'on fit des étalages pour offrir à la vente les volumes édités, on remplaça cette enveloppe un peu rudimentaire par une couverture im-

primée portant sur le plat de devant et au dos la répétition du titre, le nom de l'auteur et l'adresse de l'éditeur. Depuis, ces couvertures devinrent plus luxueuses, et nous en voyons aujourd'hui qui sont de véritables œuvres d'art illustrées par les meilleurs artistes. Tant que le papier de ces couvertures fut mince on les colla à la colle de pâte, ce n'est que lorsqu'on employa les papiers forts ou parcheminés que l'on dut recourir à l'emploi de la colle forte. Les brocheurs trouvèrent le moyen expéditif et, toujours pressés par les éditeurs, ils n'en employèrent plus d'autres et le livre se trouva doté d'un ennemi de plus, la colle forte qui enlève tous les fonds des cahiers, quand le relieur débroche le volume. Il y a donc une première difficulté à vaincre, celle de séparer les cahiers les uns des autres sans endommager les fonds. A cette difficulté est venue s'en joindre une autre qui consiste à conserver intact le dos de la couverture de brochure. Car les couvertures de brochures se conservent maintenant; celles illustrées pour la valeur de leurs illustrations; celles portant : 1re édition ou que l'absence d'indications d'édition semble impliquer qu'elles sont cependant 1re édition, pour la valeur qu'elles donnent à l'ouvrage. Les autres sont aussi conservées, sans doute parce que les premières l'ont été.

On conçoit que dans ces conditions le débrochage soit chose très délicate et demandant beaucoup de soins et d'attention.

Une méthode qu'il ne faut jamais employer est celle qui consiste à arracher la couverture. Il ne faut même pas la couper au ras du fond pour l'employer comme fausse garde, nous disons pourquoi au chapitre gardes.

On pose le volume à plat sur la table, le dos à gauche; le premier plat de la couverture est retourné

en dessous du volume. On dégage la première garde, que l'on conserve si elle est de même papier que le texte et assez large, on découd le titre et on commence à détacher les cahiers, le travail ainsi préparé est bien plus facile et les cahiers sortent presque indemnes, sinon de colle, au moins de parcelles du papier de la couverture. Il est aussi de bonne précaution de couper le fil à l'intérieur du cahier avant de tirer celui-ci, on évite ainsi de déchirer les fonds. Du reste avec les volumes cousus à la machine il est impossible de faire autrement. Certaines ouvrières pensent aller plus vite, lorsque le dos des couvertures n'est pas à conserver, de couper avec une lame de couteau tous les fils qui se croisent sur le dos à deux ou trois endroits, mais comme elles sont tout de même obligées d'ouvrir chaque cahier pour enlever le fil qui est resté, elles ne gagnent pas de temps.

Pour tirer le cahier il faut le tenir en entier avec la main gauche et ne pas mettre l'index à l'intérieur; par ce dernier moyen, trop souvent employé, la pesée opérée ne portant que sur la moitié du cahier on risque fort de faire une déchirure à l'endroit où appuie le pouce. La traction doit se faire à la fois sur toute la longueur du cahier et non de haut en bas ou de bas en haut, sous peine de déchirer la partie du milieu. Pour faciliter la séparation du cahier, on appuie la paume de la main droite sur le volume et, avec le bout des doigts on pousse le fond du cahier soulevé avec la main gauche.

Lorsque le papier est fort et que le brocheur a employé de la colle de pâte ou de la colle forte claire, le travail est facile et les cahiers doivent se détacher sans déchirures. S'il reste un peu de colle on doit l'enlever à chaque cahier, soit avec la pointe du couteau que l'on dirige avec précaution, soit en la

brisant entre les doigts; pour cela on pose le cahier à plat sur la table le dos en dehors, et le maintenant avec la main gauche on roule la bavure de la colle entre le pouce et l'index de la main droite, elle s'émiette ainsi et laisse le fond du cahier entièrement propre. Mais ce dont on doit bien se garder, c'est de gratter le dos du volume d'un coup avec une lame de couteau lorsqu'il est entièrement débroché, car alors, ou on n'enlèvera rien de ce qui y est resté si l'on gratte trop légèrement, ou on arrachera tous les fonds si on gratte trop fort, et c'est généralement ce qui arrive. Ce procédé qui semble plus expéditif parce qu'on remue beaucoup est en réalité plus long, puisqu'il faut recoller les feuilles coupées; il est surtout détestable si l'on doit replier le volume.

Lorsque le papier est mauvais, cotonneux, non collé, ou que la colle employée est trop forte et a été mal appliquée, qu'elle a pénétré dans l'intérieur, il y a une grande difficulté dont on peut cependant bien souvent se tirer avec avantage. On peut appliquer une couche épaisse de colle de pâte sur le dos du volume, en quelques minutes la colle forte est assez humide pour permettre de décoller le dos sans l'endommager en s'aidant des plats de la couverture. On lave celle-ci dans de l'eau tiède pour la débarasser de la colle de pâte que l'on a mise et de la colle forte qui la collait au volume. On peut employer le même procédé pour les couvertures qui doivent être conservées.

Le dos du volume, après que la couverture en a été séparée, doit être bien essuyé et on doit attendre qu'il soit bien sec avant d'achever le débrochage parce que l'emploi de la colle de pâte n'est pas sans inconvénients. C'est un ingrédient dont il faut bien se méfier, elle est incolore, et les gouttes sautent si facilement sans qu'on les voie et collent si

bien les feuilles entre lesquelles elles tombent qu'il faut toujours être en garde contre elle.

On peut aussi opérer à sec. Au lieu de couper les fils et d'essayer de débrocher cahier par cahier comme pour le travail ordinaire, on opère comme ces gens maladroits qui cassent leurs volumes sous prétexte de les faire mieux ouvrir; on cherche la séparation de chaque cahier et, maintenant le volume fermé, le dos posé sur la table, les deux pouces dans l'intérieur aussi profondément que possible, et chacune des parties tenue à poigne-main, très serrée, on l'ouvre d'un coup sec qui doit casser la colle sans déchirer, ni les cahiers, ni le dos de la couverture. Si l'on craint de ne pas réussir au premier coup, on peut s'essayer sur des volumes auxquels on ne conserve pas le dos de la couverture, car c'est lui seul qui risque d'être endommagé si l'on agit trop brusquement, mais il faudrait être bien mal... chanceux pour ne pas obtenir un bon résultat. Le volume ainsi cassé, il ne reste plus qu'à découdre les cahiers qui ne tiennent plus que par le fil. Toute la colle est alors restée après le dos de la brochure, on l'en débarasse lorsque la couverture est encore entière et offre ainsi plus de résistance. On se sert d'une pointe ou d'une lame de couteau et avec de grandes précautions on l'enlève par petites parcelles.

On peut aussi mettre la couverture à tremper dans de l'eau tiède pendant quelques minutes, la colle se sépare facilement du dos. On la rince dans de l'eau claire et on la fait sécher.

Pour la fixer au volume on coupe le plat de devant à la pointe sur un zinc en se repérant aux lignes imprimées pour avoir un équerrage parfait. Le plat de devant se place sur le titre et se fixe au moyen d'un petit fond (voir cette opération au chapitre gravures). Le dos reste fixé au plat de derrière; on le

replie par derrière regardant la couverture. S'il est endommagé, par le débrochage ou s'il était déjà abimé avant de venir à la reliure on le trempe à la colle blanche et on applique dessus un papier blanc ou de la teinte de la couverture qui doit être plus large d'un centimètre et demi environ du côté du pli; avec cette partie dépassant le fond on fera un onglet qui sera collé à cheval sur le dernier cahier en laissant suffisamment de jeu pour que le dos ne soit pas atteint à la grecqure et ne soit pas pris par le mors à l'endossure. Mais on n'a pas que des volumes brochés il s'agit souvent de publications périodiques que l'on relie par année ou fractions d'année, semestre, trimestre, voire même mois.

Elles sont de deux sortes. Les ouvrages comportant un ou plusieurs tomes et vendus par l'éditeur en livraisons ou fascicules détachés et les publications périodiques. D'abord les ouvrages formant des tomes complets. Il faut avant toute chose classer et collationner les livraisons; il faut, en outre, et cette précaution évitera bien des ennuis, s'assurer si l'intérieur des livraisons répond bien à la couverture.

Il n'y a pas que des ouvrages de luxe à relier, et l'on doit apporter les mêmes soins de mise en ordre des feuilles d'un livre fût-il composé de livraisons bon marché. Ces ouvrages sont quelquefois vendus par des revendeurs, avec ou sans primes, qui ne se font aucun scrupule de remplir la couverture que demande le client avec des feuilles quelconques. Ou bien, le client lui-même pas très soigneux a pu mélanger ses feuilles. Le relieur court le risque d'avoir des difficultés avec lui, s'il parle de livraisons à compléter.

Lorsqu'on s'est assuré que l'ouvrage ou le tome est complet, il faut chercher les titres, tables, préfaces, introductions. Toutes ces parties se trouvent généralement dans les dernières livraisons et souvent

imprimés avec les cahiers qu'il faut ouvrir pour les en séparer.

Il arrive fréquemment dans des ouvrages à tomes publiés en livraisons ou même en volumes, que certaines parties n'étant pas prêtes pour l'impression, ne sont pas publiées en même temps que le tome auquel elles appartiennent. En ce cas, un avis, que les éditeurs font maintenant imprimer sur papier de couleur, indique cette lacune. Le relieur doit donc suspendre son travail et informer son client. Mais cet avis a pu être décollé et perdu, aussi est-il de bonne précaution de jeter un coup d'œil sur la table. Si celle-ci manque, il faut agir avec beaucoup de précaution, consulter avec soin les couvertures des livraisons qui portent quelquefois des indications utiles et, en cas de doute, en référer au client.

Il y a maintenant les ouvrages périodiques. C'est certainement la mise en train la plus difficultueuse de toute la reliure et celle qui donne le plus de tablature. Généralement ces ouvrages sont accompagnés d'un modèle. Le relieur devra insister pour obtenir le dernier volume relié et non une année très antérieure comme cela arrive la plupart du temps, et ce, à cause des suppléments dont l'introduction est de date récente; à cause aussi du format qui a peut-être changé, c'est un cas très fréquent, et enfin pour connaître le point de départ du ou des volumes à faire.

On connaît très facilement le commencement d'un volume lorsque ce commencement coïncide avec une des périodes régulières de l'année, premier jour de janvier ou de juillet pour les publications à relier par semestre. Mais un certain nombre de ces publications commencent dans le courant du semestre, voire même à la fin. Beaucoup de personnes achetant la publication au numéro, croient bien faire en

commençant leur volume avec janvier. Lorsque la publication n'est pas engagée dans une mauvaise voie par des volumes précédemment reliés, le relieur doit conseiller à son client l'achat de quelques numéros nécessaires pour avoir des volumes complets. De cette façon seulement, celui-ci pourra faire usage des tables, qui deviennent inutiles si l'ordre de reliure ne concorde pas avec l'ordre de publication.

Dans les publications ou l'ordre de numérotation des livraisons se continue toutes les années, le classement est facile. Si au contraire, la publication recommence sa numérotation chaque année, et si l'on est obligé de commencer le volume autrement que l'éditeur, il faut se repérer aux dates, mais en les lisant bien en entier, quantième, mois et année, sinon, on courre le risque de mettre en premier les numéros qui doivent être en dernier, exemple une publication à cheval sur deux années, octobre à fin septembre, et dont la numérotation recommence à chaque volume. Si, ayant à faire l'année 1923-24 de janvier à décembre, on ne regarde que la numérotation, on mettra facilement les numéros 1, 2 et 3 au commencement alors que leur place est à la fin, puisque ce sont les numéros d'octobre, novembre et décembre de 1923. Il est bien entendu que la recommandation de classer les livraisons avant d'enlever les couvertures, doit être rigoureusement suivie pour les publications périodiques, d'autant que certaines d'entre elles ne portent pas de dates, ni de numéros d'ordre à l'intérieur, mais seulement une signature de cahier, or, les couvertures enlevées, il est presque impossible de savoir si un cahier appartient à une année plutôt qu'à une autre, les matières ne se suivant pas toujours. Il faut également s'inquiéter si les couvertures ne doivent pas

être conservées en raison du texte que souvent elles contiennent, elles sont alors considérées comme des suppléments, dont le volume précédent indiquera si elles doivent être laissées avec le numéro ou être réunies à la fin du volume.

Il y a aussi les couvertures illustrées. Lorsqu'elles sont toutes pareilles, il suffit d'en conserver une, si toutefois elle en vaut la peine. Si, au contraire, elles diffèrent toutes, il faut les conserver toutes; on peut cependant supprimer le plat de derrière s'il ne contient que des annonces.

Pour les titres et les tables, l'usage assez général est de les faire paraître à la fin de la dernière livraison de l'année ou du semestre. Cependant, dans quelques publications scientifiques particulièrement, elles ne paraissent que dans le cours de l'année suivante, quelquefois très tard. Si ce ne sont que des feuillets simples et faciles à intercaler après la reliure, on peut faire celle-ci pour ne pas priver le client d'un volume qu'il a besoin de consulter fréquemment. Mais, si ces titres et tables formaient plusieurs cahiers, il serait préférable de remettre la reliure après leur apparition. Ce sera affaire à l'abonné de protester auprès de la Direction pour qu'elle fasse diligence et ne le prive pas pendant si longtemps d'un ouvrage qui lui est utile. Les publications anglaises donnent les tables au commencement de la dernière livraison et paginées en chiffres romains; elles se placent au-devant du volume, aussitôt après le titre. Il en est de même des ouvrages français-quand ils présentent la même particularité. Quelque fois aussi chaque fascicule est accompagné d'une table qui doit être supprimée à la reliure. Enfin, il faut aussi tenir compte des fascicules qui contiennent deux ou plusieurs parties de l'ouvrage. Chacune des parties a ses points de repère qu'il faut rechercher

avec soin, soit une pagination spéciale et en chiffres différents pour chacune d'elles, soit la signature des cahiers en chiffres de caractères différents également ou en mêmes caractères, mais accompagnés d'une lettre pour l'une des parties.

Ces parties peuvent se relier séparément et former des volumes distincts; elles peuvent se placer les unes après les autres dans un ordre qui n'est pas toujours indiqué. Quelquefois certaines de ces parties ne sont complètes qu'après plusieurs mois ou mêmes plusieurs années.

On doit alors les mettre de côté pour les rendre, à leur propriétaire en lui signalant qu'il devra les joindre la prochaine fois qu'il fera relier la suite de l'ouvrage. De même il faut lui demander celles extraites des années précédemment reliées et qu'il n'aurait pas jointes à sa commande. A défaut d'indications aux parties elles-mêmes, les tables doivent guider pour l'ordre dans lequel elles seront placées. Cependant, il ne faudrait pas être surpris de ne trouver aucune indication, le cas n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. Il faut alors arrêter le travail et demander conseil au client. Sans cette précaution, le relieur, s'il se trompe, sera traité de maladroit et paiera pour la négligence des éditeurs ou des administrateurs de la publication.

Viennent maintenant les suppléments. Ils donneraient vraiment à croire que l'on accumule tous les obstacles possibles pour empêcher le relieur de faire son travail. En papier de qualité différente, avec des cahiers toujours plus minces, quelquefois des feuilles simples ou tout au plus composés d'un encart, même si l'ouvrage est in-8°, ils créent des difficultés sans nombre pour la couture, pour l'endossure et pour la rognure, s'ils sont réunis à la fin du volume. S'ils doivent rester à la suite de chaque nu-

méro, ils obligent à des collages ou bien font une mauvaise couture lorsque, avec encart, ils ne peuvent être collés. Pourtant ce ne sont encore que des difficultés techniques que l'on peut vaincre. Mais toute la pratique du métier est impuissante à permettre de discerner dans ce fatras de papier imprimé ce qui est bon à conserver de ce qui est à jeter au porte-presse.

Les feuilles qui ne comportent que des annonces doivent certainement disparaître à la reliure, à moins d'ordres précis du client, et il en est que leur amour du papier pousserait à conserver jusqu'à celui qui a servi à envelopper leur livre y compris la cire qui fermait le paquet, voire même la ficelle. Mais les annonces payent et ceux qui en font emploient tous les moyens pour qu'elles ne disparaissent pas. Aussi prennent-elles souvent des allures de renseignements, de conseils, de réponse ou bien elles sont intercalées entre des bouts d'articles qui eux-mêmes ne sont aucunement liés avec la publication dans laquelle ils sont placés. Ces articles, et aussi des récréations, mots carrés, rébus, problèmes sont intéressants pour certains clients, alors que d'autres n'y attachent aucune importance. Faut-il les détruire? faut-il les conserver? c'est la question que l'on se pose chaque fois et que l'on ne peut pas trancher, parce que l'on a que son appréciation à soi qui peut ne pas être celle du propriétaire de l'ouvrage. C'est pourquoi le relieur doit demander comme modèle, lorsqu'il y en a, le dernier volume relié, les suppléments étant d'introduction récente.

CHAPITRE II

DE LA REPLIURE

La pliure faite par les ouvrières brocheuses laisse souvent à désirer. C'est un travail fait aux pièces et les plus habiles ne sont pas les plus soigneuses. Puis on n'attache pas grande importance aux marges plus on moins régulière d'un volume broché.

Il n'en va pas de même pour un volume relié dont la beauté consiste justement dans la grande régularité des marges. Il faut que la justification de chaque feuillet tombe bien régulièrement sur la suivante; que le livre étant ouvert, les lignes de la page droite soient exactement en regard de celles de la page gauche; en un mot, que le cadre que forment les marges soit parfait. C'est pourquoi on doit replier tous les cahiers des volumes auxquels on veut faire une reliure impeccable.

Lorsque le volume n'est pas coupé, on s'assure si la première pliure est bonne, principalement en tête. Si elle est mauvaise, on refait les plis très justes et l'on fend immédiatement, si non le nouveau pli, à peine distant du premier, ne tiendrait pas.

On procède ensuite *carton* par *carton*. Le *carton* est une partie de la feuille imprimée qui est composée de deux feuillets (quatre pages) ayant un même fond, *petit fond*, et une même *tête*. Dans les ateliers, on rappelle quelquefois ces *cartons* des *encarts*; c'est une erreur. L'*encart* est une coupe qui vient s'intercaler, s'encarter, dans le cahier pour le compléter,

il ne se trouve que dans l'in-12 et l'in-18. Le cahier in-4° est composé de deux *cartons*, l'in-8° de quatre.

On commence la *repliure* par le *carton* intérieur.

Il faut pratiquer par transparence dans une pièce bien éclairée, ou en face d'une lumière quelconque placée de telle sorte qu'il ne soit pas nécessaire de lever les bras. Tenant le *carton* plié à deux mains, le fond à droite, on l'élève à hauteur de l'œil et avec les doigts (l'index de la main gauche étant placé entre les deux feuillets), on fait glisser ceux-ci l'un sur l'autre jusqu'à ce que les textes et les chiffres de pagination se couvrent bien exactement.

On descend le *carton* sur la table en le maintenant en bonne position avec la main gauche, et on appuie fortement avec le pouce droit sur le pli refait.

Chaque *carton* replié est réintercalé à sa place avec de grandes précautions pour bien conserver la régularité obtenue.

Lorsque le volume a été lu, et coupé par conséquent sur la pliure de la brochure, on opère de même *carton* par *carton*, mais en réencartant ceux-ci, on ajuste bien régulièrement les lignes des pages vis-à-vis les unes des autres, sans s'inquiéter des inégalités que peuvent présenter les marges de tête.

Si des inégalités existent, ce qui est assez fréquent, surtout dans les formats à encarts, on fixe les *cartons* à leur bonne place en leur mettant un imperceptible filet de colle au dos, non dans toute la longueur, cela épaissirait et durcirait le fond du cahier, mais à un ou deux endroits seulement. Pour cela, on place le pinceau à colle de pâte en travers de la jatte et on pose légèrement dessus le dos du *carton* que l'on veut fixer. De cette façon, on peut, lorsque les collages sont secs, secouer le volume sans crainte. Il arrive quelquefois que, par suite d'une imposition mal faite, les deux pages d'un des feuillets

du *carton* ne tombent pas en hauteur exactement sur celles de l'autre feuillet.

Dans ce cas, il faut fendre le *carton* et, au moyen d'une bande très étroite de papier pelure, reconstituer le fond en ajustant les lignes régulièrement (1). D'autre fois, c'est la page verso qui n'est pas absolument dessus la page recto, cela vient du tirage et le relieur n'y peut rien que tricher pour atténuer le plus possible le vilain effet d'une mauvaise impression.

Quand tous les cahiers du volume sont ainsi repliés, il faut régulariser les têtes. On cherche le cahier le plus juste comme marge de tête. Avec un compas, on prend la hauteur de cette marge en partant de la première ligne du texte et on la reporte sur tous les autres cahiers. Pour cette opération, il est préférable d'employer un compas à vis, qui se maintient toujours dans la même écartement. On ébarbe ce qui dépasse à la pointe, en se servant de l'équerre ajustée au fond du cahier. Il se trouvera dans l'ensemble du volume un certain nombre de *cartons* qui n'auront pas été atteints, cela importe peu pour le moment, c'est à la rognure que l'on s'en occupera.

Le résultat cherché et obtenu par les moyens que nous venons d'employer est une grande régularité dans les marges du volume, tant en tête qu'au fond.

Cette opération de repliure est fort longue, aussi ne peut-elle se faire qu'à des reliures de valeur. Néanmoins, si le livre auquel on fait une reliure ordinaire présente un intérêt réel pour le client, il faut l'avertir de l'utilité de ce travail et lui demander à consentir la plus-value nécessaire pour s'indem-

(1) Voir au chapitre placement des gravures, la manière de mettre ces fonds.

niser du temps passé. Mais si on ne peut pas replier tout un volume parce que l'augmentation de prix serait hors de proportion avec une reliure ordinaire, il faut au moins replier le titre. On opère, également par transparence, en ajustant bien les lignes du faux-titre parallèlement aux lignes du titre.

Si les volumes repliés en entier ou seulement du titre ne contiennent pas de gravures, et si les couvertures ne sont pas conservées avec leur dos, on peut leur mettre de suite les gardes et fausses gardes.

CHAPITRE III

PLACEMENT DES GRAVURES, CARTES TABLEAUX, ETC.

Les figures qui ornent les livres sont considérées de deux façons par les relieurs : les gravures pour les ouvrages de littérature, et les planches : cartes, tableaux, plans, etc., pour les ouvrages d'études.

Quand le volume est débroché on passe en revue les gravures ou les planches dont il est orné. Le brocheur les a fixées, soit en les collant quelquefois très largement, voire même sur le devant, (ce qui est le cas dans de nombreux magazines anglais ou chaque livraison commence par une gravure) ou bien elles sont tenues par un onglet plié à même la gravure ou la planche, ou encore par un onglet rapporté.

Si elles sont collées il faut les détacher avec précaution parce que le papier sur lequel elles ont été imprimées est presque toujours plus fort que le papier du texte.

Le seul moyen à employer est de mettre le cahier bien à plat sur la table la gravure dessus. On soulève celle-ci en tête du côté collé et on la tire vers soi comme pour la rouler, en même temps qu'on maintient fermement le cahier à plat. Le papier de la gravure étant plus épais que celui du texte laisse une petite épaisseur sur le cahier, mais ne le déchire pas. On passe légèrement un papier de verre très fin qui enlève toute trace de collage.

Mais si la gravure est montée sur un onglet on fait le contraire, on la place à plat, la figure sur la table, et avec une pointe on cherche dans la partie collée un endroit que l'on puisse soulever et on décolle l'onglet en le tirant sur le dehors de la gravure. C'est relativement facile, les onglets étant généralement collés très sommairement. Si l'onglet est pris sur la gravure. Il n'y a qu'à l'aplatir avec l'ongle ou le plioir; on le fera tomber en redressant les marges.

Dans un ouvrage de littérature les gravures doivent être toujours placées à droite, c'est-à-dire sur la page recto, ce que les imprimeurs appellent une belle page. Cependant cette règle subit quelques exceptions que l'on doit même ramener à une seule, lorsqu'il s'agit seulement du portrait de l'auteur s'il doit être placé dans le titre, on le met alors à gauche, les titres ne devant jamais être cachés. Dans les éditions du milieu du XIXe siècle on avait l'habitude de mettre une gravure, sujet d'illustration de l'ouvrage dans le titre de chaque tome. On ne commettra aucun anachronisme en reportant cette gravure dans le premier cahier du volume à moins cependant que, ainsi que cela se présente dans certaines éditions de romantiques, la gravure accompagne un titre gravé. Dans ce cas-là elle sera placée à gauche face au titre gravé. Il en est de même dans le corps de l'ouvrage ou on ne doit jamais cacher un commencement de chapitre.

Il y a des gravures, qui sont dites en travers parce que leur disposition oblige à tourner le volume pour les regarder. Le bas de ces gravures, qu'il y ait légende ou non, doit toujours être à droite, vers la gouttière si la gravure est à droite, vers le dos si la gravure est à gauche.

Lorsque les gravures ont été décollées, il y a lieu de rectifier les marges en tenant compte que la figure

doit toujours être au milieu du texte qu'elle regarde. Lorsque l'on a plusieurs gravures dans un volume on prend une bande de carte large d'un ou deux centimètres et de la longueur du volume. On la pose sur la page du texte en l'ajustant en tête et on marque avec un crayon le haut et le bas de la justification du texte. On transporte cette carte sur la gravure qui peut être plus grande ou plus petite que la justification, on établit le milieu, et on marque avec le crayon les marges de tête. Avec le compas on pointe en partant du bord de la gravure; on place celle-ci sur un zinc et avec une règle et une pointe on coupe l'excédant de marge. On opère de même pour la largeur, mais s'il y a une légende, on doit en tenir compte dans une certaine mesure afin de laisser un peu plus de blanc dans le fond que sur le devant, une partie de ce blanc étant masquée par ce fait qu'un volume relié ne s'ouvre pas complètement à plat. Il en est de même si la gravure est à gauche.

Ce que nous venons de dire concerne les ouvrages de littérature dans lesquels la gravure est un ornement. Il n'en est pas de même pour des ouvrages d'études. Ici la planche, la carte ou le tableau est un complément de l'ouvrage. Il faut que la figure soit absolument en regard du texte qui l'explique ou qu'elle explique. On ne peut donc pas dans ces ouvrages observer la belle page, mais on doit tout de même observer le sens des planches en travers dont le titre ou le bas doit toujours être à droite.

Avant de nous occuper des planches plus grandes que le format du volume et qui doivent être pliées. nous allons fixer les gravures et les planches qui se mettent à plat. Il faut faire une distinction pour les eaux fortes, lithographie, taille douce, etc., toutes gravures qui demandent des soins particuliers au point de vue de la pression. On mettra au bas et au

crayon le nº de la page qu'elles doivent regarder et on ne les replacera dans le volume qu'après que celui-ci aura été laminé.

Le moyen le plus rudimentaire consiste à mettre un filet de colle au dos de la gravure et à l'appliquer sur le fond de la page ou elle doit être placée. On doit éviter que ce filet de colle soit trop épais parce qu'en appuyant il s'étalera et quand on croit ne coller que sur deux millimètres, on est fort surpris le collage étant sec, de voir qu'il s'est élargi sur près d'un centimètre. Un peu de pratique permet d'éviter un tel inconvénient.

Le collage à plat est tout au plus acceptable pour des planches ou gravures dont le papier est plus mince que le papier du texte. Mais il est tout à fait détestable lorsque, et c'est le cas le plus fréquent, la gravure est de papier plus épais. Si étroit que le collage soit fait, la gravure tire toujours le feuillet sur lequel elle est collée, ce qui est d'un très vilain effet.

Pour toute reliure même ordinaire, mais convenable, il faut monter les gravures sur fond. C'est plus long évidemment, mais c'est tellement mieux, qu'un amateur n'hésite jamais à payer le supplément de travail que cela entraîne.

L'emploi du simili japon facilite grandement le travail de montage des fonds aux gravures. On coupe des bandes de ce papier de la longueur du volume et larges de 5 à 6 millimètres, on trempe une ou deux bandes d'avance à la colle de pâte afin de les laisser s'aplatir, car elles se roulent au moment ou on les trempe. La première bande est placée sur un morceau de papier mince quelconque, la partie trempée en dessus. Pour faciliter notre explication, supposons avoir affaire à un volume in-18 et prenons le deuxième cahier qui donne les pages 25 à 36. Une

gravure est à placer sur la page 25 pour regarder la page 24, à deux mains on pose le fond du cahier la page 25 en-dessus sur la moitié de la bande trempée; avec le bout des doigts on appuie à l'endroit du collage; puis on place la gravure sur le cahier ajustée au fond et en tête, on maintient le tout avec la main gauche et avec la main droite, on prend le papier sur lequel est placé la bande trempée et on l'amène sur la gravure, on passe le doigt sur le collage et avec précautions on relève le papier qui laisse la bande de simili collée sur la gravure. Si la gravure doit être placée sur la page 27, on opère de même, mais en ne prenant que les deux encarts intérieurs des cahiers que l'on remet en place aussitôt après le collage. Mais si la gravure se trouve au milieu du cahier, on ouvre le cahier à plat, la gravure est placée la figure sur la page paire en l'espèce la page 30, on prend la bande trempée avec les bouts des doigts des deux mains et on la met en place moitié sur la gravure moitié sur la marge du cahier. Dans ce cas la bande de fond est collée derrière la gravure. Dans les autres cas elle peut se trouver collée dessus, il ne faut pas s'en inquiéter, étant donnée que le simili japon est un papier très mince, transparent, qui est invisible quand le volume est cousu et endossé.

Il reste maintenant les cartes, plans, tableaux, etc... qu'on dénomme généralement planches. D'abord celles qui par leurs dimensions occupent deux pages entières. Les unes sont véritablement hors texte, alors que d'autres forment les deux pages intérieures d'un carton dont les deux autres pages comportent du texte. Pour être vue entièrement lorsque le volume sera relié, ces planches doivent être éloignées du fond au moyen d'un onglet? Supposons un volume l'*Illustration* qui, certaines années contient des gravures doubles avec ou sans texte derrière

dans presque tous les numéros, voire même plusieurs dans chaque numéro. On coupera des bandes de papier simili japon, mais plus fort que celui que nous avons employé pour les fonds. Elles auront cinq centimètres de largeur. (Dans les ateliers on possède plusieurs séries de bandes d'onglets appropriées aux différents formats courants). Pour ne pas s'encombrer voici comment on procède. On ouvre le premier cahier à plat devant soi, on prend la première gravure double que l'on pose à plat au bord de la table, le fond un peu en dehors le verso dessus. On tient la planche avec la main gauche le pouce en dessous pour pouvoir la soulever un peu sans que cependant elle cesse d'être à plat sur la table. Avec un petit pinceau on étale un filet de bonne colle de pâte, ou de colle chimique, si on peut s'en procurer. Le pinceau tenu comme un crayon ou un porte plume; la main droite penchée en arrière plus bas que la table on applique la colle par petits coups comme si on essuyait le pinceau. Il faut veiller à ce qu'il n'y ait pas de colle en dessous. Il faut aussi passer plusieurs fois le pinceau pour être certain qu'il n'y a pas d'endroits non collés. On recule alors la gravure entièrement sur la table et on pose l'onglet dessus sur une largeur d'un demi-centimètre, on appuie avec les doigts puis on pose un papier sur lequel on frotte, si le trempage est bien fait l'onglet se colle facilement et la colle ne déborde pas. Pour s'assurer qu'elle n'a pas débordé on appuie avec la paume de la main. C'est la seule manière de voir ou plutôt de sentir la présence de la colle de pâte qui est incolore. S'il y a deux planches doubles dans le même numéro on opère de même pour la seconde on les place dans le cahier que l'on ferme, et on continue jusqu'au dernier cahier. Quand toutes les planches ont été collées on retourne le volume et on plie les onglets des

premières gravures qui sont sèches. La partie libre de l'onglet est pliée en deux par derrière et ce pour la facilité de la couture, s'il y a deux planches ou même trois on les assemble et les deux ou trois onglets sont pliés ensemble. L'onglet ne doit pas monter sur la planche, mais s'arrêter au bord du fond avec plutôt un millième en retrait. L'onglet doit être assez épais pour égaler l'épaisseur de la planche. Si l'ouvrage comporte un trop grand nombre de planches, il peut se faire que les onglets pliés en deux ne soient pas suffisants. La pratique du métier permet seule de prévoir cet inconvénient. Dans ce cas on emploie des onglets plus larges qui pourront être pliés en quatre, en deux puis en deux. Mais si on n'a pas su le prévoir, rien n'est perdu pour cela, on taille d'autres onglets d'une largeur *ad hoc* que l'on encarte dans ceux déjà pliés. Il ne faut pas croire qu'en employant du papier plus fort on obtiendrait le même résultat. Celui-ci augmenterait l'épaisseur de la planche et le vide que l'on veut éviter subsisterait encore, on grossirait le dos du volume inutilement.

Ce que nous avons dit pour l'*Illustration*, que nous avons pris comme type, parce que c'est un ouvrage que tous les relieurs connaissent, s'applique à tous les volumes ayant des planches doubles en plus ou moins grand nombre.

Il y a encore beaucoup d'autres planches qui véritablement hors texte, c'est-à-dire n'ayant pas de texte au verso, sont d'un format plus grand que le volume.

On doit, et c'est ce qui rend ce travail intéressant, disposer les planches de façon à en rendre la consultation facile pour le lecteur Nous allons passer en revue quelques-unes de ces planches, sans cependant assurer de ne pas en oublier. D'abord celles de même

hauteur que le volume, mais beaucoup plus larges. Il faut leur faire un ou deux ou plusieurs plis. On doit viser à faire le moins de plis possible, particulièrement si le papier des planches est épais, d'un autre côté on doit éviter également de faire un nouveau pli à côté de celui fait par le brocheur, mais cependant au-dessus de tout, il faut craindre que des plis trop avancés sur les marges, ne soient coupés à la rognure. C'est alors un désastre dont il est rare qu'un atelier de reliure n'ait pas le souvenir. On ne doit pas seulement se fier aux marges du volume sur lequel on travaille, on doit connaître le modèle, s'il s'agit d'une publication périodique. Ce modèle a peut-être été rogné exagérement, ou le format de la publication a peut-être changé, autant de causes qu'il faut connaître pour éviter un accident irréparable. On rencontre heureusement beaucoup de ces planches qui ont de grandes marges que l'on peut abbattre sans dommages pour l'ouvrage. Voyons d'abord une planche nécessitant un pli. On ne peut pas la traiter comme une planche double, elle n'est pas assez large, puis elle doit être placée en face de son texte. Pour la facilité des explications nous supposons les planches se développant à droite, s'il doit en être autrement on saura faire les plis en sens inverse.

Si on a assez de marge dans le fond, on fait un pli d'environ un centimètre qui forme onglet. Sur le devant on replie la planche de ce qui est nécessaire, mais en observant que la partie rabattue laisse suffisamment de distance dans le fond, au moins 2 centimètres, pour être soulevée facilement. L'onglet du fond est plié sur le derrière ou sur le devant suivant que la place qu'occupe la planche est dessus ou dedans le cahier. Il doit être à cheval, soit sur le cahier soit sur les encarts qui le précèdent ou

le suivent dans le cahier, afin d'être pris à la couture. Si la marge de la planche est insuffisante, on colle un onglet. On peut rencontrer des cahiers dans lesquels sont placées plusieurs planches.

Quand une planche a deux plis en largeur, le premier pli se fait sur le devant avec l'attention recommandée plus haut et le second se fait de telle façon que la marge de la planche puisse être atteinte à la rognure, que les planches aient deux plis ou un nombre supérieur, c'est toujours le même principe qui doit être observé et on doit éviter que les plis soient exactement l'un sur l'autre afin de ne pas avoir des épaisseurs et des creux qui rendraient la rognure difficile. On peut avoir aussi des tableaux à colonnes ou des graphiques nécessitant un nombre de plis tel que leur déploiement d'un côté du volume, serait très incommode à la lecture. Dans ce cas on plie en deux le tableau dans le sens de la longueur. On monte un onglet dans le fond, et on répartit les plis à droite et à gauche. Dans tous les cas ou on doit avoir recours à un onglet, qu'il soit pris dans la marge de la planche ou qu'il soit ajouté, on doit en calculer la largeur pour qu'il soit replié autant de fois que c'est nécessaire pour parfaire l'épaisseur de la planche repliée.

Voici maintenant des planches qui sont plus hautes que le volume. Elles peuvent obliger à un seul pli, ou à plusieurs. En règle général ces plis doivent être pris en bas, quelque soit le nombre de plis. Les mêmes recommandations sont à faire pour éviter les accidents de rognure et étager les plis pour éviter les épaisseurs. Il va s'en dire que si ces planches demandent à être repliées en largeur on agira comme dessus, mais les plis en hauteur doivent être faits en premier.

Pour faciliter le développement des planches

pliées, soit en haut soit en bas, il faut dégager largement le fond de la partie repliée. L'onglet est pris sur la partie de la planche restant à plat, ou ajouté à cette partie si la marge de celle-ci n'est pas suffisamment large, et on échancre la partie repliée d'au moins la largeur de la marge de fond du texte. Cette échancrure se prend sur la marge de la planche qui à cet endroit se trouvera très réduite, mais une planche n'est pas une gravure et le côté pratique oblige à laisser le côté artistique. Quand l'onglet est pris sur la marge de la planche il est préférable de l'arrêter à l'endroit même du premier pli, où commence l'échancrure, le continuer jusqu'en bas du volume est une cause de déchirure de la planche à cet endroit. Cependant si le volume contient beaucoup de planches dans ce genre l'onglet doit alors se continuer jusqu'au bas, sinon le dos sera creux à cette partie du volume et l'endossure en sera impossible.

Si exceptionnellement une planche doit être repliée en haut, on fera le premier pli à la hauteur de la justification du texte, les pressions que subit le volume font disparaître le vide produit par cette planche baissée. Pour éviter qu'elle ne remonte avant la couture on fixe l'onglet au cahier au moyen d'un petit filet de colle. De même que pour le devant les grandes marges des planches, s'il y a lieu, doivent atteindre la tête ou la queue du volume pour être prises à la rognure.

On rencontre encore certains tableaux, ou certaines cartes qui complètent différents chapitres du volume. Ces planches se placent toujours à la fin du volume et doivent se développer entièrement en dehors de celui-ci et à droite. Elles ont à leur gauche une très grande marge égale à la largeur du volume, et elles se replient à l'intérieur. Cette grande marge

doit être conservée, on le comprendra facilement. Il suffit de régler les plis pour éviter qu'ils soient rognés. Cette observation n'est pas inutile comme on pourrait le croire. Enfin, en faisant les plis simples ou multiples que nous venons d'indiquer, on doit toujours observer une grande régularité. Pour cela on dispose d'une table assez grande pour étaler et replier facilement les planches et s'assurer que les cadres tombent bien l'un sur l'autre sans s'occuper des marges qui peuvent n'être pas droites.

Il nous faut dire quelques mots de la serpente, papier très mince que l'on place sur les gravures. Longtemps ces serpentes étaient en papier sans colle très laid et qui était en tous points semblables à celui qui enveloppait les oranges.

Ces serpentes ont occasionné de grands dégâts dans les volumes dans lesquels on les plaçait, c'est à elles qu'on doit en grande partie les piqures qui rongent tant d'éditions. Les serpentes en papier encollé sont moins dangereuses et cependant on tend de plus en plus à les supprimer, elles cachent la gravure, il est difficile de les soulever et bien souvent elles se plissent ou se froissent en fermant le volume. Cependant il est nécessaire de protèger les gravures en creux pendant le cours du travail où le volume doit retourner plusieurs fois en presse.

Nous avons dit qu'il était prudent de retirer ces gravures avant de faire subir au volume la forte pression du début, qu'on se serve du marteau à battre, du laminoir ou simplement de la presse. Mais après les avoir remises en place on les protège et on protège du maculage la page à laquelle elles font face au moyen d'une serpente légère, mais qui n'est pas fixée, et qu'on enlève, lorsque la reliure est entièrement terminée.

Mais il est des serpentes que l'on ne peut suppri-

mer ce sont celles sur lesquelles sont imprimées une légende ou le titre de la gravure. Ces genres de serpentes qui sont d'application plutôt récente sont en papier de bonne qualité, et bien collé. Pendant longtemps les impressions sur ces serpentes étaient faites de telle façon qu'elle ne se lisaient que lorsqu'elles couvraient la gravure. On a modifié cette manière et maintenant elles se lisent au contraire quand la gravure est découverte ce qui est évidemment plus rationnel. Aussi chaque fois que les marges le permettent faut-il transformer les premières et placer l'impression face à la gravure. Si donc on est obligé de conserver les serpentes ce qui ne se présente que dans les derniers cas que nous venons de relater, il faut observer que la serpente couvre entièrement la figure ce qui oblige quelquefois à la coller plus éloignée du fond qu'il ne serait désirable, mais d'un autre côté il ne faut pas qu'elle déborde le volume; elle ne doit pas être prise à la rognure même en tête, surtout si la tête est dorée ou en couleur. Le mieux est de laisser un centimètre en moins de chaque côté.

MONTAGE SUR ONGLETS

Au placement des gravures, nous nous sommes occupé déjà des planches simples ou doubles que l'on devait monter sur des fonds ou sur des onglets.

Mais quelques planches disséminées dans un volume ne donnent pas une idée complète du montage sur onglets.

On monte sur onglets un ouvrage composé de feuilles simples ou de feuilles doubles, dans lesquelles on ne peut pas coudre. Ce sont particulièrement des atlas ou des ouvrages d'architecture devant s'ouvrir et rester ouverts entièrement.

Les onglets sont des bandes de papier collées au fond des planches simples ou doubles composant l'ouvrage. Ils doivent être repliés pour former des fonds dans lesquels on coudra.

La force du papier à employer est en proportion de celle du papier des planches. Le simili japon dont on se sert le plus généralement est excellent pour ce genre de travail. Cependant on doit observer le sens du papier avant de couper les onglets, et prendre celui dans lequel il ne s'allonge pas.

La largeur des onglets est relative à l'épaisseur du volume, on doit obtenir que, le dos restant ferme et conservant sa forme ronde, les planches tombent à plat à quelqu'endroit que l'on ouvre le volume. En général un onglet doit être replié deux fois sur lui-même pour parfaire l'épaisseur de la planche.

Les bandes d'onglets coupées, on régularise les marges de fond et de tête de chaque planche. Il va de soi que si toutes les figures des planches composant le volume ne sont pas égales, les marges différeront de façon à donner un même format à toutes les planches.

Il faut employer une bonne colle qui ne mouille pas trop le papier, de la colle d'amidon par exemple, que l'on fait soi-même ou une colle chimique bien blanche que l'on trouve dans le commerce. On prend une première poignée de planches que l'on étage du côté du fond à l'envers bien entendu, chaque planche est éloignée de deux à quatre ou cinq millimètres suivant les formats. Le nombre de planches composant la poignée à tremper est relative à l'habileté de l'ouvrier et à la qualité du papier. Il en est qui absorbent la colle très rapidement et se gondolent au point de rendre très difficile l'application des onglets.

La poignée ainsi préparée est posée au bord de

la table sur un papier qui recevra la colle qui débordera, on met une bande de papier ou de carton sur la dernière planche pour qu'elle soit trempée aussi régulièrement que les autres. Le pinceau doit descendre les gradins formés par les planches, en évitant de le faire glisser dans le sens de la longueur dans la crainte que la colle ne passe dessous et tache le côté recto des planches. Pour bien tremper, on doit passer plusieurs fois le pinceau et s'assurer de visu qu'il touche partout.

Après qu'on a trempé les planches à la colle de pâte on les étage à nouveau d'environ un millimètre pour faciliter l'application des onglets. Commençant par la planche du bas, on tient l'onglet à deux mains et on le pose avec précaution sur la partie trempée de cette première planche, on le maintient en place avec une main, et on passe un doigt de la main libre sur le bord collé en partant à peu près du milieu de la planche, et allant jusqu'à l'extrémité. On opère en sens inverse pour l'autre moitié en observant qu'il faut toujours maintenir l'onglet, tant qu'il n'est pas définitivement fixé.

Quand tous les onglets de la poignée de planches sont collés, on les appuie avec un papier sur lequel on passe la main plusieurs fois, puis on pose la poignée à plat et on la charge de plusieurs cartons.

Lorsque les collages sont bien secs et avant de replier les onglets simples ou doubles, papier ou toile, il faut les battre. L'opération se fait sur le tas à battre les ficelles et avec le marteau à endosser, et autant que possible, cahier par cahier. On prend la précaution de placer les planches entre deux papiers forts, afin de ne pas noircir sous les coups de marteau. Par ce moyen on diminue beaucoup, l'épaisseur des onglets qui s'incrustent dans le papier des planches. Pour replier les onglets on prend deux

planches seulement, qui formeront un cahier, on les place la figure sur la table les onglets devant soi. On replie ces onglets d'abord sur la moitié de leur largeur puis une seconde fois en ayant soin que les onglets ainsi pliés viennent à fleur du fond des planches.

On n'arrive pas toujours du premier coup à avoir l'épaisseur exacte; les onglets repliés peuvent être insuffisants, on place alors entre les deux onglets une bande de papier un peu moins large que les onglets que l'on replie avec. Si, au contraire, les onglets donnent trop d'épaisseur, on enlève la moitié de la largeur à un onglet tous les deux ou tous les trois cahiers, en divisant les cahiers que l'on dédouble ainsi sur la totalité des cahiers que comporte le volume, de façon à avoir un dos régulier comme couture.

Le montage sur onglets de papier n'est quelquefois pas suffisant. Si l'album est composé de feuillets de bristol par exemple, assez épais et lourds on remplace le papier par de la toile. On emploie de la petite percale très mince, et de qualité ordinaire, on coupe des bandes moins larges que les onglets de papier il est inutile que l'onglet de toile soit replié deux fois, une suffit, d'autant que la toile doit toujours être doublé d'un papier. Après avoir monté les onglets de toile aux planches toujours au verso on coupe des bandes de papier de la largeur de la partie de l'onglet non collée. On proportionne la force du papier à l'épaisseur dont on a besoin pour remplir le vide. Cette bande de papier est collée en plein sur l'onglet de toile, mais alors sur la partie recto pourrait-on dire, parce que l'onglet étant toujours replié sur le côté verso de la planche c'est le papier qui doit être à l'extérieur pour la facilité de l'endossure.

Mais on peut chercher à obtenir plus de solidité en fixant la planche entre un onglet de toile et un onglet de papier. L'onglet de toile se monte d'abord au verso, l'onglet de papier qui dans ce cas doit être de qualité résistante, comme le simili, ce qui n'est pas nécessaire pour ceux qui ne servent que de remplissage, se colle sur le devant et a, on le comprend, la même largeur que l'onglet de toile.

Il y a enfin et c'est l'ultra-solide, le bristol monté entre deux toiles. On coupe deux onglets de toile de même largeur, on en colle un d'abord, celui de devant que l'on laisse sécher. Dans l'intérieur de cet onglet on colle une bande de papier comme nous l'avons vu à l'onglet de toile simple. Quand ce second collage est sec, on trempe en plein le deuxième onglet de toile, on l'ajuste bien sur la planche à la même largeur que celui collé au recto et on l'applique en plein sur le papier couvrant le premier onglet de toile.

Pour obvier à l'inconvénient d'avoir une toile extérieurement pour la raison que nous avons dite plus haut, on colle sur l'onglet du devant un autre onglet en papier qui sera à cheval et fera remplissage.

Pour faire tous ces collages il faut beaucoup de précautions, frotter légèrement d'abord, puis plus fort en interposant un papier sur lequel on passe la main. En retournant fréquemment ce papier on n'a pas à craindre que la colle qu'il a pu recevoir tache une autre partie du travail.

Ces montages d'onglets de toile simple ou double ne doivent se faire qu'à des planches vraiment épaisses et lourdes; appliqués à des feuillets de simple papier ces onglets feraient un dos tellement épais qu'il n'y aurait pas d'endossure possible, et cette grosse charnière seraient cause de déchirures

aux planches en feuilletant le volume ou l'album.

A des planches très épaisses on ne peut pas craindre d'avoir trop de remplis c'est plutôt l'inverse qui se produit. Dans ce cas lorsque tous les onglets de l'album sont repliés, on établit des onglets libres en papier que l'on intercale entre les autres onglets et non à l'intérieur de ceux déjà repliés, et ce, afin d'avoir un plus grand nombre de cahiers cousus qui donneront le dos nécessaire pour l'endossure (1).

Enfin il est encore une façon de montage sur onglets qui ne s'emploie guère que pour des petits formats, tels par exemple, que des missels enluminés à la main, ou imprimés en chromolithographie sur papier fort. Si on craint que le grand nombre d'onglets ne fasse une épaisseur nuisible à la bonne forme du dos, on dédouble le fond de chaque feuillet.

Les planches se présentent de deux façons, elles peuvent être sur papier plus grand que le format, ou elles sont déjà margées. Prenons la première hypothèse on compasse la largeur de fond que doit avoir la planche. Sur ce côté recto, avec une règle et une pointe coupant parfaitement on fait une fente de la moitié de l'épaisseur de la planche, puis on la retourne et on fait la même opération au verso à trois ou quatre millimètres, et en arrière de celle faite au recto, c'est-à-dire à la largeur sur laquelle on collera l'onglet. On maintient la gravure sur la table dans cette même position, la figure en dessous, en appuyant fortement sur la règle de fer avec la main gauche, au ras de la dernière entaille. On soulève avec la pointe et le pouce de la main droite la partie de marge qui doit tomber en la ramenant dessus

(1) Ces onglets de remplissage doivent être toujours placés à distances égales soit entre chaque cahier, ou tous les deux ou tous les trois cahiers, suivant les besoins.

comme pour la rouler; le papier se dédouble alors entre les deux fentes faites recto et verso.

Si la planche a été régulièrement margée, il faut absolument sacrifier une partie de cette marge pour opérer comme nous venons de l'indiquer, elle peut n'être que de deux ou trois millimètres suivant la nature du papier et surtout l'habileté de l'exécutant.

Enfin, pour terminer ce chapitre des onglets on met en presse par petites poignées entre des ais bien propres et si le travail est bien fait on doit avoir des volumes absolument plats.

GARDES BLANCHES ET FAUSSES GARDES

Les gardes blanches, c'est-à-dire les feuilles de papier que l'on met devant et derrière le volume ont pour objet, leur nom l'indique, de garder, de garantir les premières et les dernières feuilles. Il ne faut pas être économe de gardes et, suivant le genre de reliure que l'on fait, il faut en mettre au moins deux ou quatre.

Cette abondance de papier blanc précèdant le titre du volume n'est pas critiquable, même par ceux qui s'impatientent de tourner ces quelques feuillets avant d'arriver au volume. Les gardes ont plusieurs raison d'être; d'abord elles garantissent le volume des atteintes extérieures, elles le garantissent aussi, particulièrement dans les reliures pleines du gras contenu dans la peau, qui ressort tôt au tard et tache les première feuilles qui sont à sa portée, à tel point que l'on met une double garde en papier marbré aux volumes qui ont des charnières en peau et en dessous de ces charnières parce que la graisse se voit moins dessus ce papier et que l'on dissimule ainsi le mauvais effet que produit sur une garde

blanche une raie graisseuse large d'un centimètre qui court tout le long du mors.

Les gardes ont encore une autre utilité, elles contribuent à faire les mors du volume. A l'endossure on doit froisser et plier les cahiers le moins possible, si le premier et le dernier cahier sont formés par les gardes c'est autant du papier du volume qui sera garanti du froissement du marteau.

Il faut apporter une grande attention dans le choix du papier des gardes, il doit être de la même qualité, de la même force et surtout de la même teinte que le volume. Si celui-ci est en papier à la forme il serait d'un mauvais goût de lui mettre des gardes en papier vélin, de même que des gardes en vergé ne s'accorderaient ni de ton ni d'aspect avec un volume sur vélin.

En règle générale, le nombre des gardes est proportionné à la valeur de la reliure. Aux demi-reliures chagrin ou basane on peut ne mettre que deux feuillets de papier blanc devant et derrière. Pour ces ouvrages qui sont quelquefois bon marché, on regarde moins à assortir le papier au volume en tant que qualité, mais il faut toujours proportionner la force au format.

Aux in-4°, le papier doit être relativement fort alors même que le volume serait sur papier mince, parce que des gardes minces garantiraient mal une grande surface et aussi en raison du contre-collage de la garde marbrée qui s'obtiendrait difficilement exempte de plis, mais aux petits formats un papier trop épais et trop raide serait d'un vilain effet.

Aux reliures pleines et aux demi-reliures maroquin, il faut mettre un cahier de quatre gardes que l'on coud. On peut aussi coudre les gardes composées de deux feuillets, mais seulement si l'on emploie du papier à la forme, car les papiers mécaniques ne sont pas

assez résistants. Pour ceux-ci il est préférable, au contraire, de coller deux demi-gardes sur le titre et sur la dernière page en veillant à ce que le collage soit très étroit, il ne doit pas dépasser l'épaisseur des mors.

Par-dessus ces gardes et pendant le travail seulement on met des fausses gardes qui protègent les gardes des déchirures qui peuvent se faire ou de la colle en rempliant les dos à la couvrure. Elles doivent toujours être en papier plus mince que les gardes en raison de ce fait que de deux papiers collés l'un sur l'autre, ce sera le plus fort qui entraînera l'autre quand on les séparera aussi est-ce un mauvais procédé que celui qui consiste à employer les couvertures de brochures pour fausses gardes; elles sont toujours sur papier fort et ont déjà subi un contre-collage qui les épaissit encore.

Aux reliures pleines, surtout à celles qui doivent avoir des charnières, on met un cahier de fausses gardes, devant et derrière. Ces cahiers sont cousus, bien entendu.

CHAPITRE IV

ÉBARBAGE

Le désir très compréhensible de conserver les plus grandes marges possible aux livres a amené la coutume de ne pas rogner les tranches, mais d'ébarber seulement les marges trop grandes ou celles trop inégales.

Cependant cette coutume ne peut pas s'appliquer aux ouvrages de travail, dictionnaires et autres, que l'on doit pouvoir feuilleter pour trouver facilement et rapidement la page cherchée.

Quand l'imprimeur établit son imposition dans les formes, il dispose les pages composées suivant les dimensions du papier et en calculant les blancs de fond et de tête qu'il appelle des petits fonds et les blancs de devant et de pied qui sont les grands fonds suivant des proportions typographiques déterminées. Les très belles éditions ont de plus grandes marges (plaçant ainsi le texte dans un cadre harmonieux) que les éditions ordinaires, mais ce sera toujours dans les mêmes proportions donnant des marges légèrement plus grandes devant et en bas.

Les parties du papier qui après la pliure dépassent un peu les marges normales, sont les fausses marges. Ce sont ces fausses marges que l'on abat entièrement quand on rogne les volumes et que l'on réduit seulement quand on ne fait qu'ébarber les tranches, sauf cependant pour les très belles éditions, imprimées sur papiers à la forme dans lesquelles on les

conserve entièrement, ce qui n'empêche pas de les faire dorer.

Mais il en est tout autrement lorsqu'on fait un tirage sur grand papier d'une édition ordinaire.

Le papier est de bonne qualité, il est plus grand c'est un certain avantage, mais l'imposition première n'étant pas changée les marges normales restent ce qu'elles étaient alors que les fausses marges prennent des proportions extravagantes si bien que les pages de texte au lieu de se trouver au milieu de ce grand papier qui les encadreraient gracieusement sont rejetées dans un angle du papier avec 0,03 c. de blanc d'un côté contre 0,08 ou 0,10 c. de l'autre.

Beaucoup d'amateurs et des bibliophiles éclairés qui ne se paient pas de mots font largement abattre ces grands morceaux de papier qui ne sont que des nids à poussière. Mais il en est qui croiraient commettre un crime en enlevant quoi que ce soit du papier qu'ils ont acheté. Les relieurs feront donc bien de s'assurer des idées de leurs clients sur cette grave question des fausses marges.

L'ébarbage se fait après que le volume est apprêté

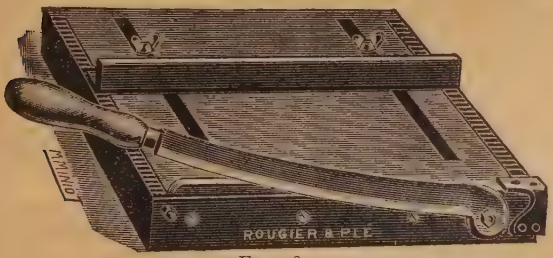


Fig. 9.

pour la couture, que les gravures sont collées et les gardes placées. On se sert d'une petite cisaille à main

qui se place sur une table (fig. 9). Ou bien tout simplement de la cisaille à carton. La cisaille à carton a une pédale mue au pied ou automatique qui a l'inconvénient de relever le papier près de la lame.

Pour y obvier on colle dessous la pédale, une bande de carton mince qui affleure la lame et presse le papier jusqu'à son extrémité. Cette bande de carton mince ne gêne en rien pour les autres emplois de la cisaille; elle peut donc rester à demeure.

Mais on peut n'avoir pas de cisaille, dans ce cas on ébarbe les cahiers à la pointe ou aux ciseaux. On coupe un carton de la grandeur exacte que l'on veut

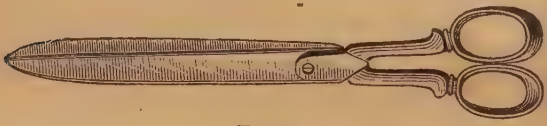


Fig. 10.

donner aux volumes, on le pose sur un cahier dont la partie à ébarber dépasse le bord de la table et avec des grands ciseaux (fig. 10) on fait tomber la fausse marge. Ce n'est cependant pas très commode.

Avec la pointe il y a aussi certaines précautions à prendre. On ne doit pas ébarber le cahier entier parce qu'on ne peut pas assez serrer les feuilles à ébarber à cause de celles plus courtes.

Aussi doit-on agir sur chaque carton ou encart séparé, les uns ne seront pas touchés et on aura toutes facilités pour ébarber les autres sans risque d'écorcher, il suffit de faire attention à la pagination en remettant les cartons ou encarts les uns dans les autres.

Il est des relieurs qui ennuyés de passer du temps à ébarber à la cisaille, pour des travaux très bon

marché, s'entend, préfèrent raper les tranches après que le volume est cousu.

Ce moyen n'est guère à recommander, car on répand une poussière qui couvre rapidement tout l'atelier, et le résultat n'est pas toujours heureux. Cependant pour certains papiers pas trop cotonneux, et si les volumes n'ont pas de trop grandes fausses marges on peut ainsi abréger le travail. Mais alors il vaut mieux opérer avant de débrocher les volumes. On coupe deux forts cartons du format exact auquel on veut ébarber la sorte, on place un volume entre ces deux cartons, on met le tout dans l'étau ou dans une presse quelconque et on rape la tranche toujours dans le sens du travers jamais dans le sens de la longueur. Dans ce cas on se sert d'une grosse rape à bois. Dans les ateliers on fait des rapes avec du papier de verre que l'on colle sur un vieil ais à rogner. On assortit les numéros du papier de verre ou du papier d'émeri, pour avoir les grosseurs dont on a besoin.

En opérant sur le volume broché on n'évite pas la poussière, mais toutes les manipulations qui suivront feront s'envoler celle qui se sera logée dans le volume. Si bien qu'il n'en restera plus lorsque celui-ci sera relié.

Une opération préalable qui est trop souvent négligée dans le travail ordinaire est celle qui consiste à fendre les feuilles. Il n'est pas admissible qu'un livre relié ne soit pas en état d'être lu.

CHAPITRE V

LAMINAGE

Pour qu'une reliure soit réussie, pour que le livre s'ouvre facilement et aussi pour qu'il reste bien fermé sans bailler il faut que le papier en soit bien plat. Cela semble tout naturel avec les éditions modernes, mais il n'en a pas toujours été de même ainsi que nous l'avons vu à l'article glaçage et satinage.

Le papier imprimé godait donc et formait ce qu'on appelait des noix, et son applatissement était très difficile.

La pression ne suffisait pas, d'autant que les presses n'étaient alors que des pressoirs avec vis en bois.

Et puis c'était long. C'est pourquoi on employait le marteau pour fouler le papier.

L'opération du battage était très fatigante, elle se faisait sur une pierre dure que l'on plaçait dans une cour sous un hangar, voire même, à Paris, dans une cave car il n'aurait pas fallu songer à battre en étage.

Le volume était divisé par poignées de 6 à 8 cahiers environ; on garantissait le dessus et le dessous de la poignée, par un papier fort; elle prenait alors le nom de battée; on la tenait avec la main gauche sur la pierre et on la tournait pour en présenter successivement toutes les parties sous le marteau.

Celui-ci avait une platine fort large et pesait 4 à 5 kilos. On le tenait d'une certaine façon qui le

faisait tomber et rebondir sur la battée ménageant ainsi le mouvement du bras droit.

L'action de fouler le papier en le battant avait dû être emprunté à une autre industrie. Il en fut certainement de même pour le laminoir, Thouvenin

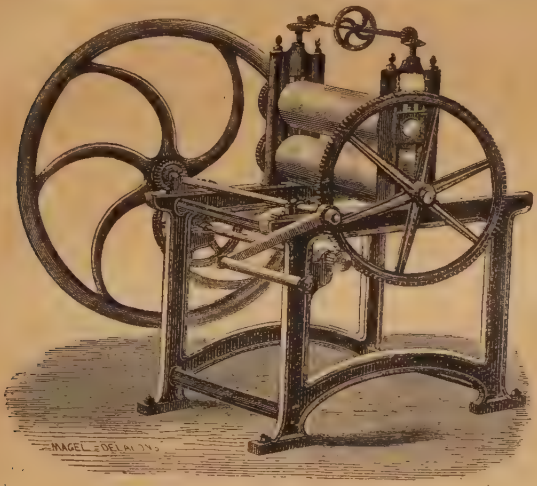


Fig. 11. — Laminoir (Bertrand).

dès 1819 employait le laminoir pour les cartons, mais il battait encore les livres.

Le laminoir se compose de deux cylindres pleins, qu'une série d'engrenages fait tourner en sens contraire (1). Le volume à laminer est divisé égale-

(1) Avant de laminer un volume il est prudent de s'assurer si l'encre est suffisamment sèche. Il y a bien des chances pour qu'il en soit ainsi dans les éditions modernes. Néanmoins on peut causer un gros accident si on ne prend

ment par poignées qui ont conservé le nom de battées. Mais ici il est important que les battées soient d'épaisseur régulières parce que les cylindres étant fixés pour une pression déterminée, il y aurait grand danger à vouloir passer une battée plus grosse que les autres.

Chaque battée est bien secouée pour que les cahiers soient absolument au même niveau et placée entre deux plaques de zinc la dépassant d'environ un centimètre de chaque côté. On colle sur un des côtés de chaque plaque un papier blanc, qui empêche les feuillets qui touchent le zinc de se lustrer ou satiner ce qui aurait pour inconvénient de faire glisser ces feuillets lors de l'endossure ou de la rognure et de produire des sauts dans les tranches.

En général les battées se passent la tête en premier, on les maintient très fortement pendant la plus grande partie de leur parcours afin d'éviter que les feuilles ne plissent dans le sens de la hauteur. On peut passer aussi les battées dans le sens de la largeur et en commençant par le devant. Mais il ne faut jamais passer une battée en diagonale sous peine de brûler le dernier coin à sa sortie.

L'entretien du laminoir est pour beaucoup dans la réussite du laminage et c'est un soin que l'on néglige trop souvent. Il faut le graisser et le nettoyer régulièrement. Il faut aussi remédier de suite aux irrégularités d'écartement qui peuvent se produire entre les cylindres, cela vient presque toujours de l'usure prématurée d'un coussinet mal graissé. Il en résulte que les battées sont plus serrées d'un côté

pas cette précaution. On met un papier blanc quelconque sur la page douteuse et on frotte avec l'ongle. Si l'encre n'est pas sèche elle se décalquera sur le papier blanc. Dans ce cas il faut s'abstenir, ou bien intercaler un papier blanc entre chaque feuillet.

que de l'autre et que souvent elles plissent. On doit aussi lorsque l'on passe les battées éviter de laisser tomber les cylindres. Si ce sont des petits formats, on passe la battée vers un des bouts, et on introduit la suivante à côté, un peu avant que la précédente ait fait tout son parcours. Si le format est trop grand, on peut néanmoins introduire la battée alors que l'autre encore sous les cylindres est prête à en sortir.

S'il se produit des plis, on les efface en partie en mouillant les feuilles et en les mettant en presse entre des feuilles de papier blanc et entre des cartons, à condition toutefois que les plis ne soient pas coupés ou brûlés.

En résumé le laminage est un moyen expéditif, que le manque de temps oblige à employer, mais dont il ne faut pas user pour des papiers couchés ou glacés, ni pour les papiers épais, qui plissent fatalement. Du reste ces papiers ainsi que ceux des éditions modernes qui sont généralement collés, et sur lesquels l'impression est faite à sec se tiennent bien à plat. Aussi rien ne vaut pour eux une mise en presse par petites battées entre des ais, avec une forte pression prolongée.

COLLATIONNURE

Pendant tout le cours des opérations que nous venons de suivre, les feuilles ont été plus ou moins déplacées, et l'on peut craindre que l'ordre n'en soit interverti. C'est après le laminage ou la mise en presse qu'il faut s'assurer que les pages se suivent bien. C'est un travail très sérieux qui retient toute l'attention de celui ou de celle qui s'y livre.

Si le volume n'a pas été replié, et s'il n'y a pas de gravures qui aient obligé à ouvrir des cahiers on

collationne au cahier. On tient le volume entier par l'angle droit en tête avec la main droite, les doigts en dessous, le pouce et la paume en dessus. On appuie le dos de la main sur la table. Dans cette position les cahiers s'écartent les uns des autres;

Fig. 12. — Collationnure.

de la main gauche on les maintient en bas, le pouce les arrête un par un, le temps de voir la numérotation des cahiers qui doivent se suivre sans interruption. On doit en outre, si l'ouvrage est à tome, s'assurer que le numéro de tomaison qui est placé sur la même ligne que la signature est bien le même dans tout le volume.

Cette façon de faire qui convient très bien aux petits formats, jusqu'au grand in-8° devient incommode et fatigante pour les grands formats. Pour ceux-ci on place le volume à plat au bord de la table le dos à gauche. On étage un peu les cahiers de droite

à gauche, on les maintient en posant le poignet droit sur le coin droit; de la main gauche on soulève les cahiers un à un que l'on retient de la main droite. Si le volume comporte trop de cahiers on le fractionne pour plus de facilité.

Lorsque le volume a été replié, ou que l'on a du déplacer les encarts pour coller ou monter des gravures ou des planches, il faut collationner à la page.

C'est avec une aiguille que l'on opère. Si le papier est mince et souple, sinon les feuillets sont soulevés avec les doigts. Le volume est posé à plat sur la table le dos à gauche. De la main droite on tient une aiguille verticalement, et, appuyant légèrement la pointe sur le coin du feuillet on le fait glisser suffisamment en arrière pour que les doigts de la main gauche (qui repose sur le volume près de la tête) puissent les lever pendant que l'on s'assure de la bonne continuité des numéros des pages. L'aiguille comme on le voit ne soulève pas le feuillet cela ferait un trou, peut-être même une déchirure.

Si les numéros des pages sont en bas (on voit cela maintenant) c'est alors le pouce de la main gauche qui reçoit les feuillets qui sont poussés de même par la pointe de l'aiguille.

Les ouvrages montés sur onglets ou composés de gravures ou cartes se collationnent de la même manière, à moins que le papier n'en soit trop épais. Alors on soulève les feuillets avec les doigts.

Cette opération de collationnement est tellement importante que dans les maisons ou le travail est très soigné on la recommence après que le volume est cousu.

CHAPITRE VI

GRECQURE

Il y a trois sortes de couture : la couture sur nerfs, la couture sur ficelle, dite à la grecque, la couture sur rubans. La couture surjettée et la couture dite à l'anglaise sont des exceptions qui rentrent dans la couture à la grecque.

Dans la couture sur nerfs, les ficelles font saillies sur le dos, elles remplacent les bandes de parchemin roulé dont on se servait aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui elles-mêmes remplaçaient les boyaux employés primitivement. Le travail est très long, aussi ne fait-on cette couture que pour des reliures très soignées, ou sur des volumes pour lesqu'elles on veut une ouverture très facile, tels les bréviaires. La couture à la grecque, pour les reliures dites à dos brisés, s'emploie pour la généralité des autres reliures. Elle diffère de la couture sur nerfs en ce sens que les ficelles sont logées dans des entailles que l'on fait avec une scie dans le dos des cahiers. La Couture sur rubans est basée sur le principe de la couture sur nerfs, puisque les rubans font saillie sur le dos, mais elle ne s'exécute pas tout à fait de même. On l'emploie aussi pour des ouvrages pour lesquels il faut une ouverture facile : les musiques principalement.

Pour la couture sur nerfs on ne grecque pas les volumes, mais on leur fait des préparations, qui sauf le coup de scie, sont les mêmes que pour la grecqure; il en est de même pour la couture sur rubans.

Avant de commencer les opérations de grecquage, il faut connaître la hauteur qu'auront les cartons, selon que les tranches du volume seront rognées ou seulement ébarbées. C'est sur cette hauteur arrêtée que l'on indiquera les divisions des nerfs, ou l'emplacement des ficelles. On taille une bande de carte ou de papier de la hauteur du carton que l'on a arrêtée. Sur cette bande on fait les divisions telles que nous les indiquons plus loin, pour les reporter sur le dos du volume quand il sera mis en presse.

Nous indiquons à la COUPE DES CARTONS les principes qui doivent guider le relieur pour en fixer les dimensions. La grecqure comporte trois opérations : la mise en presse du volume, le traçage des nerfs et le grecquage. Pour les débutants la mise en presse d'un volume présente quelques difficultés, particulièrement s'il est un peu gros ou si le papier est fortement satiné, les cahiers glissent et il est difficile de les maintenir. Cependant un volume doit être très droit, tous les cahiers égalisés en tête et dans le fond, un seul cahier rentré dans le fond sera cause d'une mauvaise endossure et d'une mauvaise rognure. On place le volume le dos sur la presse, la queue vers soi, on le maintient des deux mains, non avec le plat des mains, mais avec le bout des doigts et on le redresse sur le dos et sur la tête. Il est inutile de le soulever beaucoup, il ne s'agit que de le redresser.

On peut aussi, le dos posé sur la presse ou sur la platine de l'étau la tête à sa gauche, tenir le volume à deux mains, la droite vers la queue, la gauche vers la tête; après avoir égalisé le dos, on soulève le volume avec la main droite pour le tourner sur la tête, il glisse alors entre les doigts de la main gauche. Par un mouvement inverse on le ramène sur le dos. C'est dans cette position que la main droite le prend par le milieu du devant pour le poser sur l'ais. Tous ces

mouvements doivent être faits en tenant toujours le volume avec l'une ou l'autre main.

On a placé au préalable un *ais à grecquer* soit en travers des machoires ouvertes de l'étau, soit en travers de la presse également ouverte, la partie plate de l'ais à gauche; on pose le volume redressé à plat sur cet ais, la tête en haut, le dos dépassant d'un centimètre au plus. Dans cette position et alors que la main droite maintient toujours le volume, on passe les doigts de la main gauche en dessous de l'ais par l'ouverture de la presse et on pose le pouce sur le bord du volume. De la main droite, on prend le second ais que l'on pose dessus le volume, en l'éloignant également d'un centimètre du fond.

Un centimètre est le maximum de dépassement que l'on doit donner au dos, c'est suffisant pour ne pas entamer les ais avec la scie, à en donner trop on risque de déchirer les premiers et les derniers cahiers en donnant les coups de scie. Le second ais posé, et alors que la main droite le maintient encore, le pouce de la main gauche le prend à son tour et tient le tout. Dans cette position, on peut placer le volume dans la presse, la tête à droite sans qu'aucun cahier ait été dérangé. Si on n'a pas réussi, il faut recommencer.

Les ais dépassent de la presse de ce qui est nécessaire pour ne pas la toucher en sciant. On serre fortement.

C'est dans cette position que l'on trace l'endroit où doivent être les nerfs, les ficelles ou les rubans, car les volumes cousus à ficelles doivent avoir celles-ci en correspondance avec les nerfs factices que l'on mettra lors de la préparation à la couvrure. Ce n'est pas dans un but de tromperie que l'on opère ainsi et pour donner l'illusion que le volume est cousu sur nerfs, mais simplement pour l'harmonie de la reliure. Les ficelles qui maintiennent les cartons au volume

ne peuvent, ni ne doivent être dissimulées au point de ne pas se voir. Il est donc d'un meilleur effet qu'elles suivent les nervures plutôt que d'en être plus ou moins éloignées.

Depuis le XVIIIe siècle le nombre des nerfs à toujours été de cinq. Sauf pour les très grands formats auxquels on a pu et on peut encore en mettre six et même sept. Il n'y a eu d'interruption à ce nombre que vers le milieu du XIXe siècle ou on avait adopté l'usage de ne mettre que quatre nerfs.

Le volume ayant cinq nerfs aura par conséquent six divisions, mais ces divisions ne doivent pas être égales, celles de tête et celles de queue doivent être plus grandes que les entre-nerfs : celle de tête, d'un quart, et celle de queue de moitié.

Ces proportions correspondent à une nécessité de perspective qui ferait paraître les pièces du haut et du bas, sensiblement plus petites que les autres, si elles leur étaient égales. Elles permettent aussi aux doreurs de donner une base, un piédestal, pourrait-on dire, sur lequel reposera leur décoration et une frise qui l'arrêtera en haut.

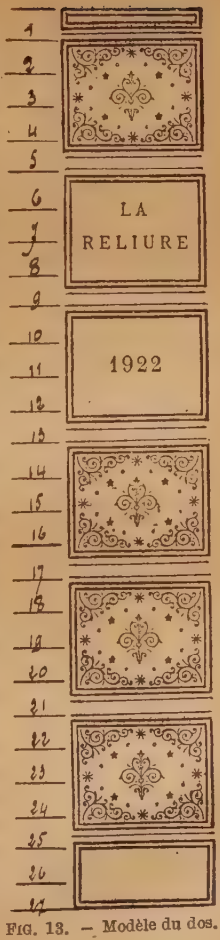


FIG. 13. — Modèle du dos.

On obtient cette disposition rationnelle en divisant la hauteur totale du carton en 27 parties égales, ainsi que l'indique la figure 11. Les points 5, 9, 13, 17 et 21 indiquent l'emplacement des nerfs.

Comme ces divisions sont très difficiles à trouver du premier coup et que l'on s'arrête trop souvent à un à peu près nous avons établi un gabarit qui permet d'avoir de suite la division très juste pour tous les formats. Nous en parlons plus loin, à l'apprêture de la couvrure.

Les divisions faites sur une bande de papier coupée à la hauteur des cartons sont reportées sur le dos du volume. Si le volume est à nerfs on marquera ces divisions au crayon en faisant un trait avec une petite équerre pour obtenir une trace bien droite. En plus de ces divisions qui n'indiquent que les

Fig. 14.

nerfs, on fait, aussi près que possible des extrémités tête et queue, sans cependant risquer qu'elles soient prises à la rognure, une petite entaille à la scie, pour passer le fil les chaînettes. Pour les volumes cousus à ficelles il suffit d'indiquer les divisions des nerfs avec un point de crayon le trait de scie que l'on fera sera suffisamment droit pour cette couture. On peut porter de même ces indications pour les volumes cousus sur rubans qu'en principe on ne doit pas grecquer. La troisième opération est le grecquage. Grecquer c'est faire au dos des entailles pour loger les ficelles sur lesquelles seront cousus les volumes et aussi d'autres entailles pour les chaînettes. Ces dernières se font de même aux volumes cousus sur nerfs ou sur rubans.

La scie dont on se sert doit être affûtée, sans qu'il soit fait de voie comme aux scies à bois, il faut au contraire limer les dents en amincissant les pointes, elle doit toujours être bien coupante, le travail en sera mieux fait et moins pénible.

Fig. 15.

La manière de tenir la scie a une influence sur le résultat que l'on doit obtenir. On en tient le manche de la main droite, le pouce dessus; la main gauche est placée dessus la main droite couvrant le pouce de celle-ci et le commencement du fer de la scie.

On doit se tenir en face du volume à grecquer,

dans cette position la scie tracera un sillon très droit, qui ne sera pas plus enfoncé devant ou derrière qu'au milieu.

Il ne prendra pas non plus la forme évasée d'un V, ce qui est très préjudiciable à la couture. L'entaille doit atteindre l'encart du milieu, c'est dire que les volumes dont les cahiers sont gros seront plus entaillés que ceux dont les cahiers sont minces. La ficelle doit être serrée même si la couseuse doit avoir plus de mal à passer son aiguille, ce n'est qu'à cette condition qu'on a une couture ferme. Mais les volumes cousus à la grecque ont rarement cinq ficelles. On ne dépasse quatre ficelles que pour les grands in-folio et même pour le travail ordinaire on se contente de 3 ficelles jusqu'à l'in-8°. La couture à deux ficelles ne doit pas être employée, elle n'a aucune solidité. On ne donne donc des traits de scie qu'aux endroits ou seront les ficelles. Pour les trois ficelles on grecquera la trace du milieu et celles du premier et du cinquième nerfs. Pour les quatre ficelles on ne touchera pas au nerf du milieu.

On porte également les divisions des nerfs sur les dos des volumes cousus sur rubans, qui doivent être faits en reliure à nerfs. Cette précaution n'est pas indispensable pour les cartonnages toile ou les bradels. En reliure le ruban à employer doit être aussi étroit que possible. Le papier d'édition n'a pas les qualités du papier des registres, les rubans larges laissent de trop grandes parties du dos sans colle, ce qui est préjudiciables à la solidité de la reliure.

En principe on devrait tracer les rubans au crayon et à l'équerre comme les nerfs, mais depuis longtemps on a pris l'habitude (mauvaise) de tracer les deux côtés du ruban à la grecque, il est sage dans ce cas d'employer une scie plus fine, on en trouve dans les magasins de quincaillerie.

Dans les ateliers ou l'on fait le travail en nombre on emploie une machine à grecquer. Le volume secoué est placé le dos sur un plateau en fonte dans une sorte de presse horizontale également en fonte.

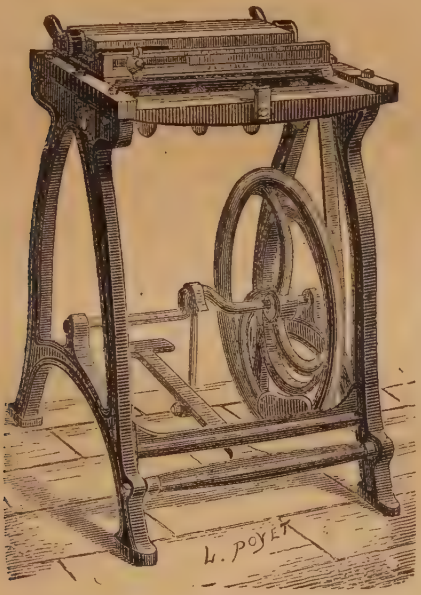


FIG. 16. — Machine à grecquer.

Deux poignées à crémaillère servent à serrer très fortement et à pousser ladite presse sur des petites scies circulaires montées sur un arbre que l'on fait tourner avec le pied ou au moteur. On peut grecquer plusieurs volumes à la fois suivant leur grosseur.

L'emploi de la machine à coudre, dont nous parlons plus loin à fait abandonner la machine à grecquer, qui continue à rendre de grands services dans les ateliers très nombreux ou on fait encore la couture à la main.

CHAPITRE VII

COUTURE

La couture d'un livre est l'assise sur laquelle se construit l'édifice entier. Il faut y apporter tous ses soins, car sur une couture mauvaise on ne peut pas établir une reliure convenable. Indépendamment de la solidité il faut étudier l'épaisseur du fil que l'on emploie pour faciliter l'arrondissage des dos dans des proportions harmonieuses.

La couture se fait avec un cousoir qui est composé d'une table en bois large de 0,30 c. et longue d'environ 0,75 c. Cette longueur est nécessaire pour permettre les mouve- ments du bras gauche qui est entièrement posé dessus. A un des bords de la table à environ 0,02 cent. ½ on a creusé une rainure de 0,02 c. et sur une longueur de 0,50 c. C'est dans cette rainure que sont passées les ficelles et les chevillettes devant les fixer dessous la table du cousoir.

Une barre de bois de la largeur et de la longueur de la rainure appelée templet, comble celle-ci quand les ficelles y ont été introduites. A chaque extrémités de la rainure on a percé deux trous dans lesquels seront introduits les pivots de deux vis verticales qui feront monter ou descendre une barre transversalle sur laquelle sont tendues les ficelles. Sur cette barre transversalle on place 5 ou 6 ficelles en boucles dites entre-nerfs qui restent à demeure et après lesquelles on attache les ficelles sur lesquelles seront cousus les volumes. Ces entre-nerfs ont l'avan-

tage de permettre de placer la barre transversalle assez élevée pour qu'on puisse passer le bras derrière le volume, tout en n'employant que la quantité de

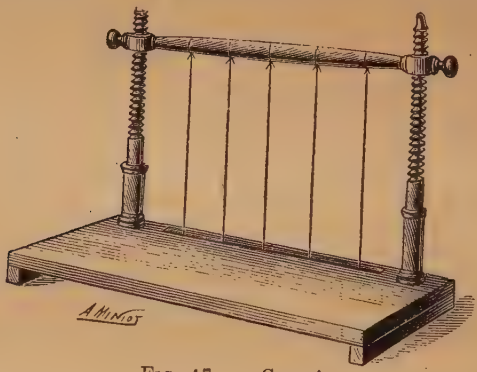


Fig. 17. — Cousoir.

ficelle nécessaire. Cependant quand on coud à la tendée, ce qui nous verrons plus loin on ne se sert pas des entre-nerfs.

Les ficelles sont attachées aux entre-nerfs et on les fixe en bas au moyen de chevillettes.

On tient la chevillette de la main gauche la pointe ou sommet posée au-dessous de la planche du cousoir. On passe la ficelle dans l'intérieur du carré, dans le coin de droite près de la traverse. On la tourne une fois autour de la branche droite, de droite à gauche, de façon que le bout restant puisse se coucher le long de la traverse; en faisant pivoter la chevillette, ce bout se trouve pincé sous la ficelle, il suffit de le maintenir pendant que l'on introduit la chevillette dans la rainure ou on la place en travers. Toutes les ficelles

Fig. 18.
Chevillette.

ou nerfs montés, le templet remis en place, on tourne les vis pour bien les tendre (1).

Les rubans peuvent se monter de la même façon, mais il faut apporter assez de soin pour qu'ils restent bien à plat, aussi les ouvrières remplacent-elles les chevillettes par des épingles à cheveux, assez pointues

Fig. 19. — Chevillette pour rubans (Rougier et Plé).

pour percer le ruban. On vend bien des boucles ou clavettes, mais elles sont trop larges pour les livres; seuls les papetiers peuvent les employer à coudre des registres qui sont de grand format (2).

Le fil dont on se sert est vendu en échevaux que l'on coupe à une des extrémités, cela donne des aiguillées d'environ un mètre. Lorsqu'une aiguillée est employée on la rattache à une nouvelle par un nœud de tisserand, c'est un des plus solides et faisant le moins d'épaisseur. On prend le bout de l'ai-

(1) Sur nos indications, un fabricant d'outillage pour reliure vient de fabriquer une chevillette fourchue en acier qui facilite beaucoup l'opération. La ficelle est passée dans la rainure du cousoir et tenue tendue avec la main gauche. De la main droite on pousse la chevillette sous le cousoir, elle se place à cheval sur la ficelle et il suffit de lui faire faire un tour ou deux pour que celle-ci soit fortement tendue (fig. 20).

(2) Le même fabrique également une chevillette à deux branches en acier très solide pour les rubans. Les deux branches très pointues traversent facilement le ruban, si étroit soit-il et le maintiennent très à plat. Cette même chevillette peut servir également à fixer les rubans après la barre du cousoir.

guillée que l'on veut allonger entre le pouce et l'index de la main gauche l'extrémité vers la droite; dessous ce fil on place en croix celui qui doit y être

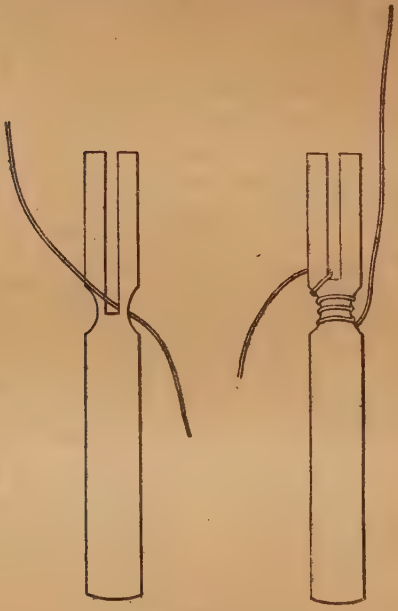


FIG. 20.

ajouté; avec ce fil on fait une boucle au-dessus de l'ongle du pouce en entourant le bout de gauche et on ramène ce fil entre les deux doigts dessus le premier, on introduit alors le fil de droite dans la boucle; on tire l'aiguillée avec précaution et le nœud est fait. Tous ces mouvements se font sans cesser de maintenir les fils entre le pouce et l'index de la main

gauche. Les brins des fils peuvent être coupés au ras du nœud sans compromettre sa solidité. Si plat que soit le nœud il est préférable de le placer dans une des chaînettes ou il se dissimulera facilement.

Les volumes se cousent de trois façons différentes : sur nerfs; à la grecque; sur rubans. La couture sur nerfs est la plus solide, mais aussi la plus longue à exécuter et les opérations du corps d'ouvrage qu'elle nécessite font qu'elle est employée seulement pour des reliures de valeur; cependant on l'emploie pour des reliures assez courantes qui demandent une ouverture facile, tels les bréviaires. — Dans ces sortes d'ouvrages qui sont de petit format, on modifie sensiblement les opérations du corps d'ouvrage qui nuiraient à la grande facilité d'ouverture qui est exigée.

La ficelle dont on se sert pour coudre sur nerfs, doit être très solide; on emploie le fouet, ficelle composée de plusieurs ficelles tordues ensemble.

Autrefois on employait de véritables nerfs; de là le nom de nerfs conservé aux saillies formées par les ficelles sur lesquelles sont cousus les volumes, ou les bandes de carton qui les simule sur les volumes cousus à la grecque. Après les nerfs on se servit de bandes de parchemin roulé, puis de ficelles.

Les volumes cousus sur nerfs ne sont pas grecqués, mais seulement tracés, ainsi que nous l'avons vu au chapitre grecqure. Les ficelles sont montées au cousoir en regard des traces faites; elles sont bien perpendiculaires (on se sert même d'une équerre pour les gros volumes) et très fortement tendues.

La couture se fait avec une aiguille longue et assez fine et pointue, tandis que la pointe des aiguilles dont on se sert pour coudre à la grecque est arrondie.

On commence par le premier cahier ou cahier de gardes s'il y en a un. Il se place renversé la tête à droite.

L'aiguille est enfilée de fil dont la force est proportionnée à la grosseur du volume et surtout à l'épaisseur des cahiers; plus les cahiers sont forts plus le fil doit être gros et vice-versa.

Avant de poser le cahier sur le cousoir on a soin de l'ouvrir afin d'avoir le milieu; la main gauche reste dans l'intérieur du cahier, elle reçoit l'aiguille qu'avec la main droite on introduit d'abord dans la très petite entaille qui a été faite avec la grecque pour la chaînette.

De l'intérieur du cahier on sort l'aiguille en le perçant à gauche de la première ficelle ou nerf, on tire toute l'aiguillée en laissant 2 ou 3 centimètres de fil dépasser à la chaînette pour être noué plus tard. On rentre dans le cahier à la droite de la ficelle qui se trouve ainsi entourée par le fil sans que le cahier soit percé autrement que par l'aiguille.

On poursuit l'opération à chaque ficelle jusqu'au bout du cahier en faisant sortir définitivement l'aiguillée par la petite entaille de la chaînette de queue. On opère de même pour le second cahier en commençant cette fois par la queue puisque c'est le même fil qui continue et en opérant inversement, sortant l'aiguille à droite de la ficelle et la rentrant à gauche. Revenu au point de départ, c'est-à-dire à la chaînette de tête on fait un nœud avec le fil resté dépassant. Ce nœud est serré au ras des cahiers de façon à se dissimuler dans la grecque.

Ce nœud est nécessaire pour arrêter ce fil, pour la suite du volume on forme la chaînette en passant l'aiguille entre les deux cahiers précédents pour entourer le fil qui les relie.

Ce à quoi on doit prêter attention pour cette couture, c'est de tirer l'aiguillée entièrement et de tendre le fil convenablement, sans exagération, avant de sortir l'aiguille pour entourer la ficelle. Il

faut aussi éviter de serrer trop fort les chaînettes en arrêtant le fil afin de ne pas étrangler ces parties du volume qui doivent rester au niveau du milieu.

Il faut encore serrer chaque cahier après qu'il est cousu. On peut taper avec une règle ou le plat des ciseaux, et avec les ongles, descendre le fil qui entoure la ficelle.

En serrant ainsi chaque cahier on obtient une couture très serrée, mais on peut observer que tout le dos, ou l'épaisseur fourni par le fil se trouve entièrement repoussé à l'arrière du volume, le devant étant arrêté par la planche du cousoir. On éprouve une certaine difficulté à équilibrer le dos sur les deux faces du volume lorsque l'on passe en colle. Pour obvier à cet inconvénient il suffit de placer un carton d'une épaisseur appropriée sur la planche du cousoir; on l'éloigne suffisamment du fond pour permettre aux premiers cahiers de descendre jusqu'à la table du cousoir.

On voit par ce qui précède quels soins sont nécessaires pour faire une bonne couture sur nerfs.

Aussi on ne doit pas s'étonner que l'on ait cherché et trouvé une couture moins dispendieuse pour des livres de valeur courante.

La couture à la grecque est au reste une très bonne couture assurant une grande solidité au livre si elle est bien faite. Mais peut-être a-t-on poussé trop loin l'économie en cousant à deux et même à trois cahiers et surtout en cousant à la tendée qui est bien la plus désastreuse opération que l'on puisse faire.

Nous avons vu précédemment comment on grecquait un volume. La ficelle employée n'est qu'à deux brins pour pouvoir s'effilocher facilement; elle doit être prise chez les fournisseurs spéciaux. Sa grosseur est proportionnée au format du volume.

Le nombre des ficelles sur lesquelles le volume doit être cousu est indiqué par le nombre de grecques faites; il ne doit pas être inférieur à trois ainsi que nous l'avons vu à la grecqure.

Les ficelles sont montées au cousoir comme les nerfs que nous venons de décrire. On met le premier cahier sur le cousoir et on place les ficelles en face de chaque grecque en s'assurant qu'elles sont bien perpendiculaires. On tend fortement les ficelles en remontant la barre. Le fil est également proportionné à l'épaisseur des cahiers. L'aiguille ici est épointée; quelque ouvrière autrefois se servaient de très grosses aiguilles avec un chas dans lequel on aurait pu passer un câble. Cette manière était préjudiciable aux cahiers dont la grecque était agrandie par le passage à deux reprises de cette grosse broche de fer.

On entre l'aiguille par la chaînette de tête comme pour la couture sur nerfs mais on la ressort à droite de la ficelle pour la rentrer à gauche. La ficelle ne se trouve donc pas entourée par le fil; elle est seulement maintenue enfermée dans l'encoche faite à la grecqure. Arrivé au bas du volume, on continue par le second cahier et on arrête la chaînette comme il a été dit plus haut. On appuie chaque cahier avec le plat des ciseaux et on évite d'étrangler les chaînettes.

Dans la pratique de la reliure commerciale on fait la couture à deux cahiers. Cela abrège le travail et économise la moitié du fil. Mais c'est au détriment de la solidité comme on va le comprendre. Cependant il y a quelquefois nécessité d'employer cette manière de faire, c'est lorsque le volume est composé d'un très grand nombre de cahiers, très minces. Le fil qu'on devrait employer serait tellement fin, qu'indépendamment de la difficulté de se

Fig. 21.

le procurer on pourrait craindre pour sa solidité.

Voici comment on procède pour un volume à trois ficelles. Après avoir cousu les deux premiers cahiers (qui, ainsi que les deux ou trois derniers doivent toujours être cousus tout du long) ou entre l'aiguille dans la grecque de chaînette de tête et on la ressort à droite de la première ficelle. On met alors une bande de carte pour marquer le milieu du cahier qu'on abandonne momentanément; on pose le cahier suivant dans lequel on rentre l'aiguille à gauche de la première ficelle, on en ressort à droite de la deuxième ficelle. On marque également le milieu par une bande de carte. On revient au cahier précédent dans lequel on rentre l'aiguille à gauche de la deuxième ficelle pour en ressortir à droite de la troisième. On abandonne à nouveau ce cahier pour rentrer dans le suivant à gauche de la troisième ficelle et ressortir à la chaînette ou on arrête le fil. Pour les cahiers suivant on opère inversement puisque l'on commence par la queue.

On voit par cette couture qu'un cahier, le nº 3 par exemple, est tenu de la chaînette à la première ficelle exclusivement, et de la deuxième à la troisième ficelle et que le cahier suivant n'est tenu que de la première à la deuxième ficelle et de la troisième ficelle à la grecque. On comprend le peu de solidité que peut avoir une telle couture si les cahiers sont en papier fort et composés de plusieurs encarts.

La couture sur rubans doit toujours se faire tout du long. Il est préférable d'employer du ruban étroit, même pour les grands formats parce que les parties masquées par les rubans ne recevant pas la colle forte à la passure en colle, il se produit un gondolage du papier qui est d'un mauvais effet.

Il y a encore la couture en surget qui s'emploie pour des feuilles simples, à la condition cependant

qu'elles soient de papier souple, sinon le montage sur onglets s'impose.

Après avoir grecqué le volume on compose un cahier avec une pincée de feuilles bien ajustées l'une sur l'autre que l'on pose à plat sur la table, le dos en dehors; avec une aiguille fine on fait un point de surjet d'un bout à l'autre. Le point doit être aussi étroit que possible sans cependant risquer de déchirer le papier. Quand on a ainsi constitué des cahiers on les coud sur les ficelles. Il va s'en dire qu'on ne peut les coudre autrement que tout du long. On peut pratiquer de même quand on n'a que quelques feuilles simples intercalées dans un volume.

La couture dite à l'anglaise est un abrégé du surjetage et se fait sur le cousoir même; on l'emploie peu, et seulement pour les grands formats tels que les journaux.

Le volume grecqué et le cousoir monté, on prend une pincée de feuilles, que l'on pose sur le cousoir, comme un cahier ordinaire, on enfonce l'aiguille vers la tête du dessus en dessous; on la remonte à droite de la première ficelle, pour la redescendre à gauche et ainsi de suite jusqu'à la queue. Il y a enfin la couture sans fil qui est employée pour coudre les grands journaux auxquels on ne fait qu'une reliure très ordinaire.

Les feuilles après avoir été bien applaties par une bonne mise en presse, sont ajustées une à une, car il ne faut pas songer à secouer ces papiers si mous, on garanti le volume par des gardes et fausses-gardes et on le met dans une presse comme pour le grecquer. On doit, si possible, donner une forme un peu arrondi au dos.

Dans cette position on établit l'emplacement des ficelles que l'on grecque ordinairement, puis en plus

de ces grecques on fait d'autres entailles dans le dos du volume, on peut même les faire en biais, voire en croix. Toutes ces entailles faites on encolle le dos avec de la bonne colle forte claire. Puis on coupe des ficelles de la longueur nécessaire pour pouvoir passer en carton; on dédouble chaque ficelle et on enfonce les deux brins séparés dans la grecque des ficelles. On garnit de même toutes les entailles qui ont été faites, mais avec seulement une moitié de ficelles formant filasse et dépassant peu le volume. On repasse sur le tout une bonne couche de colle forte et on laisse sècher. Ce travail doit être fait assez vivement pour que les ficelles soient mélées à la colle chaude.

Cette couture présente une grande solidité si les feuilles ont été bien ajustées. Quant à l'argument qu'on lui oppose que les fonds sont abimés, il n'est pas une couture, surjettée ou à l'anglaise, qui puisse les sauvegarder. Si un jour on doit relier à nouveau semblables ouvrages on ne pourra éviter de couper les fonds.

Certains relieurs surjettent les premiers et derniers cahiers du volume cousu à la grecque dans le but d'éviter des accidents possibles à l'endossure. C'est après la couture que ce surjettage doit être fait, il peut ne pas être aussi serré, que dans la couture des feuilles simples que nous avons expliqué plus haut.

Nous avons parlé de la couture à la tendée, qui n'est pas à recommander. Voici comment on opère. La barre du cousoir est montée jusqu'en haut des vis. On ne se sert pas des ficelles d'entre-nerf. Mais on fixe les ficelles par une bouclette sur la barre même.

En bas on laisse dépasser un grand bout de ficelle derrière la chevillette, ou même on emploie plusieurs pelottes pour ne pas perdre de ficelles. Après qu'on

a cousu un volume et qu'on a arrêté les chaînettes, on recommence de suite un second volume, puis un troisième, autant qu'on en peut faire selon la grosseur des volumes, sans être obligé de trop lever les bras. Quand on en est arrivé à ce point, on soulève tout

FIG. 22.

le paquet de volumes cousus, on le fait glisser sur les ficelles tendues jusqu'au haut du cousoir ou on les maintient par une ficelle passée à cheval sur la traverse du haut. Puis on recommence une autre poignée de volumes, et si possible une troisième. Quand toutes ces poignées, qui réunies peuvent représenter douze, quinze volumes cousus, on dénoue

les ficelles du haut du cousoir, on couche la pile de volumes sur la table et les ficelles ayant été détachées des chevillettes on tire chacun des volumes pour les séparer les uns des autres en laissant à chacun une longueur de ficelles suffisante.

Les ouvrières vont très vite à coudre ainsi, mais elles font une bien mauvaise couture.

Malgré l'habileté des couseuses et leur grand

Fig 23.

nombre dans les grands ateliers qui les comptaient par cinquantaines, ceux-ci ne pouvaient plus répondre aux besoins de l'Édition qui avait pris un essort considérable. C'est alors que l'emploi de la machine à coudre se généralisa dans la Reliure Industrielle.

La première machine à coudre employée en France date de 1889. Elle avait figuré dans la Section américaine de l'Exposition Universelle. Depuis, d'autres, anglaises, allemandes, suisses sont venues la concur-

rencer, et aujourd'hui quoique faisant chacune le travail de plusieurs ouvrières, on compte environ 4.000 cahiers à l'heure, c'est par centaines qu'elles fonctionnent dans l'ensemble des ateliers de Reliure industrielle et de Brochure.

Ces machines cousent sans rubans pour la bro-

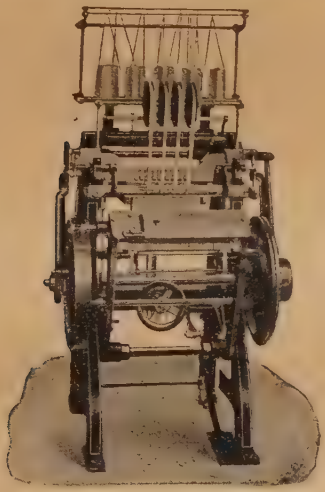


Fig. 24. — Machine à coudre Martin.

chure, sur rubans ou sur canevas ou bien sur rubans et sur canevas ensemble pour les emboîtages.

Les reliures sont cousues sur rubans seulement que l'on passe dans le carton pour fixer ceux-ci aux volumes. La couture exécutée par les machines, est d'une grande solidité on pourrait même dire qu'elle est plus solide que ne l'étaient certaines coutures à la main bâclées pourrait-on dire, par des ouvrières

plus habiles que capables. Mais leur prix très élevé n'en permet l'emploi que dans les ateliers ou l'on a un grand débit. Cependant depuis quelques années les constructeurs ont fabriqué des machines qui permettent de coudre des volumes de détail tels qu'on les reçoit dans les ateliers travaillant pour la commission.

Il est évident que le rendement est de beaucoup inférieur, mais on peut avec un peu de pratique, en sériant les volumes par grosseur de cahiers obtenir un bon travail, d'autant qu'il suffit de peu de force électrique (1/3 CV). Aussi, étant donné le manque d'ouvrières, beaucoup de relieurs commencent-ils à les employer.

TROISIÈME PARTIE

CORPS D'OUVRAGE

La grecqure et le laminage dont nous avons parlé avant la couture font partie du Corps d'ouvrage et sont exécutés par les ouvriers, toutes les autres opérations sont faites par les femmes.

CHAPITRE PREMIER

ENCOLLAGE DU DOS OU PASSURE EN COLLE

Après que le volume est cousu on encolle le dos avec de la colle forte, *passure en colle.* Avant d'appliquer la colle, diverses préparations sont nécessaires. Si l'on a mis un cahier de gardes blanches devant et derrière, et si le premier et le dernier cahiers n'ont pas été surjettés, on doit coller ces deux cahiers de gardes. La colle forte mise au dos ne saurait les tenir fixés au volume à cause de la différence des sortes de papier.

On place le volume à plat, le dos au bord de la table, on lève le cahier de garde que l'on rabat le long du dos. On pose une bande de papier quelconque sur le volume à deux millimètres au plus du fond, on maintient cette bande de la main gauche et avec un petit pinceau ou avec le doigt on applique de la colle de pâte tout du long.

Il faut passer à plusieurs reprises, ne pas mettre trop de colle et s'assurer qu'il y en a dans toute la longueur. On enlève la bande de papier qui a servi à limiter la partie à tremper.

Avec les deux mains on relève le cahier de gardes que l'on ajuste parfaitement au fond et en tête, quand les deux côtés sont faits on pose le volume à plat et on le charge par un ais ou un autre volume pour laisser sécher le collage.

Si le volume a été bien cousu, il y a peu de chose à faire pour l'apprêter, mais c'est rarement le cas.

Le volume peut avoir trop de dos parce que le fil employé était trop gros, ou n'en avoir pas assez pour la raison contraire, bien souvent la couture n'est pas serrée surtout si elle a été faite à la tendée, puis les chaînettes, sont au contraire trop serrées. Sur la table ou plutôt sur un tas de fer on redresse le volume sur le dos et en tête; s'il a trop de dos on le pose à plat, on le maintient très fortement avec la main gauche, et avec le marteau on frappe à petits coups sur le mors, pour l'écraser, il faut aller avec précaution pour ne pas faire rentrer les cahiers. On répète l'opération de chaque côté. Puis on tend les ficelles qui se sont repliées plus ou moins sous les coups de marteau. Pour cela on maintient le volume en bonne forme, on place les doigts auprès de la ficelle que l'on veut tendre, et on la tire avec l'autre main, mais avec précaution pour ne pas la dépasser ce qui est à craindre avec les volumes minces. Si les chaînettes sont bridées, on pose le volume debout sur la gouttière, en le maintenant avec les mains tandis qu'avec les pouces on écarte les chaînettes. Il faut obtenir un dos très droit dans toute sa longueur. On le redresse à nouveau et on le place entre deux bandes de carton réservées à cet usage ou sur le bord d'une planche ayant même

destination. On peut mettre deux ou plusieurs volumes l'un sur l'autre, les têtes du même côté. On avance la planche ou le carton que l'on fait dépasser la table pour qu'elle ne soit pas salie par la colle. On appuie sur le volume ou sur la pile avec la main gauche très fortement pour que la colle ne pénètre pas entre les volumes.

On prend le pinceau qui doit être toujours plongé dans la colle, laquelle doit être chaude, mais sans excès. On essuie le haut du pinceau, la virole et la partie ficelée pour que la colle ne tombe pas, mais on laisse toute celle contenue dans les soies du pinceau.

On tient le pinceau à pleine main et on frotte fortement sur le dos en tous sens. Ce n'est pas un glacis ni un enduit que l'on applique, mais une friction de colle que l'on fait subir au dos du volume. On peut après frotter le dos avec la panne du marteau, cela lui donne encore plus de consistance. Il ne faut pas laisser épais de colle, elle casserait en endossant. Si on mettait une épaisse couche de colle bien forte et très chaude, appliquée à la façon des peintres on pourrait le lendemain enlever entièrement la couche de colle, elle s'en irait du dos comme la croûte se sépare de certains fromages.

Les volumes encollés, *passés en colle*, sont pris à deux mains et placés bien droits en piles en les béchevetant, le dos de chacun dépassant suffisamment pour ne pas coller sur le volume précédent.

Ceux qui peuvent se procurer de la colle chimique blanche en obtiendront un très bon résultat. Elle met plus longtemps à sécher, mais elle ne casse jamais en endossant.

ÉPOINTURE

La passure en colle étant sèche on effiloche les ficelles, on dit *épointer.*

Cette petite opération par laquelle on détortille la ficelle pour que les brins puissent être à plat sur les cartons, doit se faire avant l'endossure, car la pression des mâchoires de l'étau risquerait de les couper.

On pose le volume à plat sur la table, le dos à droite, on en peut mettre plusieurs l'un sur l'autre, cela donne plus d'aises à la main droite pour travailler. De la main gauche on prend une des ficelles que l'on déroule; de la main droite, avec la pointe d'une lame non coupante, ou le dos d'un couteau pointu, on sépare les deux branches de la ficelle.

On tient alors une des branches de la ficelle avec le doigt majeur de la main gauche, on passe l'autre brin entre le pouce de la main droite et une lame non coupante pendant que le pouce et l'index de la main gauche accompagnent le mouvement pour empêcher que la ficelle ne se roule en papillotte. On opère de même pour l'autre brin et on repasse une fois la ficelle entière que l'on applatit sur le volume.

Il ne s'agit pas d'amincir la ficelle, mais de séparer les brins les uns des autres pour l'obtenir très plate sur les cartons.

Épointer consiste à mettre un peu de colle de pâte à l'extrémité de la ficelle. On maintient la ficelle à plat avec le pouce et l'index gauche, pendant que de la main droite on encolle et on tortille le bout sur une longueur de deux centimètres, tout au plus. La ficelle doit donc être plate sauf l'extrême bout encollé et roulé; quand cette partie sera sèche elle

sera dure et facilitera beaucoup la passure en cartons. On laisse, bien entendu, les ficelles en dehors du volume quand on le pose sur la pile jusqu'à ce que la colle soit sèche.

L'épointure des volumes cousus sur nerfs est un peu plus longue. Le fouet qui forme le nerf est composé de plusieurs branches à trois brins fortement tordus, on détord l'ensemble grossièrement et on pose le volume à plat sur la table, le dos à droite. On étale toutes les ficelles sur lesquelles on passe une lame non coupante qui les effiloche sans les couper.

CHAPITRE II

ENDOSSURE

L'endossure comporte deux opérations distinctes : l'arrondissure du dos et la formation des mors. La forme ronde donnée au volume n'a pas été cherchée, elle est la conséquence de la couture. Si, sans remonter aux manuscrits, nous prenons la reliure au commencement de l'imprimerie, au XV^e^ siècle, nous voyons que le papier employé était très mince et que les cahiers in-4° n'avaient qu'un seul encart, ou primitivement même n'étaient composés que d'un carton, quatre pages. La couture en était faite tout du long. Si fin qu'était le fil employé, le dos se trouvait néanmoins considérablement épaissi. Aussi lorsque les ais de bois ou, plus tard, les cartons, étaient fixés au volume et qu'on le mettait en presse, le dos prenait la forme plus ou moins ronde qui s'est perpétuée jusqu'à maintenant, avec il est vrai, quelques intermittences dues à la mode, mais sans influence aucune.

La forme ronde ou demi-ronde du dos s'est donc imposée dans la pratique; elle est bien celle qui convient pour la solidité et la conservation du livre.

L'endossure telle que nous la pratiquons maintenant est celle dite à l'anglaise. Elle remonte au plus au commencement du XIX^e^ siècle. Jusque-là les cartons étaient fixés aux volumes aussitôt après la couture et sans que les dos aient été encollés (passés en colle).

Elle s'est faite longtemps et elle se fait encore par les amateurs, dans des presses à endosser, qui ont la

même forme que les presses à rogner et avec des ais ferrés. L'étau à endosser dont on se sert dans les ateliers ne date que de 1850. Il est dû à M. Jean Engel qui l'a fait construire par Steinmetz.

Le ais ferrés tels qu'on les vend dans le commerce sont souvent trop épais et difficile à tenir en mains. Ils sont aussi taillés trop en biais sous prétexte que la partie du mors doit seule être serrée. C'est une

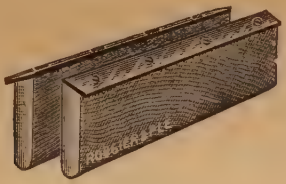


Fig. 25.

erreur complète que l'emploi de l'étau démontre à l'évidence. En effet, les mâchoires de celui-ci sont absolument droites, et descendent sur une largeur qui va jusqu'à 0.15 cent. Nous conseillons aux amateurs de se servir tout simplement d'ais en bois pas trop épais, ferrés ou non et seulement arrondis dans le bas pour ne pas faire de marques sur les volumes en pressant; quand les ais non ferrés sont trop abîmés par le marteau, on les fait redresser d'un coup du rabot.

Le volume s'arrondit au marteau; celui-ci doit être petit et léger avec manche court, 15 à 20 centimètres au plus; il n'est pas nécessaire que ce manche soit rond, au contraire, car rond il tourne dans la main et empêche de frapper d'aplomb. Les arêtes de la platine ne doivent pas être saillantes comme au marteau du serrurier, mais arrondies pour ne pas marquer sur le papier ou sur les cartons. Le lourd marteau

dont se servaient certains ouvriers autrefois est à repousser. Ce n'est pas avec trois coups d'un côté et trois coups de l'autre que l'on arrondit convenable-

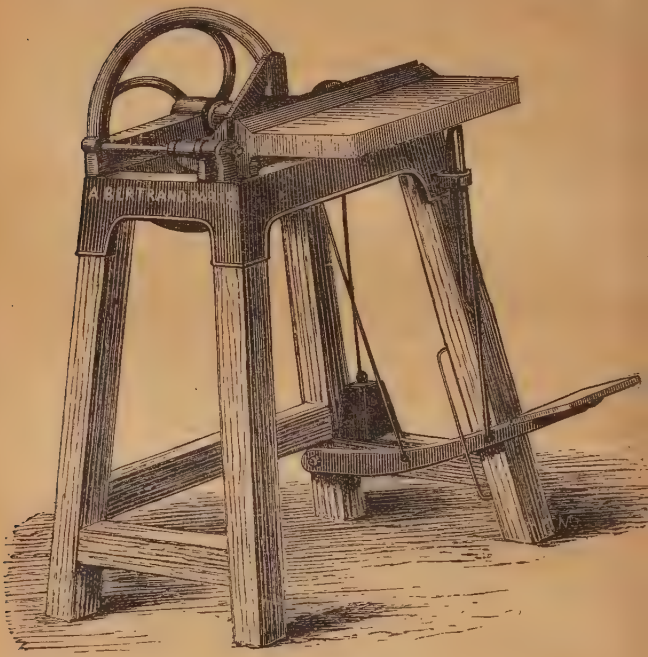


Fig. 26.

ment le dos d'un volume, il doit s'arrondir progressivement. Le volume est posé à plat sur le plateau de l'étau ou sur la presse, la gouttière vers soi, on le maintient avec la main gauche posée dessus. Si le for-

mat est petit, on peut mettre le pouce sur la tranche de devant, on sent ainsi le mouvement du dos.

On ne doit frapper que sur le plat du dos en commençant par le milieu et allant alternativement vers la tête et vers la queue. Le volume est retourné plusieurs fois jusqu'à résultat complet. On doit surtout rejeter comme très mauvais le moyen qui consiste à frapper sur le mors en repoussant les cahiers vers le milieu. Certains disent être obligés d'agir ainsi, parce que la couture a donné trop de dos et qu'ils craignent d'avoir de trop grands mors. C'est une erreur, car si on n'a pu écraser le dos en passant en colle on ne peut pas espérer y arriver en arrondissant. En repoussant les cahiers vers le milieu on accentuera encore la rondeur qui sera poussée à l'extrême et donnera ce qu'on appelle un manche à balai. Que doit-on rechercher en arrondissant le dos d'un volume? C'est que les cahiers forment l'éventail, qu'ils semblent, malgré la colle qui les lie ensemble, vouloir s'écarter. Si donc on les écrase les uns sur les autres, il faut faire un travail inverse pour les ramener vers les mors. Il est bien difficile alors de ne pas froisser les cahiers ou pour le moins de ne pas amollir la couture. Le volume qui a trop de dos s'arrondit tout seul et quand il est serré dans l'étau ou dans la presse les cahiers se couchent d'eux-mêmes sur les mâchoires. Donc, frapper sur le plat du dos et rien que sur le plat, le retourner plusieurs fois et obtenir un dos dont la rondeur soit inférieure à celle que l'on veut avoir, car il faut tenir compte que la pression de l'étau accentuera cette rondeur. Il n'y a d'exception que pour les volumes qui n'ont pas assez de dos, il faut, et c'est difficile, les arrondir au maximum de ce que l'on peut, et c'est compréhensible, puisque le dos n'étant pas plus épais que le volume, il ne pourra pas s'arrondir à la pression de l'étau.

La rondeur du dos doit être bien égale sur toute la longueur ce dont on s'assure en tenant le volume debout, la tête sur le plateau, le dos dans le creux de la main gauche. On tient également le volume de la main droite, renversée, l'index replié sur la tranche de devant, qui, déjà forme gouttière. Dans cette position on voit et on sent au touché si la rondeur est pareille en tête et en queue.

On met alors le volume dans l'étau ou entre les ais ferrés dans la presse, en laissant dépasser le dos de ce qui est nécessaire pour les mors, suivant le format et l'épaisseur des cartons que l'on emploiera.

Il faut avoir soin de rentrer les ficelles dans les mâchoires de l'étau ou au-dessous des ais sous peine de les couper au marteau.

La pression dans l'étau ne doit pas être exagérée et sauf pour de très gros volumes, ou des volumes n'ayant pas de dos, l'emploi de la pédale est inutile, il est même dangereux pour les plaquettes dont les mors peuvent être coupés. Dans la presse en bois il faut au contraire, serrer aussi fortement que possible, la pression de ces deux outils ne se compare pas.

Nous avons vu dans l'endossure à la française que le fait de rabattre les cartons donnait sa forme au dos, et que les cahiers s'inclinaient d'eux-mêmes vers les cartons et formaient les mors, il en est de même dans l'étau, l'emploi du marteau consiste à maintenir cette forme définitivement. Cependant, les parties de tête et queue au-delà des chaînettes n'ayant pas de fil ne peuvent pas suivre le mouvement, il faut ramener cette partie des premiers et derniers cahiers vers les mors. Pour cela on se sert de la panne du marteau, lequel est tenu à deux mains, la droite tenant le manche et la gauche tenant le fer à pleine main, la panne en bas. On ne frappe pas, on appuie la panne du marteau sur les deux ou trois premiers

cahiers pour les coucher vers les mâchoires, on répète l'opération en remontant vers le sommet du dos. On doit pratiquer cette opération avec beaucoup de précautions et éviter un froissement des cahiers, sous

Fig. 27. — Endossure.

peine d'écorcher à la rognure, ou si le volume est doré sur tranches, de créer les difficultés au doreur qui ne pourrait faire tenir l'or sur une partie amollie et froissée. Cela fait, les cahiers ont tous la même inclinaison et sur toute la longueur.

Pour qu'un dos soit solide et présente une forme bien régulière, les cahiers doivent s'appuyer les uns

sur les autres, comme s'appuient les unes sur les autres les briques qui forment une voûte cintrée, et sur laquelle on établit la construction.

On obtient ce résultat en commençant à frapper vers le milieu du dos avec la platine du marteau. Le manche est tenu très près du fer que l'on maintient en outre avec le pouce placé sur le côté. On frappe fermement, mais sans brutalité, en tirant vers soi lorsqu'on fait le devant du volume, en repoussant, au contraire, lorsque l'on fait ce qu'on pourrait appeler l'autre versant du volume. Il faut que les coups dirigent les cahiers du haut vers ceux qui sont au-dessous dans toute la longueur, puis renouveler l'opération sur ceux-ci, qui à leur tour viendront s'appuyer et pousser également les autres et ainsi de suite jusqu'au dernier, de telle sorte que ceux-ci forment le mors naturellement. Nous disons diriger et non coucher, il y a une nuance que la pratique et un peu de réflexion font comprendre facilement.

Moins le volume a de dos, et plus on doit tirer les cahiers du centre vers les mors *pour donner de la fourniture à ceux-ci*, c'est l'expression employée. Au contraire, si le volume a trop de dos, les cahiers ont pris la forme par la seule pression de l'étau, on doit alors les maintenir seulement dans leur bonne position, mais toujours en partant du sommet du dos; ceux du bas seront alors refoulés contre les mâchoires de l'étau.

Si l'on procédait autrement, si l'on frappait d'abord sur les cahiers du bas, ou seulement sur eux, il n'y aurait pas la cohésion nécessaire, ceux des rangs inférieurs ne soutenant pas les autres, on aurait ce qu'on appelle des mors creux. Le dos formerait la pagode chinoise. Le redressement du dos après la passure en cartons ne pourrait jamais corriger ce défaut.

Un dos fait dans ces conditions s'affaisserait immédiatement, alors qu'il doit rester rond, même au sortir de l'étau et avant d'avoir reçu aucune des façons destinées à lui donner toute solidité. On doit pouvoir presser le dos avec les doigts sans faire plier le mors.

Les dos plats dits romantiques sont une réminiscence des reliures faites au commencement du XIXe siècle; à cette époque la décoration du dos était en harmonie avec l'architecture et les ameublements

FIG. 28. — Machine à arrondir les dos (cliché Lespinasse).

qui étaient eux-mêmes une réminiscence de l'art grec. Les dos plats doivent, eux aussi, être arrondis sous peine d'être creux. Il va sans dire que la couture est faite en conséquence. On arrondit aussi peu que possible, et le volume serré dans l'étau on opère comme pour les autres volumes et pour les mêmes raisons. Si les derniers cahiers risquent de se trop coucher sur les mâchoires, on les refoule avec précaution pour ne pas les couper, mais seulement après que l'on a amené les cahiers précédents vers eux pour les bien appuyer.

Une précaution à recommander aux débutants est de ne pas frapper trop fort sur les mors, sous peine de

brûler les cahiers qui touchent les mâchoires de l'étau.

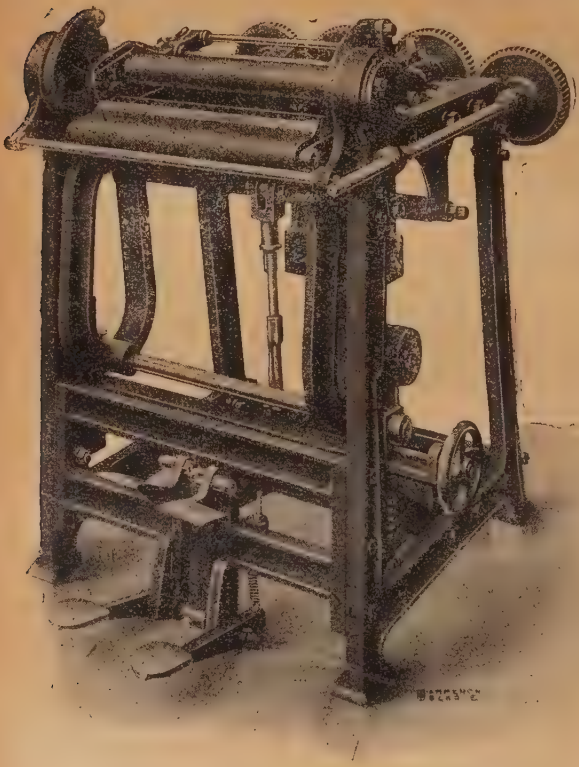


Fig. 29. — Rouleau à endosser (Foucher).

Au reste, une bonne endossure ne s'obtient pas à grands coups de marteau, mais au contraire en frap-

pant fermement à petits coups. C'est un martelage, une sorte de modelage au marteau : plus longtemps on frappe et plus le dos est ferme.

Dans la reliure industrielle l'endossure se fait mécaniquement, les dos sont arrondis au moyen d'une machine mue par un moteur. Cette machine est composée d'un plateau au fond duquel est une sorte d'équerre à genouillère.

Avec les deux mains on fait biaisser le dos d'un côté et on le pousse en le maintenant fortement contre l'équerre. Celle-ci dont la surface est cannelée pour empêcher le glissement, se couche contre le dos et l'écrase. On fait la même opération sur l'autre côté et le volume est arrondi.

L'étau est remplacé par le rouleau, qui, quoique actionné par un homme, fait cependant un travail automatique. Le volume arrondi comme nous venons de le voir, est enfoncé entre les machoires que l'on serre en appuyant sur des pédales avec tout le poids du corps. Un rouleau, d'ou le nom de l'outil, qui a la longueur des machoires est roulé à deux mains sur le dos qu'il écrase littéralement, rejettant les cahiers de devant et de derrière sur les machoires pour former les mors.

CARTONS

La qualité du carton à employer dépend de la valeur de la reliure du volume. Pour les reliures pleines en maroquin on emploie du carton bleu, c'est-à-dire de pâte fine et bien épurée. Pour les reliures plus ordinaires on peut se contenter de carton gris ou de carton de paille à condition qu'il soit bien laminé. La fabrication mécanique du carton permet d'avoir bien des formats que l'on n'avait pas lorsqu'il se faisait à la forme. Néanmoins les formats les plus

usités surtout dans les petits ateliers de reliure sont le carré mesurant 62 × 47, le raisin 67 × 52, le jésus 58 × 78.

Pour le travail ordinaire on débite les cartons à la cisaille et à leurs dimensions définitives. Dans les

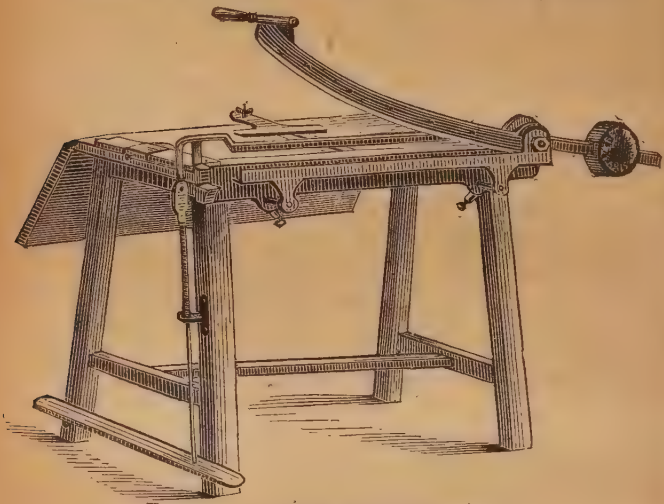


Fig. 30. — Cisaille (cliché Bertrand).

maisons à grand débit on se sert de cisailles circulaires qui coupent d'un coup plusieurs bandes de carton. Si la cisaille coupe bien, les tranches du carton sont suffisamment nettes. Pour un travail soigné pour lequel on veut que les tranches des cartons soient lisses, on les débite en morceaux un peu plus grand que leur format pour les rogner ensuite à la presse ou au massiquot. Les amateurs qui ne possèdent pas de cisaille sont obligés d'agir

ainsi, car ils ne peuvent obtenir une bonne coupe à la pointe et au couteau.

Quelque soit le moyen employé on choisit le format de carton qui fait le moins de perte, et on coupe des bandes soit de la hauteur soit de la largeur, lesquelles bandes sont coupées ensuite sur l'autre sens du format. Un mot de suite pour les personnes ne possédant pas de cisaille. Cet outil si indispensable qu'il n'est pas un atelier qui ne le possède maintenant, n'a été introduit dans les ateliers de reliure que vers la moitié du XIXe siècle. Jusque là

FIG 31. — Fourreau de pointe à rabaisser (cliché Bertrand).

les cartons étaient rognés avec les volumes après y avoir été fixés.

Pour débiter les feuilles de carton, opération longue et pénible, on se servait d'un couteau dit à rabaisser. C'était une lame large comme le couteau à rogner, mais affuté à quatre faces, comme les pointes, on fixait cette lame dans un grand fourreau que l'on appuyait à l'épaule. On avait également une règle en fer à bordure pour garantir les doigts qui étaient en grand danger. Il n'est pas nécessaire maintenant d'employer ce moyen vraiment primitif, puisque somme toute, il ne s'agit que de débiter des morceaux de carton qui seront rognés après à leur bonne grandeur. Après avoir marqué avec le compas la bande que l'on veut couper. On fait une entaille dans le carton avec une simple pointe et une règle, on retourne la feuille du carton et on fait une même entaille sur les mêmes points, et on casse le carton.

Que les cartons soient coupés de suite à leurs

bonnes dimensions ou qu'ils soient ramenés à ces dimensions après, il faut tout d'abord connaître celles-ci. Si le volume a les tranches rognées, on connaît la hauteur en se basant sur les marges de queue du volume. En tête il est d'usage que, sauf de très rare exception, la rognure ne dépasse pas une chasse.

On place le volume à plat devant soi la tête en haut, on le feuillette pour chercher la véritable marge du volume toutes les fausses marges devant tomber, on doit savoir que toutes les feuilles d'un même volume étant imprimées d'une même façon, chaque cahier présente les mêmes particularités et qu'il suffit de connaître les marges d'un cahier pour les connaître toutes. On ajuste une des pointes du compas au ras de la tête et on en descend l'autre pointe légèrement au-dessous de la marge à atteindre, car elle ne doit être qu'atteinte et non rognée, en considérant cependant que l'on a une chasse à prendre de ce côté, la chasse de tête étant obtenu, par la rognure.

Pour la largeur on tourne le volume le dos vers soi, on appuie une pointe du compas dans le mors, et on cherche la plus petite marge. Mais on ne doit pas aller plus loin que le premier cahier après le titre, car les cahiers étant en retrait les uns des autres par le fait de l'endossure, on aurait des cartons beaucoup trop étroits si on prenait mesure sur ceux du milieu.

Pour les volumes tranches ébarbées les cartons doivent être d'une chasse plus longs et d'une chasse plus larges. Il va s'en dire que si le volume ne doit pas être rogné en tête le carton à encore une autre chasse de plus en longueur.

Pour le travail courant les cartons coupés à la cisaille et à leur bonne grandeur sont placés de suite

à leurs volumes respectifs. Les autres, réservés à des reliures soignées, sont d'abord garnis d'un papier du côté qui sera à l'intérieur. On emploie un papier mince sans colle. Le but cherché est de faire cambrer les cartons qui fermeront mieux lorsque le volume sera terminé. Quand il s'agit de reliures pleines et de choix, on double les cartons des deux côtés, car si fine que soit la pâte employée, et si bien laminé que soit le carton on doit toujours craindre que l'humidité de la colle à la couvrure ne fasse remonter une impureté qu'aucune pression ne pourrait effacer. Le papier employé dans ce cas doit être de très bonne qualité; on se sert pour cet usage de feuilles de registres que l'on trouve facilement chez les marchands de vieux papiers. On laisse sécher et on met les cartons en presse. On rogne alors le fond, c'est-à-dire la partie qui sera dans le mors. Sur ce côté rogné on colle à cheval une bande de papier très mince et assez résistant qui débordera sur les cartons sur une largeur d'un centimètre au plus, c'est ce que l'on appelle *affiner*. Cela empêche les cartons de s'émousser, lorsque pendant les nombreuses opérations qui suivent, on est obligé de les ouvrir et de les fermer. On rogne ensuite les cartons sur les deux bouts. On opère sur les deux cartons d'un même volume seulement; on aurait une coupe faussée si on voulait rogner plusieurs cartons ensemble, car le couteau à rogner, vite émoussé, monterait forcément. Pour le premier bout on fait un trait au crayon avec une équerre appuyée au fond rogné. On pose les deux cartons sur un ais à rogner ou sur **une** bande de carton quelconque et on descend le tout dans la presse à rogner, le trait de crayon affleurant la jumelle de devant, et on serre. Avant de rogner il faut s'assurer avec la main, au-dessous de la presse, que les deux cartons ne se sont pas déplacés de l'un sur l'autre.

Pour le second côté on opère de même en faisant le trait de crayon à la hauteur que l'on a décidé. On peut rogner de suite les cartons sur la largeur en marquant au compas en haut et en bas du carton, et en ajustant ces points à la jumelle de la presse sans être obligé de faire un trait au crayon.

Cependant, pour les reliures pleines et les demi-reliures très soignées, particulièrement pour les volumes qui sont tranches ébarbées et dont la tête doit être dorée, on ne rogne les cartons sur le devant qu'au retour des volumes de chez le doreur sur tranches, parceque pendant l'opération de grattage des bouts, les cartons sont quelquefois endommagés. C'est ce qu'on appelle : rabaisser les cartons. Nous indiquons plus loin, au chapitre rognure, le maniement de la presse à rogner et du massiquot

On peut très bien se servir du massiquot pour rogner les cartons. Comme dans un atelier où l'on possède cet outil on opère toujours par train, on emploie de préférence une lame un peu fatiguée plutôt qu'une lame fraîchement repassée.

Après que l'on a rogné les cartons soit à la presse soit au massiquot, on passe le plioir sur les bords, pour effacer la boursouflure produite par le couteau ou la lame.

CHAPITRE III

APPRÊTURE DU CORPS D'OUVRAGE

Les cartons coupés on les fixe aux volumes. C'est *l'apprêture du Corps d'ouvrage.* On épointe d'abord les ficelles, si on ne l'a pas fait avant l'endossure comme nous l'avons indiqué. L'extrémité seule sur un centimètre ou deux au plus est encollée, le pied de la ficelle ne doit pas recevoir de colle. Ce travail peut se faire aussitôt après l'endossure, les ficelles sèchent pendant que l'on coupe les cartons.

Ceci c'est la manière employée dans beaucoup d'ateliers où ce travail est laissé à des apprentis; on leur recommande de ne pas mettre de colle au bas de la ficelle, ce qui aurait de gros inconvénients dans le cours des opérations suivantes. Mais la méthode à elle-même ses inconvénients, c'est que la partie de la ficelle qui est à l'intérieur du carton entre les deux trous, n'étant pas collée, n'est pas écrasée au battage et fait une vilaine épaisseur sous la garde marbrée.

Quoique applaties par des collages ultérieurs, les ficelles ne sont jamais entièrement dissimulées, aussi doit-on, lorsque l'on perce les cartons, établir les trous à une largeur uniforme. Avec un compas dont une pointe frotte le long de la tranche du carton on trace une ligne à environ un centimètre du bord. On place ensuite le carton dans le mors du volume en l'ajustant en tête et on fait une trace au crayon à l'endroit de chaque ficelle. On pose le carton sur une planche en bois dur de préférence, ou sur une plaque de plomb ou sur quelques vieux cartons, le bord que

l'on pique doit être à droite. On se sert d'un poinçon d'une grosseur appropriée à l'épaisseur des ficelles, il est tenu dans la main gauche le poignet reposant sur le carton. Le fer d'un poinçon neuf est généralement trop long, on peut l'user à la meule de près de moitié, l'emploi en sera beaucoup plus facile. On donne un coup de marteau sur le manche du poinçon; le trou fait on le fait sortir, en serrant fortement le manche, en même temps que l'on renverse la main en arrière.

Les trous ne doivent pas être plus grand qu'il n'est nécessaire. On perce l'un après l'autre les premiers trous de dessus, on retourne le carton pour percer les seconds trous, à un bon centimètre des premiers et un peu au-dessous presque sur la même ligne.

Dans des maisons de travail soigné on a remplacé le poinçon par un petit ciseau. Ce peut être une pointe de relieur réduite à 8 ou 10 centimètres dont on use la pointe sur la meule pour la ramener à un demi-centimètre de largeur au plus. L'entrée de la ficelle dans le carton est plus difficile qu'avec les trous, mais elle reste absolument à plat sur le mors, ce qui est le but que l'on doit atteindre. Avant de passer en carton les volumes à reliure de luxe et particulièrement ceux cousus sur nerfs, on creuse des petites entailles ayant la forme d'un V dont la pointe est tournée vers le trou que l'on a percé. Ces entailles qui ont pour but de loger en partie les ficelles ou les nerfs se font avec une pointe ou une petite lime dent de rat. Pour passer les ficelles dans les cartons on place le volume devant soi, le dos à droite; de la main gauche on tient le carton debout le fond près du mors. Avec la main droite on passe toutes les ficelles du premier côté, sans les rouler surtout, comme les débutants sont trop tentés de le faire; on tient alors les cartons avec la main droite et de la main

gauche on tire les ficelles à l'intérieur et on les passe dans les seconds trous. Puis, on *serre les ficelles*. On ouvre un des cartons que l'on place sur un tas à battre, en tenant le volume de la main gauche le mors touchant le bord du tas; on tire sur chaque ficelle et on bouche les trous par deux ou trois petits coups de marteau. On ferme le carton qui doit être bien maintenu au ras du mors. Les ficelles serrées aux deux côtés et à tous les volumes du train, on les coupe avec des ciseaux à un centimètre, on met de la colle de pâte sur les petits bouts restants et on les étale avec un plioir. Si les ficelles ont été bien épointées et si cette partie n'a pas reçu de colle elles s'étaleront très facilement en faisant l'éventail, chaque brin se collant sur le carton. Dans le travail courant on n'étale pas les ficelles une à une, on place le volume devant soi, le dos à droite, on coupe tous les bouts aux ciseaux; avec la pointe du plioir on met de la colle à chacune et on frotte avec le plioir du haut en bas du volume, étalant ainsi plus ou moins bien toutes les ficelles. On pose les volumes, les uns sur les autres bêchevetés, en laissant les parties mouillées par la colle en dehors pour qu'elles sèchent. Quant ce collage est presque sec on rebat les ficelles.

Fig. 32.

Si on attend trop longtemps, les ficelles sont sèches et dures et on ne parvient jamais à les effacer complètement. De même que pour serrer, on met le plat du carton sur le tas, le volume maintenu avec la main gauche et à petits coups de marteau, on fait rentrer les ficelles collées dans le carton, on bouche en même temps les deux trous faits au poinçon.

Cette partie du travail doit être faite avec soin.

On n'y prête pas assez d'attention dans beaucoup d'ateliers où on la confie à des apprentis que cela ennuie parce qu'ils croient que c'est une besogne inférieure. Aussi il arrive souvent que des épaisseurs se voient sous la peau après la couvrure. Il n'y a pas de pression qui puisse les faire disparaître.

Toutes ces épaisseurs feront taches sur des peaux claires, et le mal est irrémédiable si on est obligé de polir la peau.

Pour parer à cet inconvénient qui est dû bien souvent à une mauvaise planche à piquer sur laquelle on défonce les cartons, on peut ne passer qu'à un trou. Beaucoup de relieurs emploient ce moyen et en sont très satisfaits. Cela effraie certains routiniers qui devront se rappeler qu'autrefois, et cela ne remonte pas si loin, on passait les ficelles dans trois trous. Ici encore, il est très important que le premier trou, le seul maintenant, ne soit pas trop grand, sinon le carton peut se dépasser lorsqu'on le pose sur le tas pour serrer. On prend le volume, le dos dans la main gauche, on le maintient au bord du tas sur lequel pose le carton ouvert. On tire les ficelles et on les bat avec le marteau.

Il faut que le volume soit tenu bien perpendiculairement sous peine de trop serrer le carton qui pourrait se rebrousser en le fermant. Les ficelles sont coupées et collées en-dedans des cartons comme elles peuvent l'être en dessus, on peut très bien fermer les cartons de suite, il suffit de mettre une bande de papier mince quelconque, que l'on arrachera plus tard. On peut encore employer un moyen très expéditif. On a, à portée de la main, la colle et les ciseaux, on place le carton sur le tas en tenant le dos du volume dans la main gauche, comme nous venons de le dire. On tire les ficelles, on bouche les trous d'un coup de

marteau et sans quitter le volume on coupe les ficelles, on leur met un peu de colle avec les doigts et par quelques coups de marteau on écrase le tout sans avoir à y revenir. On salit peut-être le manche du marteau, mais on abrège beaucoup ce travail, tout en faisant bien, ce qui est essentiel.

On opère de même pour les rubans, que l'on colle cependant à la colle forte au lieu de les coller à la colle de pâte.

CHAPITRE IV

MISE EN PRESSE. — FROTTAGE DES DOS MOUSSELINE

Après que les volumes sont *passés en carton*, on leur fait subir différentes façons ayant pour but de fixer définitivement la forme du dos, et lui donner de la solidité. Ces façons varient suivant la valeur de la reliure. La première consiste à redresser le dos. Le volume est posé à plat sur la platine de l'étau comme pour l'arrondir. La main gauche appuie fortement dessus, on commence à frapper sur les premiers et derniers cahiers pour les ramener sur les cartons. On peut alors frapper sur les mors pour les bien fermer. Si le centre du dos n'est pas au milieu on le redresse avec le marteau, mais toujours en maintenant fermement le volume, car il ne s'agit plus d'arrondir. Si le volume a été bien endossé il y a peu de chose à faire, et s'il a été mal endossé il est bien difficile d'y remédier. Pour s'assurer que le dos est droit, on procède comme nous l'avons vu à l'endossure.

Il faut après mettre les volumes en presse. Dans les ateliers, c'est dans la presse à percussion. On s'arrange à monter une pressée le soir pour profiter de la nuit. Pour le travail ordinaire, on monte plusieurs piles suivant la quantité de volumes endossés. Dans ce cas les volumes sont béchevetés l'un sur l'autre, mais les dos doivent porter sur la partie pleine du volume c'est-à-dire un peu en dedans de la gouttière du précédent. Les plus grands volumes

sont mis en bas, et les formats différents sont séparés par un ais en bois, car si épais que soit un

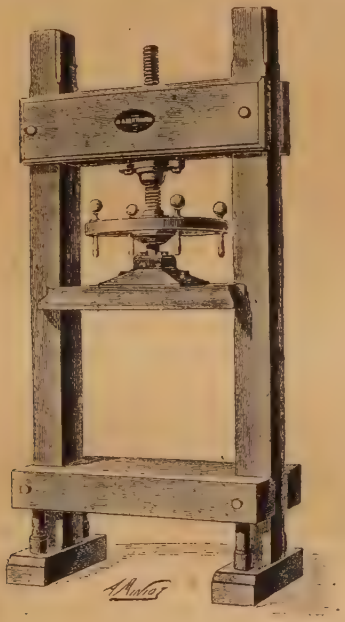


Fig. 33. — Presse.

ais en carton il creusera toujours si la différence de format est un peu grande.

Cette façon de faire est un peu sommaire; si le travail est tant soit peu soigné, il faut séparer les volumes chacun par un ais, lequel peut être en carton si les volumes sont de même format, mais doit être

en bois si les grandeur diffèrent. Dans ce cas les dos sont mis du même côté sur le devant de la presse. L'ais est posé au ras du mors, mais le couvrant cependant, car s'il était en-dedans, il ferait saillir les premiers et derniers cahiers et les exposeraient à être arrachés.

La consolidation du dos consiste pour le moins dans le collage d'une mousseline. La mousseline se colle dans la presse ou hors la presse ce qui est le cas lorsque les volumes ont été mis en presse bâchevetés. Au sortir de presse on les regarde à nouveau un à un, on s'assure que les dos sont en bonne forme et on les met en piles les têtes à droite, les dos au bord de la table, ou plutôt au bord d'un ais qui dépasse un peu la table pour que celle-ci ne soit pas salie par la colle. Les mors sont bien ajustés l'un sur l'autre. On appuie très fortement avec la main gauche sur la pile et on y applique de la colle forte claire, qui, comme pour la passure en colle doit être bien frottée. On a au préalable coupé une bande de mousseline égale à la longueur des volumes, on en applique un bout sur le volume du haut de la pile et avec un plioir on l'enfonce entre chaque volume en descendant jusqu'au bas de la pile. On passe la main sur le tout, puis on enfonce une lame de couteau légèrement humide entre chaque volume. La lame doit être entretenu propre et bien coupante, on repasse ensuite une couche de colle de pâte qui se mélangeant avec la colle forte encore humide fait un mastic souple et rigide en même temps, au milieu duquel s'engluent les fils du tissu. C'est cette particularité qui fait préférer la mousseline à tout autre tissu plus serré.

Si cependant, on est trop pressé on peut remplacer la colle de pâte par une seconde couche de colle forte claire, qui séchera plus vite, mais il faut toujours que la mousseline soit entre deux couches de colle.

La mousseline doit se déchirer par bandes. On commence par les plus grands formats, un coup de ciseaux sur la lisière et on déchire une bande qui sera très droite. Les chutes serviront pour les formats plus petits et celles restant remises à plat dans le rouleau seront prêtes à servir une autre fois. C'est un très mauvais système que celui qui consiste à découper avec les ciseaux un morceau à peu près assez grand pour l'emploi immédiat. C'est plus long, on fait plus de perte et le rouleau réserve est incommode à employer. Les volumes sont enlevés de la pile un par un avec précaution, par crainte que le couteau n'ait pas bien tranché tous les fils de la mousseline, on passe un doigt sur chaque dos et on monte une pile en bâchevetant les volumes, les dos en dehors pour sécher.

On doit aussi essuyer de suite la colle qui a pu s'étaler sur les cartons. Cela arrive quand on encolle une pile trop haute et surtout quand on n'appuie pas assez avec la main gauche.

Si les volumes ont été mis en presse séparés par un ais et les dos sur le devant de la presse, on peut leur coller la mousseline qui sèche en même temps que s'opère la pression. On peut enfin pour avoir un travail supérieur frotter les volumes avant d'y coller la mousseline. Les piles montées et la presse serrée, on enduit tous les dos d'une couche épaisse de colle de pâte. Il n'est pas besoin d'attendre des heures et d'ajouter plusieurs couches comme on le faisait autrefois, il suffit que la colle forte soit amollie. Avec un frottoir en buis, on frotte fortement chaque dos en partant du milieu et allant jusqu'aux extrémités.

Il faut surtout rejeter l'emploi du frottoir en fer, et plus encore celui du grattoir dont on abusait au commencement du XIX^e^ siècle jusqu'à arracher les fonds des cahiers.

Les deux colles ainsi mêlées cimentent les cahiers et lissent le dos, sur lesquels, après, on colle la mousseline comme dessus. Certains relieurs terminent par une légère couche de colle de pâte d'autres de colle forte. Le résultat est le même, la colle forte de première qualité étant très souple. Ce qui est à craindre dans l'emploi de la colle forte, c'est l'application de couches très épaisses ou de colle trop forte, et surtout étalées et non frottées avec le pinceau. C'est l'observation que nous avons déjà faite pour la passure en colle et qui est valable ici, comme elle sera valable quand nous verrons l'apprêture de la couvrure.

Les personnes qui ne possèdent pas de presse à percussion ou dans les ateliers où on ne peut pas immobiliser celle ou celles que l'on a, on peut se servir de petites presses à doreurs sur tranches. Mais si les formats dépassent l'in-8° il faut d'abord faire passer plusieurs heures aux volumes dans la grande presse. C'est là seulement qu'une véritable pression peut se faire sur l'ensemble du volume. Enfin, comme à l'impossible nul n'est tenu, on pourra opérer tout de même, mais en employant des ais de bois aussi grands que les volumes.

Pour frotter les dos on retire les volumes et on les replace, cette fois entre des ais en bois dits *entre-deux* dont les plats sont légèrement en biseau.

On place la jumelle fixe d'une presse à doreur sur tranches dans la presse à rogner dont on dispose, les deux vis en l'air, on dévisse les osselets entièrement, ou tout au moins on les remonte assez haut pour élever la jumelle mobile et permettre de placer les volumes facilement. On maintient cette jumelle au moyen d'un bout de bois placé en bout ou on l'enlève entièrement. On place les volumes les uns sur les autres séparés par des ais comme nous l'avons dit

plus haut et de telle sorte que la pression se passe au milieu et non seulement aux mors. On descend la jumelle mobile on remet les osselets et on serre

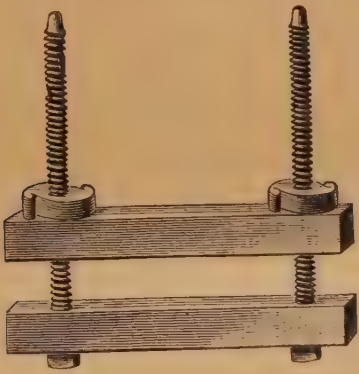


Fig. 34. — Presse à doreur sur tranches (cliché Bertrand).

autant que possible. Ces petites presses à doreur sur tranches remplacent avantageument les cordes et les membrures dont on se servait il n'y a pas

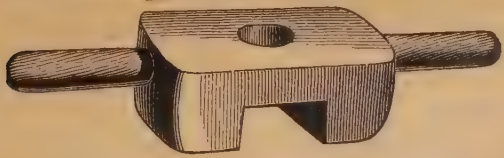


Fig. 35. — Clef à serrer (cliché Bertrand).

encore bien longtemps, pour *mettre en paquet.* Pour frotter les dos on ouvre la presse à rogner ou à endosser assez grande pour y descendre les volumes ou plus simplement on appuie la presse sur deux tabou-

rets et on procède comme nous l'avons dit plus haut.

C'est ainsi que l'on agit pour les volumes à nerfs dont on peut plus facilement redresser ceux-ci, les dos étant mieux placés pour tourner le frottoir dans tous les sens.

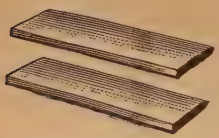


Fig. 36. — Entre-deux (Bertrand).

Lorsque la mousseline a été collée, soit dans la presse à percussion soit dans une petite presse, on ne peut pas employer le couteau pour la fendre entre les volumes. On attend le moment de défaire la pressée, quand les dos sont bien secs. Avant de desserrer la presse on passe la pointe d'un poinçon à l'endroit où le mors du volume touche l'ais. Il serait dangereux de se servir d'une lame tranchante pour cet office, on risquerait de couper les ficelles. En sortant les volumes de presse on unit le mors en frottant avec un plioir et les volumes sont prêts pour la rognure.

Il est encore un autre travail de consolidation des dos, qui se fait pour les reliures très soignées.

C'est l'application de parchemin sous forme de claies. Avant de mettre les volumes dans la petite presse à frotter, on coupe pour chacun d'eux, deux bandes de parchemin de la hauteur du volume et d'une largeur égale à l'épaisseur du dos plus une bande qui fera charnière. On prend la largeur du dos du volume que l'on trace au crayon sur ces deux bandes de parchemin.

On pose ensuite l'une des bandes sur le carton de devant, en l'ajustant en tête et on marque l'emplacement des nerfs sur la partie qui sera collée sur le dos. La bande de parchemin est alors placée sur un zinc et avec une équerre ajustée au trait de crayon on

enlève à chaque marque une petite languette de parchemin pour laisser l'emplacement du nerf. On soulève le carton et on glisse le parchemin ainsi taillé entre le carton et le volume jusqu'au fond des entailles, la partie non entaillée restant dans le mors. On fait de même avec l'autre bande de parchemin pour le côté de derrière. Quand les deux bandes sont ainsi placées, on met le volume en presse pour le frotter comme nous avons vu précédemment. Dans ce cas on comprend que l'on ne peut pas monter de grandes pressées, un ou deux volumes dans une presse sont suffisants. On enduit de colle de pâte, on frotte, on redresse les nerfs et on applique sur le dos les bandes de parchemin, qui se trouvent en double. On ne colle pas toutes celles d'un côté ensemble, on les colle en alternant. On prend d'abord sur la partie du devant l'entrenerfs de tête et sur la partie de derrière l'entrenerfs suivant et ainsi de suite. Il est entendu qu'auparavant, on a mis une couche de colle forte sur le dos du volume. Quand le dos se trouve ainsi couvert d'une première série de bandes de parchemin, prise alternativement sur le devant et sur le derrière, on la frotte au frottoir de façon à la bien faire adhérer, on enduit à nouveau de colle et on fait de même avec les parties restantes qui vienne recouvrir les autres. Mêmes soins de frottement, et de collage ou rien ne doit être négligé et on laisse sécher.

Après que les opérations de consolidation des dos que nous venons de décrire ont été faites suivant l'importance de la reliure et lorsque les volumes sont bien secs, on dégage les cartons qui doivent pouvoir jouer librement en hauteur dans la limite que leur laissent les ficelles. Aux volumes frottés en presse il y a peu à faire les ais ayant garanti les mors. Il en est souvent bien différemment pour les volumes auxquels on a collé la toile en pile.

La colle forte souvent la colle de pâte se sont étalées sur les cartons et n'ont pas toujours été essuyées quand on a mis les volumes à sécher. Il faut alors de grandes précautions pour dégager les mors sans arracher les fausses gardes et peut-être les gardes. On place le volume, le dos au bord de la table, on entrouvre le carton et on glisse d'une main un plioir sur la fausse garde la plus au fond possible pour la bien retenir, de l'autre main on ouvre le carton brusquement jusqu'à le faire tomber sur le dos. Cela casse la colle forte et évite le déchirement des gardes.

CHAPITRE V

ROGNURE

La rognure des volumes se fait à la presse à rogner ou au massiquot, avec lequel on obtient de bons résultats.

La presse à rogner est aussi vieille que la reliure, la seule modification qui ait été apportée il y a une trentaine d'années au plus, a été l'adjonction d'une troisième jumelle qui permet d'ouvrir et fermer la presse au moyen d'un volant en remplacement de la cheville de fer que l'on met dans les trous faits en têtes des vis dans la presse à deux jumelles, et encore cette presse à trois jumelles n'est-elle pas acceptée par tous les relieurs. On ne peut donc pas dire que la rognure à la presse est un ancien système dans un sens de mépris, c'est toujours l'outil par excellence pour les travaux soignés et enfin c'est l'outil le plus à la portée de ceux qui ont peu de place, et qui ne débitent pas des grandes quantités de volumes.

Nous commencerons donc par la presse, et décrirons ensuite le mode d'emploi du massiquot pour les travaux de détail.

La presse à rogner se compose de la presse proprement dite formée par deux jumelles en bois posées à plat sur un coffre qui s'appelle le porte-presse et qui est destiné à recevoir les chutes de papier. La jumelle de droite est immobile, celle de gauche avance ou recule suivant le sens dans lequel on tourne les vis en bois qui la font mouvoir. Sur la jumelle de gauche une tringle de bois est fixée dans le sens de la lon-

gueur. C'est sur cette tringle que glisse le fût, sorte de petite presse que l'on voit sur la figure ci-jointe.

Dessous le montant de droite du fût est fixé un talon en fer dans lequel on introduit le couteau à

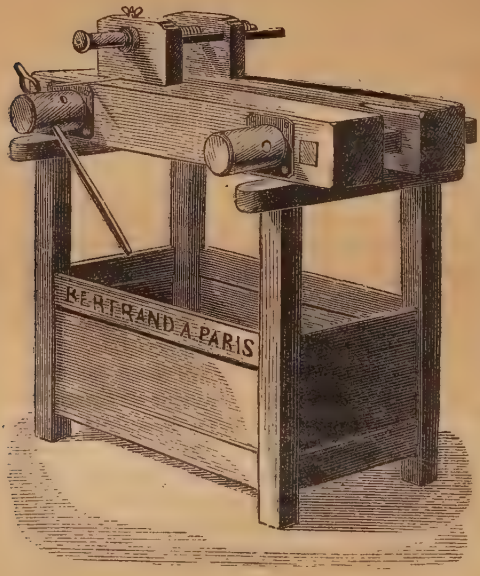


Fig. 37.

rogner. L'affutage du couteau ne se fait que sur une de ses faces, celle qui sera en-dessus, la face du dessous reste plate et doit porter bien à plat sur la presse. Les deux montants du fût sont reliés par deux traverses et par une vis dont la tête est à droite. La rognure s'opère, lorsque, tenant la dite vis à deux

mains, on imprime au fût un mouvement de va-et-vient tout en la tournant de façon à faire avancer le couteau à mesure des besoins.

La presse à rogner doit être toujours entretenue en bon état le dessus des jumelles sera frotté avec un morceau de drap enduit de cire à parquet, les vis frottées avec du savon sec ou de la poudre de talc.

Avant de commencer à rogner un volume, il faut s'assurer si toutes les façons préliminaires ont bien été faites. L'oubli de cette précaution peut avoir des conséquences très graves. Si le volume contient des cartes repliées, il faut voir si les plis, tant devant qu'en queue, voire même en tête pour certaines, ne risquent pas d'être coupés ce qui serait peut-être irréparable.

Il faut voir aussi si les gravures ont été margées convenablement surtout celles ayant une légende. Si des annotations sur les marges de devant, ou des notes écrites par le client ne risquent pas d'être rognées. Toutes ces précautions doivent avoir été prises, tant à la plaçure que lorsqu'on a coupé les cartons. Néanmoins, le rogneur doit exercer un contrôle rigoureux. C'est pour y avoir manqué que des accidents sont arrivés et arrivent encore quelquefois dont on se rejette la responsabilité de l'un à l'autre.

On se place au bout de la presse à rogner, les têtes des vis étant à droite. La cheville en fer que l'on emploie pour serrer ou desserrer les vis doit toujours être replacées dans la tête de la première vis près de soi et non posée n'importe où.

Il est très important que les deux jumelles de la presse soient ouvertes parallèlement.

On réunit les volumes à rogner par formats pour commencer par les plus grands et dans chaque format on commence par le plus gros volume, pour n'avoir pas à ouvrir et fermer la presse inutilement.

Le volume est d'abord rogné en tête. Nous avons vu à la coupe des cartons que ceux-ci sont à la dimension voulue, tout au moins sur la hauteur. Nous ne nous occuperons donc pas des volumes que l'on rogne avec leurs cartons, ce qui ne se pratique plus depuis longtemps.

On pose le volume à plat sur la presse, le dos devant soi, la tête à droite. On soulève le carton qui est celui de derrière le volume et, pour le garantir des atteintes du couteau on pose dans le fond du mors, une bande de carton quelconque, pas trop épais cependant, que l'on fait dépasser un peu en tête. A *deux mains*, pour bien maintenir la bande en place, on retourne le volume le dos toujours devant soi.

La tête se trouve alors à gauche. Le carton de devant est dessus. On le descend vers la queue en laissant découverte la partie de tête que l'on veut rogner et qui est égale à une chasse. On prend alors le volume de la main gauche pour le mettre dans la presse, le dos vers soi. On serre légèrement celle-ci seulement pour maintenir le volume, avec la main droite, on le prend en-dessous de la presse et on le descend jusqu'à ce que le carton de devant affleure le bord de la jumelle de droite. Il faut que le volume glisse facilement pour ne pas se déformer.

Le volume est droit lorsque le carton de devant est absolument au ras de la jumelle de droite et que celui de derrière dépasse l'autre jumelle autant vers le dos que vers la gouttière. Si l'éclairage n'est pas parfait ou que l'on doute, on pose à plat, à cet endroit une bande de carton qui en facilitera le contrôle car il peut arriver qu'on ait biaisé le volume en le descendant dans la presse, si celle-ci est plus serrée à un bout qu'à l'autre. On s'en aperçoit au carton de derrière qui est plus haut ou plus bas vers la gout-

tière que vers le dos. On peut redresser le volume en le reprenant en-dessous avec la main droite.

Si le volume a beaucoup de dos, il est préférable de serrer la vis du côté de la gouttière en premier sans aller à fond cependant .Quand on est assuré que le volume est bien droit. On serre fortement la presse au moyen de la cheville et très également. La cheville de fer est assez longue pour que cette opération soit faite sans quitter le bout de la presse. On amène alors le fût au-dessus du volume. Le couteau qui est fixé dans le talon dessous le montant droit du fût ne doit pas le dépasser de plus de 0,02 centimètres, il ne doit pas toucher le volume pendant le premier mouvement; il n'y arrive que petit à petit. Pour le faire avancer, on tient la vis du fût à deux mains, on appuie légèrement sur celui-ci, mais suffisamment pour qu'il glisse d'aplomb sur les jumelles de la presse, et on lui imprime un mouvement de va-et-vient en dépassant un peu le volume tant vers la gouttière que vers le dos. En même temps on tourne la vis pour faire avancer le couteau qui opère la coupe. Mais il faut agir avec beaucoup de précautions et ne couper que très peu à la fois, surtout au début, autrement on risque d'écorcher le dos si l'endossure n'est pas parfaite, ou les premières feuilles du côté de la gouttière. En enfonçant trop le couteau on risque encore de le faire monter; le volume sera alors rogné en biais et non à plat. La pratique seule permet d'arriver à la perfection de ce tour de main. L'habitude est de rogner en allant, c'est-à-dire de commencer la coupe du côté du dos. Dans ce mouvement les mains retiennent la vis du fût en revenant, pour ne pas rogner dans les deux sens. Mais quelquefois au contraire, si le volume a des fausses marges en gouttière que l'on craigne d'écorcher, on fait la coupe en revenant seulement.

Quand on arrive à la fin du volume on ralentit et on observe de ne pas entamer trop profondément le carton interposé. Quand les volumes sont gros et les dos bien ronds il reste quelques feuillets qui n'ont pas pu être atteints par le couteau, puisqu'ils touchent à la jumelle de la presse. On peut les couper cependant en poussant le couteau par petits coups qui cognent contre le carton du volume, mais il faut de grandes précautions pour ne pas endommager la presse. On peut aussi laisser ces quelques feuillets ainsi attachés et les couper avec des ciseaux quand le volume est sorti de presse. Mais il ne faut pas les arracher sous peine de faire un trou à cette partie de la tranche.

Pour sortir le volume de la presse, on donne un très petit tour à la vis du bout, puis, remettant la cheville dans la première vis, celle qui est près de soi, on la desserre avec précaution pendant que la main gauche maintient le volume par le carton qui le dépasse. Dès que la presse est assez desserrée, la main gauche soulève le volume suffisamment pour pouvoir l'empoigner et le sortir de presse. Ces mouvements de serrage et desserrage de la presse avec une seule main sont assez difficile à acquérir, c'est pour les faciliter que nous recommandons aux débutants de rester à la tête de la presse et non de se placer entre les vis comme ils sont trop tentés de le faire. C'est seulement dans cette bonne position que l'on est maître de la cheville que l'on place et déplace très facilement pour serrer ou desserrer suivant les besoins. Après la tête on rogne la queue. Comme pour la tête, on place la même bande de carton entre le plat de derrière et le volume.

On retourne de même le volume le dos devant soi, la tête déjà rognée se trouve à droite. C'est de ce côté que l'on baisse le carton, de deux chasses. On doit

arriver à connaître cette mesure au toucher. Néanmoins on peut s'assurer de visu en retournant le volume avant de mettre en presse. La mise en presse et la rognure se font comme pour la tête. Même observation de s'assurer si le carton placé derrière dépase également de la presse vers le fond et vers la gouttière.

Avant de sortir le volume de la presse tant en tête qu'en queue on fait une trace au crayon au moyen d'une petite équerre que l'on appuie au carton à l'extrémité vers la gouttière. Cette trace servira, lors du bercement de celle-ci à s'assurer de sa bonne forme.

ROGNURE DE LA GOUTTIÈRE

Nous avons vu lors de la coupe des cartons qu'on les laissait plus larges pour les volumes très soignés se réservant de les *rabaisser* lorsqu'ils reviendraient de la dorure sur tranches, alors que pour toutes les autres reliures, on les coupait de suite à la bonne dimension sur les quatre côtés. C'est de ces derniers que nous allons nous occuper en premier. On fait une trace au crayon sur la garde du volume au ras des cartons devant et derrière. Le volume est alors placé à plat sur la presse, le dos à gauche le côté titre touchant la presse. On ouvre le carton de derrière et on place l'ais de derrière au ras du trait que l'on a fait, qui indique la largeur du carton, on bascule le volume de droite à gauche en laissant le carton de devant ouvert, on maintient l'ais de derrière en place avec la main gauche, le pouce pinçant le volume; de la main droite on place l'ais de devant une chasse plus bas que la trace faite, le pouce de la main gauche vient maintenir les deux ais et le volume. On tourne celui-ci parallèlement à

soi le devant également devant soi, le dos reposant sur la presse. Des deux mains on tient le volume et les ais et on commence le bercement qui a pour but de faire monter les feuilles du milieu.

Tout en maintenant les ais fermement pour qu'ils ne se déplacent pas, on doit cependant laisser assez de jeu pour permettre aux feuillets de glisser les uns sur les autres.

On fait une sorte de balancements qui plie le volume à la hauteur des ais alternativement d'avant arrière et d'arrière avant. Ce mouvement a pour résultat de faire monter les feuilles du milieu et donne à cette partie des tranches une forme convexe qui deviendra concave lorsque l'opération sera terminée.

En regardant les deux traces faites au crayon sur les bouts quand on les a rognés, on constate l'avancement de l'opération et sa régularité, par la courbe que présentent, ces traits, courbe qu'il ne faut pas pousser à l'excès sous peine d'avoir une gouttière trop creuse.

En opérant ainsi on peut avoir une gouttière peu creuse alors que le dos serait trop rond et vice-versa une gouttière creuse alors que le dos serait très plat.

Le bercement est quelquefois difficile pour les très petits formats, en raison de la largeur des ais que l'on ne peut cependant pas employer plus étroits. Dans ce cas après avoir placé les ais comme il est dit ci-dessus et en tenant le volume dans la même position, on maintient les ais et le volume d'une seule main; de l'autre on soulève un des cartons aussi droit que possible et on l'appuie sur le mors jusqu'à ce que celui-ci touche la presse. On fait de même de l'autre côté. Il ne faut pas agir brusquement, on doit même opérer alternativement sur les deux côtés par petits coups jusqu'au complet aplatissement du dos, car

c'est le résultat à chercher; la forme de la gouttière est alors en parfaite concordance avec celle du dos.

La gouttière bercée suivant l'un ou l'autre des moyens que nous venons d'indiquer, on place le

Fig. 38.

volume dans la presse, l'ais de devant affleurant la jumelle de droite, l'ais de derrière dépassant la jumelle de gauche de la hauteur exacte de la chasse que l'on a déterminée en plaçant l'ais de devant.

Pour descendre le volume dans la presse surtout s'il est gros et lourd on est obligé de se servir des deux mains. On descend d'abord le volume avec une seule

main, la gauche, on fait agir les vis de façon à le maintenir sans le serrer. On place alors les mains aux deux extrémités du volume, les pouces sont sur l'ais de devant, les index maintenant celui de derrière, les autres doigts sont sur les tranches. On peut alors le descendre sans risque de chute, et ajuster les ais convenablement. On serre la presse et on rogne.

Si les cartons des volumes n'ont pas été coupés à

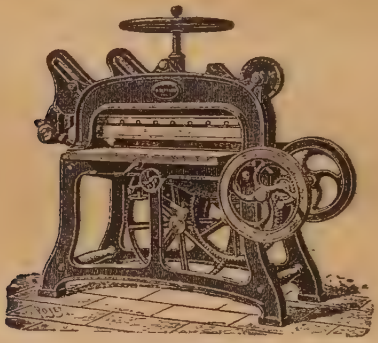


FIG. 39.

la largeur voulue, on prend avec un compas la largeur qu'ils devraient avoir comme nous l'avons vu plus haut, et on porte cette largeur sur les gardes ou fausses gardes en appuyant une des pointes du compas dans le mors. Les points donnent la largeur qu'aura le carton, quand il sera rabaissé et servent à placer les ais à rogner.

Quand les volumes dont nous venons de parler reviennent de la dorure sur tranches on rabaisse les cartons. Avec le compas on s'assure d'abord si les deux côtés du volume sont égaux et droits. Il n'y a pas de doute si les volumes ont été rognés, mais si ce

sont des tranches ébarbées, il peut y avoir un petit redressement à opérer, ce que l'on fait facilement avec une règle la pointe et un zinc.

On indique alors à l'intérieur du carton la largeur de la chasse; avec le compas on relève cette largeur que l'on reporte sur le dessus des deux cartons et pour qu'ils soient bien exacts on appuie une des branches au ras du carton dans le mors et aussi près des extrémités que l'on peut. Pour plus de sécurité, on tire un trait à la règle sur les deux points. On met une bande de carton entre le plat que l'on va rogner et le volume et on place celui-ci dans la presse, le trait de crayon affleurant la jumelle de devant. On serre et on rogne. Il faut avancer très peu le couteau à la fois, parce que le carton est très dur et qu'on pourrait ainsi le rogner en biais.

MASSIQUOT

Depuis une cinquantaine d'années on a substitué la machine à la presse à rogner. Cette machine qui a conservé le nom du premier mécanicien qui l'a construite en 1849, MASSIQUOT et non *massicot*, est employée non seulement dans les grands ateliers pour les travaux en grand nombre, mais il n'est plus beaucoup de petit atelier qui ne la possède. Sauf cependant les ateliers de reliure d'art. Les quatre parties essentielles du massiquot sont : 1° le plateau ou table en fonte sur lequel on pose le volume ou les volumes à rogner, car pour la reliure industrielle on en peut rogner une grande quantité à la fois, certains de ces outils ayant jusqu'à 1 mètre et plus d'ouverture; 2° Une équerre mobile placée sur le plateau et s'avançant à la demande au moyen d'une manivelle; 3° un presse-papier actionné par un volant que l'on

voit horizontalement au-dessus de la machine; 4° une lame fixée sur un fort bâti que l'on fait descendre en tournant le volant qui est à droite du bâti. L'usage de plus en plus répandu de l'électricité comme force motrice permet l'emploi d'un moteur pour faire descendre la lame.

Il y a certaines précautions à prendre pour éviter les accidents tant aux mains du rogneur qu'au volume que l'on rogne. Lorsqu'on n'utilise pas le massiquot, il faut toujours tenir la lame baissée jusqu'au plateau; lorsqu'on l'emploi il faut au contraire, que la lame soit toujours levée au-dessus du presse-papier et n'avancer les mains dessous pour placer les volumes qu'après s'être assuré qu'elle est bien arrêtée; enfin ne jamais la mettre en mouvement avant que le presse-papier soit serré et les volumes à rogner mis dans l'impossibilité de bouger.

On doit posséder au moins deux lames. Il peut arriver qu'une lame fraîchement affutée fasse des marques sur la tranche, ce ne sont pas des brèches, mais peu s'en faut. Cela tient ou à la trempe de l'acier, ou à un affutage trop long qui donne trop de fil. Il faut démonter la lame de suite et passer la pierre à l'huile doucement pour ne pas user inutilement la lame.

Les volumes que l'on fait en nombre pour l'emboitage se rognent à plat des trois côtés, c'est-à-dire avant l'endossure; il faut alors que la couture ne fournisse pas de dos, le fil est choisi en conséquence, on abat même le peu qui pourrait subsister à la passure en colle. Les volumes sont rognés par poignées qui peuvent atteindre 10 à 15 cm. de hauteur, plusieurs poignées peuvent être placés à côté l'une de l'autre autant que le permet la largeur de la machine.

On commence par le devant, les dos des poignées à rogner sont mis du même côté et appuyés à l'équerre,

les poignées doivent être serrées les unes contre les autres et ne pas laisser de vide entre elles, l'équerre avance le tout au point voulu; on baisse et on sert fortement le presse-papier et on met la lame en mouvement. Celle-ci descend obliquement soit de droite à gauche soit de gauche à droite suivant la construction de la machine. Après le devant on rogne la queue, ce qui se comprend du fait que la tête du volume est d'équerre avec le dos et présente une surface plate qui permet d'appuyer les poignées régulièrement contre l'équerre. On place les volumes l'un sur l'autre en les béchevétant, un dos d'un côté un de l'autre, se couvrant absolument, les poignées accolées l'une à l'autre le tout est poussée contre l'équerre. On serre et on coupe. Après la coupe on laisse les poignées telles quelles jusqu'à terminaison de la rognure des queues de toute la sorte. On reprend alors les mêmes poignées que l'on replace de même en appuyant cette fois la queue qui vient d'être rognée contre l'équerre.

Cette manière de pratiquer permet d'aller très vite. Cependant la grande régularité de la coupe qui tient beaucoup à la capacité du rogneur, mais aussi à la bonne construction de l'outil et à son bon entretien laisse quelquefois à désirer, soit que la lame plonge ou qu'au contraire elle avance un tant soit peu. L'écart n'est pas grand, il est vrai mais il existe cependant et il en résulte que certains volumes sont plus ou moins rognés et que les chasses diffèrent assez pour rendre difficile l'opération de l'emboîtage.

On a construit un coupe-papier qui rogne consécutivement les trois côtés des volumes. On n'opère que sur une seule poignée à la fois, mais le travail se fait assez vite pour que l'on regagne le temps que l'on passe autrement à placer les nombreuses poignées à trois reprises comme nous venons de l'expliquer.

Le plateau de cette machine accompagné de son

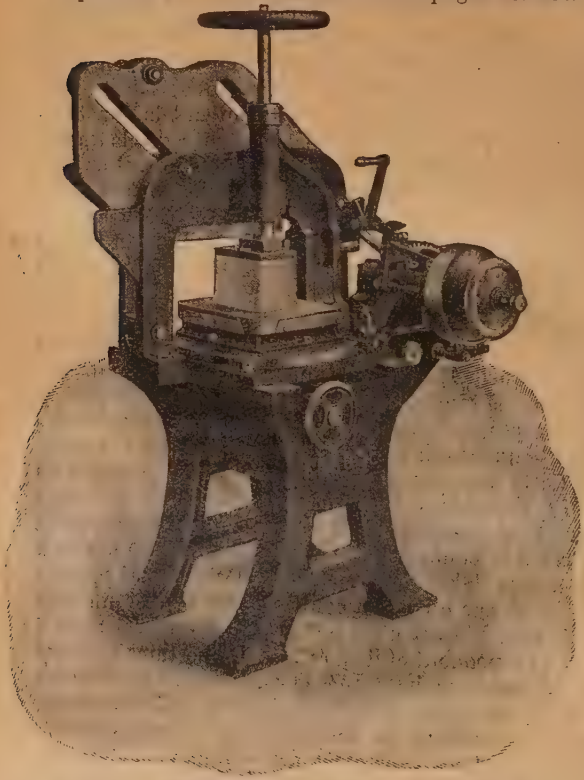


Fig. 40. — Massiquot à trois faces (Lespinasse).

équerre est monté sur pivot, la lame est derrière et le presse-papier est de la grandeur exacte de la rognure déterminée. La poignée de volumes dont les

têtes et les dos sont de même côté est placée sur le plateau le dos appuyé à l'équerre. La presse-papier descendu, un des bouts est d'abord rogné, la lame remonte, le plateau est tourné et présente à la lame le devant ou gouttière, puis une dernière fois le second bout. Nous avons vu précédemment que pour rogner les volumes en nombre on béchevetait ceux-ci en raison du dos que fournit la couture, si écrasé qu'il ait été à la passure en colle. Comme ici les dos des volumes sont du même côté, on les rogne avant la passure en colle, après avoir écrasé la poignée entière sous une machine spéciale. Cette précaution prise, le plateau mandrin en descendant ne déforme aucunement les dos.

On voit que le travail va aussi vite, mais qu'il donne une plus grande satisfaction comme régularité de rognure, l'attention du rogneur se bornant à bien placer une seule poignée.

On peut également rogner les volumes par unité et arriver à la perfection, si on a un bon massiquot.

Il est nécessaire pour cela d'avoir un petit matériel accessoire que nous allons indiquer à mesure de son emploi.

Le plateau du massiquot comprend, à l'endroit ou la lame vient le toucher, une rainure large de quelques centimètres, profondes d'autant qui est remplie par une règle mobile en bois; la lame descend donc sur ce bois quand on coupe du papier à plat. Dans les ateliers de reliure ou on fait le détail on ne se sert pas de cette réglette, on pose une ou deux feuilles de carton et on règle la descente de la lame en conséquence. Cette manière de faire évite de monter ou descendre la lame suivant que l'on rogne les volumes avec ou sans cartons.

Suivant les différents constructeurs, la lame du massiquot descend de droite à gauche ou de gauche

à droite. Il faut tenir compte de cette différence pour placer le volume dans le sens dans lequel on veut le rogner.

Pour la clarté des explications qui vont suivre, nous considérons que nous travaillons sur un massiquot dont la lame descend de gauche à droite. C'est peut-être la majorité des cas. Si on doit travailler sur un outil dont la marche est opposée on n'aura qu'à retourner les propositions. Les accidents étant toujours à craindre, il faut éviter tout encombrement autour de l'outil, le rogneur doit avoir ses mouvements absolument libres et il ne doit s'occuper exclusivement que de son travail. S'il est obligé par ses fonctions dans l'atelier de donner des ordres ou de surveiller le travail d'autres ouvriers, nous lui conseillons d'arrêter son outil à ces moments-là.

Voyons maintenant les accessoires nécessaires pour rogner les bouts et obtenir les chasses en tête et en queue, ce sont des mandrins en carton que l'on fabrique soi-même. On doit avoir deux mandrins par formats usuels, in-12; in-8 jusqu'au raisin; in-8 jésus et in-4°, in-folio. On coupe deux cartons de largeur égale à la hauteur de l'équerre du massiquot et assez long pour dépasser un peu la largeur du format à rogner.

On colle au pied du premier une bande de carton dont l'épaisseur doit être de la hauteur d'une chasse, cette épaisseur augmente avec les formats. La largeur de cette bande de carton doit être proportionnée à un peu moins de la grosseur moyenne des volumes du format. La bande que l'on colle sur le second carton doit avoir le double d'épaisseur de celle collée sur le premier. On a ainsi une paire de mandrins par format, le premier pour la rognure des queues, le second pour la rognure des têtes.

Lorsque l'on commence, on fixe le mandrin dont

on a besoin à l'équerre au moyen d'une pince quelconque, pince à linge, pince de bureau ou pince à bicyclette que l'on met à cheval sur l'équerre et le mandrin; c'est très vivement fait et le mandrin avance ou recule très facilement avec l'équerre.

Nous avons vu en rognant les bouts à la presse, les précautions à prendre pour éviter de déchirer soit les marges des gouttières, soit le dos du volume. Mais alors on agit avec le couteau à rogner que l'on dirige pas à pas pourrait-on dire. Avec le massiquot la coupe se fait brutalement et il faut se précautionner contre les mêmes accidents. D'abord et avant tous autres moyens, il faut avoir une lame qui coupe parfaitement. Ce ne nous semble pas une recommandation inutile, car nous savons que l'on recule trop souvent devant les quelques minutes à prendre pour démonter la lame et lui donner un bon coup de pierre ou l'économie que l'on croit faire d'un affutage allant jusqu'à laisser des brèches qui se voient si vilainement sur les tranches.

On a donc à craindre d'arracher les premiers cahiers de la gouttière ou le fond des cahiers du dos, quelquefois les deux, ces parties se trouvant dans le vide.

La lame descendant de gauche à droite, on peut, si l'on met le dos à droite, le caler au moyen d'un mandrin épousant absolument la forme du dos et ne laissant aucun vide et qui est fixé sur le plateau du massiquot. Ce procédé, parfait pour des sortes, n'est pas facilement applicable pour des unités, de formats et de grosseurs divers. Pour ces raisons, il nous semble préférable de placer le dos à gauche, quitte, si l'on a un très gros volume ayant un dos très rond à combler le vide avec quelques bouts de carton que l'on place dans le dos avant de serrer à fond. Nous avons pratiqué ainsi pendant plus de vingt ans sur les volumes les plus divers sans avoir eu un seul accident.

Mais si le dos placé à gauche, peut être garanti des écorchures comme nous venons de le montrer, il reste à craindre pour les premiers feuillets en gouttière. Là encore, on peut se garantir en faisant une entaille à cet endroit au ras du presse-papier quand le volume est serré; on emploie pour cela une petite roulette tranchante à deux poignées. Celle du bas est appuyée avec la main droite au ras du presse-papier au moyen d'une goupille la dépassant. De la main gauche on abaisse la roulette qui entaille l'extrémité de la tranche du volume. On descend alors la lame sans craindre d'écorcher.

Pour la rognure des unités on dispose les volumes sur une table près du massiquot, ils sont placés par grandeur. les plus grands étant rognés en premier (au massiquot l'épaisseur du volume importe peu).

En les préparant ainsi, on prend le soin de bien dégager les cartons et de gratter la colle qui peut avoir glissé dans le mors en collant la mousseline de façon que les cartons montent ou descendent très librement. On rogne d'abord la queue à tous les volumes du train parce que, comme nous l'avons dit plus haut, la tête offre une surface plane que l'on peut appuyer à l'équerre. On fixe à celle-ci le mandrin de queue, c'est-à-dire celui donnant une chasse. Comme pour la rognure à la presse, on garantit le carton (de derrière cette fois et en queue) par une bande de carton, mais au lieu de l'ajuster au fond du mors ou soulève légèrement le carton à cet endroit et on la fait dépasser légèrement du côté du dos. Cela écrase un peu le mors, mais après la rognure on le remet facilement en place. Puis, au lieu de descendre le carton d'une chasse en le remonte au contraire. Dans cette forme on le met à plat sur le plateau le dos à gauche et on le glisse jusqu'à l'équerre, le volume est arrêté par la bande collée sur le mandrin et le carton continue jusqu'au fond

Fig. 41.

même dudit mandrin. On pousse le tout bien droit et on baisse le presse-papier, mais sans serrer encore. En maintenant le volume contre l'équerre on avance ou on recule celle-ci jusqu'à ce que le carton affleure le presse-papier. On serre alors fortement, on tranche les premières feuilles du volume comme nous l'avons expliqué plus haut, et on fait descendre la lame. Beaucoup de rogneurs ont l'habitude d'appuyer la main gauche contre le papier au moment où descend la lame. C'est pour résister à l'entraînement brutal du papier qui peut être cause de déchirures si la lame ne coupe pas très bien, mais que l'on évite si on a pris les précautions que nous venons d'indiquer.

Lorsque le dernier volume du train a été rogné en queue les plus petits formats se trouvent dessus. Il n'est pas nécessaire de retourner les piles, on peut très bien rogner en commençant par les petits formats. On remplace les mandrins d'une chasse par ceux de deux chasses et on opère comme précédemment.

Reste à faire les gouttières que certains relieurs rognent à plat avant l'endossure, et par unités cependant pour conserver du dos au volume. C'est un procédé qui n'est pas à conseiller, car il faut que l'endosseur soit bien habile pour éviter des sauts dans la tranche surtout si le volume est composé de gros cahiers, ou est imprimé sur du gros papier ou papier glacé; à plus forte raison s'il contient des cartes. Avec ce procédé, ce sont les mors qui font les chasses de devant, or qui peut répondre (en reliure courante) de faire des mors rigoureusement semblables devant et derrière, en haut et en bas.

Pour rogner les gouttières aux volumes endossés, il faut une installation qui permet une mise en train très rapide.

Au milieu du plateau devant le presse-papier et à environ 0,10 cm. de celui-ci, on fera tareauder deux trous pour recevoir deux écrous, ces trous seront à 0,10 ou 0,15 cm. l'un de l'autre, ils serviront à fixer une règle plate avec laquelle on établira la chasse suivant le format du volume. Pour obtenir sans tâtonnements la chasse voulue on établit une série de guides pour les différents formats.

Sur des bandes en carton, larges de quelques centimètres et de la longueur de la règle, on colle d'un côté et tout au bord, une autre petite bande de carton assez épais comme un gros nerf de la largeur d'une chasse. On colle un papier résistant qui l'enveloppe pour qu'elle ne se décolle pas en s'en servant. On place la règle de carton sur la règle du massiquot, le nerfs en dessous appliqué contre la tranche de ladite règle; le presse-papier étant baissé, on pousse le tout contre lui, on serre les écrous, on relève le presse-papier et la largeur de la chasse se trouve fixée.

Si on a de l'ordre (ce qui est une qualité nécessaire dans le métier de relieur, où l'on a tant d'outils et de fournitures à manier toute la journée), on marque une indication sur chacun de ces mandrins et on les place sur une tablette à portée de la main.

Il est un autre procédé plus expéditif encore que nous recommandons particulièrement l'ayant employé pendant de longues années.

On fait fabriquer par un serrurier les règles plates en forte tôle (deux millimètres d'épaisseur), cinq ou six centimètres de largeur et de la longueur de l'ouverture du massiquot plus deux centimètres de chaque côté. Au moyen d'encoches faites aux extrémités de la règle on en réserve une partie qui, s'appuyant à l'intérieur du bâti du massiquot approche de la lame à la distance d'une chasse. Pour éviter que la règle s'avance sous la lame on fait fixer en dessous

vers les extrémités deux goujons qui entreront dans des trous percés dans le plateau.

Avec quatre règles, on peut rogner tous les formats. Elles se placent instantanément sans aucune mise en train.

La rognure des gouttières s'obtient par l'aplatissement du dos contre l'équerre, la règle que nous venons de décrire servira à arrêter le carton du dessous lors de l'avancement de l'équerre, mais il faut qu'également le dessus du vol, soit arrêté. On emploie deux instruments différents, suivant les formats. Pour les in-12 et in-8 on a une équerre en fer dont les branches doivent être étroites 0,02 centimètres au plus, mais très fortes néanmoins, il faut la faire forger par un serrurier.

Pour les plus grands formats cette équerre ne suffirait pas. On a une forte règle en fer carrée, 0,03 centimètres d'épaisseur environ; elle doit être assez longue pour dépasser le plus grand format. Cependant il est bon d'en avoir deux, une allant jusqu'à l'in-4°, l'autre pour les formats plus grands, les in-folios. A chacune des extrémités de cette règle on fait creuser une mortaise sur une seule face. D'un autre côté, on possède une broche dont les branches seront assez longues pour dépasser de 10 à 15 centimètres la plus grande largeur des volumes à rogner, soit environ 0,35 par le in-quarto et 40 ou 45 pour les in-folios; l'ouverture de ces broches correspond à la longueur de la règle, dans les mortaises desquelles les extrémités doivent rentrer. Les figures ci-contre nous feront facilement comprendre.

Les outils auxiliaires placés à portée de la main, on procède comme suit. Sur le devant du volume on trace au crayon la largeur du carton, il est inutile de faire cette trace sur le derrière.

Entre le plat de derrière et le volume on pose une

bande de carton qui recevra la lame et sera plus ou moins entamée suivant le bon ou mauvais réglage de celle-ci,, on soulève le carton du dessus entièrement (il s'appuiera contre l'équerre du massiquot)

Fig. 42.

et on pose le volume à plat sur le plateau, le carton de dessous appuyé à la règle fixée au plateau. On avance l'équerre jusqu'à ce qu'elle touche le dos des volumes. A ce moment, pour les petits volumes, on pose avec la main gauche une des branches de l'équerre dans le fond du mors, le carton se trouvant placé verticalement contre l'équerre. On baisse le

presse-papier jusqu'à ce qu'il touche le volume tout en permettant aux feuilles d'avancer aisément. De la main gauche on maintient fortement la branche de l'équerre contre le mors de dessus, de façon à le faire appuyer absolument contre l'équerre du massiquot. On avance alors celle-ci sans brusquerie en observant le trait de crayon qui indique la largeur du carton. C'est évidemment à l'œil que l'on juge de la dimension de la chasse. Si elle ne se présente pas régulière et qu'un bout avance plus que l'autre, on peut facilement la redresser d'un petit mouvement de la main gauche, ce que la pratique enseigne aisément.

Quand on est arrivé au point juste on baisse à fond le presse-papier, on retire l'équerre sous peine de gros accidents et on rogne.

Ce sont les petits formats et surtout les volumes minces qui sont les plus difficiles à rogner, mais on arrive très vite à s'en bien tirer. Les plus grands formats sont placés de même sur le plateau, une bande de carton entre le volume et le plat de dessous appuyé à la règle plate fixée sur le plateau. Le carton du devant est relevé verticalement.

On place dans le fond du mors la règle en fer, les mortaises tournées en avant.

On place les deux branches de la fourche dans les dites mortaises et on baisse le presse-papier; on maintient la grande branche de la fourche avec la main gauche pour tenir fermement le mors du dessus contre l'équerre du massiquot. Si la chasse ne se présente pas droite c'est que l'on n'a pas tenu convenablement la fourche et qu'une des branches n'appuie pas assez contre l'équerre; cela se rectifie facilement. On serre fortement, on retire la fourche, mais on laisse la règle que l'on enlèvera en sortant le volume après la rognure.

On peut aussi avec le massiquot, rogner les cartons,

les rabaisser après la dorure, on peut également rogner les têtes aux volumes ébarbées. Tous travaux

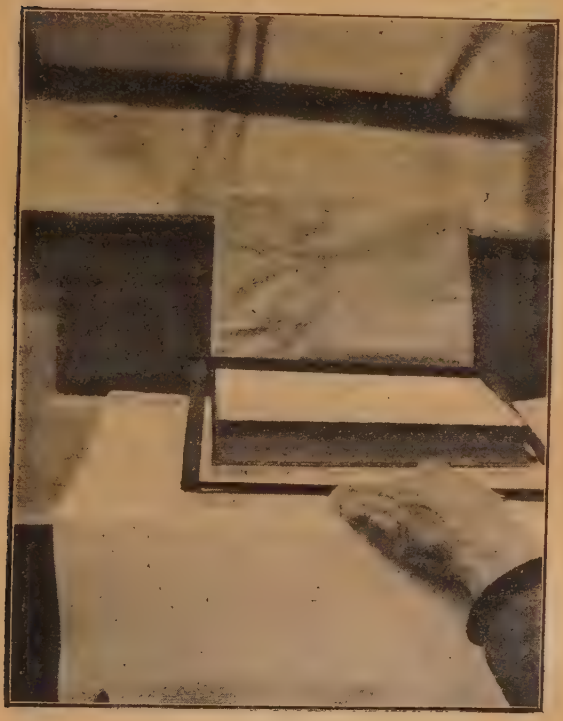


Fig. 43

qui vont plus vite qu'à la presse à rogner et qu'il est très facile de réussir.

Ici encore, il faut se créer un petit matériel que l'on ne trouve pas dans le commerce.

On se sert de la règle de bois qui est encastré dans le plateau du massiquot. On s'en procure plusieurs, chacune ayant son office particulier.

Par exemple pour rogner les têtes des volumes ébarbés, têtes qui pourront être dorées ou jaspées, on pratique avant l'endossure parce qu'après, s'il y a des fausses marges, un peu grandes on risque des écorchures. On se construit une équerre en collant, l'une sur l'autre, plusieurs bandes de carton ayant sept à huit centimètres de long sur quatre de large. Ce bloc de carton qui n'a pas besoin d'avoir plus de deux à trois centimètres d'épaisseur est rogné sur une de ses tranches en largeur et sur une en bout. Ces deux parties devant offrir une surface unie, le tout est collé sur l'extrémité droite d'un carton ayant une largeur quelconque et une profondeur égale à la longueur du bloc pour faire une équerre. Le carton est cloué sur la règle de bois du massiquot en observant un équerrage absolu avec la lame. On se fabrique de cette façon plusieurs équerres qui ne coûtent que le temps de les faire. Il est utile de raccourcir la règle de bois pour pouvoir la glisser dans un sens ou dans un autre.

Pour rogner la tête d'un volume, on le pose sur un carton et on applique le dos contre l'équerre que nous venons d'établir, mais il faut compter avec le dos que l'on n'a pas rabattu comme aux emboitages. Pour parer à cela on recule le carton du dessous vers la gouttière pour laisser le dos entièrement libre, mais il faut en faire autant sur le dessus, sans cela le dos s'arrondirait et se déformerait en pressant; on ne peut pas facilement mettre un carton sur chaque volume que l'on rogne, alors on se fait une sorte de billot, en carton toujours, c'est une matière que l'on a

sous la main. Mais il faut bien fixer ce billot au presse papier, le coller c'est bien long, car on devrait attendre qu'il sèche et pour quelques volumes à rogner cela ne vaut pas la peine. Il faut là encore quelque chose qui ne demande pas d'installation. On se fait faire une règle plate de tôle ou de bois mince de la longueur du presse-papier et presque aussi large; on peut même la faire en carton, avec quelques précautions cela peut durer longtemps. Pour fixer cette règle on lui fait percer deux trous correspondant à deux mêmes trous percés au presse-papier. C'est dans ces trous qu'on enfile deux boulons que l'on serre avec des écrous, il faut seulement calculer que les têtes des écrous ne gênent pas le mouvement de la lame. C'est sur cette règle que l'on colle ou cloue le billot au ras du presse-papier. On comprend maintenant que le billot en descendant sur le volume n'en écrasera pas le dos.

La largeur du presse-papier est un empêchement pour rogner les très petits formats. En établissant une règle comme celle que nous venons d'indiquer et en y fixant un même billot, mais très étroit, on pourra facilement rogner les plus petits formats même en gouttière. Pour ces mêmes petits formats et pour être complet nous devons aussi savoir que souvent l'équerre du massiquot n'avance pas suffisamment près du presse-papier pour la rognure des gouttières. On y remédie en se fabriquant encore un billot de quelques centimètres d'épaisseur que l'on place à plat sur le plateau devant l'équerre à laquelle il n'a pas besoin d'être fixé; il forme comme un prolongement de l'équerre contre lequel on appuie très facilement les volumes que l'on rogne.

Il ne nous reste plus à nous occuper que de la rognure des cartons que l'on fait au massiquot aussi bien qu'à la presse. On s'arrange à réunir un train

de volumes auxquels on doit rogner les cartons et employer de préférence une lame un peu usée. On rogne d'abord les fonds. On peut rogner quatre cartons, mais pas plus. On les affine et on les double comme nous l'avons dit précédemment. Pour rogner le premier bout, on appuie les fonds à l'équerre en carton dont nous avons parlé pour les têtes des volumes ébarbés, si elle est trop épaisse, on emploie le billot que l'on fixe au presse-papier. Pour l'autre bout ou pour le devant on n'a plus besoin d'équerre de côté, on les appuie tout simplement à l'équerre du massiquot.

Enfin pour terminer le rabaissage des cartons après la dorure sur tranches doit se comprendre facilement. Les mesures prises sont reportées sur le dessus du carton que l'on ouvre en entier et que l'on met à plat sur le plateau. Le volume se trouve alors sur le dos, on le pousse avec le carton jusqu'à l'équerre contre laquelle on appuie celui-ci. On l'y maintient fortement pendant que l'on descend le presse-papier.

CHAPITRE VI

MONTAGE DES GARDES MARBRÉES

Les gardes marbrées montées au corps d'ouvrage se placent aux reliures soignées. Le résultat est bien supérieur au collage des gardes à la colle forte, au moment de la finissure. Les contre gardes sont collées plus à plat, et si le volume est doré sur tranches les gardes se trouvent elles-mêmes dorées et ne laissent pas apparaître un filet blanc d'un bien vilain effet.

Il y a deux manières employées dans les ateliers. On peut monter les gardes avant l'endossure après que le volume est passé en colle et sec. On soulève le cahier de fausses gardes et on colle la garde marbrée sur une largeur d'un centimètre environ, dessus la garde blanche, au ras du dos. On rabat le cahier de fausses gardes, que l'on peut fixer par un très léger filet de colle. Les gardes marbrées montées de cette façon sont contrecollées après l'endossure, lorsque les cartons sont fixés au volume, parce que c'est à ce moment seulement que l'on peut mettre le volume en presse. Pour contrecoller, on place le volume devant soi le dos à gauche, on laisse tomber le carton sur la table, on soulève les fausses gardes et les gardes marbrées et on trempe à la colle de pâte la garde blanche sur laquelle a été montée la garde marbrée, on rabat celle-ci en frottant avec la main si le format est grand. Quand quelques volumes ont été contrecollés on place une carte lisse au milieu de la garde marbrée et bien au fond du mors. On met les volumes en presse, on serre fort et on desserre de suite. On

retire les cartes lisses qu'on avait mises et on laisse sécher.

Cette façon de monter les gardes marbrées après la passure en colle est très facile, mais elle présente certains inconvénients. Quoique protégée par des fausses-gardes cousues, on peut craindre que les fonds soient endommagés au frottage des dos. D'un autre côté, si le volume est rognée, (ce qui ne se présente plus guère aujourd'hui il est vrai ou tous les volumes sont ébarbés), et si ce papier de garde marbrée est satiné on éprouve de grandes difficultés à bercer les gouttières.

Pour ces raisons, on a adopté de monter les gardes marbrées après la rognure. On place le volume sur le bord de la table le dos en dehors, on laisse tomber le carton, on soulève les fausses gardes et on peut ainsi, tenant à deux mains la garde marbrée, trempée comme il est dit plus haut, la monter jusqu'au haut du mors si l'on veut. Certains cependant, se contentent de la placer bien au fond.

Après que le contre-collage est absolument sec on ébarbe les bouts, mais en gouttière on n'ébarbe que la partie contre-collée sur la garde blanche, et on laisse un bon centimètre de papier à la partie qui devra être appliquée sur le carton à la finissure. Cette dernière recommandation est importante, car on n'en tenant pas compte, le papier qui doit remonter le mors ne serait plus assez large.

CHAPITRE VII

COUVRURE-FINISSURE
APPRÊTURE DE LA COUVRURE

Avec la rognure finit le corps d'ouvrage, deuxième partie de la reliure. Mais avant la couvrure vient l'apprêture qui a pour but de fixer définitivement la forme du dos et de lui apporter toute la solidité désirable.

Elle présente quelques opérations différentes suivant que les volumes, sont tranchefilés, cometés ou non. La première, commune à tous les genres, est la pose du signet. Cependant si les volumes ont été chez le doreur sur tranches il faut effacer quelques bavures, produites aux deux bouts par le grattoir. On place sur la table un zinc qui a servi à ébarber, on tient le volume à deux mains et on frotte le dos sur ce zinc qui forme râpe. On obtient le même résultat avec une râpe au papier de verre, mais il faut éviter d'arrondir cette partie du dos. On peut alors placer le signet.

Le signet est un petit ruban que tout le monde connaît qui sert à marquer la page où un lecteur s'est arrêté. A la demande de leurs clients, certains relieurs d'art ont supprimé le signet que l'on accuse de faire des marques sur le papier. D'autres pensent qu'il serait désavantageusement remplacé par des cartes de visite, ou commerciales, ou par des lettres quelquefois intime. Sa suppression n'étant pas encore généralisée le signet doit, pour donner le moins de

prise à la critique, être d'un tissu très mince, assez étroit et sans lisières, la couleur peut être assortie à celle de la tranchefile. C'est affaire de goût.

Le signet doit avoir la longueur du volume et le dépasser en bas de trois à quatre centimètres au moins, on laisse encore un centimètre pour le coller sur le dos en tête. Lorsque l'on n'a que quelques volumes on obtient la longueur du signet en prenant la diagonale du carton plus une épaisseur de doigt. Un volume est posé à plat sur la table, de la main gauche placée à un des angles du carton on tient le bout de la pièce de ruban. Avec la main droite on l'accroche à l'angle opposé diagonalement, cela donne une longueur, en ramenant le ruban à son point de départ cela fait deux signets; on continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait le nombre suffisant, on coupe alors les deux extrêmités.

Si on a une grande sorte du même format on met l'un sur l'autre deux volumes de grosseur moyenne, on les entoure avec le signet dans le sens de la hauteur. Chaque tour représente deux signets. Lorsqu'on a tourné le nombre voulu ou une fraction si le nombre était trop important, on maintient volumes et signets avec la main gauche et avec des ciseaux on coupe tous ces tours en haut au ras du carton de devant et en bas au ras du carton de derrière. De cette façon chaque signet a la longueur des cartons plus celle égale à l'épaisseur des deux volumes choisis. C'est à peu près juste pour des reliures ordinaires.

Dans les maisons travaillant pour la clientèle, il est d'habitude de faire une sorte de classement des volumes avant la rognure. C'est une sage précaution qui évite des erreurs, telles que de rogner un volume dont les tranches devraient rester ébarbées. Sur le plat de devant on écrit au crayon les indications facilitant le travail qui suivra. Ces marques

font connaître de suite le devant du volume et la tête par conséquent. Si on ne croyait pas utile de faire ces marques, il faudrait néanmoins indiquer le devant du volume, ne serait-ce que par une croix au crayon; on verra par la suite l'importance de cette simple opération.

Pour placer le signet on pose le volume sur la table la tête à droite le dos devant soi, avec la main droite on tient le signet par une extrémité. De la main gauche on entrouve le volume le plus au milieu possible. *Observation :* on ne doit jamais ouvrir entièrement un volume tant qu'il n'est pas achevé de couvrir on ne doit que l'entrouvrir pour les nécessités du travail. Avec l'index de la main gauche, on accroche le signet vers le milieu et on le descend plié en deux dans le volume, de cette façon il se tiendra plat jusqu'à la fin et ne dépassera pas les tranches pendant le travail. Il faut surtout éviter de placer un signet entre deux cahiers où il s'enfonce trop facilement et d'où on ne peut pas le tirer de même. Les bouts dépassant en tête sont collés sur le dos.

On couche la pile de volume, la gouttière sur la table; avec le doigt ou un petit pinceau on met de la colle à tous les bouts et on rabat le signet. C'est ici que se place la tranchefilure s'il y a lieu.

TRANCHEFILURE

La tranchefile est une chaînette en soie que l'on établit à chaque extrémité du dos, aux coiffes. Ce n'est pas un vain ornement, mais une consolidation de ces parties du volume qui fatiguent lorsqu'on le sort de la bibliothèque ou qu'on l'y remet en place.

Cependant la tranchefilure qui, autrefois se pratiquait sur tous les volumes indistinctement, quelqu'en

soit le format ou la reliure, est aujourd'hui exclusivement réservée aux travaux soignés. Pour les ouvrages demi soignés, ayant la tête on les tranches dorées ou en couleur, on substitue, une tranchefile faite au métier et montée sur un ruban que l'on colle. Quant aux reliures ordinaires on renforce les coiffes comme nous l'indiquerons à la couvrure.

La tranchefile se fait sur des petits rouleaux de papier appelés eux-mêmes tranchefiles (on les appelle maintenant des bâtonnets). Ces petits rouleaux se trouvent chez quelques fournisseurs pour relieurs, mais on peut parfaitement les fabriquer soi-même.

On coupe des bandes de papier mince d'une largeur qui varie selon l'épaisseur que doit avoir le rouleau et longues de 25 à 30 centimètres. Il faut bien s'assurer avant de couper ces bandes que le papier se roulera une fois humide, dans le sens de la largeur. On commence à rouler la bande de papier avec les mains puis on la mouille avec de l'eau de colle et on continue l'opération sur la table ou sur un carton, en se servant d'une planchette bien unie, munie d'une poignée que l'on pousse sur le rouleau commencé, toujours dans le même sens, jusqu'à ce qu'il soit bien serré. On en fait une certaine quantité d'avance, de façon à en avoir de tout prêts, lorsqu'on en a besoin.

La tranchefile se fait simple sur un seul rouleau ou sur une bande de carte un peu épaisse et dont la largeur est égale à la hauteur des chasses du volume ou double sur deux rouleaux, le plus gros touchant la tranche du volume, l'autre plus fin placé au-dessus ou à chapiteau avec trois petits rouleaux, un gros touchant à la tranche du volume, un second très fin au-dessus et un moyen au-dessus des deux autres.

On emploie de la soie floche ou du cordonnet. On peut employer du fil écru pour les tranchefiles simples

faites à des reliures imitation d'ancien, ou à des parchemins genre reliure hollandaise, dans ce dernier cas, on remplace la bande de carte, par du parchemin et on conserve quelques centimètres de chaque côté pour être passés dans la couverture.

Après avoir choisi le ou les rouleaux que l'on veut employer en proportion des chasses, on descend les cartons au ras de la tranche du bout que l'on veut tranchefiler et on met le volume dans une petite presse spéciale dite presse à tranchefiler, ou, à défaut, à l'extrémité de la presse à rogner. On place le volume la gouttière vers soi et assez penché pour que la coiffe soit facilement accessible.

Il ne faut pas trop enfoncer le volume dans la presse pour pouvoir entrer aisément l'aiguille entre les feuillets sans abîmer la tranche.

On prend deux aiguillées de soie, de couleur différentes que l'on réunit par un nœud. On enfile l'une dans une aiguille ordinaire assez longue, mais fine cependant pour ne pas faire de trop grands trous dans le dos du volume. On fait un nœud à la soie ou une boucle nouée pour la fixer à l'aiguille et l'empêcher de sortir pendant le travail.

Nous supposons deux aiguillées de soie l'une rouge, l'autre jaune, la rouge est fixée à l'aiguille, la jaune nouée au bout de la rouge et nous commençons par la tranchefile simple.

On fait pénétrer l'aiguille dans le premier cahier du volume, non auprès du dos, mais, au contraire, vers la gouttière, en prenant soin de ne pas piquer dans la tranche, et on la glisse jusqu'au fond où on l'enfonce pour lui faire traverser le dos à un bon centimètre et demi au-dessous de la coiffe, c'est pour faciliter cette partie du travail qu'il est recommandé de ne pas enfoncer le volume dans la presse. On tire l'aiguille jusqu'à faire dépasser sur le dos le nœud qui lie les

deux soies. Pour cela on est obligé de se servir d'une petite pince.

L'aiguille est assez dure à enfoncer dans le livre et on ne peut se servir du dé des couturières, aussi emploie-t-on une poussette (c'est un pion de damier en buis), que l'on appuie sur la tête de l'aiguille.

On remonte l'aiguille que l'on rentre à nouveau dans le volume et que l'on fait ressortir dans le même trou, cela forme une boucle dans laquelle avant de serrer on place le batonnet qui se trouvera maintenu dès ce moment. Pour la facilité du travail ce petit batonnet ne sera pas ajusté au mors, mais le dépassera, d'un ou deux centimètres qui seront coupés après terminaison.

Pour bien arrêter ce premier point et fixer le batonnet on entoure la boucle en passant la soie rouge entre le volume et le rouleau, de gauche à droite et on la ramène devant. On prend alors avec la main droite la soie jaune qui était restée à gauche, on tient en même temps la soie rouge avec la main gauche qui doit également tenir le batonnet en place, c'est le passage le plus difficile de l'opération; on passe la soie jaune sur la rouge, on serre ce croisement des soies, et on passe la soie jaune entre le batonnet et le volume, à droite bien entendu, la soie jaune entoure le rouleau, on l'approche le plus possible de la rouge sans cependant trop serrer. La soie jaune revenue en place on fait le croisement des deux soies comme dessus, en changeant de mains. C'est la rouge qui passe sur la jaune et qui est passée à droite entre le volume et le rouleau qui entoure celui-ci et revient à son point de départ et ce jusqu'au premier point d'arrêt. Suivant la grosseur du volume on fait un ou plusieurs points d'arrêts pour fixer solidement la tranchefile au volume. Ils se font comme pour le commencement. On enfonce l'aiguille dans le volume, on lui fait traverser

le dos et l'aiguille en remontant couvre le rouleau. La fin, à droite s'opère de même, on passe deux fois l'aiguillée à travers le dos du volume, et on noue sur le dos les deux soies ensemble.

Le point délicat dans ce travail est de maintenir le petit rouleau avec les doigts et de croiser les soies en même temps. On doit s'appliquer à bien serrer les croisements des soies qui forment les points de chaînette lequel doit être apparent sur la tranche du volume.

La tranchefile double se fait sur deux rouleaux ou batonnets de grosseurs différentes, le plus gros touche la tranche du volume, le plus mince est au-dessus. Comme pour la tranchefile simple, on enfonce l'aiguille dans le dos deux fois et on place le gros rouleau dans la boucle que l'on a réservée avant de serrer l'aiguille; on pose le second rouleau sur le premier et on passe la soie entre les deux rouleaux, on enveloppe celui de dessus, d'avant arrière, on ramène la soie par devant en la passant entre le premier rouleau et le volume et on entoure la boucle pour la serrer et maintenir un peu les deux rouleaux. On prend alors avec la main droite la soie jaune que l'on croise sur la rouge, laquelle à ce moment est tenue de la main gauche qui maintient également les deux rouleaux en place. On la passe entre le gros rouleau et le volume, puis entre les deux rouleaux. On la remonte sur le rouleau du dessus, et la maintenant avec un doigt de la main gauche, on la ramène à son point de départ en la repassant à nouveau entre les deux rouleaux. On change alors les deux aiguillées de main, on croise la soie rouge sur la jaune et on répète les mêmes mouvements.

Pour les mêmes raisons, on fait des points d'arrêts comme à la tranchefile simple et la terminaison se fait de même.

On peut varier les couleurs à son choix ou faire la tranchefile d'une couleur uniforme, ou encore à ruban, c'est-à-dire que l'on entoure les rouleaux avec la même couleur sur une certaine largeur, on prend une autre couleur pour une autre partie, etc...

Puisque nous avons tranchefilé les volumes à reliure soignée, nous allons cométer les demi-soignés. Mais avant, si les volumes sont tranches ou tête dorée, il faut les envelopper, c'est-à-dire garantir les tranches qui pourraient être tachées à la couvrure.

Quand la tête seule est dorée, on enveloppe le volume au moyen d'une bande de papier assez résistant qui a la largeur du volume et une longueur suffisante pour en faire le tour entier. On pose le volume à plat sur la table, on soulève les gardes, le faux titre et le titre qui doit rester libre afin que le doreur puisse se renseigner pour celui qu'il doit mettre au dos et on place l'enveloppe aussitôt après, à moins qu'il y ait un collage qui l'éloigne trop du fond. On retourne le volume, on soulève de ce côté la fausse garde et la première garde blanche, on rabat les deux côtés de la bande que l'on fixe l'un sur l'autre par un ou deux points de colle forte. Ce moyen est préférable à celui qui consiste à coller les deux bouts de la bande d'enveloppe sur la fausse garde de derrière. Cela emploie un peu plus de papier, il est vrai, mais on conserve le volume enveloppé jusqu'à la fin du travail. Alors qu'autrement on arrache l'enveloppe pour coller les gardes de couleur, au moment même ou on risque le plus de faire des taches aux tranches. Le papier doit être bien serré le long des tranches pour pouvoir ajuster facilement les chasses à la couvrure.

Quand le volume est doré des trois côtés, il faut garantir la tranche de gouttière comme celles des bouts. On coupe alors un papier qui aura la longueur que nous avons dite plus haut, et qui en largeur devra

couvrir la tranche et revenir sur une partie du volume. On pose le papier d'enveloppe comme pour les têtes et pour n'avoir pas des remplis de papier qui sont gênants on en abat fortement les deux angles, de façon cependant, que la partie du papier qui correspond aux coins soit un peu plus large que l'épaisseur du volume.

On rabat d'abord les deux bouts comme pour les têtes, on les colle de même l'un sur l'autre à la colle forte, puis, rentrant les angles on ramène le papier du devant que l'on colle sur les rabats des bouts. Ce moyen est préférable à celui qui consiste à rabattre d'abord le devant, puis les bouts parce que l'on n'a ainsi aucune épaisseur sur les bouts ce qui empêcherait de bien ajuster les chasses.

Pose de la comète. — La comète est une tranchefile fabriquée mécaniquement et que l'on vend au mètre chez les marchands de fournitures pour la reliure. On en trouve en coton et en soie, simple et à chapiteau. La comète imite la tranchefile à la main, mais d'un peu loin. Le point de broderie est monté sur un ruban de tissu léger, une sorte de canevas. On prend un bout de comète d'une longueur quelconque et pour en faciliter le collage sur les dos, on l'arrondit en la faisant passer sur la tranche du plioir que l'on tient dans la main droite, la broderie frottant sur le plioir. Si elle est double, dite à chapiteau, on relève ensuite le point de chaînette pour qu'il s'applique bien sur la tranche du volume. Pour cela on pose la comète sur la table, la broderie en dessus, et la tirant de la main gauche on frotte la pointe du plioir en-dessous de cette chaînette pour la soulever. Puis, on coupe la lisière qui ferait épaisseur sur le dos.

On trempe les dos vers les coiffes à la colle forte sur deux à trois centimètres. On trempe un peu gras pour que la colle traverse le tissu et le fasse mieux adhérer.

On tient le volume le dos dans la main gauche et appuyé contre la poitrine, le pouce et l'index doivent rester libres pour aider au collage. Si le volume est grand on le tient entièrement sous le bras en laissant reposer le dos sur le bord de la table. On tient la bande de comète de la main droite, on ajuste le bout au ras du mors gauche du volume en faisant reposer la chaînette sur la tranche, on appuie avec les doigts; quand elle tient un peu, on pose le volume debout, la gouttière sur la table et on coupe la comète avec des ciseaux, au ras du mors du côté droit. Comme le couteau, les ciseaux doivent être tenus toujours très propres, c'est une condition essentielle pour qu'ils coupent bien. La comète doit être coupée droit et non en biais, puisqu'elle imite la tranchefile.

COLLAGE DES PAPIERS

Que les volumes soient tranchefilés en cométés ou qu'ils aient simplement les tranches jaspées, on colle à chacun deux papiers sur le dos. Le papier à employer doit être fort et souple, le papier dit papier goudron dans lequel il rentre des effilochages de vieilles ficelles est très bon pour ce travail. Il faut rejeter les papiers des couvertures de brochure qui sont souvent chargés de plâtre et qui n'ont aucune résistance.

Quand on opère sur des sortes, on coupe des bandes de papier de la longueur exacte des dos. Une observation à retenir : quand les volumes n'ont pas de tranchefile, ni de comète, il est absolument inutile que les papiers dépassent les dos en longueur et surtout les dépassent des deux bouts. Non seulement on perd du temps à couper les bouts de papier, sans compter le risque que l'on court de couper le signet, mais

encore ils sont un obstacle à un bon collage sur les dos. On le comprendra aisément lorsque l'on saura que le papier ne peut prendre la forme ronde du dos que lorsqu'il est amolli par l'humidité de la colle.

Nous insistons sur cette observation parce que nous avons vu trop souvent des ouvriers ne pas en tenir compte.

Quand on travaille sur des unités, on coupe les papiers à mesure des besoins. On commence par les plus grands volumes du train.

On trempe les dos de quelques volumes, trois à cinq suivant le format, c'est suffisant pour que la colle fige un peu, mais ne sèche pas. On les trempe un par un, en mettant le volume au bord de la table, le dos dépassant un peu. On frotte très fortement avec le pinceau trempé dans de la colle forte claire, on retourne le volume pour pouvoir tremper jusqu'au ras des mors devant et derrière, on pose les volumes debout sur la gouttière s'ils sont de petits formats, et sur un ais s'ils sont de grands formats ou un peu gros, pour ne pas fatiguer le dos. On reprend le premier trempé que l'on place devant soi le dos au bord de la table. On applique le papier tout au bord du premier cahier et, *immédiatement*, avant de frotter, on applique sur le papier une légère couche de colle de pâte, soit avec le pinceau, soit avec le doigt. L'humidité de la colle de pâte amollit aussitôt le papier qui s'applique au dos sans aucun effort, avec quelques coups de plioir seulement. Nous répétons qu'une légère couche de colle de pâte est suffisante, mais qu'elle doit être appliquée aussitôt que le papier est posé sur le dos et non après qu'il aura été commencé de frotter. Il n'y a pas à craindre qu'il faille attendre un séchage plus ou moins long, la main passée dessus après le dernier coup de plioir et c'est sec.

Quand le volume est de petit format, on le pose sur

la gouttière, on le tient fermement par un bout avec la main gauche et c'est cette partie que l'on frotte; de cette façon, le dos ne s'applatit pas, on retourne le volume que l'on tient de la même façon pour frotter l'autre partie du dos. Si le volume est de format plus grand on le pose également sur la gouttière, mais la main gauche le tient par le milieu à cheval sur le dos. On ne frotte encore que la moitié du dos et on retourne pour frotter l'autre moitié. Et ce, afin de ne jamais laisser le dos s'affaisser. Si enfin le volume est trop gros ou trop grand, on le place sur le bord de la table et on le frotte dans cette position, mais alors c'est la moitié de l'épaisseur au lieu de la longueur que l'on frotte, on retourne le volume pour achever le travail. Si l'on doit coller un second papier, ce qui est de rigueur pour tous les volumes bien faits, on trempe à nouveau le dos à la colle forte, on pose le volume à plat, la gouttière vers soi, on replie vers le dos le papier restant en l'ajustant bien au ras du premier cahier qu'il doit couvrir exactement; on passe immédiatement de la colle de pâte et on frotte.

Le travail fini, on replie le papier restant comme dessus et on le coupe avec un couteau, puis on passe une dernière fois le plioir pour bien fixer le papier sur les premiers et derniers cahiers. Le couteau que l'on emploie doit être toujours très propre, il ne faut pas hésiter à laver la lame, et à n'y jamais laisser sécher de la colle.

Aux volumes cométés on colle toujours deux papiers. Le premier est dit entre-deux, parce qu'il va d'une comète à l'autre pour parfaire l'épaisseur de celles-ci. On le coupe donc de la longueur exacte et on ne trempe que cette partie du dos. On colle alors tous les entre-deux du train. Le second papier se colle sur toute la longueur, y compris les comètes. Dans ce cas, le papier doit être plus long et n'est coupé

que lorsqu'il est sec, néanmoins, il ne faut pas le laisser dépasser de plus d'un centimètre, parce que la partie du papier qui n'a pas été mouillée par la colle, ne s'arrondit pas à la forme du dos et est un obstacle au bon collage sur les coiffes. Il va sans dire qu'il faut également mettre un peu de colle de pâte sur le papier, aussitôt qu'il est posé sur le dos.

On colle quelques volumes suivant son habileté, quatre ou cinq au plus, quand le plioir a bien passé partout, on prend le premier collé pour appuyer la comète. On le tient avec la main gauche, le dos sur la table, la comète à appuyer à droite. On pose le bout du plioir à plat sur la comète et on l'appuie sur le papier, en commençant par le milieu pour aller par petits coups jusqu'à une des extrémités et en tournant le volume dans le même sens. On revient au centre pour appuyer de même l'autre moitié. Lorsque la comète est à chapiteau, on veille à ce que la chaînette repose sur la tranche et soit bien apparente. Quand le tout est sec, on coupe le papier dépassant avec les ciseaux au ras de la comète sans entamer celle-ci.

Les volumes tranchefilés dont les tranches doivent être enveloppées comme dessus s'apprêtent différemment suivant qu'ils sont à chapiteau ou non. Cependant, pour les uns comme pour les autres, on doit d'abord écraser les nœuds de la soie qui sont sur le dos ; pour cela on les enduit de colle de pâte et, avec un petit marteau, on les applatit sur le dos où ils s'effacent facilement. Pour ceux à tranchefile chapiteau, on avance la chaînette sur la tranche pour bien ressortir les trois rangées de points.

On pose le volume sur la gouttière et on met de la colle forte sur les tranchefiles, un peu épais, mais en veillant à ce qu'elle ne coule pas sur les tranches, puis on effiloche de la ficelle dont on prend plusieurs brins

suivant nécessité, et que l'on pose derrière la tranchefile sous la chaînette, pour bien la caler. On remet un peu de colle forte, et on pose dessus en le frottant au plioir un bout de papier mince, mais résistant qui couvre largement la tranchefile dépassant le dos en bout et sur les côtés; quand les deux bouts sont ainsi collés, on pose le volume le dos sur la table comme il est dit pour la comète et avec la pointe du plioir on appuie sur les rouleaux pour donner une forme bien ronde à l'ensemble. Lorsque le tout est bien sec, on arrache le papier mince, les coiffes sont alors aussi dures que le restant du dos, on leur colle les papiers qui, dans ce cas encore, dépassent aux deux bouts et que l'on coupe quand le tout est sec.

COUPE DES COINS

A tous les volumes qui sont couverts en peau basane, veau ou maroquin, on coupe les coins des cartons près des coiffes. Cette opération avait autrefois une grande utilité lorsque les peaux étaient épaisses et qu'on ne savait ou ne pouvait pas les parer suffisamment. L'entaille descendait alors profondément le long du dos et se faisait assez large pour faciliter l'ouverture du mors. Maintenant ce n'est plus qu'une question d'esthétique, en vue d'indiquer la charnière ou la séparation du dos et des plats. Aussi l'entaille doit-elle se borner à la hauteur de la chasse et n'être apparente qu'à l'extérieur seulement, le plat intérieur devant conserver ses angles entiers, particulièrement dans les reliures pleines qui comportent des bordures dorées.

Pour cela, on peut employer deux moyens qui donnent de bons résultats : 1° on ouvre un des cartons; on prend le volume de la main gauche par la

gouttière et on le pose le dos sur le carton ouvert, auparavant on a placé un zinc ou un vieux carton pour ne pas abîmer la table. Avec un couteau à parer ou un rabot, ou simplement une pointe coupant bien, on entaille le coin en sifflet sans atteindre l'autre face placée contre la table qui est celle intérieure; 2° mettre le volume à plat sur la table la gouttière vers soi, soulever le coin que l'on veut couper, glisser entre le carton et le volume une petite plaque de zinc ou un bout de carton et faire l'entaille, c'est le moyen le plus facile et qui ne fatigue pas le dos.

Cependant, ces observations ne sont suivies que pour les travaux soignés. Pour tout le courant on taille les coins avec les ciseaux. On dégage d'abord le volume, c'est-à-dire que l'on décolle le carton qui peut tenir aux gardes par la colle que l'on a mise sur le dos en le trempant. Pour ne pas arracher les gardes, il faut poser le volume à plat sur la table, le dos à gauche, entr'ouvrir le carton et si on sent de la résistance, placer avec la main droite un plioir dans le fond du mors et l'y bien maintenir en abaissant le carton. Après on tourne le volume le dos en dehors de la table, on l'ouvre entièrement laissant le carton tomber sur le dos, dans cette position on coupe en prenant la hauteur d'une chasse, tant en hauteur qu'en largeur.

Les coins coupés, il faut effacer toutes les aspérités existantes sur le dos ou les mors. On se sert d'une rape au papier de verre. On coupe trois bandes de carton large de 0,05 centimètres, longue d'environ 0,25 à 0,30, que l'on colle l'une sur l'autre, en prenant soin de mettre la colle sur celle du milieu qui tirera celles extérieures. On laisse sécher sous presse, si l'on peut, et de chaque côté on colle une bande de papier de verre de grain moyen.

Pour les volumes n'ayant ni comète, ni tranchefile,

il peut suffire de raper seulement les mors pour adoucir cette partie du dos. S'il y a comète ou tranchefile, il faut raper également sur la hauteur sans cependant enlever le papier comme le font trop facilement certains néophites. Le dos doit être très uni et sans épaisseur. En faisant ce travail de rapage, on nettoie les mors, c'est peu de chose si le volume a été fait proprement et qu'il n'a pas eu de colle sur le mors, sinon, il faut enlever celle-ci avec une pointe, mais sans faire de trous, le remède serait pire que le mal. Ensuite on colle les ficelles et on ajuste les chasses. Coller les ficelles, c'est surtout les applatir, ce qui est facile si on ne les a pas roulées en passant en carton. Il n'est pas du tout nécessaire de rabattre le carton et de mettre de la colle entre le carton et la ficelle, par ce moyen on met toujours trop de colle, elle s'étale dans le mors, colle sur les fausses gardes, lesquelles sont déchirées quand on ouvre le volume. Il est plus simple de mettre de la colle sur les ficelles, le volume fermé, on en laisse ainsi tremper quelques-uns. Puis, prenant le premier on le pose à plat le dos en dehors de la table, on le maintient avec la main gauche et avec le plioir on frotte très fortement sur toute la longueur du mors. La colle de pâte pénètre parfaitement la ficelle. Quand les deux côtés sont frottés on ajuste les chasses.

On tient le volume à deux mains et avec les pouces on sent si le carton de dessous dépasse le volume de chaque côté dans la même proportion, on retourne le volume avec soin et on fait de même de l'autre côté. On pose alors le volume sur le bord d'un ais, la gouttière devant soi et il suffit d'appuyer le plioir sur chaque ficelle, pour qu'elles se collent bien à plat.

Cependant, il y a des cas ou le partage des cartons dans les dépassements constituant les chasses peut ne pas être absolu. On peut envisager dans le

travail ordinaire, où l'on est souvent plus pressé qu'il ne le faudrait, que le couteau à rogner ou la lame du massiquot ont monté ou plongé et qu'un léger travers en résulte. Si on n'en tient pas compte et si, aveuglément, on partage rigoureusement les chasses, le volume quand il sera fini ne se tiendra pas debout, il penchera du côté du commencement ou du côté de la fin. Il faut, dut-on avoir des chasses irrégulières, éviter cette mauvaise attitude. On se sert pour cela d'une équerre en fer. On tient le volume dans la main gauche, la tête élevée à hauteur de l'œil, de la main droite on accroche, pourrait-on dire, une des branches de l'équerre sur les deux cartons maintenus, l'autre branche doit s'appuyer à plat sur le carton. S'il n'en est pas ainsi, c'est que les chasses sont mal ajustées ou les volumes rognés de travers.

Si le volume est trop lourd pour opérer de cette façon, on le met à plat sur une pierre à parer, ou sur une surface bien plate, et on en approche une équerre tenue debout. On obtiendra le même résultat.

Il reste une dernière opération pour effacer toutes aspérités sur les cartons. On coupe des bandes de papier quelconque, assez mince cependant, larges de la moitié du carton et un peu plus longues que le volume. On les trempe bien droit à la colle de pâte sur la moitié de leur largeur environ, suffisamment pour couvrir les deux trous que l'on a fait en passant en carton. On applique la partie collée au ras du mors, on frotte avec les mains pour qu'il n'y ait pas de plis, on met les volumes bêchevetés l'un sur l'autre, un ais dessus la pile et on laisse sécher. Quand ces papiers sont très secs on les déchire sans brusquerie, la partie collée reste seule sur le carton, on frotte avec le plioir pour adoucir la déchirure et le volume est prêt à couvrir.

Ce dernier travail est inutile si on ne passe les car-

tons qu'à un seul trou comme nous le recommandons et comme on pratique maintenant dans la plupart des ateliers. C'est le second trou percé sur une mauvaise planche à piquer, ce sont les ficelles mal collées, que l'on laisse sécher trop longtemps avant de les rebattre, qui font ces épaisseurs que l'on dissimule à peu près par le moyen que nous venons d'indiquer.

Si l'on néglige ce travail, les épaisseurs feront noircir la peau à la mise en presse surtout si le volume est poli.

Il est une autre manière de coller les ficelles employée pour les reliures pleines, particulièrement aux volumes cousus sur nerfs. Dans ce cas, la ficelle est plus épaisse qu'aux volumes cousus à la grecque. On fait dans le carton une entaille pour les y loger. On ouvre le carton dont le côté intérieur repose sur la table. Le volume est tenu droit la gouttière en haut, le dos sur le carton, dans cette position on fait de petites entailles vis-à-vis des ficelles avec une pointe. Ce n'est pas très commode à faire aussi préférons-nous le moyen très simple que nous avons vu employer par de bons relieurs, et qui consiste à faire ces entailles avec une petite lime dite queue de rat, avant de passer en carton. La trace faite au crayon pour percer le premier trou indique où il faut creuser.

LA JASPURE DES TRANCHES

La jaspure est un petit pointillé de couleur brune que l'on jette sur les tranches rognées. Cette opération se fait après que l'apprêture de la couvrure est entièrement terminée. Cependant on peut la faire avant d'ajuster les chasses et de coller les ficelles si on craint de les déranger en posant les volumes sur les bouts.

On se sert de terre d'ombre en poudre à laquelle on

peut mêler une toute petite partie de terre de Cassel pour donner un ton rougeâtre plus agréable à l'œil. On fait une pâte de la couleur que l'on mélange avec de la colle de pâte pour qu'elle se fixe au papier. Ce mélange se fait dans un plat creux en métal, non que le métal soit préférable à la terre, mais parce qu'il ne risque pas d'être cassé. On ajoute au mélange la quantité d'eau que l'on juge nécessaire pour la quantité de couleur que l'on a broyée. Les outils pour jeter la couleur sont : une petite grille à mailles fines en fil de laiton tendu sur un cadre en fer, auquel est fixé un manche assez court, une brosse pour prendre la couleur. Il y a plusieurs sortes de brosses, la brosse classique, pourrait-on dire, et dont on s'est longtemps servie est ronde avec un manche en bois, les soies en sont courtes et très dures. Cette brosse a le gros inconvénient d'user très rapidement la grille sans faire un meilleur travail. Il est préférable d'employer une brosse comme celles à faire reluire les chaussures, en soies assez longues et douces.

Dans les ateliers, on garantit la table par des cartons que l'on réserve à cet effet. Dessus ces cartons, on place les volumes debout, le dos tourné vers le bord de la table ; à chaque extrêmité de la rangée qui sera plus ou moins longue suivant la place dont on dispose, on met un gros billot en bois pour maintenir les volumes serrés et empêcher la jaspure de pénétrer à l'intérieur et de tacher les marges. On mélange le liquide avec un bâton ou un plioir et on plonge la brosse dedans. On la frotte légèrement sur la grille reposant sur le plat à jaspure pour enlever l'excédent de couleur. Quand on la juge suffisamment essorée, ce dont on peut s'assurer en essayant sur un papier blanc, on jaspe sur les tranches. Pour cela on tient le manche de la grille de la main gauche et on la place à environ dix centimètres au-dessus des volumes. Puis tenant la

brosse de la main droite on la frotte légèrement sur la grille en commençant par la gauche de la rangée. On appuie un peu plus fort à mesure que le liquide qu'elle contient s'épuise de façon à obtenir une jaspure uniforme d'un bout à l'autre. L'habileté consiste à connaître la quantité de liquide dont on a besoin, si, cependant, on n'en a pas pris assez, il est préférable d'en reprendre plutôt que de frotter trop fort ce qui use inutilement la grille. C'est pour cette même raison qu'on doit frotter la brosse par un mouvement tournant sur toutes les parties de la grille.

Quand le premier bout des volumes est jaspé, on pose la grille sur le plat et la brosse sur la grille et on tourne les volumes en les posant sur le dos pour jasper les gouttières. Dans cette position le bout déjà jaspé se trouve devant soi et sert de guide pour donner le même ton. La gouttière jaspée, on retourne à nouveau les volumes dont on place la gouttière devant soi pour jasper le dernier bout.

Si les volumes sont de formats différents, on a le soin de les mettre par grandeur, mais de façon que les plus grands ne fasse pas ombre aux plus petits.

Autrefois, dans certains ateliers on jaspait les volumes après la finissure sous prétexte que les tranches risquant d'être tachées pendant le travail, on pouvait les gratter avec une pointe ou un papier de verre pour les nettoyer. C'est là une pratique très mauvaise et qu'on ne doit certainement plus employer nulle part. D'abord parce que les ouvriers qui savent travailler ne tachent pas les tranches. Et surtout parce qu'en procédant ainsi on salit forcément la peau et les plats auxquels on ne peut pas éviter d'envoyer la jaspure ce qui ne laisse pas d'être grave, si on opère sur des couleurs claires.

La jaspure ne se fait pas au moment et chaque fois que l'on doit l'employer. On en fait une quantité en

rapport avec la contenance du plat, il suffit de couvrir celui-ci par un carton quand on a fini de s'en servir et d'ajouter un peu d'eau quand on veut l'employer à nouveau. On peut aussi la conserver dans une bouteille mise dans un endroit frais.

DES CARTES A NERFS

Nous nous sommes beaucoup étendu sur la division des nerfs au chapitre grecqure. Si l'on a bien fait les divisions, la fabrication des cartes à nerfs sera très facile. Mais il faut toujours compter avec des défaillances possibles et il serait maladroit de suivre aveuglément l'emplacement des ficelles pour poser les nerfs sur la carte. La confection des cartes à nerfs est chose délicate et ennuyeuse. On ne peut pas prendre le temps de calculer les divisions des nerfs de telle sorte que la partie de tête soit d'un quart et celle de queue de moitié plus grandes que chacun des entre-nerfs. Pour faciliter ce travail nous avons établi un tableau dont l'emploi est des plus faciles (1).

Il permet de tracer de suite des cartes de tous les formats depuis l'in-18 jusqu'à l'in-folio (fig. 44).

Lorsque l'on a un train auquel on veut faire les cartes à nerfs, on met les volumes par grandeur, réunissant en une pile ceux de même hauteur et on commence par les plus grands.

La carte à employer est la carte dite en 3 ou n° 3, celle composée de trois feuilles de papier collées l'une sur l'autre. Pour les très gros et très grands volumes qui ont des gros nerfs on peut employer la carte n° 4, mais par contre il ne faut pas employer

(1) En vente au bureau du Syndicat des Patrons relieurs, brocheurs et doreurs. Prix : 1,75 franco.

la carte en 2 même pour les volumes très minces, le collage des nerfs la fait gondoler et elle plisse facilement à la couvrure.

On coupe une bande de la hauteur des plus grands volumes, même si l'on n'en a qu'un seul. C'est un très mauvais système celui qui consiste à couper un morceau à même la carte. Sur cette bande, on fait un gros trait au crayon devant et derrière pour indiquer la tête.

On continue à tailler sur cette même bande les formats en décroissant. Les bandes de carte doivent être prises dans le sens de la largeur des feuilles qui sont du format raisin et donne une longueur de 0.50 centimètres.

C'est dans ce sens que sont taillés les nerfs dont on doit toujours avoir un assortiment dans un casier.

On ébarbe un des côtés de la bande de carte et on l'équerre, puis on pose le premier volume sur la table, sur la gouttière la tête à droite de manière à avoir le titre du volume devant soi. De la main droite on pose la bande de carte sur le dos du volume, la main gauche la fixe à deux millimètres du mors de derrière et l'y maintient tout en la courbant suivant la forme du dos. La tête de la carte doit correspondre avec la tête du volume. Avec la pointe tenue dans la main droite, on fait un point sur le devant à deux millimètres également. Ce petit espace laissé de chaque côté du dos est en prévision de l'élargissement de la carte du à l'humidité que lui communiquera la colle de pâte à la couvrure. Si l'on n'a qu'un volume on met tout d'abord un numéro en tête de la carte et le même numéro sur le plat de devant du volume, généralement dans le haut à gauche, pour qu'il soit caché par le dos en couvrant. On débite la carte tracée; en la courbant, mais sans la plier on reporte en queue la largeur que l'on a marquée en

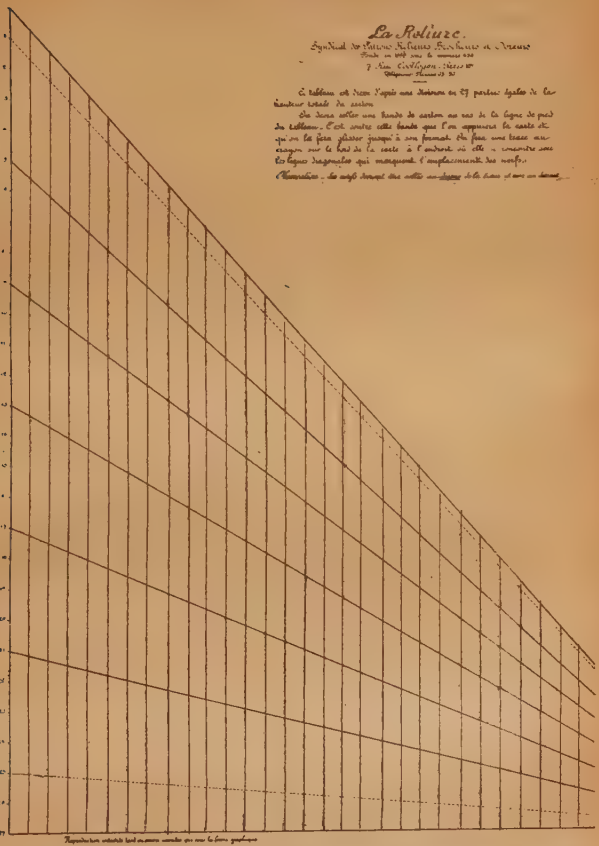


FIG. 44. — Gabarit pour la confection des cartes à nerfs, réduit à 1/4 de ses dimensions réelles.

tête et on coupe sur un zinc, avec la pointe et une règle.

On raccourcit le restant de la bande de cartes au format suivant et on continue. Quand on a plusieurs volumes du même format on ne sépare pas chaque carte. Après avoir tracée le premier volume de la sorte on porte le point marqué à l'arrière du second volume et toujours dans les mêmes conditions on trace la largeur de chacun des volumes du format. Les volumes sont placés l'un sur l'autre dans l'ordre ou ils ont été tracés, le dernier qui est dessus la pile correspond avec la dernière carte tracée. On retourne donc la carte pour lui porter en tête soit le n° 1 soit le numéro suivant ceux précédemment faits, et on met les mêmes numéros aux volumes dans le même ordre. De cette façon les piles peuvent être dérangées (ce que l'on doit éviter) les cartes pourront facilement être réunies à leurs volumes. Quand toutes les cartes des volumes composant le train ont été tracées, on trace les nerfs. On commence toujours par les plus grands formats. Pour cela on a du avoir soin dans le travail précédent de poser les cartes l'une sur l'autre sans les mêler. Qu'il s'agisse d'une unité ou d'une petite ou d'une grande bande, le moyen pour tracer la distance des nerfs est le même. On place le tableau dont nous parlons plus haut sur la table la tête à droite. Il est entendu que suivant la recommandation faite, ce tableau a été collé sur un carton et que l'on a fixé au ras de la ligne de pied la bande de carton indiquée. On place sur ce tableau la carte ou la bande de carte à tracer, la tête à droite des numéros dessus, la queue est appuyée sur la bande de carton formant pied au tableau et on la glisse jusqu'à ce que la tête rencontre la ligne diagonale du haut. On fait un point au crayon sur la carte à la jonction des cinq autres diagonales, la division est ainsi obtenue sans tâtonnements et sans compas.

Si on ne possède pas ce tableau si pratique on opère de la façon suivante. On indique en haut de la carte avec un crayon ou la pointe d'un compas la valeur d'une chasse ou deux points partant de l'extrêmité de la carte. On marque en bas une distance de ce que l'on juge devoir être la queue, c'est une question d'œil et on divise en six parties égales l'espace compris entre ces deux points. Ceux qui ne connaissent pas le dessin sont obligés de s'y reprendre à plusieurs fois avant d'obtenir une division juste, aussi s'arrêtent-ils souvent à un à peu près.

La division des nerfs a été marquée par un des moyens que nous venons d'indiquer à une extrêmité de la carte.

Si on a opéré sur une bande assez longue on ramène le bout tracé sur l'autre extrêmité sans cependant plier la carte et avec une pointe ou un poinçon très fin, on y reporte les traces des nerfs.

C'est sur ces points que l'on ajuste la règle pour tracer au crayon la ligne sur laquelle on collera les nerfs. Si la bande est très courte on fait ces traces à l'équerre. Quand c'est une carte isolée, pour un seul volume on peut se dispenser de tracer, on doit avoir l'œil assez juste pour coller les nerfs droits.

Les nerfs sont pris dans des feuilles de carton ou des feuilles de cartes dont l'épaisseur varie avec le format.

Ils sont coupés dans le sens de la largeur de la carte ce qui leur donne 0.50 centimètres de longueur. On peut les couper à la cisaille, avec un peu de pratique on arrive facilement à les débiter de largeur égale, ou à la pointe c'est fatigant et long. On peut aussi les rogner à la presse. On débite cinq bandes de cartes ou carton d'une largeur quelconque. Dans les maisons de travail courant ou l'on fait à l'avance des bandes de cartes à nerfs pour les formats les plus employés, on

enduit ces cartes d'une couche de colle forte. Quand elles sont sèches on les place l'une sur l'autre et on les fixe par une bande de papier collée à cheval sur chaque bout du paquet.

On place ce paquet de cartes dans la presse à rogner en mettant un carton derrière pour arrêter le couteau et on obtient cinq nerfs bien pareils. On peut faire de même avec le massiquot. Mais alors on en débite une certaine quantité d'avance en se servant d'une lame déjà fatiguée et prête à aller au repassage.

Le collage des nerfs peut se faire avec une règle, dans ce cas, on s'évite de tracer au crayon comme nous nous l'avons dit plus haut. On place une carte sur la table la tête en haut et les numéros en dessus, on applique la règle aux points marqués et c'est contre elle que l'on colle les nerfs. Si les nerfs ont été encollés à la colle forte, on en place cinq, les cinq qui forment une petite botte tenue encore aux extrêmités et qui, par conséquent sont bien d'égale largeur, ce qui est absolument indispensable, on les place sur un carton ou une planche réservé à cette effet et on les trempe à la colle de pâte. On en prend alors un que l'on tient par une des extrémités entre le pouce et le majeur de la main droite. On le pose au ras de la règle, la partie ayant la colle forte sur la carte; la colle forte suffisamment détrempée par la colle de pâte adhérera immédiatement. On glisse ainsi les doigts sur toute la longueur des nerfs en appuyant un peu avec l'index. La coupe des nerfs faite à la presse ou au massiquot, voire même à la pointe et à la règle, leur donne un petit biseau, c'est le côté opposé à ce biseau que l'on appuie contre la règle.

Pour retirer la règle il ne faut pas la soulever ou la tirer par en bas, elle entraînerait le nerf, qui est tenu par quelques points de colle, il faut la pousser par une de ses extrémités dans le sens de la longueur. Il est

bon de l'essuyer assez souvent. On passe le plioir sur le nerf et quand les cinq sont collés, on laisse sécher.

Si on ne se sert pas de nerfs encollés à l'avance comme nous venons de le dire, on doit les encoller à la colle forte au moment de les poser. Si on est habile on prend les cinq nerfs, on les place bien à plat à côté les uns des autres, on les maintient ainsi entre le pouce et l'index de la main gauche et on les trempe à la colle forte pas trop claire en se servant du pinceau ou plutôt du doigt qui étale mieux la colle sur cette petite surface. On recule les doigts à mesure que l'on avance dans le trempage, on étale les nerfs sur la table pour qu'ils ne collent pas l'un à l'autre, on en prend un et on pratique comme nous l'avons dit plus haut soit en l'appliquant contre la règle, ou au ras de la ligne faite crayon si on ne se sert pas de la règle. On passe le plioir avec précaution pour ne pas déplacer le nerf qui ne se colle pas aussi facilement que lorsqu'il a été amolli par la colle de pâte. Il faut aller assez vite à ce travail ou bien on est obligé de tremper les nerfs deux fois.

Une petite observation à retenir qui a son importance.

Les nerfs coupés à la cisaille tombent en arc ou en cerceau. On peut également encoller à la colle forte des bandes destinées à faire des nerfs, même si on les coupe isolément. Dans ce cas on met le côté en collé en dessus. Lorsqu'ils n'ont pas été encollés, on en assemble cinq de même largeur, on les tient tous entre les doigts de la main gauche, mais en observant de les bien placer dans le même sens et de mettre la colle sur la partie extérieure du cerceau; le collage se fera très facilement alors que trempé de l'autre côté le nerf se soulèverait et ne se collerait pas régulièrement sur toute sa longueur.

Quand les nerfs sont secs, on débite les cartes à la

cisaille. On commence toujours par les plus grands, les numéros se trouvant dessus, il est facile de les conserver dans leur ordre, ce qui abrège beaucoup le temps à passer pour les remettre dans les volumes. On appuie le bas de la bande à l'équerre de la cisaille, on la glisse sous la pédale jusqu'à ce que le point fait avec la pointe en prenant la largeur des dos rencontre la lame du bas et on coupe.

Les cisailles n'étant pas toutes construites sur un même modèle, il est difficile d'indiquer un dispositif permettant de recevoir et de placer les cartes débitées dans leur ordre de numérotation. C'est à chacun d'en trouver un donnant ce résultat qui évite de grandes pertes de temps.

La séparation des cartes à nerfs collées en bandes ne peut se faire qu'avec la cisaille on le comprend aisément. Aussi les personnes ne possédant pas cet outil doivent-elles s'y prendre différemment. Après que l'épaisseur des dos a été prise et les numéros marqués et que l'emplacement des nerfs a été tracé, enfin avant le collage des nerfs, on reporte les points marquant l'épaisseur des dos de la tête sur la queue pour cela on courbe la carte pour faire se toucher les deux extrémités en évitant de la casser et avec la pointe ou un poinçon on perce les deux parties. On redresse la carte que l'on place sur un zinc, on applique une règle au point du haut et au point du bas de la première carte et avec la pointe on fend la presque totalité de la hauteur ne laissant qu'un centimètre en haut et en bas. De cette façon toutes les cartes prises sur la bande continuent à se tenir et les nerfs peuvent être collés en ligne bien droites et bien plus rapidement que s'il fallait opérer sur chacune séparément.

Pour séparer définitivement les cartes quand les nerfs sont secs, on les échancre comme nous allons le voir et on coupe les deux extrémités les tenant en-

semble. Pour échancrer les bouts des nerfs, on pose la carte sur un zinc et avec une pointe bien coupante, on enlève l'extrémité du nerf en prenant une largeur égale à son épaisseur et en conduisant la pointe en biais jusqu'au ras de la carte. Cette largeur est suffisante pour permettre le libre jeu de la charnière du volume tout en laissant au nerf toute son épaisseur.

Il ne faut pas faire une échancrure plus longue d'abord parce que cela ne ressemblerait pas aux nerfs véritables et ensuite parce que le doreur ne pourrait pas pousser des filets ou des palettes si le volume avait le dos doré.

On fait depuis quelques années sous l'appellation de romantiques, des dos ou les nerfs sont placés de la façon la plus fantaisiste, c'est affaire au relieur d'en choisir l'emplacement.

On comprendra aisément que nous n'indiquons pas la manière de couper les cartes sans nerfs.

Les cartes échancrées peuvent se remettre dans les volumes on non, cela dépend des ateliers. Dans certains, les dos et les cartes portent le même numéro. Le travail dirigé avec méthode fait que volumes, dos et cartes se suivent bien régulièrement, ce qui est une grande avance. Dans d'autres maisons, les dos ne sont coupés qu'après.

Lorsqu'on met les cartes chacune à son volume, on la place entre le carton du devant et la fausse garde et on observe de ne pas la laisser dépasser; elle pourrait être froissée, peut-être déchirée.

COUPE DES PEAUX

Les peaux que l'on emploie en reliure sont celles de chèvres, de veau, de mouton; on emploie aussi la peau de porc.

On vend les peaux à la douzaine, lesquelles sont loties et composées de grandes, de moyennes et de petites. Depuis quelques années, tout en conservant le même mode, on leur applique le pied anglais; une douzaine contient tant de pieds que l'on multiplie par le prix du pied. Cette méthode de mesurage avait déjà été employée par la maison Petitpont en 1901. Seulement Petitpont usait du système métrique qu'il avait poussé jusque dans le lotissement des peaux, par dizaines au lieu de douzaines.

Mais cette méthode, parfaite arithmétiquement laisse à désirer à la pratique. C'est que la machine qui mesure la peau pousse jusqu'à l'extrême et fait entrer en compte tout ce que l'on fait passer sous l'aiguille de son cadran la tête et les pattes sont mesurées et... payées. Or, comme il y a pas mal de déchet, on voit que le prix du pied (puisque pied il y a) se trouve sensiblement augmenté.

Ce sont les peaux de chèvres qui fournissent les maroquins que, suivant leurs qualités, on appelle maroquin du Levant, maroquin à gros grains, ou maroquin chagrin. Les chèvres du Maroc et surtout celles du Cap, fournissent les maroquins du Cap, le grain en est très gros et très en relief. Ils sont supérieurs comme beauté et comme qualité, aussi leur prix étant très élevé, les réserve-t-on pour les plus belles reliures.

Les chèvres d'Orient et d'Europe fournissent des peaux moins charnues, mais dont certaines ont le grain large quoique moins en relief que le Cap.

Ces peaux se polissent très bien et servent aux belles reliures pleines et aux demi-reliures de luxe. On les appelle encore maroquin du Levant ou gros grains. D'autres chèvres fournissent le maroquin chagrin qu'en reliure nous appellons simplement chagrin : reliure chagrin plein, demi-reliure chagrin.

Le grain de ces peaux est beaucoup plus petit.

Au siècle dernier, jusque vers 1870, on faisait tous les livres de prières, livres de messe, etc..., en reliure chagrin plein. On recherchait alors les peaux dont le grain était le plus rond et le plus saillant et les relieurs apportaient tous leurs soins à le conserver ainsi. Depuis, la mode a changé et pour ces mêmes ouvrages on recherche au contraire les grains les plus doux que l'on écrase et que l'on polit. Les peaussiers donnent satisfaction à leur clientèle par le choix des peaux et par certaines façons les assouplissant. Ces peaux sont employées également pour les demi-reliures polies qui ont la faveur du public. Mais on emploie toujours les chagrins à petits grains pour toutes les autres demi-reliures.

La teinture des peaux ne remonte guère qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, et pendant bien longtemps on n'obtint que des teintes qui étaient souvent nuancées. La bonne teinture régulière ne date que du commencement du XIX^e^ siècle avec la maison Fauler de Choisy-le-Roy.

Mais le grain apparent tel que nous le voyons maintenant et qui nous semble si naturel est encore plus récent. Au naturel le grain des peaux de chèvres est à peine visible, on peut le constater sur des reliures du XVIII^e^ siècle. Ce n'est que vers 1830 que Thouvenin, le relieur dont nous avons déjà parlé à propos du laminoir, commença à chagriner le maroquin à la main. Jusqu'à cette époque, les relieurs portaient à l'usine des morceaux de maroquin ou on imprimait le grain à l'aide d'une planche gravée qui s'appliquait sur le cuir à une température moyenne à l'aide d'une presse. Thouvenin après avoir découpé ses couvertures trempait la chair de la peau à l'eau de colle et la roulait grain contre grain dans tous les sens. Il se servait pour ce travail de la paumelle,

c'est une planche cintrée recouverte d'un liège, une poignée de cuir fixée au dos de la planche permettait de passer la main pour la tenir et la diriger.

Il était d'usage courant autrefois et certaines maisons le font encore, de relever le grain d'une couverture après qu'elle avait été parée en l'encollant et en la roulant avec la paumelle.

Le procédé trouvé par Thouvenin a été adopté de suite par les peaussiers qui livrent depuis ce moment les peaux dont ils ont fait ressortir tout le grain qu'elles peuvent avoir.

Une peau dont l'emploi est délaissé maintenant, le veau, à fourni une longue série d'années et garni beaucoup de bibliothèques; c'est une belle matière bien lisse, mais assez difficile à employer. Le veau se tache très facilement, la moindre petite aspérité sur le carton, un grain de poussière un grumeau de colle font une saillie sous la peau que rien ne peut dissimuler. Le veau a aussi le défaut de sécher et de se casser dans les mors.

Vient ensuite le mouton, les peaussiers fabriquent des moutons mats, c'est une peau sans grain apparent, mais bien moins serrée que le veau. Comme solidité, elle ne vaut ni le veau ni le maroquin. Cependant, bien apprêtée, elle est très employée en reliure sous le nom de basane.

Les peaussiers fabriquent également du mouton avec grain de chagrin et aussi de maroquin, mais ce genre de peau n'est pas employé en reliure. Le grain ne tient pas à la couvrure et comme on ne peut pas lui faire les apprêts que l'on fait à la basane, la peau s'abîme très vite. Ce genre de mouton est réservé à la maroquinerie.

Toutes les peaux s'élargissent quand elles sont mouillées, le veau plus que la chèvre et le mouton plus que le veau. Cette particularité est à connaître

pour la couvrure et aussi pour le sens dans lequel il peut être préférable de couper les dos ou les couvertures. Cet élargissement de la peau, car on ne peut pas dire cet allongement puisque c'est dans le sens du travers qu'il s'opère, peut faciliter beaucoup la couvrure et le pincement des nerfs si la hauteur du dos concorde avec la largeur de la peau. Malheureusement, le prix très élevé de cette matière oblige à couper les morceaux dont on a besoin en faisant le moins de perte possible et souvent dans le sens le moins favorable.

Pour couper une couverture, on taille un papier, ou un carton si on a plusieurs volumes de même format, de la grandeur du volume, augmenté des remplis nécessaires. On cherche sur la peau l'endroit le plus propice. Si le format le permet, on prend la partie comprise entre l'un des flancs et la raie du dos. C'est à cet endroit que le grain est plus régulier et plus ferme et aussi où la teinte est plus uniforme.

Il est cependant une sorte de peau pour laquelle on est obligé de respecter le sens. Ce sont les peaux à grain long que l'on emploie pour les reliures romantiques. Le dos ou les couvertures que l'on coupe dans cette sorte de peau se prennent toujours la hauteur du volume dans le sens de la longueur de la peau, de façon à mettre le grain en travers du volume et non en long.

Il est d'usage que la largeur à donner aux mors soit en rapport avec l'importance de la reliure. A une demi-reliure amateur on donne une largeur égale à un tiers de la largeur du carton, à une demi-reliure de bibliothèque on donne un quart et à une demi-reliure plus ordinaire un cinquième.

Au commencement du XIX^e^ siècle les relieurs donnaient au mors une largeur égale à l'entre-nerfs de

tête, c'est dire combien ils étaient étroits. Les coins étaient dans les mêmes proportions. Les reliures n'en étaient pas moins solides, c'est affaire de mode.

Pour couper les dos, il est avantageux de se faire des séries de mandrins au moins pour les formats courants.

Pour chaque format on coupe une série de trois ou quatre mandrins en carton ayant la hauteur du volume plus les remplis des bouts (environ deux centimètres pour chaque extrémité).

Si l'on prend par exemple, le format in-12 tranches jaspées (reliure courante pour bibliothèque) auquel on donne des mors de un quart de la largeur du volume, et si l'on considère que ces volumes varient d'épaisseur entre deux et quatre centimètres, on coupera quatre cartons qui auront en largeur respectivement 0,8 centimètres, 0,9 centimètres, 10 centimètres et 12 centimètres. A chacun de ces cartons, on fera deux traits à l'encre à 0,3 centimètres de chaque bord représentant la largeur du mors. On aura ainsi quatre mandrins qui donneront la largeur exacte des dos in-12 pour les quatre épaisseurs courantes de ce format. Il ne faut pas hésiter à établir ces mandrins pour tous les formats que l'on fait couramment, et pour les différents genres de reliure dans chacun de ces formats.

Il ne faut pas croire que le temps passé à l'établissement de ces mandrins soit du temps perdu, car au prix ou est le pied anglais, on voit ce que l'on gagne en épargnant ne serait-ce qu'un centimètre sur une longueur de dos. Les petits patrons qui coupent la peau comprendront la valeur du conseil. Quand les dos sont coupés, on les met dans les volumes ou on leur met des numéros de repère, c'est affaire à chacun. Il faut toujours choisir le moyen qui fait perdre

le moins de temps et éviter tout déplacement de volumes inutile.

Des coins. — Les dimensions à donner aux coins sont en correspondance avec celles des mors. Le coin forme un triangle dont la hauteur doit être égale à la largeur du mors. Il aura donc pour le format in-12 que nous avons pris comme type plus haut, 0,56 millimètres à la base sur 0,40 millimètres de côté et 0,30 millimètres de hauteur.

Fig. 45.

On dit volontiers que les coins se trouvent dans les morceaux. Cela se peut pour un ou deux volumes d'une teinte classique et encore est-il assez difficile de trouver dans les chutes, des morceaux exempts de défauts; il faut donc tailler à même la peau. Ici encore on a grand avantage à employer des mandrins. Une bonne pratique est d'avoir un mandrin quadruple; il a la forme d'un carré de la grandeur de quatre coins plus les remplis et environ un petit centimètre pour l'ajustage sur le plat du carton. En prenant toujours l'in-12 tranches jaspées comme type, le mandrin pour quatre coins doit avoir environ 0,08 centimètres de côté.

Si on a beaucoup de coins à couper, on taille des bandes sans chercher à éviter les trous ou les défauts comme on doit le faire quand on coupe des dos. S'il s'en rencontre sur un coin on l'élimine; la perte de ce petit morceau ne vaut pas le temps que l'on aurait passé à tourner autour du trou ou du défaut.

Mais ce mandrin carré donnant quatre coins, n'empêche pas d'en avoir un simple pour profiter d'une chute le cas échéant.

Nous avons dit parlant des peaux à grains longs, que le grain devait être dans le sens de la largeur du volume. Il est de tout évidence que la peau des coins doit être placée dans le même sens. Or, la coupe de ces

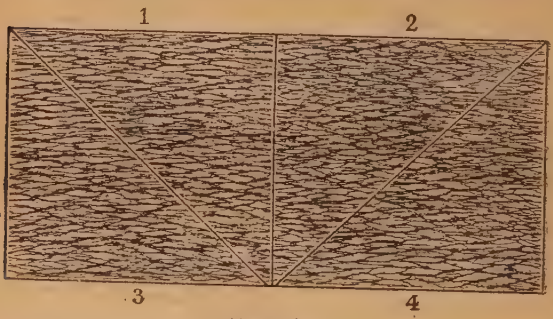


FIG. 46.

coins n'est pas sans embarrasser ceux qui n'emploient pas couramment ce genre de peaux. En prenant toujours le même format type on établit un mandrin rectangulaire ayant 0,10 à 12 centimètres de large sur 0,06 à 0,07 centimètres de haut. En le plaçant sur la peau, la largeur dans le sens de la largeur de celle-ci, on obtient quatre coins absolument appareillés, dont le grain correspond exactement avec celui des mors.

Le volume posé à plat sur la table le dos à gauche les coins 1 et 3 donneront les coins du haut tant sur le devant que sur le derrière, les nos 2 et 4 donneront ceux du bas.

PARURE

Toutes les peaux, même les moins épaisses comme le chagrin, le veau ou la basane doivent être amincies dans les parties qui seront rempliées, les bords et les coiffes des reliures pleines et aussi les bords des mors pour les demi-reliures. C'est par la parure que l'on arrive à ce résultat.

On se sert pour cela d'un couteau en acier dit couteau à parer. C'est une lame large de 4 à 5 centimètres et longue de 10 à 12, terminée par un manche très court. Beaucoup de relieurs remplacent ce couteau par un fer à rabot de même largeur. Pour ne pas fatiguer la main, on enveloppe ces lames avec des bandes de peau que l'on colle, en laissant toutefois à découvert quelques centimètres du côté du tranchant. L'affutage du tranchant doit être un peu long sans être trop fin. Chaque ouvrier lui donne la forme qui lui plait, soit très arrondi, soit au contraire très droit avec les coins seuls arrondis. D'autres font leur affutage en biais.

La qualité de la pierre sur laquelle on fait la parure n'est pas indifférente; elle doit être très lisse pour que le couteau ne gratte pas quand il vient à la toucher, et elle doit avoir cependant un grain assez dur, pour redresser le fil du couteau quand c'est nécessaire. Quand le couteau entre dans la peau et principalement quand il vient d'être affuté, le fil souvent trop faible, (dû à un affutage mal compris) se ploie et empêche le couteau de couper, si on persiste le fil se casse et peut provoquer une brèche qui nécessitera un nouvel affutage. On doit donc le redresser de suite. On retourne le couteau et on passe la partie affutée sur la pierre à parer, mais on le fait

très légèrement et seulement pour redresser le fil. Plus tard quand le coupant faiblit on frotte plus fort et on prolonge ainsi l'affutage. Les pierres lithographiques dont on se sert beaucoup ne sont pas toutes bonnes pour la parure. Elles sont en général trop douces pour redresser le fil du couteau, et certaines même se mouillent quand le temps est humide, on doit leur préférer la pierre de liais, dont le grain est plus dur. Mais celles-ci quand elles sont neuves, si polies qu'elles semblent être, usent rapidement le couteau quand il vient frotter dessus. On remédie à cet inconvénient en les repolissant, soit en frottant deux pierres l'une sur l'autre ou, si l'on n'en a qu'une en la frottant dans tous les sens avec du papier de verre, jusqu'à ce que le couteau puisse glisser dessus sans qu'on le sente gratter. On peut encore obtenir le même résultat en frottant la pierre avec un vieux couteau ou un vieux rabot. Mais alors il faut frotter dans toute la longueur de la pierre, pour ne pas faire des creux.

La pierre a environ 3 à 4 centimètres d'épaisseur, on l'encastre sur une planche au moyen de tasseaux cloués aux trois côtés. Un des grands côtés, celui qui est au bord de la table et sur lequel on travail n'a pas de tasseau, mais en revanche pour que la planche ne se déplace pas sous la poussée du couteau on cloue dessous une réglette qui l'arrêtera au bord de la table. On a avantage à employer une grande pierre sur laquelle on peut faire la couvrure.

La parure est une des opérations les plus importantes de la reliure après la rognure, une peau mal parée est une peau gâchée ce qui est une perte sèche.

Les débutants devront s'exercer sur des petites chutes de maroquin du Levant, du Cap, le plus épais possible, il en est qui a un demi-centimètre. C'est seulement après des exercices souvent répétés

que l'on a la hardiesse nécessaire pour s'attaquer à des couvertures de reliures pleines. Nombre d'ouvriers sont restés dans les travaux courants parce qu'ils n'avaient pas assez la pratique de la parure. Or, cette pratique ne s'acquierre pas en parant simplement des dos en chagrin ou en basane.

Fig. 47.

Et qu'on ne croit pas que ces exercices que nous conseillons ne soient utiles que dans le but de faire du travail soigné, on en tirera grand avantage en allant beaucoup plus vite dans le travail ordinaire.

Pour réussir il faut se placer sur un siège assez élevé et bien en face de la pierre. Le morceau de maroquin est posé sur la pierre, le grain en dessous, touchant la pierre, c'est dans la chair que l'on en-

fonce le couteau. Celui-ci est tenu dans la main droite, le pouce sur le côté gauche, les deux doigts du milieu sur la lame dont la partie affutée, le biseau, est en dessus, les doigts qui sont dessous le couteau doivent toujours resteren dehors de la pierre et ne jamais la toucher. La peau est maintenue par le pouce de la main gauche qui l'appuie sur le champ de la pierre.

On commence à parer un des bords, on pare toujours en allant de droite à gauche, la partie que l'on pare repose seule sur la pierre à 2 ou 3 centimètres au plus du bord. Le restant de la peau pend en dehors de la pierre devant le pareur, le tout est retenu par le pouce de la main gauche qui appuie fortement la peau contre la tranche de la pierre pendant le travail. Les autres doigts de la main gauche qui sont posés sur la peau ne la tiennent pas, ils servent seulement à la glisser selon les nécessités. La lame du couteau est alors posée sur la peau, par-dessus le pouce de la main gauche et entre celui-ci et les autres doigts. On commence l'action à 1 ou 2 centimètres du bord de la peau en plongeant imperceptiblement le couteau. Mais comme la peau est assez dure, la force du bras ne suffit pas. On appuie celui-ci contre le corps pour aider à faire pénétrer le couteau. On pousse celui-ci, non pas perpendiculairement au bord de la pierre, non plus en poussant de droite à gauche, ou de gauche à droite comme certains débutants ont la tendance à faire, mais droit dans l'axe du bras, qui, étant donné sa position, va en diagonale sur la pierre. Mais ce doit être le milieu du couteau qui rentre en premier et non un de ses angles. Cette pratique est à observer scrupuleusement, parce que lorsque l'on aura à parer en plein, c'est dans ce sens qu'il faudra opérer, sous peine de traverser la peau de part en part.

Lorsque dans cette position le couteau rentre dans la peau, celle-ci se trouve tendue par le fait même de l'opération entre le couteau enfoncé dans la peau et le pouce la retenant contre le bord de la pierre, les doigts doivent alors se soulever, d'abord pour éviter d'être coupés, mais aussi parce que s'ils retiennent la peau ils lui font former des sortes de plis ou godets dans lesquels le couteau peut entrer et l'endommager.

On doit surtout éviter de gratter la peau cela fatigue le grain qui se trouve poli sur la pierre. Ce n'est pas de la poussière de peau qui doit tomber sous le couteau, mais de vrais morceaux, des copeaux, dut-on, en débutant, traverser la peau, c'est le vrai moyen d'apprendre.

En parant le premier bord autour du morceau de peau, le couteau atteint la fleur; on évite de trop le frotter sur la pierre afin de ne pas l'user, pour des raisons que nous avons dites plus haut. Après que ce premier tour est paré, on recule et on pare une seconde partie de 1 à 2 centimètres en arrière. Mais ici le couteau doit s'arrêter à l'épaisseur obtenue précédemment, il ne doit pas amincir à nouveau cette partie déjà faite. En tournant ainsi tout autour du morceau de peau et en reculant chaque fois dans les mêmes proportions, on arrive à parer la peau entièrement. Si on veut la parer plus mince et on peut arriver à la fleur ainsi que cela doit être pour de la peau à mettre des pièces ou à faire de la mosaïque, on procède toujours de la même façon.

En résumé le couteau doit toujours aller de la partie épaisse vers la partie mince, et sans s'éloigner des proportions indiquées ci-dessus. Si on veut prendre trop loin, le couteau s'enfonce jusqu'à passer au travers de la peau.

Quand on s'est exercé à plusieurs reprises (cinq

ou six séances d'une heure suffisent), on est maître de son couteau et après un peu de pratique, on est beaucoup plus habile que celui qui a débuté en parant seulement les bords des dos de chagrin ou de basane.

On doit enlever constamment les parures de peau à mesure qu'on les produit; si une seule reste sous la peau que l'on pare, c'est un trou certain. On les pousse sur le côté de la pierre, c'est plus propre que de souffler dessus.

Les dos de chagrin ne se parent qu'à 1 centimètre ou deux des bords suivant l'épaisseur de la peau. C'est bien suffisant pour arriver à la fleur qu'on ne doit atteindre qu'à l'extrême bord. On allonge du double la parure sur les bouts pour les remplis, lesquels ne doivent pas avoir plus de 2 centimètres. Le biseau doit être très adouci, mais on atteint la fleur un peu plus largement pour qu'il ne subsiste aucune épaisseur entre la carte et le dos du volume, tout en conservant cependant assez de chair pour que la solidité des remplis ne soit pas compromise, et que l'on ait toute facilité à faire les coiffes.

La parure des dos en basane se fait en filant. C'est-à-dire qu'au lieu d'amincir la peau par petits morceaux, on pousse le couteau jusqu'au bout du dos, enlevant ainsi une bande sur toute la longueur.

Les veaux se parent de même, mais avec beaucoup de précautions car la peau est souvent très sèche et on risque non seulement de la couper, mais de la déchirer. Si on craint un accident, il est préférable alors de parer par petits coups, chacun d'eux couvrant le précédent.

On peut faire de même avec certains chagrins minces. La peau de chèvre est assez sèche, elle n'est pas poreuse comme la basane, et on a quelques dif-

ficultés à faire entrer le couteau. Autrefois, on roulait les bords de la peau, chair contre chair, afin de gonfler celle-ci. On obtient le même résultat en grattant la chair avec un couteau de table. On tient celui-ci de la main droite, le coupant de la lame en-dessus. On fait passer la chair de la peau entre la lame et le pouce qui appuie plus ou moins pendant qu'on le tire avec la main gauche. Suivant le sens dans lequel le dos a été coupé la peau peut gondoler, et rendre la parure plus difficile. Pour éviter cet inconvénient il ne faut pas faire glisser la peau par petites secousses, mais la tirer d'un seul coup dans toute sa longueur, quitte à recommencer plusieurs fois si on n'est pas parvenu du premier coup à soulever suffisamment la chair. Bien menée, cette opération qui facilite beaucoup la parure ne fatigue pas la peau.

Il est entendu que cette manière de filer les peaux minces n'empêche pas la parure des coiffes telle que nous l'indiquons plus haut quoique la plupart de ces peaux, veau, basane et chagrin sont, en général, assez minces pour n'en avoir pas besoin.

Les dos en maroquin ne peuvent pas se parer de la même façon, car la peau est trop épaisse, on est même souvent obligé de parer le dos en entier, car sans vouloir amincir le maroquin du Levant à l'égal du chagrin, il faut, tout au moins pour les demi-reliures, enlever assez de chair pour ne pas donner au volume un aspect lourd et disgracieux. On doit donc procéder comme nous l'avons indiqué aux débutants. On commence par un des angles du dos, celui de droite, on enfonce le couteau à un centimètre du bord, le second coup de couteau couvre un peu le premier, pour donner un biseau bien égal. On fait ainsi tout le tour du dos, si on juge nécessaire de parer le dos en plein, on reprend à

nouveau un peu en arrière pour arriver en mourant, au niveau de la première parure qu'il ne faut plus amincir. On continue ainsi jusqu'à ce que tout le dos soit aminci également. Mais souvent cette parure ne suffit pas, particulièrement pour des petits formats ou des plaquettes, il faut amincir la partie du dos et des mors pour permettre le jeu facile de la charnière. Il faut dans ce cas prendre l'épaisseur du dos du volume et la reporter au milieu du dos de peau. On marque fortement cette mesure avec une règle et le plioir. Si on a affaire à une carte à nerfs ou sans nerfs la chose est des plus faciles on la place bien au milieu du dos et on trace autour. Pour que la trace ainsi faite ne s'efface pas, et pour faciliter la parure on plie la peau sur cette trace à l'envers, fleur contre fleur et avec le couteau de table, on gratte en appuyant du côté du dos. Les mors sont ainsi bien indiqués. Pour parer on opère par petits coups et c'est alors que les doigs de la main gauche s'emploient à bien tendre la peau. C'est une opération très délicate ou le moindre faux mouvement peut causer un grave accident. Pour ce travail on doit bien connaître le sens de la peau, si on sent qu'elle prête dans le sens de la largeur du dos, le couteau doit rester dans les limites des traces faites, si au contraire, elle s'étend dans le sens de la longueur du dos on peut chevaucher sur les traces, parce qu'il faut savoir que lorsque la peau sera trempée à la colle et qu'on la tendra à la couvrure, le dos, dans le premier cas, pourra descendre sur les cartons et donner des mors creux, alors que dans le second cas au contraire, s'étendant dans le sens de la longueur, la partie amincie affleurera à peine le carton. Si la différence d'épaisseur entre la partie du dos et celle collée sur les plats *mors* restait encore trop grande on amincirait à nouveau celles-ci.

La peau épaisse donne un grain très fort, c'est là son intérêt en reliure, mais le fait d'amincir la peau n'enlève rien au grain qui conserve toute sa beauté. Par amincir il faut entendre enlever une certaine épaisseur de la peau compatible avec le format du volume et non la réduire exagérément.

La parure des coiffes doit être allongée, particulièrement sur le dos, afin que la peau qui est doublée à cet endroit ne fasse pas d'épaisseur et plus encore s'il s'agit de volumes cousus sur nerfs auxquels la peau est collée sur le dos même tout en gardant cependant suffisamment de chair à la partie de la peau qui couvrira la tranchefile, laquelle doit être égale à celle des cartons.

Les coins se parent de même et la peau doit en être réduite dans les mêmes proportions.

Quand on sait bien parer un dos de maroquin du Levant on peut parer une couverture. Suivant l'épaisseur du maroquin et le format du volume on pare plus ou moins la couverture en plein, mais on peut laisser plus de chair que l'on n'en doit laisser pour un dos, puisque la peau couvre le carton entièrement (1). On trace le volume sur la couverture pour connaître exactement le dos et les remplis. Pour le dos, on observe, exactement ce que nous venons de dire pour la demi-reliure. Quant aux remplis, on chevauche légèrement sur la trace, mais seulement pour adoucir l'angle du carton. Enfin il faut laisser assez de chair même aux parties repliées car des bordures parées trop minces manquent de solidité d'abord et donne un aspect étriqué à une reliure.

(1) Cette observation ne concerne que le maroquin du Levant. Aux couvertures en chagrin ou en veau, on n'a tout au plus qu'à amincir le dos et encore pour des plaquette ou des très petits formats seulement.

Autrefois, pour les reliures courantes, quoique en maroquin, particulièrement pour les livres de liturgie que l'on faisait en nombre, on faisait drayer la peau. Cette opération était faite par quelques specialistes qui travaillaient chez eux pour le compte des relieurs. La peau était tendue sur un cadre et au moyen d'une large lame, ils grattaient la chair et livraient la peau à l'épaisseur demandée. La peau ainsi travaillée était très assouplie, et il restait peu de choses à faire à la parure. Cette spécialite n'existe plus, ce sont les peaussiers qui fournissent les peaux ainsi assouplies.

Il existe bien une machine à scier les peaux sur leur épaisseur. Mais le sciage des peaux ne rend pas du tout les mêmes services, la peau est bien amincie, mais elle est durcie, elle est rendue *cornarde*, et le pareur rencontre de grandes difficultés pour amincir les parties à remplier.

Maintenant on emploie la machine à parer, avec laquelle un ouvrier habile obtient de très bons résultats. Seulement cette machine ne marche qu'au moteur. Son emploi est donc forcément limité aux ateliers de quelque importance.

LA COUVRURE

Pour faire la couvrure il faut beaucoup de propreté. La pierre à parer doit être lavée, les dos trempés posés sur des papiers propres, les couleurs claires doivent être séparées des nuances plus foncées, et si on a des veaux fauves ou de couleurs tendre, il faut même éviter des papiers imprimés, surtout des journaux dont l'encre fraîche se reporterait infailliblement sur ces peaux.

La couvrure ne se fait pas de la même façon pour

les reliures pleines ou pour les demi-reliures. Pour débuter il faut commencer par les demi-reliures. On opère sur plusieurs volumes à la fois et quand on le peut, on réunit de préférence les formats semblables. Si non, on commence toujours par les plus grands. On ne doit pas entreprendre plus de volume que l'on n'en peut couvrir en une heure. Dans cet espace de temps la colle ne sèche pas, il n'y a donc pas besoin de la rafraîchir en faisant les remplis et la souplesse de la peau qui est encore humide permet de mieux pincer les nerfs.

Supposons donc que nous travaillons sur quinze volumes in-12, ce n'est pas excessif, on en entreprendra moins pour commencer.

Dans certaines maisons, on numérote les dos en les coupant, et on répète le même numéro sur les volumes auxquels ils doivent appartenir. Le n° doit toujours être écrit sur le carton de devant ce qui est absolument nécessaire pour connaître la tête du volume et dans le coin de gauche près du mors; de cette façon, il sera couvert par le dos, et ne se mêlera pas aux indications que les relieurs marquent souvent sur le carton pour le doreur. Dans d'autres maisons, les dos sont placés tout parés dans les volumes de même que les cartes à nerfs. Ici encore il faut observer de mettre dos et cartes entre le carton et lagarde de devant. Quelque soit le mode employé pour placer les dos, il est prudent de les numéroter ainsi que les volumes; on ne peut jamais être assuré de ne pas être distrait ou dérangé de son travail, ou bien que la chute d'une pile ne déplace les volumes, qu'il est très facile de remettre dans leur ordre quand on a pris cette précaution. Prenons cette dernière manière de faire et voyons une pile de formats différents. La pile est dressée en pyramide les plus grands volumes en bas. On prend le volume du dessus que

l'on place à côté pour reconstituer la pile en sens inverse, en même temps on retire le dos de peau que l'on pose le coté fleur sur une planche à tremper réservé pour cet usage, ou sur un papier quelconque. On laisse la carte à nerfs ou sans nerfs dans le volume dessous le premier carton. Quand tous les volumes ont été ainsi déplacés et replacés, le plus grand se trouve dessus la nouvelle pile, de même que le plus grand dos est dessus le tas des dos à tremper.

On trempe à la colle de pâte avec un pinceau assez gros. On peut mettre plus épais de colle sur les dos basanes que sur les dos chagrin, la peau de mouton étant plus poreuse que la peau de chèvre, absorbe plus rapidement la colle, mais il ne faut pas exagérer. On n'applique pas la colle sur la peau, comme le peintre applique la couleur sur une surface murale, il faut au contraire appuyer et repasser à plusieurs reprises pour la faire bien pénétrer dans la chair de la peau. Si les dos sont de même format on peut les mettre à plat l'un sur l'autre, chair contre chair, si ce sont des formats divers, on plie le dos en deux, colle contre colle, bien entendu, et on pose tous les dos les uns sur les autres bien dans l'ordre où on les a trempés en prenant la précaution de séparer par un papier, les couleurs claires ainsi que les rouges, des autres couleurs foncées. Cette manière est même préférable si on fait du détail et que les dos ne soit pas numérotés, on risque moins de faire des mélanges et de mettre à un volume une couleur pour une autre. On retourne le paquet des dos que l'on a trempés, on prend le premier qui correspond au volume qui est sur la pile. On étale à nouveau le dos sur la planche à tremper que l'on a garni d'un papier pour ne pas risquer de tacher le dos, on repasse le pinceau, moins pour remettre de la colle que pour bien égaliser celle déjà appliquée. On place la carte,

les nerfs touchant la colle, la tête de la carte en haut, bien au milieu du dos tant en hauteur qu'en largeur. On pose le dos ainsi préparé sur le volume qu'il doit couvrir. Suivant qu'on est plus ou moins habile on peut préparer ainsi deux, trois, jusqu'à six dos, dans les petits formats, cela a l'avantage d'amollir la carte et surtout les nerfs qui prendront plus facilement la forme du dos.

Avant de placer le dos sur le volume (emboîter) on partage les chasses, si l'opération n'a pas été faite à l'apprêture de la couvrure comme nous l'avons indiqué à ce chapitre.

Il n'est pas utile de mettre de la colle sur les mors comme font beaucoup de professionnels, on en met toujours trop et il arrive alors que si la largeur de la carte se trouve correspondre au sens où elle s'allonge (car tous les papiers s'allonge dans l'un de leurs sens, et la carte est composée de quelques feuilles de papier collées les unes sur les autres) les parties collées trop largement sur les bords du dos arrêtent à ces endroits l'élargissement que provoque l'humidité. Il se produit alors des plis du plus mauvais effet particulièrement sur les gros volumes.

De plus, la colle pénètre toujours entre le carton et le mors du volume, elle salit les gardes qui sont souvent arrachées quand on ouvre le volume lorsque la couvrure est sèche; il reste de la colle à la charnière, elle fait croute et on doit la gratter à la finissure, c'est du temps passé et du travail malpropre.

Il n'y a pas à craindre que les mors soient creux comme le prétendaient certains relieurs qui, autrefois, ajoutaient encore de la colle après avoir remplié les volumes. Si on suit bien les indications que nous avons données pour la coupe des cartes et celles que nous donnons pour *l'emboîtage*, ou la couvrure des dos, les mors seront bien collés et resteront très propres.

Donc, les chasses étant bien ajustées, on tient le volume par la gouttière avec la main gauche, la tête en haut. On passe la main droite sous le dos trempé et on le tient, non dans le creux de la main, avec lequel on ne peut pas sentir la position que l'on doit lui donner sur le volume, mais avec les bouts des doigts placés aux bords de la carte et au milieu de la hauteur. On rapproche le dos du volume du dos de peau qui est trempé, la carte tenue comme nous le disons, se trouve posé en bonne place, et surtout la peau ne colle pas de suite sur les cartons, ce qui permet de descendre ou de monter la carte suivant besoin pour qu'elle soit partagée également en tête et en queue. On pose alors le volume sur la gouttière en travers devant soi, les doigts de la main droite n'ont pas cessé de tenir le volume pincé aux mors, la main gauche libérée vient se placer de même et les doigts des deux mains fixent définitivement la carte en bonne position; on allonge les doigts sur la peau pour la poser légèrement sur le carton, et on place le volume devant soi, à plat sur un papier propre. Quand on a emboîté ainsi les quelques volumes pour lesquels on avait apprêté les dos, on retourne la petite pile qu'ils forment pour prendre le premier emboîté et le serrer. On pose le volume sur la gouttière un des bouts devant soi on applique les paumes des mains sur le dos aux bords de la carte, les doigts allongés maintiennent le volume. On serre alors le dos, c'est-à-dire que l'on tire, pour la tendre, la seule partie de la peau qui couvre la carte. Si le volume est grand on part du milieu et on descend vers soi puis on le retourne pour faire l'autre moitié. Il faut modérer l'action vers les coiffes et ne pas faire abaisser la peau à cet endroit sous peine de rendre difficile l'opération du rempliage. La peau qui est sur les cartons se trouve collée tout naturel-

lement, on passe la main dessus et on s'assure qu'il n'y a pas un grumeau de colle ou une aspérité quelconque qui aurait pu se glisser et c'est tout. Il ne faut jamais tirer la peau sur cette partie du volume cela bride les mors et fatigue le grain que l'on doit conserver dans toute sa fraîcheur, on opère ainsi sur tous les volumes dont on a trempé les dos. Les volumes sont alors emboîtés et serrés; il faut les remplier. Les opérations qui précèdent ont dû être faites assez rapidement pour qu'il ne soit pas besoin de mettre à nouveau de la colle sur la peau à l'endroit des remplis, il ne faudrait pas hésiter cependant si c'était nécessaire, mais il faut alors en mettre très peu. Il y a deux manières de remplier suivant que les tranches des volumes sont enveloppées, ce qui est le cas lorsque la tête ou les tranches sont dorées ou en couleur, ou que les tranches sont simplement jaspées.

Dans le premier cas, le volume est placé le dos sur la table, les deux cartons ouverts; les tranches étant enveloppées, il se tient droit; on l'avance et on le penche vers soi en interposant un petit carton entre le dos et le bord de la table qui marquerait sur la peau.

Ce carton, que le couvreur conserve dans son tiroir, peut être recouvert de basane sur laquelle on passe l'éponge après s'en être servi. Il doit aussi être aminci en biseau sur un de ses côtés. Nous en verrons l'utilité plus loin. Autrefois, les ouvriers se servaient d'un petit coussin en peau, fortement bourré avec de la filasse, mais l'opération se fait si rapidement qu'un carton suffit bien. On maintient le volume avec sa poitrine. Dans cette position les deux mains sont libres; avec les doigts placés très près des coiffes, on éloigne légèrement les deux extrémités du haut des deux cartons, et on rabat la peau en recouvrant la carte et les deux cartons;

l'habileté consiste à ne pas toucher la tranche du volume qui serait tachée pas la colle, avec les pouces, on applique la peau sur le carton, mais sans tendre la partie qui se trouve à l'intérieur du dos qui doit dépasser suffisamment celui-ci pour permettre de faire la coiffe. On ferme le volume et on fait la même opération à l'autre bout. On referme à nouveau le volume, on le met sur la gouttière et on le pince avec les doigts à l'endroit des coiffes afin de bien loger les cartons dans les mors.

On fait alors les mors. Ce qui consiste à fixer les cartons bien droits dans la charnière et à coller la peau des remplis bien convenablement sur les cartons.

Le volume est posé à plat le dos parallèlement au bord de la table, on ouvre le carton de dessus entièrement et on l'appuie contre soi. Ici encore la sensibilité du toucher est nécessaire. Les deux pouces sont posés sur la peau rempliée qu'ils tendent sur les cartons, pendant que les deux index placés à l'intérieur des mors aident à fixer le carton à sa bonne place, si cela est utile le corps pousse le carton, de telle sorte qu'il avance imperceptiblement sur le mors du volume. Cela est nécessaire parce que la peau se retire en séchant et que sans cette précaution le carton serait en dehors du mors le lendemain matin. En sens contraire les deux index retiennent le carton si le corps le pousse trop en avant. On peut lisser parfaitement la peau de ces remplis auxquels on ne conserve pas de grain, en passant dessus la tranche du plioir, et cela aussi habilement avec la main gauche qu'avec la main droite. Lorsqu'une main manie le plioir, l'autre maintient le carton en bonne position. Et tout cela se fait rapidement sans tourner ni déplacer le volume.

Pour fermer le carton on le maintient à chaque

bout entre les pouces et index et on le descend ainsi dans le mors sans qu'il puisse se déranger. On retourne le volume et on opère de même pour le second côté.

Avant de poser le volume sur la pile on répète le mouvement que nous avons indiqué après le remplage pour assurer encore une fois les cartons dans les mors.

Si les tranches du volume n'ont pas été enveloppées on peut également employer le même moyen. Cependant les feuilles n'étant pas maintenues s'écartent à droite et à gauche, gênent les doigts pour remplier les coiffes, et en appuyant le volume contre la blouse ou le tablier salis par la colle on tache très facilement les tranches et souvent le texte.

Ce moyen est abandonné depuis longtemps et on opère de la façon suivante. On pose également le volume sur le dos, les deux cartons ouverts à plat sur la table, le bout à remplier dépassant celle-ci. On se place un peu de côté, la main gauche tient le volume par le milieu, les doigts aussi enfoncés que possible; on pose le pouce et l'index de la main droite sur les cartons près du mors pour les maintenir pendant que la main gauche par un mouvement en arrière soulève ce côté du volume, on profite de l'écartement obtenu pour remplier la peau sur les cartons et sur la carte.

Lorsque les volumes ne sont ni tranchefilés ni cométés, ce qui est généralement le cas pour les volumes tranches jaspées, et que l'on veut donner de la solidité aux coiffes, on place sur le bord de la carte un petit rouleau de papier appelé tranchefile d'une grosseur appropriée au format. Ce petit rouleau ne doit pas tenir toute la largeur de la carte, cela gênerait la fermeture du carton et aussi pour enfoncer le fil aux angles de la coiffe, avec un peu de pra-

tique on arrive très facilement à empêcher la tranchefile de couler dans le dos du volume. On peut éviter l'emploi de la tranchefile, mais les coiffes sont moins solides. Au contraire, quand on opère sur de gros volumes, on remplace la tranchefile par un nerf

FIG. 48.

presque égal à la chasse on fait également les mors comme nous avons dit plus haut.

Pour faire les coiffes aux volumes tranchefilés ou cometés, on place le volume debout sur le carton dont nous parlons plus haut, la coiffe inférieure le dépassant pour ne pas être écrasée, et la gouttière

devant soi. Avec le plioir et à petits coups on couche sur la tranchefile ou sur la comète la peau qui couvre celles-ci, elle doit être égale en largeur à l'épaisseur des cartons, ce qui est facile à obtenir si, en rempliant, on a laissé exactement ce qu'il faut de

Fig. 49.

peau. Cette partie devant être bien plate et bien droite, on peut employer pour y réussir une bande de carte assez épaisse avec laquelle on entoure le dos. On la place au ras des cartons, on la maintient avec la main gauche et on frotte sur la peau légèrement avec le plioir. On peut se servir aussi d'un petit outil, qui s'appelle un truc. Le nom en indique l'origine. C'est une petite règle longue de 10 centi-

mètres environ et de l'épaisseur d'un crayon, elle peut être en bois ou en os; un manche de brosse à dents fait parfaitement l'affaire. Avec une petite lime on entaille l'extrêmité sur une épaisseur égale à un gros carton et de la profondeur d'une petite chasse. On tient le volume le dos sur la table, le bout sur lequel on opère à droite, on place sous la coiffe le même carton biseauté dont on s'est servi pour remplier. On comprend l'utilité du biseau pour que l'arête vive ne marque pas sur la peau humide.

Le bout entaillé de ce petit outil se place sur le milieu de la coiffe, le fond touchant la peau repliée. De la main gauche on balance le volume en avant et en arrière, jusqu'à ce que la peau soit bien lisse. Par ce moyen qui est de beaucoup le plus expéditif on obtient une coiffe très droite et bien carrée. Ce même truc sert à faire de la même façon, des coiffes carrées aux gros volumes auxquels on a mis un nerf.

Le moyen est un peu différent pour les coiffes dites Lyonnaises, qui sont formées par deux petits bourrelets superposés. Lorsqu'on a placé une tranchefile dans la coiffe en rempliant, l'un des bourrelets se trouve tout fait, reste le second qui doit être au-dessus. On place le volume sur le dos comme pour les autres coiffes, le carton biseauté sert de même, avec la pointe du plioir que l'on tient tout droit comme on tient un crayon, on appuie la peau contre le premier bourrelet, au milieu, puis deux ou trois fois selon l'épaisseur du volume en penchant celui-ci alternativement devant et derrière et on termine en frottant la pointe du plioir pour faire une ligne de séparation. Le second bourrelet doit être bien marqué et s'arrêter exactement à la hauteur des chasses. On comprend maintenant pourquoi nous recommandons à la parure de ne pas trop amincir cette partie du dos ou de la couverture. Si on n'a pas mis de tranchefile

dans la coiffe on appuie de même la pointe du plioir au milieu de la peau et par petits coups répétés d'un bout à l'autre on fractionne l'épaisseur du rempli et on obtient ainsi deux bourrelets factices, mais qui présentent cependant une certaine solidité, il existe aussi des *trucs* pour faire les lyonnaises, ils diffèrent de celui que nous avons décrit en ce que sur la partie plate on laisse subsister une petite arête qui divise la peau du rempli en deux parties. Pour achever la coiffe il reste à passer le fil. La coiffe jusque-là, ressemble trop à une coiffe de registre, il faut l'arrêter, la séparer des cartons, ce sectionnement est tout le cachet de la reliure. C'est dans cette intention que l'on a coupé les coins des cartons à l'appréture de la couvrure.

Le volume est placé debout sur notre carton la coiffe inférieure un peu en dehors pour n'être pas écrasée. On se sert d'un fil solide que l'on emprunte à la couseuse. Dans les ateliers, on a l'habitude d'enrouler une des extrêmités de ce fil autour du pouce de la main gauche; ce qui n'est pas sans le meurtrir si on opère sur un grand nombre de volumes. Nous préférons l'emploi d'une bague que l'on se fabrique avec une petite bande de maroquin large d'un centimètre, on fait un trou à chacune des extrêmités; le fil est attaché à un des bouts et passe dans le trou de l'autre bout.

Ce fil garni de sa bague de peau fait partie du petit matériel du couvreur ainsi que le carton dont nous venons de voir l'utilité et rentre dans le tiroir où on le retrouvera le cas échéant. Ici encore on évite des pertes de temps à la recherche d'un bout de fil que l'on a laissé traîner.

On pose le pouce gauche auquel le fil est fixé au bord de la coiffe, le fil est placé dans le creux que forme le coin entaillé. On le passe sur la tranche du volume,

on le fait rentrer dans le même creux du côté opposé, on le maintient à cet endroit avec l'index le restant du fil est enroulé sur un des autres doigts. Les doigts placés ainsi aux angles de la coiffe maintiennent bien la peau au niveau du mors et évitent les becquets dus au plioir poussé dans le vide, et aussi des déchirures possibles sur des peaux minces ou peu solides. Il est inutile de tirer bien fort sur le fil, il suffit qu'il soit tendu. Il ne faut pas surtout le poser avant que les doigts soient en place ni tirer brusquement, on ferait plisser la peau. Le fil doit suivre la forme des coins qui sont coupés en biais, on le maintient donc entre le pouce et l'index, le plioir est tenu perpendiculairement avec la main droite on en appuie la pointe dans l'angle du mors intérieurement près de la tranchefile ou de la lyonnaise et on lui fait faire un petit mouvement de droite à gauche du coté du pouce de gauche à droite du côté de l'index de façon à ramener la peau du dos vers le coin, on forme ainsi une sorte d'S.

Par la tension du fil les cartons ont pu rentrer un peu vers la tranche, on les redresse en appuyant la pointe du plioir contre le pouce ou l'index qui tiennent le fil. On passe le plioir sur la tranche des cartons pour lisser la peau et la faire bien adhérer.

Si les doigts sont bien restés en place pendant le temps de cette opération, la coiffe est terminée et on peut s'éviter de tapoter les quatre coins des coiffes avec le plioir ce qui ne sert à rien, si ce n'est à perdre du temps. Enfin, encore pour ne pas passer du temps inutilement à monter et à démonter des piles, on pince les nerfs au volume que l'on vient de coiffer. Le fil reste attaché au pouce gauche qu'il ne gêne nullement. On place le volume sur la gouttière bien perpendiculairement au bord de la table et non en biais; on le maintient fermement avec la

main gauche placée d'abord au bout du volume pour les pincements du premier ou des deux premiers nerfs, puis à cheval sur le dos. On se met de face, la pince à nerfs tenue dans le creux de la main droite le pouce sur une des branches. Le bras

Fig. 50.

droit doit être contre le corps, c'est le poignet, un peu en dehors qui agit. Cette position du corps et du bras, qui est celle des doreurs poussant une palette, est absolument nécessaire pour pincer les nerfs droits. Certains ouvriers ont une tendance à faire monter, ou à faire baisser les nerfs en les pin-

çant, ils remédient à ce défaut en retournant le volume et en le pinçant une seconde fois. Cela double le travail sans donner toujours un bon résultat. La position du bras, du corps et de la main que nous ind quons est absolue, il faut que les débutants

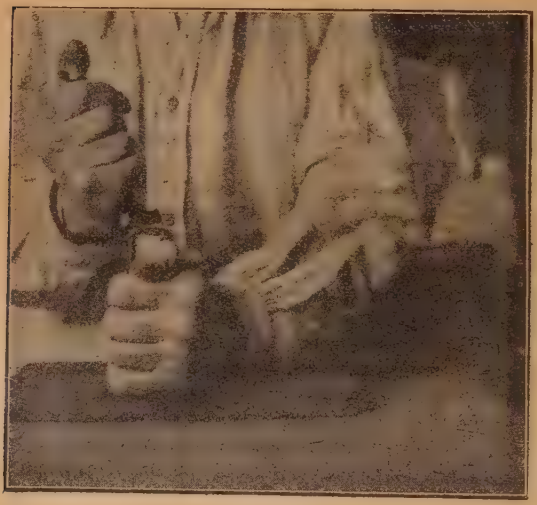


Fig. 51.

s'appliquent à l'observer, ils n'auront qu'à s'en féliciter plus tard.

On commence par le nerf du haut, on place le milieu de la pince ouverte à cheval sur le milieu du nerf on appuie jusqu'au fond et on pince, on opère de même une ou deux fois à droite autant à gauche suivant l'épaisseur du volume. Ce n'est que lorsqu'il est bien pincé par petits coups que l'on peut glisser

la pince sur toute la longeur du nerf, mais toujours et seulement avec le milieu de la pince C'est le seul moyen d'éviter d'endommager la peau. Si au contraire on se sert des extrêmités de la pince et qu'elle vienne à glisser, ce qui arrive au plus malin des débutants, elle descend le long du mors et laisse des traces ineffaçables.

Après que les nerfs sont pincés et sans quitter le volume, on le pose à plat sur la pierre le dos à gauche, de la main droite on le soulève du côté de la gouttière pendant qu'avec la paume de la main gauche on appuie fortement sur le mors, on le retourne et on fait la même opération sur l'autre mors.

Par ce moyen (qui prend bien peu de temps) on adoucit le saillant des mors et on marque bien la partie échancrée des nerfs. Cette opération faite alors que la peau est encore humide donne au volume un cachet de bien fait et l'aplomb d'une bonne reliure.

Ces dernières opérations terminées à tous les volumes du train, on lave la peau avec de l'eau fraîche bien propre, d'abord pour effacer toutes traces de colle ou de doigts, qu'on a pu y laisser, mais aussi pour répartir l'humidité produite par la colle de pâte en trempant les dos qui n'a pas atteint également toutes les parties de la fleur.

On pose les volumes sur un ais les dos entièrement en dehors en les bèchevétant. Pour les basanes on mêle un peu de colle de pâte à l'eau dont on se sert.

Si on a bien suivi les opérations, comme nous venons de les indiquer, la pile se trouve tout naturellement reconstituée les plus grands volumes en bas, les plus petits en haut. On pose un ais sur le dernier volume de la pile, c'est une précaution que l'on doit toujours prendre, dès que les volumes sont couverts, et ce pour éviter que le carton de ce dernier volume ne se cambre à l'extérieur.

Dans nombre d'ateliers de Paris on a conservé la bonne manière de faire la couvrure à deux ou même à trois. L'un, le plus jeune commence à tremper les dos, cela fait, il les retrempe et applique les cartes, le second entre alors en mouvement, il emboîte les volumes et les serre. Quand il y a un peu d'avance, il remplie, forme les coiffes selon le genre, pince les nerfs et finit la couvrure. Son aide doit alors, tremper le dos, emboîter et serrer les dos et fournir à son camarade. Si trois ouvriers sont employés, le second remplie et fait les coiffes, le premier ouvrier passe le fil, pince les nerfs et termine. Le travail peut être ainsi réglé sans qu'il y ait d'arrêts.

On voit quels avantages on retire de cette méthode. Production beaucoup plus rapide, travail mieux fait laissant plus de fraîcheur aux peaux; elle facilite l'emploi des jeunes ouvriers et même des apprentis.

Des reliures pleines.

On ne mène pas la couvrure des reliures pleines par grands trains comme on peut le faire pour les demi-reliures. Cependant, autrefois, dans le paroissien on couvrait couramment 10 in-18 à l'heure.

Lorsque la peau a été trempée convenablement un peu à l'avance et retrempée au moment de couvrir, on place la carte à l'endroit indiqué par la parure. On peut préalablement cambrer celle-ci à l'endroit des nerfs. On opère sur chacun l'un après l'autre en les tenant entre les pouces et les index avec précaution. Pour ne pas être gêné par les plats de la couverture qui, plus grands que les cartons porteraient sur la pierre sur laquelle on travaille, on les replie légèrement en dedans, sans appuyer sur le pli. On emboîte comme nous l'avons indiqué

plus haut en se servant des bouts des doigts qui fixent la carte bien en place. On serre de suite, mais c'est ici qu'il faut bien observer de ne tendre que le dos, particulièrement si la couverture a été coupée dans le sens de la largeur de la peau, car alors la partie amincie à la parure ne s'arrête pas aux mors, mais descend sur les plats ce qui donne des mors creux. Il faut au contraire, après qu'on a serré le dos, coucher la peau sur les plats en évitant tout mouvement qui puisse l'allonger dans le sens de la largeur ou dans le sens de la hauteur, de façon que les parties amincies à la parure pour les remplis, correspondent bien exactement aux bords des cartons.

On doit prendre ce soin même pour la basane quoique les remplis n'en n'aient pas été parés et particulièrement pour la basane naturelle que l'on emploie beaucoup maintenant pour la marbrer. Cette peau s'allonge considérablement, mais en séchant elle se retire entraînant le carton qu'elle cambre extérieurement. Tous les moyens employés, fer à polir, papiers collés à la colle de pâte sont impuissants à faire revenir le carton à sa bonne forme. Ces précautions observées, on remplie de suite les bords de devant des deux plats. Pour remplier les bouts on opére comme pour les demi-reliures, en prolongeant le mouvement des doigts sur toute la largeur des cartons jusqu'aux coins. Après s'être assuré que les coiffes ont la peau nécessaire, on écrase les remplis avec la tranche du plioir tant sur les bouts que sur le devant, après cette opération la peau des remplis se serre à l'endroit des coins. C'est à ce moment que l'on fait les mors comme nous l'avons indiqué pour les demi-reliures. Pour fermer les coins on ramène la peau du rempli du devant et celle du bout sur lequel on opère l'une contre l'autre au ras du carton et bien en diagonale, on pince ces deux parties réunies en tirant un peu,

de façon que la peau du plat vienne couvrir le coin du carton. On a au préalable, avant la couvrure, abattu l'extrême pointe du coin du carton, mais l'extrême pointe seulement avec un papier de verre, simplement pour que la peau ne soit pas percée; il ne s'agit pas de faire des coins ronds : (la dentelle plus ou moins composée dont on garnit les bordures intérieures des reliures pleines, forme des angles qui ne s'accordent pas avec des cartons arrondis). Avec des ciseaux, on coupe la peau au ras du carton, on fait de même à l'autre coin du carton. On pose alors le plat à même la pierre le dos vers soi en dehors pour que le carton soit bien à plat, le volume se trouve debout appuyé contre soi, la main gauche tient le carton et avec la pointe du plioir tenu dans la main droite on applati le rempli en ayant soin que l'une des deux peaux passe sous l'autre imperceptiblement, mais suffisamment cependant pour qu'on ne voit pas la chair; de cette façon il n'y a aucun rempli sur les tranches du carton. Pour de très gros volumes pour lesquels on n'a pas voulu amincir la peau afin de conserver toute la solidité, il est possible que l'on ne puisse éviter de laisser voir la chair de la peau. Dans ce cas, on la cache au moyen d'une fleur de peau collée très adroitement et que la dorure dissimule parfaitement. On redresse à nouveau, les mors, on ferme le volume, on pince les nerfs et on fait les coiffes, comme nous l'avons indiqué pour les demi-reliures. Si les nerfs sont épais et surtout si la couverture a été coupée dans le sens de la largeur de la peau, on est quelquefois obligé de pincer les nerfs une première fois aussitôt la couverture emboîtée. C'est une question de pratique et aussi en raison de la valeur de la reliure que l'on fait, on apporte évidemment plus de soins et on donne plus de temps à une reliure en maroquin qu'à une reliure en basane.

De la couvrure des toiles.

On a l'habitude d'apprendre à couvrir aux apprentis en les faisant commencer par les demi-toiles sous prétexte que ces reliures sont de moindre valeur, et que la fourniture coûte moins que la peau. C'est une erreur, car la couvrure d'un dos en toile est plus difficile à faire, et demande plus d'habileté que celle d'un dos en basane, et lorsqu'elle est manquée il n'y a pas de remède. On n'efface pas un pli fait à la toile, et on n'enlève pas une tache avec une éponge. La toile employée à la colle forte ne permet pas d'attendre. Si la carte est mal ajustée, on ne peut pas la redresser comme on peut le faire avec la peau. Il est donc préférable d'employer les apprentis à aider un ouvrier comme nous l'indiquons plus haut. On n'a pas à craindre qu'ils gâchent de la marchandise, et si quelque carte n'est pas au milieu du dos ou quelque chasse est de travers, ce n'est qu'un peu de temps à passer, bien payé par l'aide que l'on peut tirer de jeunes ouvriers.

Les dos de toile sont trempés à la colle forte, qui ne doit jamais être employée ni trop forte, c'est-à-dire trop épaisse, ni trop chaude; on doit passer le pinceau plusieurs fois en le tenant bien droit, on applique aussitôt la carte, qui est toujours une carte unie et qui, proportionnellement au format, doit être plus faible que pour la peau. Ainsi on emploiera la carte en deux pour les in-12. On ne trempe pas plus de deux ou trois dos à l'avance, on emboîte comme les peaux, mais ici plus encore que pour la peau, ce sont les doigts qui doivent sentir si la carte est bien en place. Aussitôt que l'on est assuré de la bonne position de celle-ci on enfonce les doigts bien serrés le long

des mors pour coller la toile sur les cartons, car la toile ne se serre pas comme la peau avec les paumes des mains après que quelques volumes sont emboîtés, l'opération doit être faite d'un seul coup. Le rempliage se fait également de suite, et, contrairement à la peau, on appuie la toile sur la carte complètement. La toile qui n'a pas l'épaisseur de la peau ne permet pas de faire une lyonnaise, elle se colle à plat sur la carte avec la pointe du plioir. On redresse aussi les mors de suite.

Si les volumes sont épais ou si, de grands formats, ils ont les grandes chasses, on peut craindre que les coiffes ne soient pas solides. Pour leur donner plus de résistance on double la carte aux deux bouts avant la couvrure, c'est-à-dire que l'on colle une bande de carte large d'un à deux centimètres sur la partie qui touche au volume. Mais pour que l'épaisseur de cette carte ne se voit pas extérieurement on l'amincit sur la moitié de sa largeur, ce qui est très facile en déchirant avec soin le morceau que l'on emploie.

Dans les ateliers il est d'usage de faire la couvrure dans l'après-midi pour finir avec la journée. On profite ainsi de la nuit pour la laisser sécher. Aussi la première opération du matin est-elle d'ouvrir la couvrure, quelques-uns disent dégager, ce n'est pas tout à fait la même chose. Ouvrir est une opération préliminaire, qui consiste simplement à ouvrir les cartons et à donner un fort coup de plioir à l'endroit du mors dans le but de briser la peau à cet endroit qui forme charnière. On se borne à ce travail pour le moment, afin de donner les volumes au doreur le plus tôt possible, c'est après cette opération que le patron, écrit au crayon sur chaque volume, toutes les indications sur le genre de dorure qu'il veut que l'on exécute sur le dos.

Ouvrir la couvrure est chose très facile, si celle-ci

a été faite comme nous l'avons recommandé, mais cela devient une opération délicate et longue si on a mis de la colle sur les mors. Il faut alors entrouvrir le carton avec précaution, introduire le plioir entre la fausse garde et le carton et bien appuyer sur ladite fausse garde, pendant que l'on achève d'ouvrir le carton pour empêcher, si possible, celui-ci de l'entraîner. Mais il est bien rare qu'on réussisse et on doit s'estimer bien heureux quand la fausse garde seule est arrachée, bien plus souvent les gardes elles-mêmes et aussi le premier feuillet qui suit le sont aussi; il faut évidemment les recoller de suite dans la crainte qu'elles soient froissées ou peut être perdue lorsque le doreur ouvrira le volume pour prendre connaissance du titre.

Il est vrai que l'on évite cet accident, si comme nous l'avons vu, on surjette les premiers et derniers cahiers à la couture, mais cette opération assez longue ne peut pas se faire à des reliures bon marché; c'est pourquoi nous conseillons de s'abstenir de mettre de la colle sur les mors en faisant la couvrure.

CHAPITRE VIII

FINISSURE

Pose des coins.

La finissure pourrait se faire aussitôt le volume couvert et sec. Cela se pratique dans le travail soigné particulièrement dans les maisons où la dorure se fait chez le patron relieur. Mais pour tous les travaux courant et surtout à Paris où la dorure se donne à faire au dehors, on ne commence la finissure qu'après celle-ci.

La première opération est de battre les bords des cartons. Battre les bords, c'est redresser au marteau les tranches des cartons qui ont été plus ou moins émoussées au cours des différentes opérations.

On place un des cartons à plat sur le tas à battre ou sur la platine de l'étau, voire sur la pierre à parer, si l'on ne possède ni tas ni étau. On peut battre indifféremment à l'intérieur ou à l'extérieur, il suffit que le volume soit bien soutenu avec la main gauche et que le carton repose bien à plat sur l'outil sur lequel on le bat. Les coins ont surtout souffert, on les redresse avec les doigts. On commence le battage par le haut, on donne de petits coups de marteau se chevauchant les uns sur les autres, afin de n'oublier aucune partie. Nous disons des petits coups de marteau, car il ne s'agit pas d'amincir les cartons, mais seulement d'en redresser les tranches.

Les demi-reliures se font avec ou sans coins. Les coins de peau ne sont pas utiles pour la solidité

de la reliure, sauf peut-être pour de très grands formats. Aussi, les demi-reliures à coins sont-elles considérées comme des demi-reliures de luxe ou d'amateur.

Mais il ne s'en suit pas que les demi-reliures sans coins doivent être négligées. On protège les angles des cartons qui sont avec les coiffes les parties du volume qui se fatiguent le plus. Pendant longtemps on employa le parchemin, blanc d'abord, vert ensuite. Les coins étant apparents à l'intérieur du carton (nous en verrons la raison bientôt) le parchemin vert eût l'agrément des relieurs d'autant qu'on pouvait se le procurer à assez bon compte. On trouvait chez les marchands de parchemin des coupes en bandes assez longues, qui provenaient des peaux qu'ils vendaient toutes taillées pour couvrir les registres. Mais la toile noire ayant remplacé le parchemin pour les registres, il était devenu difficile de s'en procurer, aussi l'a-t-on remplacé par un parchemin végétal, sorte de papier sulfurisé, ou par de la toile, voire même par du papier. Néanmoins, on a conservé la couleur verte par pure habitude. On avait choisi le parchemin probablement parce qu'on l'avait sous la main, et aussi sans doute le considérait-t-on comme garantissant mieux les coins. Cela est juste jusqu'à un certain point, car, si un volume tombe sur un coin garni de parchemin, il ne ploiera pas, mais cassera net comme du verre, ce qui n'arrive pas avec la toile ou le papier. Il est vrai qu'un volume ne doit pas tomber.

Quelles que soit la matière que l'on emploie pour mettre des coins on la trempe à la colle de pâte. Le parchemin se trempe beaucoup à l'avance pour être bien amoli, le parchemin végétal est enduit d'une couche de colle forte et d'une couche de colle de pâte. La toile est trempée du côté du grain qui ne

doit pas transparaître sous le papier des plats. Le morceau trempé est plié en deux, colle contre colle, avec des ciseaux on coupe des rectangles proportionnés au format du volume.

Les coins doivent être fermés dessus le carton de façon à présenter une surface unie à l'intérieur.

Le volume est placé sur la table le dos vers soi, on ouvre le carton et on place le coin à l'intérieur. Il doit présenter de ce côté une ligne droite. On le laisse dépasser à l'angle du carton à peu près l'épaisseur de celui-ci. On rabat d'abord la partie qui est sur le bout du carton; avec l'ongle on enfonce l'extrêmité à la pointe du carton et on rabat la partie du devant qui doit couvrir à peine l'autre partie. On doit appliquer complètement le coin sur les tranches du carton. Pour laisser sécher les coins et éviter qu'ils ne collent sur la fausse garde on ouvre les cartons des volumes que l'on met ainsi en pile béchevetés.

Les coins en peau demandent évidemment plus de soins. Ils sont proportionnés aux mors c'est-à-dire à la partie du dos recouvrant le plat du volume, laquelle doit avoir elle-même entre 1/3 de la largeur du carton pour les demi-reliures amateur et 1/5 pour les reliures ordinaires. Ce sont les dimensions en usage depuis longtemps, elles sont en oppositions avec celles que l'on voit aux reliures du commencement du XIX^e^ siècle. Pendant cette période on donnait aux mors une largeur égale à l'entre-nerfs de tête, les coins étaient à l'unisson. Maintenant, on préfère dépenser plus de peau et moins de papier, c'est affaire de goût ou de mode, cela n'influe en rien sur la solidité de la reliure.

Les coins ayant la forme d'un triangle la hauteur sera égale à la largeur du mors. On taille la peau à peu près juste de façon que la partie parée qui sera sur le plat (la base du triangle) couvre très peu la

ligne ou s'arrêtera le papier. Si on emploie du maroquin ou du mouton grain long, il faut observer que le grain soit comme doit l'être le dos dans le sens de la largeur du volume. Nous avons indiqué à la coupe des peaux le moyen facile d'obtenir ces coins dans le bon sens. Les coins sont parés comme nous l'avons également indiqué dans un chapitre précédent. Dans les ateliers on a une série de mandrin pour tous les formats. Ces mandrins peuvent être simplement des triangles de carton ou de zinc. On pose celui correspondant au format et on le maintient avec les doigts. Mais ils sont plus commodes à employer et ils donnent un tracé plus précis s'ils sont garnis à l'intérieur de deux bandes de carton donnant une équerre bien juste, il suffit alors d'emboiter le coin à tracer avec le mandrin choisi sans crainte qu'il dévie dans un sens ou dans l'autre.

Cependant, si on considère que suivant la reliure faite il y a trois largeurs de mors possibles pour chaque format ce qui nécessite autant de mandrin, pour tracer les coins, on arrive à établir un trop grand nombre de mandrins pour lesquels il faut un classement bien régulier si on veut trouver rapidement celui dont on a besoin à un moment donné.

Cela n'est pas impossible évidemment, mais qui ne sait que l'ordre n'est pas la vertu dominante dans les ateliers de reliure, sous prétexte d'aller vite, on ne range pas de suite l'outil dont on vient de se servir, et pour s'être épargné quelques secondes on perd de nombreuses minutes à la recherche de ce même outil quand on en a besoin.

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE ET CHAQUE CHOSE A SA PLACE est une maxime que l'on pourrait afficher dans les ateliers de reliure, mais devant laquelle bien des années passeront avant qu'elle soit observée.

Cependant si les patrons additionnaient toutes les minutes perdues, que d'heures ils trouveraient à la fin de la semaine!

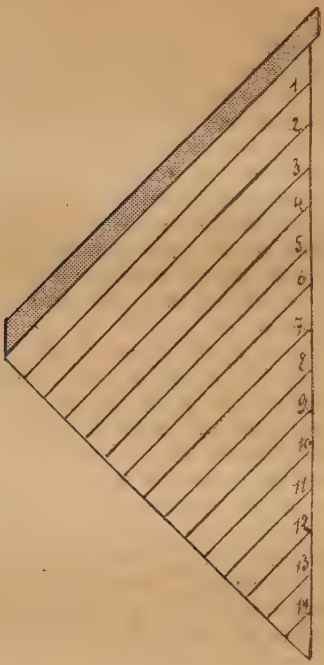


Fig. 52.

Pour en revenir aux mandrins ou gabarits pour tracer les coins, on peut les réduire au nombre de trois pour tous les formats et les diverses longueurs dont on a besoin. On taillera trois triangles en

carton un peu fort, mais surtout bien laminé, l'un aura environ huit centimètres de côté, il servira jusqu'à l'in-8, un second aura dix centimètres pour l'in-8 raisin jusqu'au petit in-4° la troisième aura douze à quatorze centimètres de côté et servira pour les in-4° jusqu'aux in-folio.

Sous un seul côté celui de droite, quand le triangle est placé la base devant soi, on colle une bande de carton assez épais d'une largeur bien régulière qui fera équerre. Sur le mandrin ainsi préparé on trace une série de lignes espacées d'un demi-centimètre, et parallèles au côté équerré. On les numérote comme nous l'indiquons, mais ces numéros ne sont point des mesures mais seulement des points de repère (1).

Dans notre modèle en carton les numéros ne partent que de la seconde ligne; la première qui couvre l'équerre se trouvant en dehors du volume fausserait le centre du gabarit. C'est pour le rétablir en son milieu que le sommet du triangle est tronqué.

Pour l'emploi du mandrin ou gabarit, nous supposons travailler sur un volume in-12 demi-reliure amateur, ayant 19 ½ de hauteur sur 12 ½ de largeur; le mors aura donc le tiers, soit 4 ½ (2).

On place le mandrin sur le mors du volume qui

(1) La maison Rougier et Plé établit ces gabarits gradués en zinc fort, la ligne de droite est coudée et forme équerre.

(2) Cette proportion du mors au tiers de la largeur du volume avec les coins conformes est le grand maximum de ce que l'on doit donner de peau à une demi-reliure. Lorsqu'on a commencé ce genre amateur, il y a une soixantaine d'années tout au plus, certains clients exigeaient des mors tellement larges que les coins les rejoignaient presque en haut et en bas; en dépensant beaucoup de peau ils pensaient faire plus riche, c'était seulement très laid. Le bon goût a eu heureusement raison de ces lubies.

a été tracé, le sommet du triangle touchant la charnière; la ligne numérotée qui s'arrête à la trace du mors donne exactement la largeur que doivent avoir les coins, dans l'espèce c'est la ligne **n° 10.**

On place alors le volume sur la table, la gouttière devant soi, on pose le mandrin en l'équerrant sur la tranche du carton côté gauche, on le glisse jusqu'à ce que la ligne n° 10 affleure le devant du carton, on maintient le mandrin en place et on trace avec la pointe du plioir. On tourne ensuite le volume en mettant le dos à droite, on appuie l'équerre au bord du devant du second coin et on trace de même.

On comprend aisément qu'un même mandrin peut servir pour plusieurs formats et pour des mors de largeurs différentes.

Avant de coller les coins, on fait une trace au crayon sur le carton avec le mandrin, la peau parée convenablement se pose, non au ras de cette trace, mais la couvrant légèrement pour n'avoir que très peu de peau à enlever quand on l'élaguera ou la parera avant de coller les plats.

Avant de placer les coins de peau on adoucit l'extrême pointe de l'angle du carton avec le papier de verre et seulement pour éviter de percer la peau au rempli comme nous l'allons voir. Mais entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'arrondir les coins; un livre n'est pas un agenda ou un carnet de poche.

Les coins trempés à la colle de pâte un peu à l'avance et retrempés au moment de la pose sont mis en place où on opère les remplis du côté et du devant en serrant bien la tranche du carton. On pose alors le carton sur la table, ou préférablement sur la pierre à parer, le volume en dehors dressé contre soi. Avec le tranchant du plioir on tire et on écrase fortement la peau des remplis sans crainte d'en effacer le grain.

On rapproche la peau des deux remplis bout et devant à la pointe du coin. Ces deux parties collées l'une sur l'autre sont tirées en dedans et recouvrent ainsi la tranche du carton à cet endroit (on voit ici l'utilité d'adoucir la pointe à l'angle du carton). Avec des ciseaux on coupe la peau au ras du carton et avec le plioir, en tirant vers l'intérieur, on la colle bien à plat, en ayant soin de couvrir si c'est nécessaire, la partie qui montre un peu de la chair. Le travail doit être fait assez rapidement pour n'avoir pas besoin de rafraîchir la colle. On passe le plioir sur les tranches du carton; on lave à l'eau claire comme pour la couvrure et on laisse sécher.

Élagage ou parure des mors et des coins.

Il faut alors tracer les mors et les coins de peau, s'il y en a pour marquer l'emplacement des plats et aussi pour amincir au couteau les parties de peau que recouvrira le papier marbré. Cela s'appelle élaguer.

La largeur à donner aux mors est en proportion de la qualité de la reliure et varie comme nous l'avons vu entre le 1/3 de la largeur du carton pour les demi-reliures soignées et 1/4 ou 1/5 pour les demi-reliures ordinaires. On marque avec un compas la largeur que l'on veut donner aux mors, en se basant sur la partie la plus étroite de la peau. On reporte cette mesure aux deux extrémités du mors de chaque plat, et avec une règle et la pointe d'un plioir on fait un trait qui servira pour la parure et contre lequel on appliquera le plat en papier. Si on opère sur des volumes tomés, on donne une même largeur de mors à tous les volumes composant l'ouvrage. Lorsqu'on opère sur des sortes, on peut se servir d'un traçoir, c'est une règle carrée d'un centimètre d'épaisseur envi-

ron, et de 0,40 de longueur, qui est coudée à une de ses extrémités; une pointe mobile que l'on arrête au moyen d'une vis, glisse dans toute la longueur. Ce traçoir que l'on appelle aussi compas allemand, est sous une autre forme le trusquin du menuisier.

Fig. 53.

L'extrémité coudée s'applique à cheval sur le devant du carton et la pointe est fixée à la hauteur voulue. Dans cette position on glisse la règle de haut en bas ou de bas en haut et la pointe fait une trace sur la peau. On évite ainsi, de pointer le compas à chaque bout du mors, de placer et d'ajuster la

règle et de tracer avec le plioir. Quatre mouvements sont supprimés.

Si le volume a des coins il n'est pas très commode de se servir du traçoir, l'épaisseur de la peau sur la tranche de devant des cartons est un obstacle à ce que la trace soit droite. Si on a peu de volumes, on se sert du compas et on emploie les mandrins pour

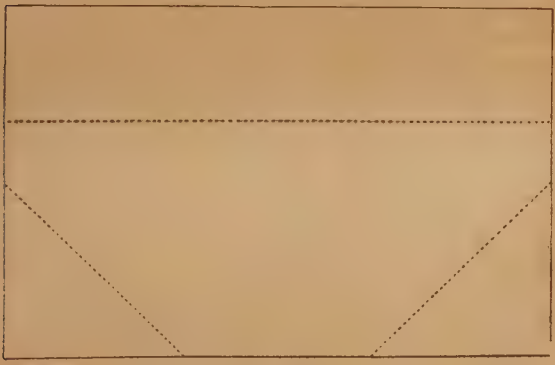


Fig. 54.

tracer les coins, mais lorsqu'on opère sur une sorte, on fait un mandrin qui servira pour tracer mors et coins d'un même coup. C'est un carton que l'on coupe de la largeur que l'on emploierait à tracer le mors au compas et de la hauteur exacte des volumes. On trace deux coins sur ce carton et on les coupe, soit à la pointe, soit à la cisaille. On place le mandrin sur le volume à tracer en l'ajustant très exactement au ras du carton tant devant que sur les bouts, et, le maintenant avec la main gauche, on trace le mors et les coins sans le déplacer. Il est prudent de faire

une remarque sur une des faces du carton, celle qui sera toujours dessus. Après avoir tracé on enlève, élague, les parties de la peau qui seront recouvertes par le papier, de façon à avoir sous celui-ci une surface bien unie et bien droite aussi peu visible que possible. La coupe se fait en sifflet et non à vif. On peut se servir de quelque outil tranchant que ce soit couteau à parer, pointe, couteau allemand ou tranchet de cordonnier. Ce dernier outil est particulièrement expéditif et donne d'excellents résultats. On le tient dans la main droite, le pouce posé à plat sur la lame. On avance plus ou moins la partie tranchante de façon que les doigts repliés en-dessous puissent s'appuyer au dos du volume. Celui-ci est placé sur la table devant soi le dos à droite, s'il est mince et ne permet pas le libre jeu de la main, on le place sur d'autres volumes ou sur quelques ais. On commence par le haut du volume, on entame la peau une ligne au-dessous du trait qui doit subsister pour pouvoir placer le plat bien régulièrement et on glisse en descendant jusqu'au bas du volume. Les doigts frôlant le dos, maintiennent le tranchet à la distance voulue, d'une façon tellement précise que l'on pourrait se dispenser de tracer les mors. Si le dos a été bien paréet s'il a été partagé régulièrement à la couvrure, il y a bien peu de chose à enlever. Mais si la bande de peau est trop large, et par conséquent assez épaisse, il ne faut pas chercher à l'enlever en une seule fois, on y revient autant que c'est nécessaire, jusqu'à ce qu'on ait atteint le carton, sans cependant l'entamer. On opère pareillement sur les coins de peau. Il faut en plus parer la peau des dos et des coins sur les tranches des cartons, mais, en ce qui concerne les coins particulièrement, on doit se méfier et ne pas parer au dessous du trait. On pare encore la partie des coins qui, à l'intérieur des cartons, forme une pointe. Enfin il

faut dégager le volume et nettoyer l'intérieur des cartons en enlevant toutes les parties de peau qui excède une double chasse, cela ne nuit en rien à la solidité de la reliure, mais cela donne un aspect

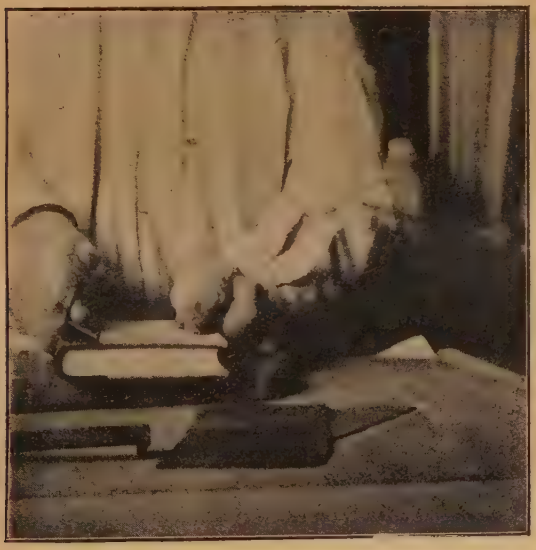


Fig. 55.

agréable à cette partie du volume que recouvre la garde en papier. Il va s'en dire que l'on opère en parant, comme on l'a fait pour le dessus et les tranches. Pour bien dégager les mors de la peau des remplis du dos qui est toujours trop large, on pare sur le carton à la largeur que nous venons de dire; mais dès que la lame a atteint le carton on saisit le petit

morceau de peau avec la main gauche et on le soulève en le tirant un peu pour permettre de continuer la coupe de la peau jusqu'au fond du mors. Cela est très important, pour ne pas laisser dans le mors une petite partie de peau qui, n'étant pas collée est une cause de déchirure du papier de la garde. Les coins en parchemin sont également aminci au couteau, quant aux coins de toile ou de papier, il suffit de régulariser leur forme qui doit être celle d'un petit triangle.

Ces derniers coins, parchemin ou toile sont en plus battus au marteau sur le tas de fer, pour effacer totalement leur épaisseur qui ne doit pas apparaître sous le plat papier. Mais il faut éviter de déformer les coins par des coups trop forts. Dans le travail ordinaire, on ferme les coins en dedans, et on se contente de les enfoncer au marteau, on s'évite ainsi de les amincir au couteau. Il reste à gratter avec une pointe la colle qui peut se trouver dans les mors, on gratte également le papier qui a servi à affiner. Il n'a plus sa raison d'être, le carton ne pouvant plus s'émousser. Mais tous ces grattages se font sans jamais atteindre le carton qui doit rester absolument carré.

Pendant tout le cours de ces opérations, le volume est fermé et ouvert maintes fois. Chaque fois qu'on ouvre un des cartons on appuie fortement avec le plioir cela brise le mors et lui donne de la souplesse.

Toutes ces façons très minutieuses se font rapidement et proprement si on se sert d'une lame bien tranchante. Pour les demi-reliures soignées, celles à coins particulièrement, on passe le fer à polir un peu chaud sur les remplis de la peau.

Demi-reliures avec plats en toile.

Ce genre de demi-reliure ne se fait plus guère par unités. On relie ainsi les dictionnaires quelques ouvrages de science en grands formats, et des livres de prix ce qui permet de dorer un écusson et une inscription sur le plat.

La différence consiste en ce que le mors de peau est beaucoup plus étroit. On est guidé par la largeur du passe-partout ou de la plaque qui sera gauffré au balancier dont le cadre extérieur doit cacher la jointure de la peau et de la toile. A ces demi-reliures on ne met pas de coins la toile constituant une garniture suffisante.

Coupe et pose des plats.

Le papier employé est marbré et toutes les fantaisies ont cours maintenant. Il se vend en format raisin 60 × 50. Le nombre des plats à tirer dans une feuille est en raison du format. On tirera 12 plats in-12, 8 plats in-8 carré, mais on n'aura que 6 plats in-8 raisin. On en peut avoir 5 pour les in-8 jésus; une bande de 3 et une bande de 2; 4 pour l'in-4° carré et 3 seulement pour l'in-4° raisin; cependant les coupes en 3 et en 5 ne peuvent pas se faire si le papier a un sens, tels certains papiers anciens, agate, coulé, ou peigne, etc... On doit toujours couper une bande du format que l'on a à faire, n'eut-on qu'un seul volume les parties restantes se rangent plus proprement et sont plus tard d'un emploi plus facile. Les plats sont coupés en hauteur et en largeur en laissant des remplis égaux à ceux qui ont été laissés à la peau, c'est-à-dire de deux chasses au

plus. Ces remplis de la peau et des papiers ne peuvent pas se dissimuler, aussi doivent-ils laisser apparaître des lignes droites et égales des trois côtés. Pour les volumes ayant des coins en peau, la taille des plats est assez délicate. Si on opère sur une sorte, on emploie le mandrin dont on s'est servi pour tracer les mors et les coins. On débite les plats à la grandeur voulue à la cisaille ou au massiquot si on a des sortes. La coupe avec ces outils, se fait la partie marbrée dessus, certains papiers un peu fort, laissant paraître un filet blanc, si la coupe se fait à l'envers du papier. Pour le détail on débite les plats au plioir tout simplement, mais en ayant soin également de mettre les parties marbrées de chaque plat en dessus, parce que deux plats coupés de côtés différents, peuvent ne pas retomber parfaitement dans les traces faites par le mandrin. On place une poignée de plats sur une plaque de zinc. Avec une règle plate et une pointe on coupe le fond, on pose alors le mandrin au ras de ce fond, dans le même sens ou on l'a placé pour tracer les mors et les coins. Appuyant bien de la main gauche sur la poignée de papier qui, quelquefois est glissant, on entaille les rembords aux quatre angles du mandrin; ces entailles doivent se faire, sur les côtés parallèlement et sur le devant perpendiculairement au fond du plat et non en diagonale comme on le fait dans beaucoup d'ateliers. Un peu d'observation suffit pour voir que le papier étant droit au rempli du coté du mors, il est logique qu'il soit droit également aux remplis des coins et que c'est un non sens de les couper en pointes.

Quand on opère sur des volumes détachés on est obligé de tailler les plats un à un. On pose le plat au ras de la trace des mors, on le maintient avec l'envers de la main gauche pour retourner l'angle du

plat au niveau de la trace du coin droit, on appuie le pli formé et on pince fortement le papier sur la tranche du carton pour indiquer le point de départ de la coupe, on opère de même du côté gauche en appuyant cette fois avec la main droite, puis avec la pointe et une règle on fait les entailles comme plus haut. On numérote le plat et le carton pour être certain de retomber exactement dans les traces correspondantes. Reste à poser les plats; on les trempe d'abord. *Tremper*, c'est enduire l'envers d'un papier à la colle forte. La colle à employer doit être très claire, c'est-à-dire très liquide, les bonnes qualités de colle permettent d'obtenir ce résultat tout en collant très bien. Elle ne doit pas être trop chaude. On a avantage à se servir d'un pinceau un peu gros. Il doit être toujours dans la colle quand on ne s'en sert pas pour que les soies conservent leur souplesse. Au moment de l'employer on essuie la virole de cuivre et la partie liée sur la traverse de la jatte et non sur les bords, et on laisse dans les soies la quantité de colle que l'on pense nécessaire pour tremper un plat.

Les plats sont placés sur un papier quelconque assez grand pour garantir la table. Dans les ateliers on se sert d'une plaque de zinc ou d'une planche ce qui permet de récupérer la colle avec un grattoir et de la remettre dans la jatte.

Les papiers mats que l'on emploie maintenant, glissent peu; ils sont bien plus faciles à tremper que les papiers glacés que l'on employait avant la guerre. Néanmoins, on doit mesurer à son habileté la quantité de plats à mettre sur la planche à tremper. On commence toujours par les plus grands volumes pour n'avoir pas à garnir de papier la planche à tremper. La poignée de plats se pose en travers devant soi. Avec la main gauche on appuie

fortement sur l'extrémité gauche des plats. Le pinceau contenant de la colle en quantité suffisante est tenu à pleine main, on applique la colle avec le bout du pinceau tenu bien droit et non avec les côtés. Les coups de pinceau doivent commencer à peu de distance des doigts de la main gauche, aller jusqu'à l'extrémité opposée, en sortant, c'est-à-dire en allant au delà du plat. Il ne faut jamais s'arrêter à mi-chemin, parce qu'en relevant le pinceau, on relèverait le plat avec et le coup de pinceau suivant aurait grande chance de le tacher. Il faut également sortir sur les côtés sinon la colle glisse entre les plats et les tache. Les coups de pinceau doivent donc être donnés en ligne droite dans le sens de la longueur des plats au milieu et en biais en allant vers les bords. Il faut toujours repasser deux fois et même trois fois au même endroit pour éviter des épaisseurs, ou des manques de colle. Cette première partie du plat trempée, et on doit la prendre aussi grande que possible, on déplace la main gauche et on la ramène à droite pour tremper le restant du plat. Mais on ne retire la main gauche qu'après avoir posé le pinceau sur les plats, afin d'empêcher tout déplacement du papier. On pose alors deux doigts, l'index et le majeur, jamais le pouce sur la partie trempée et on achève de tremper la partie restante. On comprend que pour faciliter la tâche il est utile de réduire cette partie le plus possible en couvrant de colle au début la plus grande partie du plat. Pour tremper cette seconde partie du plat, le bras gauche s'approche du corps pour laisser le champ libre au bras droit.

Ce travail de tremper qui est considéré comme une fonction subalterne et qui est presque toujours confiée à des apprentis est cependant la plus difficile de la finissure. Il existe depuis quelques années une machine à tremper qui est très pratique et fait un

travail très propre. Son emploi est fort apprécié par tous les relieurs. grands et petits, qui en font usage.

A l'atelier, on doit organiser la finissure à trois; l'un trempe, l'autre applique les deux plats et coupe les coins, le troisième remplie. Le travail se fait beaucoup plus vite. Deux ouvriers ou ouvrières, car les femmes sont très aptes à ce travail, suffisent si on emploie la machine à tremper. Si on travaille seul et suivant son habileté on peut tremper un ou deux plats à l'avance, en tremper plus serait dangereux, la colle forte séchant très rapidement. On place le volume devant soi, la gouttière vers le bord de la table, on prend le plat entre le pouce et l'index de chaque main, l'index du côté collé, mais au milieu de la largeur du plat et non vers le bord. On le tient ainsi bien tendu et on le pose sur le carton sans l'appuyer. A ce moment il existe une couche d'air entre le carton et le plat qui permet de glisser celui-ci dans tous les sens jusqu'à sa mise en place définitive. Si on appuie quelque peu ou si on soulève le plat il collera aussitôt sur un point quelconque et le travail sera beaucoup plus difficile à exécuter.

Le plat bien en place on maintient volume et plat avec la main gauche et on étale le plat avec la main droite en partant du milieu et allant à l'extrémité. Ce côté appliqué on fait de même pour le côté gauche. On frotte plus ou moins suivant la force du papier ou sa fragilité. Mais si le plat est en toile il faut bien la tendre et au besoin employer une brosse dure que l'on frotte très fortement. Avec les paumes des mains, on appuie le papier sur les extrémités des cartons ce qui facilite le rempliage.

Si le volume n'a pas de coins en peau, il faut alors coupé le papier à l'angle avec des ciseaux. Nous avons dit plus haut que les coins toile ou parchemin, étaient apparents. Ce n'est pas un ornement d'un

goût douteux comme le disent certaines personnes, mais une nécessité pour éviter que le plat papier que l'on devrait doubler avec l'ongle ne se déchire au premier frottement. Cet inconvénient ne se produit pas avec la toile ou le parchemin parce qu'ils sont collés et amollis par la colle de pâte. Cependant on ne doit laisser voir du coin que ce qui est indispensable. Pour cela, avec des ciseaux on fait la coupe en rond en atteignant la pointe extérieure du carton, de telle sorte que les deux remplis du plat viennent se couvrir au niveau de la chasse.

Pour remplier on pose le volume sur la table, la gouttière vers soi, on ouvre le carton que l'on maintient de la main gauche. On glisse les doigts de la main droite sur la tranche du carton en appuyant fortement, ce n'est que lors que cette partie est bien collées d'un bout à l'autre qu'avec le pouce on colle le rempli sur le carton. Le côté droit remplié on opère de même sur le côté gauche. Pour le devant, on maintient le carton avec la main gauche et les doigts de la main droite, appuient le papier sur la tranche du carton, comme ils l'ont fait sur le bout. et ensuite des deux mains, on rabat et on colle le papier. On peut après, passer le plioir sur les tranches des deux cartons et sur les remplis intérieurs pour effacer quelques plis, mais ce n'est pas nécessaire si les mouvements des doigts ont été énergiques. Avant de mettre les volumes en pile, il est prudent de les laisser sécher debout pendant quelques instants.

Collage des gardes.

Les fausses gardes sont restées jusqu'à ce moment pour garantir les gardes. Si elles ont été collées, ce qui est le cas pour la grande majorité des demi-

reliures on pose le volume devant soi le dos à gauche. on soulève la fausse garde on place un plioir bien appuyé sur la garde blanche pour la maintenir en place et on arrache la fausse garde avec précaution. Si le papier employé est plus mince que celui de la garde blanche (ce que nous recommandons), l'opération est très facile et ne laisse aucun déchet, alors que si, au contraire, le papier est trop fort on risque beaucoup que la garde blanche soit en partie déchirée. Dans ce cas on glisse un petit filet de colle de pâte avec la pointe du plioir, mais ce n'est jamais qu'un raccommodage. Lorsque l'on a placé un cahier de fausses gardes cousu, il faut enlever chaque feuillet séparément pour conserver le fil intact. On nettoie avec un papier de verre, ou plutôt avec un papier mince froissé qui suffit grandement.

Si les gardes marbrées ont été montées au corps d'ouvrage, elles doivent être collées à la colle de pâte.

On place le volume devant soi le dos à gauche, mais comme on est obligé de le tourner plusieurs fois, il est préférable d'ouvrir les deux cartons et de le placer sur un ais contre lequel on calera bien le mors de dessous. De cette façon non seulement on ne risque pas de rayer les plats, mais les mors sont beaucoup plus carrés et le collage de la garde en est facilité.

On lève la garde de couleur et on l'applique sur le carton, comme si on la collait, on pose un poids dessus et avec un compas, on pointe aux deux extrémités de chacun des trois côtés, la hauteur d'une chasse partant du bord du carton. On remet la garde à sa place primitive en plaçant dessous une plaque de zinc. Avec une règle et une pointe on coupe un peu en deça des points de compas, car il faut compter avec l'allongement du papier trempé

à la colle de pâte. On opère ainsi sur tous les volumes que l'on a à faire et on colle les gardes. La partie de garde dont les chasses ont été enlevées se trouve plus petite que l'autre partie collée au volume, pour éviter de tacher celle-ci, on interpose un papier quelconque entre les deux. On trempe la partie à coller en passant plusieurs fois le pinceau, sans mettre trop de colle dans les mors. Ce n'est pas la grande quantité qui colle, c'est la manière. Suivant la force du papier on laisse ou on ne laisse pas tremper. Le dos du volume étant placé à gauche, on soulève la garde avec la main gauche, et avec les doigts de la main droite on l'appuie au mors, sans trop tirer cependant, on applique le plat sur le carton en veillant aux chasses qui doivent être égales, puis mettant un papier mince, mais résistant, on frotte le mors non avec le papier mais dessus le papier. Certains papiers marbrés se détrempent très vite par la colle de pâte et peuvent être déchirés sans cette précaution. On pince surtout l'arête du carton avec le pouce et les deux premiers doigts de la main droite et on frotte du haut en bas du volume en appuyant particulièrement sur les remplis de peau, sur lesquels le papier se colle plus difficilement. On retourne le volume en ayant toujours soin que l'ais de dessous soit bien placé dans le mors, et on fait la même opération au second côté. On laisse les volumes ouverts jusqu'à ce qu'ils soient secs.

L'avantage du collage des gardes à la colle de pâte est d'obtenir une plus grande souplesse d'ouverture des cartons. Contrairement à l'opinion d'un bibliophile qui disait entendre l'âme de Beauzonnet au bruit que faisait un carton en s'ouvrant et, dut l'âme de Beauzonnet en frémir, un carton doit s'ouvrir sans bruit, s'abaisser entièrement sur la table et se refermer de même.

On procède tout différemment pour le travail courant, où les gardes n'ont pas été montées au corps d'ouvrage. Les papiers que l'on emploie, ombré, scrotel ou peigne se vendent en trois formats, carré, raisin, jésus. On débite la quantité de papier dont on a besoin, la garde un peu plus grande que le volume ouvert. Une pratique vicieuse est celle qui consiste à plier seulement le papier sans séparer les morceaux. On ne gagne pas de temps, puisqu'il faut les remettre en bonne position, mais cela peut faire couper de travers.

Les papiers débités pour faire les gardes ne doivent pas dépasser le volume de plus de deux centimètres de chaque côté. Si on a été obligé d'employer un papier plus grand que le format on abat ce qui dépasse trop. C'est plus propre et le collage est rendu plus facile.

Quand on fait du détail on est obligé de couper les gardes d'un ou de plusieurs volumes. On place le papier sur un zinc à couper, on ouvre le carton d'un volume et on le retourne sur le papier à tailler, le bord du carton à droite devant soi.

Avec un crayon, on trace le contour très exact du carton en partant du mors. Cette partie du papier qui sera collée sur le carton s'appelle la garde, l'autre partie qui sera collée sur la garde blanche s'appelle la contre-garde.

On retire le volume que l'on remplace par un poids pour maintenir les feuilles et avec une règle et une pointe on coupe le devant au ras du trait — la chasse que l'on prend sur le devant en collant la garde fait l'équivalent du mors — mais pour chacun des bouts on éloigne la règle de la valeur d'une chasse. Si on craint de ne pas avoir le coup d'œil assez juste, on se sert du compas. Après avoir coupé le devant on tourne la plaque de zinc pour amener cette partie

devant soi. On peut alors couper facilement le bout que l'on a à sa droite. On commence par faire une entaille qui part du point correspondant à la chasse et qui sort un peu en biais sur la contre-garde. On a ainsi plus de facilité pour couper la garde. Pour

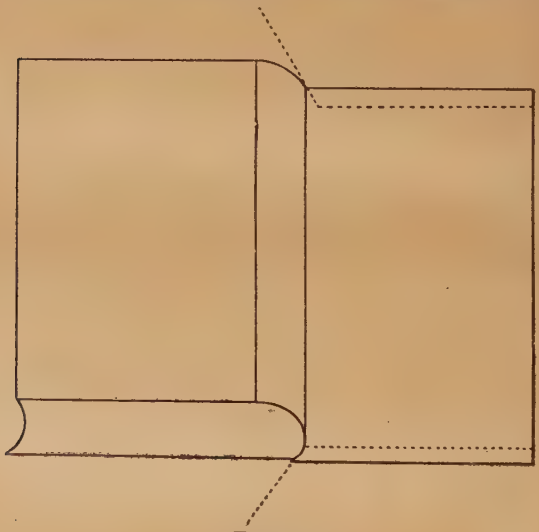


Fig. 56.

l'autre côté c'est un peu plus difficile. On retourne la plaque de zinc de façon à avoir ce dernier côté à couper devant soi, la règle est maintenue en place avec la main gauche qui est retournée, c'est-à-dire que le pouce appuie sur la partie du haut, vers la contre-garde et les autres doigts appuient sur la partie du bas vers le devant. Avec la pointe on fait la même entaille comme plus haut et on coupe en

glissant la pointe en dedans de la règle. Avec un peu de pratique on y arrive très bien. Il faut porter son attention sur l'encoche qui doit être bien au niveau du trait qui a marqué la grandeur du carton, car si elle est plus haut vers la contre garde, elle laissera voir le blanc du papier de garde, si, au contraire, elle est faite plus bas vers la garde un petit coin de la contre-garde collera sur le mors.

Les gardes ne se trempent pas en plein, on n'en colle que la partie qui sera sur le carton et dans le mors, plus deux centimètres qui fixeront la contregarde sur la garde blanche. Cette partie doit présenter une ligne bien droite pour faciliter le contrecollage que l'on fait après.

On pose une poignée de gardes sur la planche ou le zinc à tremper, la partie à tremper à droite, on place, dessus une bande de carte à environ deux centimètres de l'échancrure. On appuie fortement avec la main gauche pour éviter que les papiers glissent; avec le pinceau à colle forte on trempe en commençant au milieu sur la carte, les coups de pinceau doivent être poussés jusqu'au dehors du papier, ils sont donnés en éventail.

Quand la garde est trempée, on maintient la poignée de gardes avec le bout du pinceau ou avec deux doigts de la main droite, on enlève la bande de carte qui servira pour les gardes suivantes puis, grattant un peu avec l'ongle du pouce gauche on soulève suffisamment la garde trempée pour glisser les doigts de la main droite qui maintiendront la poignée pendant qu'on enlèvera la garde pour la mettre sur la table. Tous ces mouvements des doigts qui sont longs à expliquer sont cependant nécessaires pour empêcher le paquet de gardes de glisser

On ouvre les deux cartons du volume; on met un ais dans le mors de dessous, la gouttière du volume

est à droite, les cartons ouverts à gauche. Le carton sur lequel on colle la garde est maintenu avec les doigts de la main gauche. De la main droite, on tient la garde bien fermement par la partie non trempée et on la place sur le carton en partageant bien également les chasses des bouts et de devant. Le pouce de la main gauche aide à glisser la garde et à la fixer lorsqu'elle est bien en place.

A ce moment, la garde étant collée sur le carton la main droite cesse de la tenir, on la place à plat sur la garde blanche et assez au fond pour empêcher la partie de la garde marbrée qui est trempée de la toucher. Sans tourner le volume on frotte la garde sur le carton avec la main gauche posée à plat; arrivé au mors on passe les doigts sur l'arête du carton, et on enfonce fortement la garde dans le mors avec les bouts des doigts. Si la garde n'a pas été trempée trop large l'opération sera réussie. Puis on frotte dans le mors avec les bouts des doigts en pinçant surtout la tranche du carton. Les gardes étant trempées à la colle forte on peut frotter à même, sans interposer un papier. Ce travail pourrait se faire à la colle de pâte, il serait seulement plus long à sécher. Mais quand la question de temps n'est pas en jeu, cela donne une si grande souplesse dans le mors que l'on doit le faire chaque fois qu'on le peut. Pour ne pas déchirer le papier amolli par la colle de pâte on peut ici frotter sur un papier mince, qui la garantit. D'une façon ou de l'autre, il faut que le papier colle bien exactement dans le mors et sur la tranche du carton.

Dans les ateliers on fait ce travail à trois : le premier trempe et s'il est habile, il supprime la carte guide en menant son pinceau en ligne droite à la distance voulue. Il part du milieu en allant vers une extrémité et repart du milieu pour faire l'autre partie, le

second applique les gardes et les descend dans le mors; le troisième frotte les mors et met les volumes en pile.

Quand les gardes sont sèches on les contre-colle, c'est-à-dire que l'on colle la partie volante de la garde marbrée sur la garde blanche. C'est celle-ci qui est trempée à la colle de pâte parce que c'est le papier qui a été mouillé en trempant qui tire celui qu'on applique dessus et qu'ainsi la garde de couleur tombera toujours à plat, même si le volume reste ouvert. On pose le volume sur un ais moins grand ou en travers d'un ais, de telle sorte que les trois côtés du volume le dépassent, et ce, pour éviter des taches possibles dues à quelques gouttes de colle de pâte sur laquelle on poserait le second côté du volume ou un autre volume. On ouvre le carton à plat, on soulève la garde marbrée jusqu'au point où elle est collée et avec le pinceau on trempe la garde blanche, toujours en menant le pinceau jusqu'au delà de la garde. Si on est obligé d'employer la colle forte, il faut que celle-ci soit très claire et en mettre très peu dans la crainte de noircir la garde blanche à la pression. En faisant cette opération on voit l'utilité qu'il y a à se servir d'une carte pour tremper la garde bien droit. La garde blanche trempée, on rabat de suite la garde de couleur en l'appliquant simplement avec la main sans la frotter. Lorsque plusieurs volumes sont contre-collés, on place dans le mors de chaque côté une carte lisse assez mince du format du volume.

On referme les cartons et on met les volumes en presse entre des ais bien propres. On serre un peu fortement et on desserre de suite pour empêcher que le papier marbré ne colle après les cartes; on retire celles-ci, on ferme les volumes et on les laisse sécher en piles que l'on charge avec un ais et un poids. Ici encore le travail se fait beaucoup plus vite à

deux ou à trois, l'un contre-colle, l'autre met les cartes, et le troisième met en presse.

Il faut attendre que le contre-collage soit bien sec avant d'ébarber les contre-gardes, d'abord parce que l'on risque de déchirer le papier s'il est encore humide, mais surtout parce que le papier, qui s'est légèrement allongé lorsqu'on l'a trempé, se retirerait en séchant après l'ébarbage et découvrirait la garde suivante qui laisserait voir un filet blanc du plus mauvais effet.

Pour ébarber, le volume est placé sur la table, la gouttière devant soi. On place une plaque de zinc entre le carton de dessous et le volume. On ébarbe d'abord le bout que l'on a à sa droite avec les doigts de la main gauche on appuie fortement sur le volume, particulièrement au coin de devant pour éviter que la pointe ne passe en dessous du volume. La pointe bien coupante est tenue assez droite, mais elle ne doit pas frotter contre la tranche. Après le bout du haut, on fait celui du bas; ici la main gauche est placée comme nous l'avons dit à la coupe des gardes, c'est-à-dire le pouce appuyant vers le mors et les autres doigts vers la gouttière. On fait le devant en dernier, si le volume est très gros, on peut en soulever une partie, mais en le laissant bien à plat et en conservant sa forme à la gouttière. Sans cette précaution la garde serait coupée trop courte sur le devant. Les débutants feront bien de se servir d'une règle qu'ils placeront entre le volume et le feuillet à couper bien au ras de la gouttière. On doit faire de même aux volumes dont les tranches sont ébarbées.

Il est de bonne précaution de mettre le zinc un peu en biais et de le déplacer à chaque bout, si on le place entièrement au fond du mors, il arrive qu'après avoir ébarbé quelques volumes la plaque se trouve usée et qu'il se forme des sillons dans lesquels la

pointe retombe fréquemment. Dans ce cas la coupe est déviée et il faut reprendre une seconde fois. Il arrive que la garde n'ayant pas été coupée suffisamment juste en largeur, la contre garde monte dans le mors et qu'une petite partie colle sur la peau des remplis, on dit qu'elles forment des oreilles. Si on ne peut pas l'enlever avec la pointe on mouille un peu pour ne pas couper la peau.

Il reste à visiter le volume. On ouvre les premiers et derniers feuillets pour s'assurer que les fonds sont en bon état. Dans le travail ordinaire qui ne comporte que deux gardes blanches, il est quelquefois nécessaire de recoller un fond. On le fait en mettant un filet de colle de pâte avec la pointe du plioir. Les volumes en chagrin ou en maroquin sont lavés à l'eau claire mais sans toucher aux parties dorées. On passe une éponge fine sur les mors et sur les coins sans frotter beaucoup, seulement pour enlever les traces des doigts qui ont terni la peau. Pour les veaux et les basanes on se sert d'une eau de colle claire et on les vernit quand cet encollage est bien sec, particulièrement aux mors, ou l'apprêt peut s'être écaille s'il a été employé trop épais à la dorure. On emploie du verni à l'alcool. Sur un petit tampon d'ouate, on met une petite quantité de verni que l'on étale en tournant sur le dos et les mors du volume. Il faut éviter de repasser deux fois au même endroit, cela peut tacher. Certains papiers marbrés peuvent être verni, on opère comme pour la peau. Quand le tout est bien sec, on frotte l'ensemble avec un morceau de drap sur lequel on a passé de la cire.

Polissage.

Presque tous les demi-chagrin et demi-maroquin genre amateur avec ou sans coins sont polis. Dans

ce cas les dos sont polis avant la dorure. Après que le volume est fini, plats et gardes posés, on lave comme nous l'avons dit au-dessus. On abrège beaucoup le travail en écrasant le grain des mors et des coins avec une dent à brunir plate. Suivant la dureté du grain, on appuie plus ou moins fort en faisant attention que la dent frotte bien à plat pour ne pas laisser de traces. Mais en plus on doit bien observer la qualité de la peau. Il en est dont la fleur se soulève sous le frottement de la dent; le grain n'a plus alors aucune consistance, il se déforme, s'allonge et peut même s'effacer, laissant des striures qui ne ressemblent aucunement à du chagrin ou à du maroquin. Dans ce cas on frotte la dent dans un seul sens, soit en travers, soit en long. On met ensuite les volumes en presse après avoir mis à l'intérieur des gardes des cartes un peu fortes ou même des zincs et bien au fond des mors. Les volumes sont séparés par des cartes lisses dites cartes de Lyon, ou par des zincs. Pour les reliures pleines on se sert de plaques de cuivre bien planées qui sont nickelées, voire même argentées. Les cartes de Lyon se ternissent vite et ne donne plus de brillant à la peau, le zinc a le défaut de coller sur la peau et de la laisser terne, mais le zinc nickelé donne d'excellents résultats. Il y a quelques précautions à prendre avec le zinc nickelé que l'on se procure un peu fort. On appareille les plaques par paires et on sépare les parties nickelées par une carte toujours bien propre. Quand on s'en sert il faut toujours les placer sur des ais bien lisses. Ce moyen est préférable à celui qui consiste à coller les plaques sur les ais. Ceux-ci, à la longue, se gondolent ou prennent en creux l'empreinte de volumes plus petits qui les rendent bientôt impropres à ce service. Il est bon de réserver des ais spécialement pour cet emploi. Avec

ces précautions les plaques de zinc nickelées peuvent durer indéfiniment. Un coup de chiffon au moment de s'en servir suffit pour entretenir leur brillant.

La pression que l'on fait subir aux volumes n'a pas besoin d'être bien forte, mais il faut la prolonger le plus possible.

Au sortir de presse, il suffit d'un très léger coup de fer à polir.

Le fer à polir dont on se sert maintenant est un petit fer à main avec manche court.

Certains relieurs placent le volume à polir sur une

Fig. 57.

couverture de laine sur laquelle ils font même toute la finissure. Cela n'empêche nullement le volume d'être quelquefois rayé par quelque saleté, raclure de carton ou autre qui s'incrustent dans le tissus sans qu'on les voient. Il est préférable pour polir d'avoir une basane lisse collée sur un carton; si celui-ci n'est

Fig. 58.

pas trop grand, c'est lui que l'on fait tourner sans déplacer le volume.

La chaleur du fer doit être proportionnée à la qualité de la peau, elle doit être très douce pour les couleurs claires et les rouges, qui noircissent facilement. On commence par le dos, le volume est placé

droit devant soi. On le maintient bien d'aplomb de la main gauche et on passe le fer légèrement en le faisant tourner suivant la rondeur du dos. Quand on a poli dans un sens on retourne le volume pour recommencer afin que toutes les parties des entre-nerfs soient polies également. Les volumes qui ont de la dorure sur le dos ont été polis par le doreur avant de pousser ses fers, il est préférable de les laisser, le

Fig. 59.

polissage sur la dorure ne peut qu'altérer celle-ci.

Pour polir les plats, on place dans le mors un carton un peu plus grand que le volume; la partie mise dans le fond est fortement amincie. On peut polir par petits coups dans le sens du travers du mors en ayant soin que le fer porte bien à plat et que les frottements

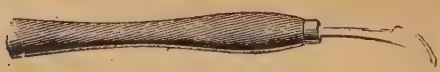


Fig. 60.

se chevauchent pour ne laisser aucune trace. On peut aussi glisser le fer dans le sens de la longueur du dos. On fait de même pour les coins et on termine quand les deux plats sont faits, en passant le fer sur les tranches du carton et sur les coiffes. On voit encore dans de vieux ateliers des fers très larges dont l'extrémité forme un gros rouleau, ils ont un manche très long. Ces fers servaient autrefois pour polir les reliures pleines en veau ou en basane. On s'en servait

aussi pour cambrer les cartons à l'intérieur et polir les gardes. L'opération n'était pas sans danger pour les demi-reliures et on a vu quelquefois les cartons casser à l'endroit ou s'arrête la peau des mors. Le soin que l'on a maintenant de coller un papier à l'intérieur du carton au corps d'ouvrage suffit à donner une fermeture très convenable aux volumes, surtout si on a la précaution de mettre les volumes finis en pile et de les charger fortement jusqu'à ce qu'ils soient complètement secs.

Si cependant, pressé de les livrer, on craint que les volumes ne baillent on les cambre légèrement avec les mains. On opère sur un tas à battre ou sur la platine de l'étau ou même sur une pierre à parer. On place le volume sur le dos, en travers devant soi, on l'entrouve vers le milieu, on enfonce les deux pouces et on cambre légèrement cette première partie du volume, on le retourne pour faire de même de l'autre moitié. On peut donner après quelques coups de marteau sur les mors, non pour redresser le volume, mais pour assouplir la charnière. Si même on craint que cela ne soit pas suffisant on place dans le fond du mors une bande de papier pliée en quatre, le papier est préférable à de la carte ou du carton qui auraient la même épaisseur, mais qui feraient casser le mors.

Les demi-reliures amateur à coins ou sans coins doivent être ornées sur les plats d'un filet sur la peau aux bords du papier. Ce filet peut être en or si le dos est orné, mais si le dos n'a aucune dorure le filet est à froid. Le filet doré est affaire du doreur, mais le filet à froid peut très bien être poussé par le relieur, il peut être simple ou double. Simple, sa force est proportionnée au format sans jamais cependant être trop large, même pour les très grands formats. Si on pousse un filet double, ce qui se fait peu main-

tenant, les deux filets sont d'égale force et plus fins que le filet simple.

On se sert d'une roulette, ou d'un fer à fileter en usage dans la maroquinerie, quelques relieurs se servent même tout simplement d'un plioir en os.

On ouvre le volume et on place le plat sur lequel on va opérer sur un carton que l'on tournera suivant les besoins afin d'éviter des frottements au volume. Si on emploie la roulette on la fait chauffer au degré nécessaire, ce que l'on reconnaît lorsqu'une goutte d'eau que l'on pose avec le doigts, frise seulement. On appuie le manche de la roulette à son épaule et on la roule le long du mors à la distance d'un filet environ du papier qui ne doit pas être touché. Mais la trace est quelquefois insuffisante et ne brille guère. Il faut alors repasser une seconde fois mais en glissant, pour cela on place un compas ou un plioir, dans l'échancrure de la roulette de façon à ce que, buté contre la fourche de celle-ci, il l'empêche de rouler. Avec le fer à fileter des maroquiniers, le filet se pousse en glissant, le résultat est obtenu de suite. Si on a peu de volumes à faire et si on peut s'éviter de chauffer fer ou roulette, on frotte le filet avec la pointe d'un plioir, mais alors il faut se servir d'une règle. On la pose sur le bord du papier, l'épaisseur du plioir donne le champ nécessaire pour éloigner le filet.

QUATRIÈME PARTIE

CARTONNAGE A LA BRADEL

A la fin du XVIII[e] siècle un relieur, Bradel aîné, successeur de Derome le jeune, son oncle, mit à la disposition des amateurs, un genre de reliure renouvelé de la reliure hollandaise. Cette reliure ou plutôt ce cartonnage ne devait être que provisoire. A cette époque l'encre d'imprimerie mettait plusieurs mois à sécher ce qui obligeait d'attendre longtemps pour pouvoir faire relier un volume dont le texte aurait maculé sous le marteau au battage. Ce cartonnage était donc fait assez sommairement. Pour cette raison les tranches n'étaient nullement rognées et la couverture consistait en un papier chiné très ordinaire, une étiquette en papier portant le titre imprimé était collée au dos. C'était, somme toute, une brochure avec cartons. Ce genre de cartonnage a été délaissé bientôt. Il n'a repris sa vogue que vers 1875 où il est devenu un cartonnage de fantaisie agréable à l'œil par l'emploi des différentes matières avec lesquelles on peut le recouvrir, vélin, étoffes de toutes sortes, papiers à ramages, etc... On en fait même en peau, voire en maroquin du Levant. En dehors de cet aspect plaisant, sa facilité d'ouverture a contribué encore à son succès si bien que de cartonnage d'attente, il est devenu une reliure définitive ayant place dans la bibliothèque de l'amateur. Mais cependant le Bradel n'est applicable qu'à des petits formats ou à des plaquettes.

Le Bradel est un cartonnage parce que les cartons ne sont pas fixés au volume comme aux reliures, ils sont collés, c'est-à-dire que c'est un emboîtage. Mais il diffère des autres cartonnages emboîtages en ce sens que les cartons ne sont pas placés au fond des mors, mais en sont un peu éloignés. On descend la toile dans ce vide laissé entre le mors et le carton ce qui forme une rigole ou gorge qui, bien faite, donne tout le cachet à cet ouvrage.

Un volume fait en Bradel ne doit pas être rogné. Ne doit pas, c'est le principe rappelant l'origine de ce cartonnage, principe auquel on obéit facilement actuellement, la mode étant, pour longtemps encore probablement, de conserver les fausses marges en entier. Mais on fait un accroc au principe en rognant la tête pour quelquefois la faire dorer. Donc, les cahiers ont été ébarbés comme il a été dit au chapitre VI, deuxième partie; on met devant et derrière un cahier de gardes blanches et si l'on n'a pas l'intention de mettre des gardes de couleur on doit employer de préférence du papier vergé fort, même si le volume est en papier vélin. La couture se fait sur ruban, aussi étroit que possible, tout du long et avec peu de dos, la passure en colle se fait comme nous l'avons dit, en ayant soin de coller d'abord les cahiers de gardes. Si on a décidé de mettre des gardes de couleur on les monte après que la passure en colle est sèche. On peut à ce moment donner un léger coup de râpe sur les tranches.

On plie en deux le morceau de papier marbré qui a été coupé au format du volume. On ouvre entièrement la première garde blanche, on trempe le fond de la garde de couleur à la colle de pâte sur une largeur d'un centimètre et on applique cette partie collée sur la seconde garde et absolument au fond. On la maintient bien en place avec une main,

pendant que l'autre main rabat la première garde blanche. On fait de même de l'autre côté, on appuie et on laisse sécher, avec un ais ou un autre volume posé dessus. On coupe les rubans de longueur uniforme 0,02 cent. au plus. L'idée de les couper en pointe n'est pas très heureuse, ce n'est pas beau et les pointes ne sont jamais régulières. Le volume posé sur la table le dos au bord, on soulève chaque ruban et on l'enduit de colle avec le doigt, jusque dans le fond près du mors, pour que toutes les parties en soient bien appliquée sur la garde. On fait de même de l'autre côté en éloignant le volume suffisamment pour que la partie collée ne touche pas la table. On peut appuyer avec le plioir, mais les doigts font mieux l'office. On laisse sécher en mettant les volumes en pile, les mors écartés pour qu'ils ne se collent pas les uns aux autres. Pour l'endossure nous renouvellons les recommandations que nous avons faites pour les dos plats qu'il faut cependant arrondir. Les dos doivent être presque plat, particulièrement pour les plaquettes auxquelles on devra mettre le titre en long. Il faut remarquer que les dos ne pouvant pas être redressés comme aux reliures les mors doivent être très bien formés de suite et plutôt un peu moins grands qu'aux volumes faits en reliure. Une des qualités du Bradel étant de bien s'ouvrir, il faut que le dos soit établi bien solidement sous peine de se déformer rapidement. On doit donc frotter les dos. Mais pour ne pas abîmer les gardes si les mors s'appuyaient directement sur les ais on place un carton devant et derrière bien enfoncés dans les mors comme s'ils étaient tenus par les ficelles. Contrairement à ce qui se fait pour les reliures, on ne colle pas la mousseline dans la presse, mais lorsqu'on en a sorti les volumes après qu'ils sont secs.

Cependant il en est des bradels comme des autres

reliures, l'opération du frottage des dos est forcément supprimée lorsque le prix payé est insuffisant. C'est après l'endossure que l'on contre-colle la garde de couleur sur la garde blanche, parce qu'alors les mors étant faits les volumes pourront se mettre facilement en presse entre des ais. On trempe à la colle de pâte la garde blanche sur laquelle on a monté la garde de couleur, on rabat celle-ci que l'on étale avec la main et quand les deux gardes sont ainsi contre-collées, on les met en presse entre des ais, on serre fortement et on desserre de suite. C'est indispensable surtout si les gardes employées sont en papier marbré avec des couleurs à la gomme, peigne, tourniquet, etc... On peut contre-coller plusieurs volumes à la fois en tenant compte que la pression doit s'opérer lorsque la colle est encore humide. On laisse encore sécher en chargeant toujours les volumes.

On ébarbe les gardes de couleur quand le contre-collage est entièrement sec. Pour les bradels et à la condition que les gardes de couleur ont été montées bien exactement dans le fond, on n'est pas obligé de réserver sur la largeur comme nous l'avons indiqué pour les reliures.

La mousseline que l'on emploie pour coller sur les dos doit être à réseaux assez serrés. On en coupe un morceau de la hauteur du volume, mais de 5 à 6 centimètres plus large que l'épaisseur du dos de façon à couvrir les rubans que l'on a collés sur les mors. Si on opère sur une sorte on coupe des bandes et on les débite en largeur à la cisaille, la coupe est plus franche.

On met une légère couche de colle forte claire sur le dos. On place le volume sur la table le dos en en dehors. On trempe la mousseline à la colle de pâte, on l'applique sur le mors au bord des rubans,

on l'appuie avec le doigt ou le plioir dans le fond du mors et sur le dos; on retourne le volume, on enfonce la mousseline dans le second mors et on l'étale comme de l'autre côté. On frotte sur le dos avec le plat du ploir en prenant la précaution de ne pas faire glisser la mousseline et on laisse sécher de nouveau. La réussite est bonne quand les deux mors sont couverts de même largeur, quand le tissu coupé franc ne laisse pas des fils dépasser et quand il est bien enfoncé dans les mors.

C'est le moment de rogner la tête. On procède comme nous l'avons vu à la rognure. Mais comme le volume n'a pas ses cartons fixés, on en place deux coupés d'équerre que l'on maintient bien dans le fond des mors en le mettant en presse. S'il y a lieu, on fait dorer la tête. Dans ce cas, il faut après, ou tranchefiler ou cométer les coiffes, ce dont on peut s'abstenir pour les volumes dont les tranches ne sont pas dorées. Néanmoins, il est bien de coller un papier sur le dos de ces derniers après avoir placé le signet, on opère comme nous l'avons indiqué à l'appréture de la couvrure.

Le volume est prêt il faut établir la couverture. On coupe les cartons soit à la cisaille pour un travail ordinaire, ou on les rogne comme il a été dit à la partie corps d'ouvrage. Les cartons s'emploient un peu moins épais qu'aux reliures, nous sommes dans la fantaisie.

Ils n'ont pas besoin d'être doublés ni affinés comme nous avons vu que l'on faisait aux reliures soignées.

Les chasses doivent être petites. Celles de devant s'obtenant par l'éloignement des cartons dans le mors pour obtenir un petit espace qui formera gorge, on peut couper les cartons de la largeur même du volume. On doit cependant calculer que l'éloignement du carton dans le mors doit être plus grand si le dos est

couvert en peau que s'il est couvert en toile ou en papier. La gorge doit, le volume étant couvert, pouvoir être frottée avec un gros plioir, ou loger un nerf in-12.

On coupe en même temps que les cartons une bande de carte de la hauteur de ceux-ci et un peu plus large que la mousseline que l'on a collée à cheval sur le dos. Cette carte doit être très mince la carte en deux est bien suffisante.

On place la carte sur le dos, en la partageant et avec les doigts on la pince au ras des mors sur toute la longueur du dos. Dans cette position on fait descendre le volume entre les mâchoires de l'étau. Si on n'a pas d'étau, il faut enfoncer la carte dans les mors et y placer de suite les ais entre lesquels le volume sera serré dans la presse.

Pour fixer définitivement la carte dans sa bonne forme, on peut se servir d'un plioir que l'on appuie en frottant le long des mors, ou faire de même avec le frottoir en buis, ou plus simplement avec le marteau en frappant à petits coups pour ne pas couper la carte. On doit obtenir que la carte soit absolument serrée au dos et dans les mors et reste dans cette position quand le volume est retiré de presse.

On trempe les bords des cartons à la colle forte sur environ 0,02 centimètres de largeur, on en peut étager deux ou quatre et pour que la partie trempée soit bien droite, on met une bande de papier sur celui de dessus. On pose le volume sur un ais callé au fond du mors de dessous, la gouttière vers le bord de la table; à deux mains on place le carton sur la carte à la distance du mors que l'on juge convenable ainsi que nous venons de l'indiquer, en observant que les chasses de tête et de queue soient bien partagées et en s'assurant aussi que celle de devant est égale à celle des bouts; on fait de même

pour le second côté et on met le volume dans l'étau ou dans la presse entre deux ais. On l'y laisse le temps d'en faire un autre, cela suffit pour que les cartons soient bien collés.

Quand les cartons sont ainsi montés et bien secs on élague la carte à l'intérieur comme nous avons vu que l'on élaguait la peau sur les mors à la finissure des demi-reliures.

Avant de séparer le volume de sa couverture, on fait une marque sur la garde de devant et sur le carton correspondant, parce que le volume n'est pas tellement juste qu'on ne risque de perdre l'équerre des chasses si on ne remet pas le volume dans sa couverture exactement dans le sens où il était en sortant de l'étau.

On place le volume devant soi la gouttière à droite; s'il est très mince on l'élève sur quelques ais, pour avoir la main libre. On place un des cartons de la couverture à plat sur le volume la carte du dos à sa droite, avec un compas que l'on fait glisser en frottant une des pointes le long de la carte on fait une trace un peu moins large que le collage du carton sur la carte. C'est le long de cette trace que l'on parera la carte avec les mêmes outils dont on se sert pour la peau. La carte doit donc être amincie en biseau sans qu'il reste aucune partie non collée et la parure doit être absolument droite parce qu'il n'est pas possible qu'elle ne se voit pas sous le papier des gardes. Toujours pour l'effacer le plus possible, on frotte fortement avec un plioir pour bien polir et adoucir cette partie. Avant la couvrure, pour renforcer le dos et surtout les coiffes, on colle à l'intérieur de la carte une autre carte également en deux, qui, elle, n'a que la largeur du dos.

La couvrure des dos de toile ou des dos de peau se fait de même, seulement la toile doit se faire plus

vivement parce que la colle forte sèche très vite. Le dos trempé on l'applique à cheval sur le volume en partageant convenablement les mors et les remplis. On frotte le dos avec la main, et on place le volume à plat sur la table, la gouttière devant soi, de la main gauche on soulève la toile qui a collé sur le carton on la tient ainsi et avec le plioir tenu de la main droite on l'enfonce dans le mors en partant du milieu, par petits coups rapides, on monte et descend tout le long du mors, on étale la toile sur le carton et on retourne pour faire l'autre côté.

Si on n'est pas assez habile ou si l'on craint que la toile colle trop complètement sur les cartons, on fait alors le contraire. Après avoir frotté le dos, on met le volume sur la table le dos vers soi, la toile ne touche pas du tout les cartons, on la maintient également avec la main gauche pendant qu'on l'enfonce avec le plioir. On remplie de suite en appuyant la toile autant sur la carte du dos que sur les cartons; pour la toile, il n'y a pas à laisser d'épaisseur pour faire une coiffe.

La peau est plus facile à travailler parce que trempée à la colle de pâte elle sèche moins vite, mais pour la bien réussir, il faut à la parure l'avoir amincie aux remplis beaucoup plus que pour les demi-reliures.

Les coiffes des bradels en peau s'applatissent un peu sur la tranchefile que l'on a mise, mais quoique on ne puisse pas passer le fil puisque les coins des cartons ne sont pas encochés, on doit néanmoins arrêter la coiffe aux angles du dos. Cela se fait en tenant la coiffe comme lorsqu'on passe le fil et en appuyant la peau contre les doigts avec le plioir.

Les coiffes en toile sont appuyées bien à plat pour donner toute la solidité possible.

Un des relieurs qui ont le plus contribué à remettre

en vogue ces cartonnages, retournait la toile des coiffes et la couchait plus bas que les chasses.

C'était encore une copie des reliures hollandaises, mais qui n'était pas très heureuse.

Les bradels se font beaucoup maintenant en plein papier. On procède différemment pour la couvrure, la couverture trempée, on place le volume sur la table le dos devant soi, on tient la couverture à deux mains et on l'applique sur le carton de dessus en partageant les remplis, puis après l'avoir frottée avec les doigts, on peut l'enfoncer dans le mors avec le plioir assez facilement, on frotte le dos et on retourne le volume le dos également devant soi, en prenant soin que le second côté de la couverture ne touche pas le carton avant que la gorge du mors ne soit bien formée. On remplie les bouts en premier et les bords de devant ensuite comme les plats à la finissure.

On peut avoir à faire des bradels demi-toile avec coins, dans ce cas, on couvre le volume en pleine toile, et on met les plats par-dessus, le peu de toile que l'on perd ainsi ne coûte pas le temps que l'on passerait à couper et à mettre les coins, et à tracer et à couper droit tant les coins que les mors.

On peut terminer les volumes entièrement avant la dorure des dos, mais quand on les fait en grand nombre, et si on les envoie dorer au dehors, il est plus prudent de ne mettre les plats qu'après. Mais alors, il faut fixer les volumes dans leurs couvertures. Au préalable, on doit au moins pour un travail propre régulariser les remplis intérieurs. La couverture mise à plat sur la table on coupe toutes les parties de rempli excédant deux chasses, et dans ce travail, on comprend les remplis du dos. Rien n'est laid comme de voir sous la garde des remplis de papier ayant plu-

sieurs centimètres et étant souvent inégaux, comme le faisaient certains relieurs d'autrefois.

Le contre-collage qui va fixer le volume dans sa couverture est simple. On met le volume dans sa couverture en observant la marque que nous avons recommandé de faire et on ajuste bien les chasses. On place le volume sur un ais tout comme nous l'avons dit pour le contre-collage à la finissure, mais ici on doit maintenir le volume pour qu'il ne se déplace pas. On trempe la garde à la colle de pâte sans en mettre en excès. On maintient le volume avec la main droite pour ramener le carton qui doit être bien placé dans le mors. Les deux côtés faits, on met un ou plusieurs volumes en presse entre des ais dont nous donnons la description plus loin. On retire les volumes de suite on dégage les gardes et on laisse sécher. Quand on monte des volumes en pile, si ce sont des reliures on met les dos à l'intérieur, mais si ce sont des bradels, il faut toujours les bécheveter et mettre les mors en dehors.

Si on veut terminer les volumes avant la dorure, il va s'en dire que les plats sont posés avant le contre-collage. Mais si on met les plats au retour de la dorure, leurs remplis couvrent les bords des gardes déjà collées, on contre-colle une seconde garde sur la première cela n'est pas nuisible à la reliure au contraire.

Au reste quand on a monté des gardes marbrées c'est ainsi que l'on agit, mais alors il y a une précaution à prendre. Ce que l'on peut faire facilement puisqu'il s'agit de travail plus soigné.

Les deux gardes étant de même dimensions on peut craindre que la garde blanche qui est en papier verger, s'allonge en trempant et laisse voir un filet blanc sous celle de couleur qu'on applique en second.

Pour parer à cet inconvénient on coupe la première garde blanche des trois côtés avant de la

contre-coller, et pour parfaire le travail on la coupe de façon qu'elle vienne au ras des remplis sans monter dessus. Elle comble en quelque sorte l'intérieur du carton. Ce n'est ni long, ni difficile. Le volume bien placé dans sa couverture et les chasses ajustées on le pose devant soi en travers. On ouvre le premier carton on couche la garde dessus et avec la pointe on trace les endroits que l'on devra ébarber. C'est la même opération que l'on a faite aux reliures qui ont les gardes montées, mais on n'est pas obligé d'y apporter autant de soins, puisque la garde de couleur recouvre le tout. Pour contre-coller les gardes ainsi ébarbées, il faut évidemment mettre un papier en dessous. Pour ne pas gâcher autant de morceaux de papier que l'on a de gardes à coller, on coupe le morceau de papier plus long que le volume. Pour débuter on le fait dépasser très peu en tête. On trempe la garde en passant le pinceau, du milieu jusqu'en haut; on remonte alors le papier en ne le laissant dépasser que très peu en queue et on trempe cette seconde moitié du volume. On peut tremper ainsi une dizaine de gardes avec le même papier.

Des pièces de titre.

Que les couvertures soient en papier ou en toile ou même en étoffe, il est d'usage de pousser le titre sur une pièce en peau. La qualité de la peau n'est pas indifférente. Aux bradels bon marché, on met des pièces en mouton scié et souvent cylindré, c'est une peau très mince que l'on n'a pas besoin de parer, cela va plus vite, mais ce n'est pas beau et les titres viennent mal. Mais enfin, si on est obligé de l'employer il faut observer que comme toutes les peaux à grain long celui-ci doit être mis en travers. Pour avoir un travail convenable, il faut employer du

maroquin du levant ou à défaut du chagrin que l'on pare à fleur.

La dimension de la pièce en hauteur est déterminée par la place qu'on lui assigne sur le dos. Autrefois, la décoration d'un dos bradel comportait une pièce filetée or à ses deux extrêmités, un fleuron à peu près au milieu, et en queue la date d'édition avec ou sans filet or. Dans ce genre la pièce occupait le haut du volume en la descendant d'une chasse cependant pour que le doreur puisse pousser le filet sur la partie ferme du volume et non sur le vide de la coiffe qui n'offre aucune résistance. Dans ce cas, la pièce pouvait être égale au quart de la hauteur. Si on ne pousse pas un fleuron, il faut mettre la pièce un peu plus bas et moins haute. En largeur la pièce ne doit pas atteindre les bords du dos, on doit voir une ligne de toile au moins. Au reste, la pièce peut être encadrée d'un filet dorée.

Si on a un grand nombre de volume à mettre des pièces et que l'on emploie la peau cylindrée, on coupe des bandes de la hauteur voulue et on débite chaque pièce sur la mesure prise au dos. On les trempe au glacis, c'est-à-dire que l'on étale de la colle de pâte sur un zinc, et que l'on applique les pièces le côté chair sur la colle. On les y laisse un peu de temps pour bien les imprégner de colle. Pour les coller sur le dos, on place le volume sur la gouttière devant soi, on prend la pièce trempée que l'on tient entre l'index et le pouce de chaque main et on la met bien d'aplomb sur la place que l'on a indiquée à l'avance. On l'appuie avec les pouces et on la frotte avec le bout du plioir mouillé de colle. Il faut de grandes précautions pour garantir la toile ou le papier de la colle qui pourrait s'étaler.

Nous revenons aux ais qui sont indispensables pour faire de beaux cartonnages bradels.

Pour donner tout le cachet qui distingue un cartonnage bradel d'un autre cartonnage commun, on se sert d'ais spéciaux qui marquent la gorge des mors d'une façon définitive. Ces ais les relieurs les fabriquent eux-mêmes. On taille deux cartons un peu plus grands que le format, ils n'ont pas besoin d'être très forts, sur un des côtés de ces cartons et tout à fait au bord on colle à la colle forte un nerf en carton un peu plus épais que les nerfs en carte. Quand il est bien sec, et pour éviter qu'il se décolle pendant l'emploi, on colle un papier simili japon, qui est très résistant. Le papier doit couvrir entièrement le plat intérieur de l'ais, envelopper bien carrément le nerf et retourner sur le derrière de l'ais sur une largeur quelconque.

On peut se confectionner ainsi autant de paires d'ais que l'on veut, il suffit d'avoir un peu de soin en les rangeant dans un casier pour qu'ils durent très longtemps. Avec des séries d'ais on peut monter des piles en presse et y laisser les volumes aussi longtemps qu'on le veut. Plus un volume restera longtemps en presse, mieux le mors sera formé et plus le cartonnage sera gracieux.

CINQUIÈME PARTIE

RELIURE ET CARTONNAGE EN PARCHEMIN OU VÉLIN

Le parchemin et le vélin se travaillent de la même façon; le vélin est une peau plus fine que l'on traite seulement avec plus de soin. Nous dirons donc parchemin, c'est à ceux qui feront ce travail à faire la différence entre ces deux sortes de peau.

Sauf exceptions dont nous parlerons plus loin, on n'emploie maintenant le parchemin que pour des reliures ou plutôt des cartonnages de fantaisie. Le bradel avec dos et coins ou le bradel plein et le cartonnage à la hollandaise, conviennent très bien pour l'emploi du parchemin.

Le parchemin est plus ou moins transparent, aussi ne doit-il jamais être collé sur le carton même. De plus, la moindre humidité le fait se rouler immédiatement, il faut donc éviter de le tremper directement. Et enfin le parchemin trempé se rétracte considérablement en séchant. Ces considérations sont à connaître pour comprendre la manière de faire que nous indiquons.

La transparence peut être utilisée pour donner au parchemin une teinte ivoire, qui n'est pas, à vrai dire, une imitation de l'ancien, mais qui est plus douce à l'œil que le parchemin trop blanc. Autrefois on employait un parchemin très blanc; pour l'obtenir les fabricants le recouvraient d'une composition d'un blanc mat. On peut encore rencontrer de ces

demi-reliures sur des officiels, des bulletins des lois et autres publications analogues; les titres étaient poussés sur des pièces de peau. On s'est rendu compte que ce parchemin blanchi que l'on employait concurrement avec le parchemin vert se sallissait très vite et on les a remplacés l'un et l'autre par la basane pour ces sortes d'ouvrages.

Pour obtenir ce ton ivoire dont nous parlons, on colle le parchemin sur un papier de couleur jaune safran. On prend un papier mince, de qualité ordinaire, il faut surtout éviter le papier à la forme dont les vergeures transparaîtraient de même que le simili japon qui gondole à l'humidité de la colle.

On coupe le parchemin, soit une couverture si on fait un plein, ou un dos et également les coins. On coupe d'autre part des morceaux du papier que l'on veut employer en leur donnant deux ou trois centimètres de plus de chaque côté. C'est le papier que l'on trempe à la colle d'amidon ou à la colle chimique si on en possède, ou simplement à la colle de pâte ordinaire; la colle doit être étalée bien régulièrement sans laisser de traces de pinceau, ni d'épaisseurs d'aucune sorte. On choisit un carton quelconque assez grand, mais très propre. On étale le papier trempé sur le carton la colle en dessus et on pose le morceau de parchemin sur la colle. Aussitôt le parchemin posé sur le papier, on retourne vivement papier et parchemin, celui-ci touchant le carton. Dans cette position les bords du papier collent seuls sur le carton. Avec les mains on tend le papier le plus possible en l'appuyant sur le parchemin et en l'allongeant dans tous les sens. En faisant ce travail le soir, on peut très bien trouver le lendemain matin le papier cassé aux bords du parchemin, ou si le carton est mince, le parchemin formant tambour, c'est un effet de sa rétractilité.

C'est le côté chair qui doit être posé sur le papier trempé. Le parchemin, on le sait, est une peau qui a été raclée des deux côtés, aussi la face fleur et la face chair sont-elles assez difficiles à reconnaître, elles le sont d'autant plus que la peau est plus fine. Dans le parchemin mouton, par exemple, le côté chair est souvent plus blanc et surtout plus lisse, aussi est-on tenté de le considérer comme devant être dessus. C'est une ereur parce que la chair présente presque toujours des parties grasses qui, tôt ou tard, forment des taches jaunâtres, ou quelquefois noircissent. Cet état graisseux du parchemin est un obstacle pour la dorure qui prend très difficilement. La même difficulté se rencontre si on veut faire une décoration au pinceau. C'est donc le côté chair qui doit être posé sur le papier trempé.

Pour couvrir des bradels avec dos seulement ou avec dos et coins, on pratique comme pour les bradels toile, avec cette seule différence qu'en montant les cartons on laisse un espace un peu plus large pour faire la gorge, le parchemin et le papier, étant plus épais que la toile. On trempe le dos à la colle forte, on l'emboîte, on l'enfonce dans les mors, on rempli les coiffes et on met en presse aussitôt entre les ais à bradel. Il faut prendre la précaution d'interposer un papier blanc entre le parchemin et les ais. Il peut même arriver que le papier colle en quelques parties des mors, c'est dû a un peu d'humidité qui a rafraîchi la colle de pâte et a traversé le parchemin. Ces fragments de papier s'enlèvent facilement avec la pointe d'un plioir trempée dans un peu d'eau claire.

Mais pour les bradels plein parchemin on procède autrement. Malgré le papier collé à l'intérieur on doit toujours craindre quelque aspérité possible sur le carton qui paraîtra inévitablement sur le

parchemin et formera une tache à la pression. D'un autre côté, quoique trempé à la colle forte, le parchemin fait toujours cambrer les cartons à l'extérieur, d'autant que ceux-ci doivent être assez minces. Ces cartonnages étant de fantaisie, doivent être légers d'aspect.

On met de la colle forte sur le dos de la carte jusque dans les gorges des mors. On place la couverture à cheval sur le dos et on la frotte avec un plioir en interposant un papier blanc, on descend la couverture dans les mors et on met en presse de suite, quand c'est bien sec, on retire le volume pour remplier la couverture, on a dû prendre la précaution, comme nous l'avons déjà indiqué, de marquer le volume et le carton de devant pour bien replacer la couverture dans le sens où elle a passé en presse. On trempe d'abord les bouts que l'on remplie en appuyant fortement avec le plioir sur les cartons et dans les coiffes. Les devants se remplient en dernier. Les coins se ferment comme ceux des maroquins avec cette différence cependant, c'est que l'on n'abat pas la pointe des cartons, on les laisse à angles vifs; le parchemin ne s'allongeant pas comme la peau trempée à la colle de pâte on ne peut pas songer à les ramener sur les cartons, néanmoins on ne doit pas non plus fermer les coins avec les ongles comme on le fait à la toile. On ramène les deux remplis du bout et du devant l'un contre l'autre on les coupe au ras, et on appuie bien avec le plioir. Comme le collage se fait à la colle forte on n'a pas à craindre qu'ils s'écartent en séchant.

Si le rempliage des bords est bien fait, le parchemin se trouve si bien tendu qu'il est impossible de voir qu'il n'a pas été collé en plein, mais au contraire de ce qui arrive si on colle le parchemin en plein, les cartons cambrant en dedans, la surface des plats

est parfaitement lisse, on n'y voit aucune aspérité et l'ensemble est plus agréable à l'œil et au toucher.

La couverture terminée on trace tout autour des remplis avec le compas, une largeur de deux chasses au plus, on enlève le surplus avec un couteau à élaguer ou avec une pointe et on adoucit le tout avec le plioir. Il est bien entendu qu'à ces bradels on a cousu un cahier de quatre gardes devant et derrière. On replace le volume dans la couverture, en ajustant bien les chasses. On marque au crayon, sur la garde, l'endroit où s'arrêtent les remplis des bouts, pour le devant on se sert du compas. On place un zinc sous la garde et avec une règle et une pointe on la coupe sur les traces faites, de telle façon qu'elle affleure les remplis laissés. Il est très important que cette garde ne soit pas plus petite afin de ne pas laisser de vides qui se verraient sous la garde définitive, si au contraire; la garde coupée trop grande monte sur les remplis, on peut la parer quand elle est bien sèche. Pour contre-coller cette première garde, on place un papier quelconque dessous pour ne pas salir la garde suivante et on trempe à la colle de pâte. On retire le papier sur lequel on a trempé, que l'on remplace par un papier sec. Les deux côtés contre-collés, on met en presse entre des ais à bradel en interposant toujours des papiers blancs entre les ais et les plats du volume.

Quand le tout est bien sec on fait le dernier contre-collage. Si après toutes ces opérations on met les volumes en presse entre des ais à bradel et si on peut les y laisser longtemps, on a un travail parfait.

Les titres se mettent de différentes façons. En or sur le parchemin même; en noir ou en rouge au composteur; on peut les faire également à la plume à l'encre de chine ou en couleur à la plume ou au pinceau, c'est alors le dessinateur qui opère. Quelques

clients demandent des pièces de couleur, c'est à déconseiller. L'emplacement des titres est affaire de goût.

RELIURE HOLLANDAISE

La reliure hollandaise est une reliure souple en plein parchemin. Elle diffère du bradel en ce que la couverture tient au volume par des bandes de parchemin sur lesquelles il a été cousu et qui sont apparentes sur les mors.

La reliure hollandaise doit être préparée dès la couture. On remplace les rubans par des bandes de parchemin, qui doivent être tendues bien à plat sur le cousoir; les bouts en sont conservés assez longs pour le travail qui suivra. Comme pour les bradels on fait des petits mors, on frotte les volumes et on les apprête soigneusement, ce sont des travaux de luxe. Observation : on ne met pas de mousseline à cheval sur les dos.

Les volumes doivent être tranchefilés, la tranchefile doit être simple et plate, on la fait avec du fil de Bretagne sur des bandes de parchemin de la hauteur des chasses et dont on ne coupe pas les bouts. La couverture de parchemin a été collée au préalable sur un papier comme nous l'avons indiqué plus haut pour les bradels.

Quand le volume est apprêté, on coupe les cartons qui doivent être très minces, le carton est cependant préférable à la carte car il a plus de rigidité. Les reliures de ce genre faites au VII^e^ et VIII^e^ siècles se faisaient même sans cartons, au moins pour les volumes minces ou de petits formats, mais alors le parchemin employé était très épais. Ces cartonnages ne comportant pas de gorges aux mors comme les bradels, les cartons sont coupés en conséquence.

Cependant ils ne doivent pas aller jusqu'au fond des mors, un peu de jeu est nécessaire.

Les cartons ne se montent pas, ils sont placés en faisant la couverture. On met le volume au milieu du parchemin et on lui fait épouser la forme du dos, d'abord avec les doigts, et ensuite en le pinçant dans l'étau ou entre des ais à endosser. Il faut bien marquer les bords et les fonds des mors afin d'avoir

Fig. 61.

des points de repère pour l'emplacement des cartons. Avant de sortir le volume de la couverture il est prudent de faire une marque sur le rempli de tête cette fois puisque les cartons seront collés après que la couverture sera séparée du volume; elle permettra de remettre le volume dans le sens ou il a été placé dans l'étau. On fait également un trait au crayon au ras de la tranche du haut. On pose la couverture ainsi préparée à plat sur la table, on place une règle en tête en l'éloignant d'une chasse du trait de crayon, on peut mettre un poids sur la règle pour la bien

maintenir et avoir les deux mains libres. On met un très petit filet de colle forte sur un des bords de chacun des cartons, celui qui sera dans le mors. On les place sur la couverture en les appuyant contre la règle et en observant de laisser le petit espace dans le mors, dont nous parlons plus haut, pour laisser du jeu aux charnières. On charge et on laisse bien sécher.

Le rempliage se fait comme nous l'avons expliqué pour les bradels plein parchemin.

DES RABATS

Mais quelquefois on complique en faisant des rabats sur le devant. Ils doivent être proportionnés à l'épaisseur du volume et ne doivent pas se toucher. Cependant, si le volume est très gros, on les limite à huit ou dix millimètres environ en plus de l'épaisseur du carton.

Avant de commencer à remplier, on trace la largeur que l'on veut donner aux rabats, au moyen de plis très appuyés qui faciliteront le collage. La couverture étant placée sur la table, le parchemin en dessous, on pose une règle au bord du carton de droite, on la maintient fermement et passant le plioir en dessous du rempli on l'applique contre la règle, on frotte dans toute la longueur pour bien marquer le premier pli. Sur ce premier pli ainsi formé on marque au compas la largeur que l'on veut donner au rabat, et sur cette trace on fait la même opération. On peut même, la règle étant retirée, appuyer encore ces deux plis qui se tiendront plus facilement au collage. On trempe alors les remplis des bouts que l'on rabat à l'intérieur des cartons, on frotte fortement avec le plioir, les coiffes comme les bords, jusqu'au ras

du carton. Ces remplis se prolongent sur le devant; on les coupe d'abord au ras du carton sur le devant jusqu'au coin, on coupe ensuite le restant en partant du même coin, et en suivant exactement les tranches du carton en tête et en queue, de façon que le rabat soit bien une continuation du plat. On trempe alors le rempli du devant qui va former un des rabats. On le couche sur le second pli fait à sec, on appuie fortement, particulièrement aux extrémités, et aussitôt on soulève ledit rempli en l'appuyant avec le plioir sur la tranche du carton. On le maintient dans cette position au moyen d'une règle appuyée contre la tranche du carton et on colle le restant du rempli sur le carton. Avant d'achever le collage de cette partie on coupe l'endroit du coin en diagonale avec une pointe, mais sans atteindre le parchemin du dessous. On soulève la couverture pour placer le rabat à plat sur la table et achever de le coller avec le plioir. Quand les deux côtés sont faits on laisse sécher pour que les rabats conservent bien leur forme puis on trace les remplis à deux chasses et on élaguera le surplus comme nous l'avons vu pour les bradels.

DES LANIÈRES

Allons jusqu'au bout de ce genre de cartonnage et mettons-y des lanières en imitation des reliures anciennes. On ne peut pas employer le parchemin qui est trop raide. Le boyau que l'on peut employer convient surtout aux gros volumes. La peau de chamois blanche est difficile à trouver. A défaut, on prend une doublure de maroquin. On coupe une bande de maroquin plus longue que ce que l'on a besoin, large de deux centimètres environ. On choisit de préférence dans les flancs, c'est l'endroit où la peau est

moins serrée, on la roule du côté du grain, ce qui facilite la séparation de la fleur et de la chair. On pose cette bande sur la table le grain dessus. Avec un couteau à parer et à trois ou quatre centimètres de l'extrémité, on pénètre dans la peau à travers la fleur que l'on commence à séparer de la chair, quand on peut saisir le bout on tire les deux parties à deux mains, elles se séparent facilement restant entières. (C'est ainsi que l'on procède pour s'éviter la parure des charnières dans les ouvrages peu soignés.) On découpe la bande chair en lanières assez étroites, même pour les grands formats.

Pour placer les lanières régulièrement, on compasse sur la couverture en prenant entre le quart et le cinquième de la hauteur du volume et entre un et deux centimètres du bord, suivant le format. On les fixe en faisant une ouverture avec une pointe que l'on enfonce du côté du parchemin, elle ne doit pas être plus large que la lanière, celle-ci doit au contraire rentrer avec difficulté. On colle un centimètre à l'intérieur que l'on écrase au marteau quand le collage est bien sec.

Les coups de marteau se donnent à l'intérieur, mais il faut avoir soin de mettre un papier blanc sur les tas pour ne pas noircir le parchemin. La pose des lanières que nous venons de faire avant l'emboîtage du volume peut aussi bien se faire après.

Le volume est fixé dans sa couverture au moyen des bandes de parchemin sur lesquelles il a été cousu et de celles qui ont servi à faire les tranchefiles. Si on a cousu sur des bandes de parchemin trop larges, il faut réduire la partie qui doit passer dans la couverture, dans les proportions de deux à trois millimètres. Comme ces bandes de parchemin sont apparentes sur les mors il faut que leur espacement soit régulier et soit bien en correspondance des deux côtés.

Si on l'a prévu à la couture on observe de faire les divisions avec tête et queue comme aux cartes à nerfs mais ce n'est pas absolu.

Quand on a marqué l'endroit où ces parchemins doivent être placés, on place un zinc sur le volume posé à plat sur la table; avec une règle et une pointe on coupe jusqu'au mors la partie qui passera dans la couverture. Ce qui reste du parchemin peut être coupé sur un centimètre de longueur et collé sur les gardes.

Ceci fait, on met le volume dans sa couverture en partageant les chasses, et on trace au crayon à l'intérieur l'emplacement où passeront les parchemins. Pour rendre le travail plus facile on place le volume sur quelques ais, le dos en dehors, et, après avoir ouvert le carton de dessus, on met un poids qui maintiendra le volume pendant l'opération. De la main gauche on maintient le carton ouvert contre le mors et avec un crayon on trace l'endroit des bandes de parchemin non collées, on trace aussi l'endroit des tranchefiles. Quand les deux côtés du volume sont tracés on retire le volume et on fait une petite fente avec une pointe, à l'intérieur de la couverture, exactement à l'angle du mors qui a été marqué quand on l'a pincé dans l'étau. A l'endroit de la tranchefile on fait la fente un peu en biais et pas trop près du bord pour ne pas déchirer. On retourne la couverture et on fait une même fente à l'endroit, cette fois, en face de la première, au ras du carton. A la tranchefile la fente ne pouvant se faire en face on la fait un peu plus bas et en biais également.

On remet le volume dans sa couverture et on passe toutes les bandes de parchemin d'abord du dedans au dehors, puis ensuite du dehors au dedans. Il faut prendre de grandes précautions pour ne pas casser ces bandes de parchemin, principalement aux coiffes, tout en les serrant cependant.

On colle les bandes de parchemin sur le carton et on place un papier quelconque pour qu'elles ne collent pas sur la garde en fermant le carton. Quand le tout est bien sec on pare les bandes de parchemin en leur laissant seulement un centimètre de longueur environ. On taille ensuite la première garde pour qu'elle affleure les remplis et on contre-colle une première fois. Afin d'éviter que les collages des lanières sur le devant et des bandes de parchemin dans le fond ne marquent sur les gardes suivantes, on met une carte garnie d'un papier cependant, mais elle doit n'avoir que la largeur du volume pour ne pas écraser les rabats. Il en est de même pour le second contre-collage.

Enfin quand on ne craint plus l'humidité, on met les volumes en presse entre des ais très propres à bords carrés qui sont posés bien au fond du mors, les ais à bradel ne peuvent pas servir pour ce genre de cartonnage.

Pour mener à bien le travail du parchemin on ne saurait trop recommander la plus grande propreté. Il faut toujours travailler sur du papier blanc et en mettre sur les ais en s'assurant qu'ils soient eux-mêmes bien lisses. Si malgré tous les soins qu'on aura pris on faisait quelques taches de colle ou de doigts, on peut les enlever avec une éponge très fine humectée dans de l'eau claire. Le lavage au lait que l'on pratiquait autrefois sur les parchemins enduits de blanc, dont nous parlons au début du chapitre, ne doit pas se faire sur les parchemins que l'on emploie maintenant.

DES RELIURES PARCHEMIN AVEC CARTONS DURS

Nous avons vu dans le dernier chapitre les reliures plein parchemin en genre bradel ou genre hollandaise. Pour ces reliures nous avons indiqué qu'il fallait mettre des cartons très souples. Les gros volumes avec cartons forts appropriés à leur format peuvent être reliés de deux façons soit sans nervures, soit avec nervures, c'est-à-dire dans ce dernier cas les volumes sont cousus sur nerfs, voir même sur doubles nerfs en imitation des reliures anciennes.

Les reliures plein parchemin sans nerfs doivent se traiter comme nous venons de le dire. On double le parchemin d'un papier. Quand la couverture est sèche, on trempe la carte du dos à la colle forte et on la met en place au milieu de la couverture. Aussitôt après on met un filet de colle forte sur les bords du dos en ménageant en tête et en queue l'emplacement des remplis, et on emboîte de suite pendant que la carte est encore amollie par la colle et peut facilement prendre la forme du dos. On frotte le dos avec le plioir en interposant un papier pour ne pas faire de trous sur le parchemin. On laisse bien sécher entre deux ais. On remplie les bords que l'on trempe à la colle forte. On peut faire des rabats sur le devant tout comme aux reliures genre hollandaise. De cette façon les plats ne sont pas collés en plein.

Pour les reliures parchemin qui ont été cousues sur nerfs, on ne peut pas opérer de même, il faut que le parchemin soit trempé à la colle de pâte et collé en plein, c'est seulement ainsi que les nerfs pourront être pincés de la façon que nous allons indiquer, car il ne faut pas espérer employer la pince à nerfs.

Il faut tout d'abord mettre au volume des cartons

très forts et surtout de très bonne qualité pour résister au parchemin qui, nous l'avons dit, se retire beaucoup en séchant et fait cambrer les cartons extérieurement; nous avons vu des volumes dont les cartons faisaient l'assiette d'une façon bien disgracieuse. Il faut de plus doubler les cartons intérieurement avec un fort papier vergé. On peut même pour les grands formats employer un carton mince. Ces doublages se trempent à la colle de pâte, et assez à l'avance pour cambrer les cartons.

Ces volumes sont traités comme les reliures en maroquin plein cousus sur nerf, c'est-à-dire que l'on a collé des parchemins sur les dos à l'endossure, les tranches en sont rognées et jaspées, mais la jaspure se fait autrement qu'aux reliures ordinaires. On ne jette pas la couleur avec une grille, mais avec une grosse brosse en chiendent, la même dont on se sert pour la marbrure des veaux ou des basanes. La couleur est fortement mélangée de rouge, mais pour qu'elle ne mouille pas le papier du volume, on met celui-ci en presse en serrant le côté sur lequel on opère. C'est évidemment beaucoup plus long, mais ces reliures ne sont pas de celles que l'on peut faire en série.

Ces précautions prises les volumes sont tranchefilés; la tranchefile ne peut être que plate, il ne faut pas songer aux chapiteaux pour ce genre d'ouvrage. Si elle est en couleur on choisira du rouge ancien, uni bien entendu, mais il est préférable de le faire en fil de Bretagne. On colle dans les entre nerfs les papiers que l'on juge nécessaires pour la solidité de la reliure. On ponce le dos au papier de verre pour le rendre très lisse, on ne doit laisser aucune aspérité. On coupe aussi les coins, car ici nous sommes en reliure et non en cartonnage.

Après, on garnit le dos et les plats d'un papier que nous conseillons toujours jauni qui donne, par trans-

parence, un ton ancien ou ivoire au parchemin. On commence par les nerfs; on coupe des bandes de papier qui doivent couvrir entièrement chaque nerf et descendre un peu sur le dos, elles doivent aussi s'allonger d'un bon centimètre sur les cartons. Pour faire épouser facilement à ces bandes la forme des nerfs, on les trempe à la colle de pâte, un peu de temps à l'avance; très amollies elles emboîtent exactement les nerfs. On facilite l'opération en mettant également un peu de colle de pâte sur le papier. Avec le plioir et les doigts, les doigts surtout, on arrive à un très bon résultat. On laisse sécher entièrement ces bandes et on les râpe ensuite de façon que leurs bords disparaissent, tant sur le dos que sur les cartons. On colle alors des bandes d'entre nerfs qui descendent également sur les cartons.

On laisse sécher à nouveau pour râper et amincir tous les reliefs pouvant exister. Restent les plats. On coupe deux morceaux de papier plus grands que les cartons, pour obtenir des remplis. Une observation à retenir: quoique nous fassions une reliure pleine, il ne faut pas abattre la pointe des coins comme nous l'avons indiqué pour celles-ci (les coins ne se ferment pas de même) ces plats en papier ne se trempent pas d'avance, mais doivent être appliqués aussitôt couverts de colle, ils sont appliqués bien au ras des mors et rempliés de suite. On laisse sécher entre des ais sur lesquels on a posé des papiers blancs et que l'on charge fortement. Ce n'est que lorsque ce papiers sont absolument secs que l'on peut commencer à couvrir. Préalablement on adoucit l'arête du papier à l'endroit des mors avec un papier de verre très fin et on l'adoucit au plioir.

On coupe la couverture et si le parchemin est épais on pare le bord de la partie de la coiffe qui ne doit pas marquer sur le dos.

La trempe du parchemin est très délicate, car au premier coup de pinceau il se roule et devient comme un chiffon mouillé ; si la couverture est grande on la place sur un carton recouvert d'un papier blanc, et on l'y fixe avec des punaises aux quatre coins. On passe plusieurs fois le pinceau mais il faut l'appliquer aussitôt trempée. Le volume est posé à plat sur la table, le dos en dehors, on détache un côté de la couverture que l'on replie colle contre colle comme font les peintres en trempant les lès du papier de tenture. On détache l'autre partie et on l'applique aussitôt sur le carton du volume en proportionnant les remplis, on descend la couverture sur les dos, on retourne le volume et on applique le restant de la couverture sur le second carton. Il faut étaler la couverture parchemin et non la tendre. On remplie les bords du devant pour ne pas tacher le papier sur lequel on travaille, et on appuie le dos sur le volume dans la mesure du possible, mais sans chercher à le faire coller, ce à quoi on ne parviendrait pas, d'autant qu'il faut aller assez vite pour que toute la couvrure soit terminée pendant que le parchemin est encore humide. On remplie les bords de tête et de queue comme on le fait pour des reliures maroquins, on encolle les deux côtés de la partie des coiffes qui touchent le dos. On laisse, bien entendu, toute la peau nécessaire pour couvrir les tranchefiles en tenant compte que cette peau va se retirer beaucoup lorsque l'on collera le dos. Les coins sont fermés comme nous l'avons expliqué plus haut.

Le tout terminé on appuie le parchemin sur le dos et pour le maintenir on fait ce que l'on appelait le fouettage et que l'on pratiquait autrefois pour tous les maroquins avant l'emploi de la pince à nerfs. On disait fouettage parce que l'on employait du fouet et que ledit fouet ne se plaçait qu'au pied des nerfs.

Mais avec le parchemin il faut non seulement pincer les nerfs mais maintenir le dos entier bien collé au volume jusqu'à ce qu'il soit complètement sec. A cet effet on emploie du ruban, celui qui sert dans l'atelier à coudre les volumes. On couvre le volume d'un papier blanc que l'on remplie devant sous les cartons et on entoure le volume entièrement en passant le ruban à cheval sur le dos. Il doit être serré et chevaucher légèrement afin de ne laisser aucune place qui ne soit couverte, on l'appuie particulièrement au pied des nerfs. On arrête le ruban vers la gouttière quand on est arrivé au bout du volume. Avec précaution on peut passer le fil ou former les coiffes avec l'ongle et le plioir.

Si le volume a été cousu sur nerf doubles il faut, pour marquer la séparation, employer le fouet ou une ficelle fine, mais seulement pour cet endroit. On doit alors, pour éviter que la ficelle ne marque sur la tranche des cartons en gouttière, garantir cette partie; c'est une bande de carton quelconque que l'on entaille et que l'on replie à l'épaisseur du volume et qui l'emboîte sur la gouttière.

Les gardes doivent être en vergé ou hollande du ton de l'ouvrage. On peut cependant mettre des gardes de couleur, mais en tourniquet ancien. Les gardes de couleur ont été montées comme on le fait aux reliures soignées, et, gardes blanches ou de couleur, se collent à la colle de pâte à mors ouverts comme aux reliures également.

Les titres se mettent comme nous l'avons dit en or, en noir, en rouge, au composteur où à la plume. On peut aussi faire des encadrements au dos à froid, mais ils ne sont pas noircis, les fers sont seulement imprimés. Enfin le parchemin se prête à toute décoration que l'on veut mais en restant dans le style que comporte le texte de l'ouvrage.

LEXIQUE DES TERMES DE MÉTIER

Affiner. — Coller une petite bande de papier très mince, à cheval sur la tranche du carton qui sera placée dans le mors. Cette opération ne se fait que pour les cartons qui sont rognés, pour empêcher qu'ils ne s'émoussent pendant les nombreuses opérations qui obligent à les ouvrir et à les fermer.

Affûtage. — Voir *Meule.*

Ais. — Avant l'emploi du carton, on fixait devant et derrière les volumes des planchettes que l'on appelait des Ais, nom qui leur venait de la charpenterie ou de la menuiserie qui les fournissait. On a continué de donner ce nom à des plateaux en bois que l'on emploie pour séparer des volumes de grandeurs différentes que l'on met en presse.

Les ais que l'on fixait aux premiers volumes étaient en bois de cèdre, qui avait la propriété d'éloigner les insectes, mais d'autres bois ont été également employés. Quant aux plateaux dont nous parlons et qui servent à mettre en presse, ils sont en hêtre ou en chêne.

Les très grands plateaux qui vont jusqu'au plano jésus sont même consolidés à leurs extrémités par des tringles en fer encastrées dans des rainures.

On appelle également Ais des plateaux en carton assez épais. Ceux-ci ont des emplois multiples; ils servent à séparer les volumes que l'on met en presse, mais ceux seulement de même format. Si par exemple on sépare un in-4° d'un in-8, il faut employer un ais en bois, car un ais en carton, si épais soit-il, serait creusé par le volume in-8.

Les Ais ne sont pas des outils mais du matériel, on doit en avoir un grand nombre de chaque format. Toutes les piles que l'on monte doivent être placées

sur un ais, et un ais recouvre chaque pile en quelque état que soient les volumes après la couvrure.

Les ais en carton ont un centimètre et demi d'épaisseur, ils doivent être composés de deux morceaux de carton très fort et d'un troisième plus mince que l'on place au milieu. Le carton mince est enduit de colle de pâte des deux côtés et les deux cartons épais sont appliqués aussitôt dessus. On charge et on met en presse un peu après avant que la colle soit sèche. En opérant de cette façon on est certain que les ais ne se dédoubleront jamais, surtout si on les rogne des quatre côtés (ce n'est pas un luxe, mais une garantie de solidité). C'est un matériel qui s'abîme très facilement si on n'en a pas soin. On voit trop souvent des ais dont les coins sont arrondis ou qui ont des gouttes de colle forte sur leurs plats, parce qu'on les laisse trainer dessus ou quelquefois dessous les tables au lieu de les ranger sur la tranche et par grandeur dans des casiers *ad hoc*. Ceux qui servent au corps d'ouvrage ne peuvent pas servir à la couvrure ou à la finissure, mais pour quelque emploi que ce soit, il est de bonne précaution de toujours passer la main sur les deux côtés d'un ais avant de s'en servir. La main sent une épaisseur ou une goutte de colle que l'œil ne voit pas.

Ais à rogner, bandes de bois de hêtre ou de chêne qui servent pour rogner les gouttières à la presse. Leur largeur est de 5 à 6 centimètres et ils sont de 2 à 4 centimètres plus longs que le volume à rogner. L'un d'eux, ais de devant, est légèrement biseauté sur le sens de la largeur et le côté rentrant dans la presse en est arrondi. Afin de les empêcher de glisser pendant les mouvements nécessaires pour le bercement de la gouttière on frotte le côté posant contre le volume avec un morceau de cire, qui le rend poisseux, quelques relieurs, pour obtenir le même résultat, collent une bande de papier de verre. Nous répugnons à un moyen malpropre employé par certains ouvriers consistant à les mouiller avec la salive.

Ais à grecquer sont de vieux ais dit entre-deux. (Voir ce mot.)

Apprêture. — Ensemble d'opérations qui précèdent et suivent l'endossure, comme l'épointage des ficelles, l'affinage, la passure en carton, etc.

Apprêture de la couvrure. — Opérations qui précèdent la couvrure : placement des signets, collage des tranchefiles, des papiers sur les dos; confection des cartes avec ou sans nerfs, etc.

Assemblage. — Réunion des feuilles à plat ou pliées dans leur ordre de numérotation.

Astérisque. — Petite étoile imprimée à côté de la signature des encarts dans les cahiers in-18 et in-12.

Basane. — Peau de mouton lisse ou glacée employée pour la couvrure des volumes (reliures ordinaires).

Basaniers. — Relieurs qui jusque vers 1865 fabriquaient exclusivement la reliure basane pleine. Ils étaient les relieurs industriels de l'époque.

Battage. — Opération longue et fatigante faite avec un marteau très lourd, pour fouler le papier imprimé à plat ou plié. Le battage s'accompagnait toujours d'une mise en presse assez prolongée.

Battage des ficelles. — Voir *Corps d'ouvrage.*

Battage des bords. — Voir *Finissure.*

Battée. — Petite poignée de cahiers (six à huit environ) que l'on prenait pour battre sur la pierre. On a conservé ce nom à une même poignée de cahiers que l'on place entre deux zincs pour le laminage ou pour la mise en presse avant la couture.

Becheveter et non béjoiter ou bijoueter, mettre tête bêche. C'est l'action de placer les volumes les uns sur les autres pour monter une pile, en mettant alternativement un dos à droite et un dos à gauche. Les titres des volumes devant toujours être dessus, il s'ensuit que les têtes alternent également de côté.

Bercer les gouttières. — Voir *Rognure.*

Billots. — Cubes de bois de hauteur et d'épaisseur différentes qui servent à mettre en presse quand on a peu de volumes à serrer. Il est prudent d'interposer un ais en carton entre un ais en bois et un billot si celui-ci est placé debout, car sous la pression il ferait fendre l'ais en bois.

Bisone. — Toile grise dont on couvre les livres de certaines bibliothèques populaires.

Blancs. — Terme d'imprimerie. Dans l'imposition d'une feuille on distingue les grands blancs et les petits blancs. Les petits blancs sont ceux formant les marges des fonds et les marges de tête. Les grands blancs sont ceux formant les marges de devant et celles de queue.

Bords. — Terme de dorure sur cuir. Petite roulette ou filets que le doreur pousse sur les tranches des cartons aux reliures pleines.

Bordures. — Dorure faite à la roulette à l'intérieur des cartons aux reliures pleines. Si la dorure est composée de petits fers, elle prend le nom de dentelle.

Cahiers. — Réunion d'un certain nombre de cartons ou encarts placés les uns dans les autres; la première page d'un cahier porte en bas et à droite un chiffre ou une lettre que l'on appelle signature.

Cartes. — Sorte de carton mince et souple formé de feuilles de papier collées les unes sur les autres. Le nombre de feuilles de papier employées indique la force de la carte. — Carte en deux, en trois. Il y a des cartes en dix et en douze qui servent pour faire des nerfs.

Cartes qu'autrefois on appelait faux-dos. — Morceau de carte découpée de la largeur et de la longueur du dos d'un volume à l'apprêture de la couvrure, si on colle des nerfs dessus on dit une carte à nerfs.

Carton. — Terme d'imprimerie et d'édition. Réunion de deux feuillets ayant un même fond, l'in-4° est formé de deux cartons, l'in-8 de quatre cartons. En reliure on dit encart. — Voir *Cahier*.

Quand une faute a été commise à l'impression on réimprime un carton entier, c'est à dire les quatre pages le composant. Le brocheur ou le relieur sont chargés, dans le cours de leur travail, de supprimer le carton mauvais et de le remplacer par celui réimprimé. Souvent on ne réimprime qu'un feuillet. Dans ce cas le feuillet à remplacer est coupé non dans le fond, mais en laissant un onglet sur lequel on colle le demi-carton de remplacement.

Carton (Matière première.) — Les cartons que l'on employait autrefois étaient faits à la forme comme le papier. Les relieurs devaient le battre pour lui donner une fermeté qui était cependant relative. C'est le relieur Thouvenin qui eut le premier l'idée de les passer au laminoir.

La fabrication du carton a suivi l'évolution de la fabrication du papier. Voici la narration qu'en a donné Georges Mercier dans le journal *La Reliure* en avril 1909, à la suite d'une visite faite par les élèves du cours de Reliure aux usines Ozoufl et Leprince.

« Il est fabriqué avec des vieux papiers ramassés par les chiffonniers. Ces vieux papiers sont maintenant triés avec soin. On les broie avec de l'eau et on en fait une pâte que l'on coule mécaniquement sur des toiles métalliques.

La pâte arrive sur le trembleur qui, animé d'un rapide mouvement de droite à gauche la répand en épaisseur régulière sur une toile métallique. L'aspirateur placé immédiatement après absorbe la plus grande partie de l'eau qu'elle contient, ne laissant sur la toile qu'une bouillie humide dont chaque parcelle, entremêlant ses fibres à celles des parcelles voisines, aidera à former un ensemble résistant.

La pâte prise entre deux toiles métalliques passe sous une série de rouleaux qui continuent de chasser l'eau et de lui donner sa consistance. La bande de carton — sans fin — suit alors la même marche que dans les machines à papier en passant, protégée par des feutres, entre des cylindres métalliques froids puis chauds. Elle ressort enfin une vingtaine de mètres plus loin, prise immédiatement par un coupe-papier qui l'ébarbe et la débite aux formats que nous connaissons.

Mais pour obtenir les épaisseurs nécessaires aux différents emplois du carton, on est obligé de coller ensemble deux ou trois de ces feuilles obtenues comme nous venons de le voir. On se sert d'une machine spéciale ayant l'aspect d'un laminoir. Deux feutres sans fins passent entre les rouleaux et sont

constamment enduits d'une colle faite de parure de mégissier bouillie et d'eau.

Pour le carton en trois, une seule feuille passée entre les feuilles se trouve enduite sur ses deux faces, il n'y a plus qu'à appliquer une feuille sèche de chaque côté. Pour le carton en deux, on passe dans les feutres deux feuilles de carton à la fois, chaque feuille ne se trouve par conséquent enduite que d'un seul côté.

En leur appliquant une feuille vierge à chacun au sortir des feutres, on a deux cartons en deux.

Pour achever ce travail, tous ces cartons sont placés en pile sous une presse hydraulique qui fournit une pression de 400.000 kilos par centimètre carré. Les cartons restant dix heures environ en presse, on conçoit aisément qu'ils soient bien adhérents, après cette opération.

On fabrique différemment le carton d'un seul jet, auquel on donne de suite l'épaisseur voulue, la pâte est bien coulée sur une toile métallique, elle est également débitée en feuille, mais elle ne peut pas passer par les cylindres sécheurs, on est obligé de transporter les feuilles séparément et de les accrocher au moyen des pinces dans des séchoirs où passe un courant d'air chaud variant de 40 à 60 degrés. Cette méthode à l'inconvénient de faire gondoler le carton et nécessite un travail supplémentaire. Lorsqu'elles sont complètement sèches, les feuilles sont arrosées du côté concave; le laminoir achève de les redresser (1).

Le triage des vieux papiers était fait autrefois beaucoup plus sommairement. Il y a seulement une cinquantaine d'années, on rencontrait fréquemment des plumes, des bouts d'élastique, des bouts de liège, des clous, etc., objets hétéroclites qui endommageaient sérieusement les cisailles. Si cependant, malgré tous ces soins apportés maintenant à la fabrication, un tel objet se rencontre encore, et si l'on ne s'en aperçoit qu'après que le carton est fixé au

(1) G. Mercier, Journal *La Reliure*, avril 1909.

volume, on doit le faire disparaître. Voici comment on opère : avec une pointe bien tranchante on entaille le carton et on extrait le délinquant, puis on chauffe légèrement une lame de couteau avec laquelle on gratte un peu de cire jaune que l'on coule dans la cavité pour la combler.

Les cartons fins, blancs, rouges, bleus ne diffèrent que par la qualité des matières employées. Les formats les plus employés en reliure sont le carré, le raisin, le jésus. Mais quand on opère sur des grandes sortes on a facilité de faire fabriquer des formats spéciaux.

Cartonnage. — Genre de reliure légère. Cartonnage classique, reliure des livres d'écoliers. Cartonnage, emboîtage qui diffère de la reliure en ce que les cartons ne sont pas fixés par les ficelles sur lesquelles le livre est cousu, mais simplement collés sur les gardes quand la couverture est terminée.

Cartonnage à la Bradel. — Voir *Bradel.*

Cartonneur. — Relieur qui fait spécialement le cartonnage classique.

Cartonnier. — Qui fabrique le carton. Celui aussi qui fait les boîtes de bureau, les boîtes et cartons pour emballage; et les cartonniers du cartonnage fin ou de luxe, qui font les boîtes pour parfumerie et confiserie, etc... En province les relieurs font encore une partie de ces cartonnages.

Chagrin. — Peau de chèvre employée pour toutes les reliures, qui sans être de grand luxe, demandent de la solidité et de l'élégance.

Chagriné. — Obtenir le grain aux peaux de chèvre, ou aux peaux de mouton (Voir au chapitre *Peaux*) on chagrine également le papier et la toile au moyen de cylindres.

Chaînettes. — Point d'arrêt que l'on fait en tête et en queue en cousant un volume.

Charnières. — Bandes de peau ou de toile que l'on met dans les mors à certains ouvrages. Les charnières en peau se mettent aux reliures pleines qui ont des gardes en peau, ou en soie.

En France on emploie peu les charnières toile, si ce n'est pour de très gros volumes.

Chasses. — Parties des cartons qui dépassent les tranches du volume relié, leurs dimensions sont en proportion du format et de l'épaisseur du volume.

Chevillettes. — Petits accessoires en cuivre qui servent à tendre les ficelles fixées au cousoir; on en fait en forme de boucles avec ardillons pour les rubans, mais elles ne sont employées que pour les registres, leur largeur ne permettant pas de les utiliser pour les petits volumes. Elles sont avantageusement remplacées par des petites fourches en acier, qui tendent les rubans étroits avec toute la rigidité désirable. Ces petites fourches sont d'invention récente elles facilitent beaucoup le travail des ouvrières qui sont encore obligées d'employer des épingles à cheveux.

Chiffres romains. — Les pages paginées en chiffres romains se mettent au commencement de l'ouvrage. Ce sont des introductions, avertissement ou préfaces.

Cisaille. — Outil servant à couper le carton. C'est une forte table avec pieds et plateau en bois ou même en fonte. Au bord du plateau est fixée une lame plate, sur laquelle vient frotter une autre lame courbée que l'on abaisse pour couper le carton. Sur le plateau sont disposées des équerres mobiles qui permettent de couper le carton très régulièrement et à quelque dimension que l'on veut. Une pédale, soit automatique, soit au pied, maintient le carton pendant l'opération.

On fabrique un petit modèle que l'on pose sur une table. On s'en sert pour ébarber les cahiers des volumes non rognés et aussi à l'apprêture de la couvrure pour débiter les cartes des dos avec ou sans nerfs.

Enfin il existe une cisaille dite circulaire : elle est de dimensions très grandes. Les lames sont des disques coupants entre lesquels passent les cartons, on peut couper plusieurs bandes à la fois, la coupe est très nette.

Ciseaux. — Ils sont de plusieurs sortes, ceux des

ouvrières employées à la plaçure, ont des lames d'environ 0 m. 10 et deux simples anneaux. Autrefois ces ouvrières se servaient de ciseaux à lames très longues avec lesquels elles ébarbaient les gravures. On ne pensait pas à cette époque que les femmes pouvaient se servir de la pointe et de la règle. Aujourd'hui que la routine a été vaincue, le travail est certainement mieux fait et les longs ciseaux sont devenus inutiles.

Pour le corps d'ouvrage et la couvrure il faut une bonne paire de ciseaux dans un des anneaux desquels on peut mettre trois doigts. Ces ciseaux ont généralement une vis qui dépasse beaucoup en dessous. Cela gêne pour ébarber et pour d'autres opérations; on les fait fait couper presque au ras.

Clales. — Est plutôt un terme de papetier, ce sont des bandes de peau ou de toile qui sont collées sur les dos entre les rubans, on les prolonge sur les gardes sur lesquelles elles sont collées. En reliure, on a l'équivalent avec le parchemin que l'on colle entre les nerfs des volumes très soignés, on dit alors passer en parchemin.

Coiffes. — Les deux extrémités du dos d'un volume quand il est couvert.

Coins. — Angles extérieurs ou intérieurs des cartons d'un volume. Couper les coins s'entend faire une petite entaille aux coins intérieurs pour faciliter de faire les coiffes. Aux angles extérieurs des cartons des demi-reliures, on met soit des coins de peau qui sont plutôt un luxe qu'une nécessité, ou des coins en parchemin ou en toile, pour garantir ces parties du carton.

Collationnure. — Collationner c'est s'assurer si tous les cahiers composant un volume sont bien dans leur ordre numérique ou alphabétique. — Voir *Plaçure*.

Colles. — Les colles employées pour la reliure sont la colle de pâte et la colle forte auxquelles depuis plusieurs années est venue s'ajouter la colle chimique blanche.

La colle de pâte s'emploie pour coller les gardes

blanches, les gravures, les onglets et la peau à la couvrure. A Paris on la trouve toute faite chez les marchands de couleurs. Néanmoins certaines maisons font encore leur colle pour laquelle elles emploient l'amidon. On broie bien l'amidon en versant dessus de l'eau froide de façon à former une pâte parfaitement broyée. On y ajoute alors de l'eau bouillante que l'on coule peu à peu en remuant toujours dans le même sens avec une cuiller de bois; quand elle est cuite on la laisse refroidir et on ajoute de l'eau.

En province, les relieurs font également leur colle, mais nous leur recommandons de l'éclaircir beaucoup, quand ils l'emploient particulièrement pour la couvrure. Elle doit bien mouiller la peau et il ne faut pas qu'elle forme un glacis à la surface de la chair. Une colle trop épaisse durcit la peau, fait épaisseur dans les mors et empêche le jeu de la charnière.

— La colle chimique de Dornemann est excellente pour les travaux de plaçure, car elle est très blanche et adhère parfaitement, on peut aussi s'en servir pour passer en colle, elle ne s'effrite pas sous le marteau comme la colle forte, même plusieurs mois après qu'elle a été employée. Il est regrettable qu'on ne puisse pas s'en procurer par petites quantités, car elle se garde très longtemps.

— La colle forte sert pour passer en colle et pour coller les plats en toile les plats et les gardes en papier, elle sèche très vite, aussi doit-on l'employer très limpide. Il est plus économique d'employer des colles de très bonne qualité, elles peuvent recevoir beaucoup plus d'eau, elles sont plus élastiques et donnent un bien meilleur rendement.

— La colle forte doit être très cuite et non pas seulement fondue. On essuie les tablettes que l'on a soin de conserver dans un endroit très sec, on les casse en quelques morceaux et on les met à tremper dans de l'eau froide pendant 24 heures. On verse les morceaux trempés avec leur eau dans un bain-marie en ébullition pendant plusieurs heures. La colle ne sera réellement cuite que quand elle sera réduite d'un

quart. Mais cette réduction de quantité n'est pas une perte, elle sera aisément rattrapée par l'eau que l'on ajoutera au moment de l'employer.

Comète. — Imitation de la tranchefile. C'est une chaînette en coton ou en soie faite au métier mécanique et fixée sur un ruban léger qui sert à la coller en tête et en queue des volumes. On vend la comète en pièces; depuis longtemps elle remplace la tranchefile dans tous les travaux ordinaires et demi-soignés.

L'emploi de cette tranchefile mécanique, car c'est son vrai nom, n'est pas de date très ancienne. Du temps ou presque tous les relieurs travaillaient sur les livres de piété, tous ces ouvrages aux tranches dorées ou de couleur étaient tranchefilés à la main. Le travail étant très long, les ouvrières y suffisaient à peine. Cette gêne pendant la presse donna idée à un relieur nommé Closier ou Clausier, qui exerçait vers 1860 rue Hautefeuille, d'employer ses ouvrières en morte-saison à faire de la chaînette d'avance sur une bande de tissus. L'idée a-t-elle été prise par une manufacture de Saint-Etienne ou y a-t-il coïncidence? toujours est-il que c'est de cette époque que date l'emploi de la tranchefile mécanique.

Le nom de comète lui a été donné par les Relieurs parce que déjà on employait de la comète pour les travaux ordinaires, les basanes; elle se faisait dans les ateliers de Reliure, c'était une bande d'étoffe de coton rayée blanc et rouge large d'environ 5 centimètres. Quand la bande était trempée à la colle de pâte on la fixait à une de ses extrémités au bord de la table avec un poinçon en même temps qu'une ficelle de grosseur appropriée au format; avec la main gauche on tendait la ficelle et l'étoffe et de la main droite on rabattait celle-ci sur celle-là et on formait ainsi un bourrelet que l'on laissait sécher pour l'employer ultérieurement; au reste ce genre de comète s'emploie encore en papeterie pour les registres de petit format.

Compas. — Un très grand compas est utile pour la coupe des cartons dans le travail de détail. A cet

eflet le compas à trois branches rendait beaucoup de services parce qu'on avait avec un seul outil les dimensions prises en hauteur et en largeur. Pour les autres opérations un compas de 17 à 20 centimètres est suffisant, mais il faut veiller à ce que les pointes ne soient pas arrondies comme on le voit trop souvent. Certains se servent de petits compas à vis pour tracer les cartes à nerfs, c'est très bien, mais il ne faut pas être pressé.

Corps d'ouvrage. — S'entend de deux façons. Les bibliophiles comprennent dans ce vocable l'ensemble de la reliure, à l'opposition de la décoration, qui en est la partie artistique. Pour les professionnels ce n'est qu'une partie du travail de reliure qui commence après la couture et qui finit après la rognure.

Coupe-papier. — Voir *Massiquot.*

Couteau. — On emploie plusieurs sortes de couteaux, le couteau à rogner, lame d'acier trempé que l'on place dans le talon du fût pour la rognure à la presse. L'affûtage en forme de fer de lance ne se fait que d'un côté, le côté frottant sur la presse reste plat.

— Couteau à parer. — C'est une lame large de 5 à 6 centimètres, longue d'environ 20 qui se termine par un manche très court. On le remplace depuis longtemps par un fer à rabot, dont l'acier est mieux trempé.

L'affûtage ne se fait que d'un côté. La forme un peu arrondie est celle généralement adoptée avec les angles bien abattus. Quand on charge un coutellier de l'affûtage, il faut bien lui recommander de ne pas trop allonger le tranchant. Il faut à celui-ci une certaine résistance pour rentrer dans le maroquin, s'il est trop faible le fil se plie ou s'ébrèche.

— Couteau allemand. — N'est guère connu maintenant, c'était une lame un peu plus large qu'un couteau de table avec un manche très court et dont l'extrémité seule était affûtée en biais, le tranchet de cordonnier qui à la même forme de lame est mieux en main.

Cousoir. — Métier pour coudre les livres.

Couture. — Voir ce chapitre.

Couseuse. — Ouvrière cousant les livres au cousoir.

Couvertures conservées. — Ce sont les couvertures de brochure que l'on relie avec le volume auquel elles ajoutent une valeur marchande. — Voir *Plaçure.*

— Couvertures d'emboîtage. — Les couvertures des cartonnages qui sont faites par des spécialistes pendant que d'autres font le corps d'ouvrage. Les cartonneurs disent *les boîtes.* Ce n'est cependant pas ce nom donné aux couvertures qui fait dire emboîtage, le mot était employé bien avant.

Débrochage. — Défaire la couture du brocheur qui est insuffisante (plaçure).

Défets. — Quand on a fait l'assemblage d'un ouvrage il en reste toujours quelques feuilles alors que d'autres manquent pour obtenir le chiffre exact du tirage : c'est ce que l'on appelle feuilles de passe, c'est-à-dire papier donné en plus pour remplacer les feuilles qui peuvent être abîmées dans le cours du travail. Ces feuilles en surnombre sont conservées par l'éditeur à qui elles servent pour remplacer celles qui seraient à nouveau abîmées à la reliure ou dans les différentes manipulations que subit un volume broché.

Dent à brunir. — Pierre en agate fixée à un grand manche avec laquelle les doreurs sur tranches brunissent l'or. On s'en sert en reliure pour écraser le grain aux peaux que l'on veut polir (finissure).

Dentelles. — Voir *Bordures.*

Dos. — Le dos d'un volume est la partie qui est à gauche quand celui-ci est à plat sur une table dans la position normale pour la lecture. Le dos est aussi le morceau de peau ou de toile qui recouvre cette partie du volume dans les demi-reliures et qui s'étend un peu sur les cartons.

Ebarber. — Opération qui consiste à enlever l'extrémité des marges des cahiers aux volumes dont les tranches ne sont pas rognées. (Corps d'ouvrage.)

— Ebarber les gardes marbrées. (Finissure.)

Emmarger. — Substituer de nouvelles marges à des

gravures ou à des feuillets. C'est une opération très délicate qui est confiée à des spécialistes.

Emboîtage. — Emboiter c'est mettre et fixer le volume cousu et endossé dans la couverture fabriquée à part ; se dit aussi du genre de reliure. — Voir *Cartonnage*.

Encart. — Voir *Carton*.

Encollage. — Voir *lavage*.

Endossure. — Arrondir le dos d'un volume cousu et passer en colle, et façonner les mors dans l'étau ou dans une presse à endosser. (Corps d'ouvrage.)

Etau à endosser. — Machine avec bâti en fonte et mâchoires en acier, dans laquelle on fait l'endossure. Le premier étau à endosser a été fabriqué par Steinmetz pour M. Jean Engel en 1845. (Corps d'ouvrage.)

Entre-deux. — Ce sont des ais en bois qui sont légèrement biseautés sur leur largeur. Ils servent aux doreurs sur tranches pour séparer chacun des volumes composant une pressée. La partie la plus épaisse de l'ais se met au bord de la tranche que l'on dore, l'autre partie plus mince est arrondie pour ne pas marquer à l'endroit où elle touche le volume.

Les entre-deux servent aux relieurs pour monter un paquet ou pour mettre les volumes dans une petite presse à main (en l'espèce une presse à dorure sur tranches) pour frotter les dos au corps d'ouvrage. Pour cette opération la partie la plus épaisse de l'ais est mise au ras du mors. — Voir *Corps d'ouvrage*.

Fausses marges. — La partie de la feuille qui dans un sens ou dans l'autre excède la véritable marge établie par l'imprimeur au moyen des blancs (Voir ce mot). La fausse marge est abattue dans un volume rogné, elle est conservée au contraire dans un volume ébarbé.

Faux-titre. — Le faux-titre précède le titre, il n'indique ni le nom de l'auteur ni celui de l'éditeur.

Fer à fileter dit **glissoir.** — Pour pousser des filets à froid sur les mors et les coins. (Finissure.)

Fer à polir. (Finissure.)

Fleur. — Grain de la peau qui est sa partie extérieure. (Peaux parure.)

Format. — Désignation des dimensions d'un livre (pliure.)

Frontispice. — Titre gravé dans les ouvrages de luxe qui précède le titre général ou certains chapitres.

Frottoir. — Gros plioir en buis dont les bouts sont cintrés pour épouser la forme du dos du volume. Ils servent à frotter les dos mouillés de colle au *corps d'ouvrage*.

Fouettage. — Avant l'emploi de la pince à nerfs, on faisait passer une ficelle de chaque côté des nerfs du volume que l'on venait de couvrir, de façon à bien fixer la peau sur le dos, on le laissait sécher ainsi. La ficelle que l'on employait était du fouet, de là le nom de fouettage.

Pour garantir la peau, particulièrement au rempli du devant (car il ne s'agissait guère à cette époque que de reliures pleines) on garnissait les bords de la gouttière avec du carton ou des épaisseurs de papier. Dans la couvrure de parchemin à nerfs on est encore obligé d'employer ce moyen.

Fût. — Bâti qui tient le couteau à rogner et que l'on fait glisser sur la presse à rogner, par un mouvement de va et vient pour couper la partie du volume qui dépasse la presse. — Voir *Rognure*.

Gardes. — Les gardes blanches sont des feuillets de papier blanc assorti au papier du texte comme qualité et comme ton, que l'on place au commencement et à la fin du volume pour le garantir. (*Plaçure.*)

Les gardes de couleur en reliure sont montées au *Corps d'ouvrage*, ou collées à la *finissure*, suivant les soins apportés à la reliure; pour les cartonnages elles se collent avant la couture si celle-ci se fait à la machine, ou après la couture si elle est faite à la main, car alors les volumes sont grecqués, or l'entaille que fait la scie ne doit pas se voir dans le mors du volume. Autrefois on faisait un pli en forme d'onglet et l'ouvrière mettait la garde ongletée à cheval sur le premier et le dernier cahier au moment où elle cousait ceux-ci.

Glaçage. — Opération faite par le brocheur sur le papier blanc avant l'impression de certains ouvrages de luxe pour en rendre la surface très unie. Elle consiste à passer les feuilles de papier séparées les unes des autres par des feuilles de zinc, entre les rouleaux d'un laminoir.

Gouttière. — Face du volume opposée au dos. A vrai dire, la forme plus ou moins creuse, qui peut avec beaucoup de bonne volonté ressembler à une gouttière, n'est donnée au devant d'un volume que lorsque celui-ci est au moins endossé; néanmoins, dans les ateliers, ce mot est toujours employé pour indiquer la tranche de devant du volume, alors que devant du du volume se dit en parlant du titre.

Gravures. — En reliure, les images, quel que soit leur genre d'impression qui ornent les ouvrages de littérature. (*Plaçure.*)

Grattoir. — Sorte de frottoir (voir ce mot) mais en fer et dont une des extrémités a des dents très pointues. Il fut d'usage pendant les premières années du XIX^e^ siècle de gratter les dos avec cet instrument. On s'aperçoit des tristes résultats de cette méthode, quand on est obligé de dérelier des ouvrages de cette époque qui, devenus rares, ont acquis une grande valeur.

Grecquer. — C'est faire avec une scie appelée grecque des entailles dans le dos des volumes pour loger les ficelles sur lesquelles il sera cousu. Les volumes cousus sur nerfs ne sont pas grecqués, on fait tout au plus une légère entaille avec une scie très fine pour les chaînettes de tête et queue, car le fil à ces endroits ne doit pas faire saillie sur le dos. (*Couture*).

Interfolier. — Mettre un feuillet de papier entre chaque feuillet d'un volume, pendant les opérations de battage ou de laminage et de mise en presse. Ce travail est devenu inutile avec les éditions modernes dont les encres sont très siccatives. C'est aussi mettre des feuillets de papier blanc ou réglé pour permettre de marquer des notes.

Jasper. — Jaspure, semer au moyen d'une brosse et

d'une grille des petits points de couleur sur les tranches rognées. (Apprêture de la couvrure.)

Jattes. — Sébilles en bois dans lesquelles on met la colle de pâte. Bassine en cuivre ou fer battu avec deux compartiments pour la colle forte. Cette bassine est complétée par un bain-marie qui empêche la colle de brûler.

Justification. — Dimensions en largeur et en hauteur du texte d'une page imprimée. Les plieuses apportent tous leurs soins à faire porter très exactement la justification d'un feuillet sur celle du feuillet suivant. (Pliure.)

Lavage. — Opération qui consiste à enlever les taches dans le papier produites par l'humidité ou accidentelles. Les feuilles lavées doivent être encollées. Ce travail se fait par des spécialistes.

Laminage. — Mettre quelques cahiers qui forment une *battée* entre deux plaques de zinc et les passer entre les cylindres d'un laminoir. (Corps d'ouvrage.)

Lyonnaises. — Genre de coiffe que l'on fait aux volumes couverts en peau et qui ne sont ni tranchefilés ni cométés. (Couvrure.)

Maculage. — Impression trop fraîche qui se reporte d'une feuille sur l'autre et qui les rend toutes deux souvent illisibles. C'est un accident qui était très fréquent autrefois, mais que l'on observe peu maintenant que les encres sèchent très vite.

Où le maculage est à craindre encore c'est avec les gravures, il est sage de garantir les pages qui sont en regard par une serpente que l'on enlève quand la reliure est terminée.

Main de papier. — La main de papier blanc ou marbré que l'on emploie en reliure est de 25 feuilles. En papeterie cependant les mains de papier blanc pour registres ne comptent que 24 feuilles.

Marbrage. — Marbrure. Le marbrage du papier peut être comparé à une sorte de décalcomanie. Sur un bain préparé de certaines façons on jette des couleurs que l'on peut mêler en un dessin gracieux. La feuille

de papier que l'on couche sur le bain en prend toutes les couleurs.

La marbrure a été trouvée par Macé-Ruette, libraire-imprimeur, relieur ordinaire du roi Louis XIII. Il marbrait du papier et également du maroquin jaune. (Léon Gruel.)

Marbrage des peaux ou racinage. — Est une ancienne manière de décorer les veaux ou les basanes naturelles. Au moyen de potasse de coupe-rose et autres acides jetés directement sur la peau on obtenait des dessins imitant les marbres ou les racines d'arbres. Depuis une dizaine d'années ces marbrages sont revenus en vogue. Ils se font plus généralement à l'éponge.

Marteau. — Sans parler du marteau à battre qui pesait 4 à 5 kilos, on se sert de deux marteaux, un pour l'endosseur avec manche court, et un autre plus petit pour battre les ficelles, les bords, etc., et pour piquer (Corps d'ouvrage.)

Maroquins. — Peau de chèvre très épaisse et ayant un grain très gros et très large, c'est le maroquin du Cap ou du Levant, on distingue encore les maroquins peau de pays, avec grain moyen, mais qui se polit très bien, et le maroquin chagrin à petits grains.

Massiquot (et non pas **Massicot**). — Machine à rogner du nom de l'inventeur Massiquot, mécanicien rue Saint-Julien-le-Pauvre, qui la présenta à l'exposition de 1849.

Membrures. — Ais en bois de largeur proportionnée aux formats, qui servent à faire les paquets pour frotter les dos au corps d'ouvrage. Ces ais sont plus épais que ceux dits entre-deux, et plus longs ils se placent aux extrémités du paquet, c'est sur eux que la ficelle s'appuie pour serrer très fortement le paquet. — Voir *Paquet.*

Meule. — Dans un atelier il y a une meule au pied. Elle peut être d'émeri, mais le plus généralement elle est en grès. Les relieurs qui affûtent eux-mêmes leurs couteaux à parer apportent un très grand soin à ce que la meule reste plate, seulement c'est assez difficile à obtenir quand ce n'est pas le même ouvrier qui

s'en sert et que d'autres affûtent les couteaux à rogner ou les pointes. Pour ces outils, la partie qui pose sur la pierre est assez étroite, aussi est-on entraîné à s'arrêter près du bord de la meule et à creuser une rigole qui gêne beaucoup pour les couteaux à parer qui doivent être usés sur toute leur largeur.

L'ouvrier relieur doit savoir affûter les outils dont il se sert, pointe, couteau à rogner, couteau à parer. On ne s'attache pas assez à l'apprendre aux apprentis, il en résulte pour eux une grande gêne qui les fait paraître maladroits dans beaucoup d'opérations.

Pour élaguer des mors, pour ébarber des gardes, pour couper des cartes, etc., il faut des outils tranchant parfaitement avec lesquels on va beaucoup plus vite et on obtient un bien meilleur résultat.

La pointe qui est en fer de lance a quatre faces. On la tient de la main droite et on pose une des faces sur le bord gauche de la meule, de telle sorte que celle-ci en tournant use cette partie de l'extérieur vers l'intérieur, l'amincissant du bord au milieu, lequel doit conserver toute son épaisseur. On maintient la lame dans cette position avec un doigt de la main gauche jusqu'à ce qu'on ait obtenu un bon tranchant. On retourne alors la lame pour faire l'autre face. Puis après, tenant la pointe de la main gauche on opère de même en appuyant alors sur le bord droit de la meule. Suivant que la pointe est plus ou moins en biais sur la meule, le tranchant sera plus ou moins long. Or une pointe affûtée trop long ne coupera que de la pointe, et pour peu de temps parce que l'acier ne sera pas assez aminci. Le tranchant d'une pointe doit être égal à la largeur de la pointe, il aura plus de durée et permettra l'emploi de la pointe pour les multiples usages auxquels cet outil peut être employé.

Le couteau à rogner se repasse de même façon mais sur une seule face. Pour cet outil, l'observation que nous faisons pour la pointe doit être observée très strictement; un affûtage trop long risque beaucoup d'écorcher et souvent fait monter le couteau.

Autrefois, alors qu'il n'était pas encore de mode

d'ébarber les tranches, les relieurs s'appliquaient néanmoins à conserver les marges les plus grandes possible, et à conserver tous les *témoins*, ce à quoi les amateurs tenaient essentiellement. Certains volumes en avaient beaucoup ce qui rendait la rognure assez difficile. Pour vaincre cette difficulté les rogneurs affûtaient leurs couteaux en rond en abattant entièrement la pointe. Le volume très serré dans la presse, le couteau rond que l'on avançait avec précaution coupait parfaitement les feuillets malgré le vide qui résultait des témoins. On comprendra facilement que la réussite était plus aisée avec les papiers de bonne qualité.

Les couteaux à parer ou les fers à rabots qui les remplacent maintenant reçoivent différentes formes suivant les habitudes qu'ont prises les ouvriers qui s'en servent. Certains les affûtent tout à fait en biais. Mais nous conseillons d'adopter la forme légèrement arrondie avec laquelle on risque moins de faire des entailles désastreuses dans la peau. Mais surtout il faut bien abattre les angles. Il ne faut pas non plus faire un tranchant trop long, cela affaiblit la lame et donne un morfil qui plie au premier coup que l'on donne dans la peau. Il faut alors l'user sur la pierre et on perd ainsi tout le bénéfice du repassage.

Mors. — Les mors sont les deux saillies faites au dos, lors de l'endossure, pour loger les cartons (corps d'ouvrage) on appelle également mors la partie du dos de peau ou de toile qui, dans une demi-reliure, couvre une partie du carton. C'est aussi l'intérieur de la charnière. (Couvrure.)

Nerfs. — Les petites bandes transversales saillantes sur les dos des volumes. Ces saillies sont produites par les ficelles sur lesquelles sont cousus les volumes sur nerfs, c'est-à-dire avec les ficelles extérieures, ou bien par des petites bandes de cartes ou de peau collées sur une carte aux volumes cousus à la grecque. Couvrure.

Onglets. — Bandes de papier ou de toile que l'on colle au fond des gravures ou des feuilles simples, et qui

pliées en deux ou quatre permettent de les coudre. (Plaçure).

Page. — Belle page, placer en belle page, c'est mettre une gravure sur une page impaire, c'est en effet, surtout dans un livre relié la page qui se présente le mieux et le plus à plat.

Pagination. — Chiffres placés à chaque page pour en indiquer l'ordre. Dans la plupart des éditions ce chiffre est placé en haut à droite sur les pages paires, à gauche sur les pages impaires. Cependant on voit assez souvent maintenant la pagination placée au milieu de la page, ou bien en bas des pages au milieu ou à un des angles.

Les premiers livres imprimés, les incunables, ne portaient pas de pagination; pour faire connaître l'ordre des pages, les imprimeurs portaient au bas de la page verso et en dessous de la justification le premier mot commençant la page recto suivante.

Papier. — Le papier est une fourniture importante dans la reliure. On l'emploie blanc pour les gardes (*plaçure*) et marbré pour les plats et les gardes (*finissure*).

Parchemin. — Est une peau de mouton ou de veau (vélin) dont la chair a été entièrement raturée, et dont la fleur a été également raturée et polie de telle sorte qu'elle n'a plus de grain. Ces peaux ne subissent aucune sorte de tannage. Elles sont généralement livrées blanches. Cependant, pendant longtemps on en a employé qui étaient enduites d'une couche de vert qui servaient pour couvrir des registres.

On fabrique aussi du parchemin factice qui est une sorte de papier sulfurisé, il est surtout employé pour des couvertures de brochures. Ce même papier teint en vert a aussi été employé par les relieurs pour les coins des demi-reliures, mais son emploi était très difficile. — Voir *Finissure.*

Parcor. — Un certain nombre de feuilles assemblées que l'on plie en deux, quand le volume a un trop grand nombre de feuilles, pour ne faire qu'une poignée.

Parure. — Action d'amincir les peaux dans les parties à remplier. Voir le chapitre qui a été consacré à cette opération.

Passepartout. — Encadrement composé de plusieurs filets, que l'on pousse au balancier sur les volumes dont les plats sont en toile.

Passure en colle. — Action d'enduire les dos des volumes qui viennent d'être cousus, d'une couche de colle forte. (Corps d'ouvrage.)

Passure en carton. — Passer les ficelles épointées dans les trous faits aux cartons, pour fixer ceux-ci au volume. (Corps d'ouvrage.)

Peau. — Voir basane, veau, maroquin, au chapitre coupe des peaux.

Peigne. — Voir marbrure. Genre de marbrure dont les couleurs sont tirées dans le sens de la longueur du baquet au moyen d'une règle dans laquelle sont piquées des pointes qui donnent aux couleurs la forme d'un véritable peigne. Selon l'écartement des pointes on obtient du gros, du moyen ou du petit peigne.

Ce genre, très employé pendant de longues années, est presque abandonné maintenant en reliure, il sert encore pour les registres, les corrigés et les petits carnets. Son emploi demandait une certaine attention, car il avait un sens. Pour quelques formats, les in-12 par exemple, la coupe du papier obligeait à le mettre dans le sens de la hauteur du volume, on devait alors le placer de façon à faire descendre les pointes du peigne vers le bas du volume. Dans d'autres formats comme les in-8, le dessin étant dans le sens de la largeur, les pointes du peigne devaient couler vers le devant ou gouttière. Le marbreur qui faisait les tranches peigne observait le même sens. Un fait assez curieux, c'est qu'en papeterie on observe le sens du peigne d'une façon toute contraire, pour les tranches les pointes du peigne sont dirigées de bas en haut, et sur les bouts elles vont de la gouttière vers le dos, il va sans dire que le papier des gardes suit ce même sens.

Piqûre. — Action de piquer les trous dans le carton pour passer les ficelles (Corps d'ouvrage). Se dit aussi d'un cahier dont les feuillets sont tenus par un fil. Ce travail se fait maintenant à la machine avec du fil de lin ou du fil métallique.

Pierre à battre. — Pierre de liais ou marbre monté sur un socle sur lequel on battait les cahiers. — Voir *Battage.*

Pierre à parer. — Voir *Parure.*

Pierre à repasser. — Deux sortes de pierre sont employées pour adoucir le fil des couteaux ou des pointes que l'on vient de repasser et aussi pour redonner du fil à ces mêmes outils pendant leur emploi, soit la pierre à huile ou la pierre à l'eau. La pierre à l'huile est dangereuse si elle traîne sur les tables. Mais la pierre à eau est bien malpropre si on sait ce qu'est l'eau dont on l'abreuve.

Il est un procédé employé par les maroquiniers qui consiste en un morceau de toile ou papier émeri, collé sur un carton. En choisissant bien les numéros, plus fort pour les pointes et plus fin pour les couteaux à parer, on peut remplacer pierre à huile ou à eau sans aucun des inconvénients de celles-ci.

Pinceaux. — Les pinceaux employés pour la colle forte et la colle de pâte sont les brosses des peintres avec soies de porcs. Les grosseurs varient suivant l'emploi auquel ils sont destinés. Les pinceaux pour la colle forte doivent avoir une virole en cuivre; ils présentent cette particularité, c'est que devant avoir les soies assez courtes, celles-ci sont ficelées par les fabricants avec des arrêts sur un ou deux points de leur longueur. Quand la permière section devient trop courte, on coupe la ficelle au premier point d'arrêt au-dessus.

Pince-nerfs ou pince à nerfs. — Est l'étau à main des bijoutiers, dont les mâchoires ont été abattues entièrement à l'extérieur, et dont les parties intérieures ont été rendues lisses. — Voir *Couvrure.*

Planches. — On appelle ainsi en reliure et en brochure toutes les gravures hors texte qui sont placées dans les volumes,.

Plaçure. — Voir ce chapitre.

Plioir. — Outil que l'ouvrier relieur a presque toujours en main. Il y a des plioirs en buis qui servent pour la pliure, et aux ouvrières plieuses pour fendre les cahiers. Les plioirs en os ont différentes formes. A vrai dire une seule forme suffit à tous les travaux. Le plioir doit être assez large pour être bien en main, il n'est pas utile qu'il soit bien épais : un des bouts est arrondi, l'autre au contraire finit en pointe un peu longue, pour former les lyonnaises et passer le fil.

Poinçon. — Sert à percer les cartons. Corps d'ouvrage.

Pointe. — Lame large d'un centimètre et demi, dont une des extrémités est affûtée en fer de lance. — Voir *Meule.*

Pointe à rabaisser. — Lame large comme les couteaux à rogner et s'affûtant des deux côtés comme les pointes. On s'en servait autrefois pour rabaisser les cartons sur le devant après que le volume était rogné ou ébarbé, mais après la dorure des tranches si tel était le genre de reliure.

La pointe à rabaisser était fixée dans un fourreau assez long, que l'on pouvait appuyer à l'épaule. Après avoir tracé la chasse on appuyait sur le tracé une règle assez épaisse contre laquelle on glissait la pointe pour couper le carton. L'habitude que l'on a prise de rabaisser à la presse à rogner est bien moins fatigante et la coupe est plus nette. Nous avons indiqué à la rognure au massiquot que l'on pouvait également s'en servir pour rabaisser.

Polissure. — Action de polir la peau, par la mise en presse entre des plaques, et par frottement au moyen d'un fer chaud. — Voir *Finissure.*

Pontuseaux. — Ce sont les fils de cuivre qui dans la forme dans laquelle on coule la pâte du papier, soutiennent les autres fils plus fins qu'on appelle les vergeures : La marque qu'ils laissent dans le papier.

Porte-presse. — Coffre en bois sur lequel on pose la presse à rogner. L'usage du porte presse remonte assez loin, car Dudin en parle dans son ouvrage qui est de 1772. Cependant, primitivement, les rogneurs

posaient leur presse sur un baquet ou un tonneau scié en deux. De là l'appellation de tonneau qui s'est perpétuée chez les doreurs sur tranches qui appellent ainsi la caisse sur laquelle ils posent leur presse pour gratter et brunir les tranches.

Pots à colle forte. — Se font en fer-blanc ou en cuivre étamé, ces derniers sont de plus de durée. Ils consistent en un vase avec compartiments et un bain-marie. Beaucoup ont trois compartiments pour avoir une colle claire, une un peu plus forte et dans le troisième compartiment on met la colle un peu trempée qui se fond toute seule. Nous préférons n'avoir que deux compartiments et faire cuire la colle à part, car (nous l'avons expliqué déjà) la colle forte doit être *cuite* et non fondue.

Presse. — On emploie en reliure plusieurs sortes de presses. La grande presse qui sert à mettre les volumes pour une durée plus ou moins prolongée, soit au corps d'ouvrage, soit à la finissure. Toutes les maisons qui disposent d'assez de place ont plusieurs de ces presses. Les dimensions varient entre le plano carré et le plano jésus. Les presses employées maintenant se serrent par percussion au moyen d'un volant placé horizontalement au-dessus du plateau; autrefois ces presses avaient une vis en bois qui avait été remplacée par une vis en fer que l'on montait et descendait au moyen d'un fort bâton passé dans les trous du moyeu tout comme les anciens pressoirs.

Vient après la presse à rogner dont nous n'avons pas à donner la description, elle est suffisamment connue de ceux qui s'occupent de reliure. Cependant son emploi tend à disparaître, et ne sera bientôt réservé qu'aux seuls ateliers de reliure d'art. On peut maintenant avec un bon massiquot obtenir une rognure parfaite.

La presse à endosser ne sert plus, elle a été remplacée par l'étau à endosser, qui est beaucoup plus expéditif. C'était une presse pareille à la presse à rogner, moins la tringle et le fût. Elle était plus forte et les vis en étaient plus longues, car elle remontait à

l'époque ou on endossait au poinçon et on devait mettre dedans un nombre assez grand de volumes que l'on ficelait pour en faire des paquets pour le frottage des dos. Pour ce travail qui se fait toujours aux reliures soignées, on emploie la petite presse à doreur sur tranches. Il y a encore une petite presse à main que nous avons décrite à l'article tranchefilure.

Pressée. — Ensemble de volumes mis dans une grande presse.

Rabaisser. — Voir *Couteau à rabaisser.*

Racinage. — Marbrure que le relieur exécute lui-même sur la peau de veau ou la basane naturelles. Les couleurs que l'on emploie pour ce genre de marbrure sont principalement la potasse et la couperose verte (sulfate de fer) qui sont jetées à l'aide d'un gros pinceau de chiendent. Elles imitent les racines d'un arbre d'où leur nom. Le racinage a succédé au marbrage du XVIII^e^ siècle qui imitait les différents marbres. Les basaniers étaient très habiles pour exécuter les racinages, les anglais ont également excellé dans ce genre de décoration de la reliure en veau et en basane.

Toutes les peaux ne se prêtent pas à ce genre de teinture, il faut demander des peaux tannées à l'écorce.

Rame de papier contient 500 feuilles, soit 20 mains de 25 feuilles.

Recto. — Le côté impair d'un feuillet, page qui se trouve à droite quand le livre est ouvert.

Reliure. — Les différents genres de reliure ont été suffisamment passés en revue dans l'ouvrage pour que nous n'ayons pas besoin de les énumérer ici.

Renmargement. — Les relieurs sont appelés à renmarger des feuilles de texte ou des gravures, dont les marges ont été abîmées. Le premier soin que l'on doit prendre est de se procurer du papier absolument semblable à celui que l'on veut remplacer, et si on opère sur du vergé à observer le sens des vergeures. En possession de ce papier on ébarbe la feuille à renmarger en laissant un peu de blanc pour faire le col-

lage, si on opère sur un feuillet de texte avec recto et verso et au cas du texte ou de la gravure si le verso est blanc.

Sur le papier de remplacement on découpe une fenêtre, plus petite que la feuille à renmarger. On en enduit les quatre bords de celle-ci du côté verso avec une bonne colle d'amidon et on l'applique en place très exactement. Il faut charger de suite comme pour tous les collages de papier sur papier.

Repassage. — Voir *Meule.*

Réparation. — Il y a des réparations à la couverture du livre, ou aux feuillets, les unes et les autres sont le fait de spécialistes, auxquels le relieur a avantage à s'adresser.

Repliage. — Pour une reliure soignée les feuilles doivent être repliées. — Voir à *Plaçure.*

Satinage. — Voir au chapitre brochure.

Séchage. — Voir au chapitre brochure.

Serpente. — Feuillets de papier très mince que l'on place sur les gravures, lithographies et tailles douces, pour éviter qu'elle ne maculent sur le texte. Longtemps ces serpentes étaient en papier non collé; elles ont causé ces taches jaunâtres qui déparent tant de volumes du siècle dernier, mais qu'un lavage fait disparaître facilement. Les serpentes s'emploient encore, mais seulement pendant le cours du travail; on les enlève quand le volume terminé ne doit plus aller en presse.

Signatures. — Chiffres placés au bas de la première page de chaque cahier pour en permettre la mise en ordre.

Signature de la reliure. Il est d'usage que les relieurs signent les reliures, principalement les ouvrages de luxe. Elle se met en lettres dorées au bas de la dentelle intérieure.

Signet. — Petit ruban étroit qui se place dans le volume pour marquer la page où le lecteur s'est arrêté. (Voir Apprêture de la couvrure.)

Surjetter. — Opération que l'on fait aux ouvrages

posés de feuillets simples, avant de les coudre sur les ficelles. — Voir *Placçure.*

Témoins. — Qu'il ne faut pas confondre avec fausses marges. Ce sont des feuillets qui lors de la pliure se trouvent plus petits que les autres. C'est leur conservation qui *témoigne* que le relieur a ménagé les marges.

Tendée. — Mode de couture qui consiste à coudre un nombre plus ou moins grand de volumes les uns au-dessus des autres sur le même cousoir. Ce moyen qui économise du temps est à repousser pour tout travail soigné. — Voir *Couture.*

Train. — Réunion d'un certain nombre de volumes que l'on fait marcher ensemble, on fait la même opération à chacun des volumes le composant.

Tranchefile. — Petit point de chaînette en soie que l'on fait au dos en tête et en queue, pour orner le volume et surtout pour consolider ces parties. — Voir *Tranchefilure.*

Tremper. — Enduire de colle de pâte ou de colle forte les parties à coller.

Tranches. — Un volume a trois tranches, celle du haut ou de tête; celle du bas ou de queue, celle du devant ou gouttière. On dit tranches ébarbées quand celles de devant et de queue ne sont pas rognées; tranches dorées ou tranches jaspées quand les trois tranches sont dorées ou jaspées.

Transposition. — Accident qui peut arriver si en repliant les encarts on ne les a pas bien replacés dans leur ordre, c'est pour éviter une telle faute qu'il faut collationner à l'aiguille les volumes qui ont été repliés. — Voir *Plaçure.*

Verni. — Le verni dont on se sert en reliure pour les basanes ou les veaux est à base d'alcool.

Zincs. — Plaques de ce métal qui servent pour satiner les feuilles à plat, et pour laminer les volumes. Voir ce mot, et aussi pour couper des morceaux de papier, ou ébarber les gardes à la finissure.

TABLE DES MATIÈRES

Préambule V
Introduction IX

PREMIÈRE PARTIE. — **Généralités** 17

CHAPITRE PREMIER. — Glaçage. — Séchage. — Satinage. — Assemblage 17
Glaçage 18
Séchage 19
Satinage 20
Assemblage 22

CHAPITRE II. — Des formats 25

DEUXIÈME PARTIE. — **La reliure** 55

CHAPITRE PREMIER. — Débrochage. — Mise en train 55

CHAPITRE II. — De la repliure 68

CHAPITRE III. — Placement des gravures, cartes, tableaux, etc 72
Montage sur onglets 83
Gardes blanches et fausses gardes 89

CHAPITRE IV. — Ébarbage 99

CHAPITRE V. — Laminage 96
Collationnure 99

CHAPITRE VI. — Grecqure 102

CHAPITRE VII. — Couture 111

TROISIÈME PARTIE. — **Corps d'ouvrage** 127

CHAPITRE PREMIER. — Encollage du dos ou passure en colle 127
Épointure 130

CHAPITRE II. — Endossure 132
Cartons 141

CHAPITRE III. — Apprêture du corps d'ouvrage 147
CHAPITRE IV. — Mise en presse. — Frottage des dos. — Mousseline 152
CHAPITRE V. — Rognure 161
Rognure de la gouttière 168
Massiquot 172
CHAPITRE VI. — Montage des gardes marbrées. 189
CHAPITRE VII. — Couvrure. — Apprêture de la couvrure 191
Tranchefilure 194
Collage des papiers 200
La jaspure des tranches 209
Des cartes à nerfs 211
Coupe des peaux 219
Parure 227
La couvrure 236
Des reliures pleines 252
De la couvrure des toiles 255
CHAPITRE VIII. — Finissure 258
Pose des coins 258
Élagage ou parure du mors et des coins 265
Demi-reliures avec plats en toile 271
Coupe et pose des plats 271
Collage des gardes 276
Polissage 285

QUATRIÈME PARTIE. — **Cartonnage à la bradel** 291
Des pièces de titre 301

CINQUIÈME PARTIE. — **Reliure et cartonnage en parchemin ou vélin** 304
Reliure hollandaise 309
Des rabats 311
Des lanières 312
Des reliures parchemin avec cartons durs. 316
Lexique des termes de métier 321

3. — Les Imprimeries LAINÉ et TANTET, Chartres. 24.4.27.

MANUFACTURE
de
PAPIERS DE FANTAISIE
FONDÉE EN 1836

PUTOIS Frères et Cie
3, rue de Turbigo, PARIS (1er)
TÉLÉPHONE : Gut. 37-67

FOURNITURES GÉNÉRALES
pour RELIEURS et PAPETIERS

PERCALINES GAUFRÉES et TOILES

PAPIERS : Marbrés ordinaires
Marbrés de fantaisie
Marbrés genre ancien
Marbrés de haut luxe
Marbrés à la main, etc.

Créations de la Maison, modèles exclusifs

Société des Établissements A. FOUCHER

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 600.000 FR.

Siège social, Bureaux et Ateliers

62, boulevard Jourdan, PARIS (14e)

R. C. PARIS 105424 AD. TÉL. : TYPOFOUCHER-PARIS

TÉLÉPHONE : GOBELINS 05-36 — 05-50

Métropolitain : Porte d'Orléans

Matériel et outillage pour les Industries du Livre, du Papier et du Carton

Spécialités : Rogneuses de tous modèles, découpoirs, presses hydrauliques pour la reliure, presses à satiner, à rogner, à gaufrer, à dorer, balanciers, perforeuses, rouleaux et étaux à endosser, machines à arrondir, machines à battre les dos, machines à biseauter le carton, petit outillage, etc... etc...

Matériel spécial pour Reliure d'Art et Reliure d'Amateurs

MAISON FONDÉE EN 1859

Ed. KOCH

Doreur sur tranches

2, rue des Prêtres-St-Séverin, PARIS (Ve)

PAPIERS MODERNES et de FANTAISIE

Créations de la Maison

sur vergé à la forme et en 65 × 100

Pour Relieurs et Fabricants de Cartonnages

PAPIER DORÉ OR FIN, ARGENT ET SIMILI

pour impression, timbrage et encadrement

Fabrique à THIAIS (Seine).

KARL KRAUSE

DE LEIPZIG

MACHINES POUR :

LE FAÇONNAGE DU PAPIER

LE CARTONNAGE

LA RELIURE

A. GUTBERLET & CO

DE LEIPZIG

PLIEUSES AUTOMATIQUES OU NON

POUR TOUS TRAVAUX

MACHINES A COUDRE POUR LA RELIURE

ASSEMBLEUSES, ETC.

SCHELTER & GIESECKE

DE LEIPZIG

PRESSE A PLATINE " PHÉNIX " POUR

GAUFRAGE ET DORURE

CARACTÈRES EN CUIVRE

AGENT GÉNÉRAL

A. LESPINASSE

59, Avenue de la République — PARIS XI^e^

Télégr. : Electrimp-Paris -:- Tél. : Roquette 20-35, 90-54

AGENCES :

Lille, Lyon, Marseille, Bordeaux, Alger, Tunis

USINE

Noisy-le-Sec Tél. : Combat 06-29

PAPIERS, TOILES ET PEAUX
EN GROS

Atelier de Marbrure Maîtres-Relieurs
Importation de Percalines Anglaises

L. LACOMBE
5, rue de Savoie, 5 — PARIS (VI^e)
Téléphone : FLEURUS 44-95

Fournitures Générales pour la Reliure
le Cartonnage — la Papeterie.

HURLOT & AUGER
BATTEURS D'OR
Fournisseurs pour la Reliure

M. AUGER, Succr
22, Rue Alexandre-Parodi — PARIS (X^e)
TÉLÉPHONE : **NORD 04-29**
R. C. : Seine N° 16 409

Mademoiselle R. LEMALE

Lavage et Encollage de Livres et Gravures

à façon

S'adresser à :

M. KOCH, 2, rue des Prêtres-Saint-Séverin.

M. LEMALE, 7, rue Coëtlogon. — Tous les matins, samedi excepté.

Ou écrire à Mlle **R. LEMALE**, Villa Pasteur, Thiais (Seine).

Ancienne Maison GARNIER & SCHERF

(Fondée en 1866)

F. BOULON

Successeur de H. SCHERF

19, rue Saint-Séverin, PARIS (5e)

R. C. : Seine N° 211.764

PAPIERS DE FANTAISIE
PEAUSSERIE, PERCALINES
TOILES A REGISTRES ET TOUTES
FOURNITURES POUR LA RELIURE

PETIT

OUTILLAGE

Presses, Rogneuses, Cousoirs
Cisailles, Pots à colle
Couteaux à parer
Pointes, Plioirs, Pinces

CATALOGUE FRANCO

H. ROUGIER & PLÉ

Registre du commerce, Paris 27457
114, 116, 118, Rue du Temple. PARIS (3e)
Téléph. **Archives 13-16**

PEAUSSERIE

pour Reliure

Maroquins du Cap

CHÈVRES, VEAUX
MOUTONS
VELINS & PARCHEMINS

Anciennes Maisons
BURLAT, PAUL HUET et MARREL

A. JULLIEN

42, rue Saint-Jacques
PARIS (Ve)
TÉLÉPHONE : **Gobelins 52-56**
R. C. Seine N° 10.560

FOURNITURES GÉNÉRALES

POUR

la RELIURE et la PAPETERIE

Peausserie pour Reliure, Parchemins
Percalines gaufrées, Toiles et Lustrines
Papiers marbrés de haute fantaisie
oocO Fils et Ficelles, etc... Oooo

A. DEGOMBERT Fils

7, rue des Ciseaux, Paris (6e)

Téléphone : Fleurus 65-42 (Métro St-Germain-des-Prés)

Feuille pour l'estampage

DOUBLE ANTI-OXYDE

BELOR

pour Cuirs, Papiers, Soies, Cartons, Celluloïd, etc., etc.

SALUE Messieurs les Relieurs, Doreurs, Estampeurs, Cartonniers et les engage à employer ce produit *pour leurs travaux délicats.*

Belor se fait en Citron, Orange, Aluminium et Couleurs

REPRÉSENTANT ENVOYÉ SUR DEMANDE

Arthur MANDL, 51, rue de Paradis, Paris Xe

Établissements **G. DECREUSE**
45, rue de Chabrol, PARIS 10e
Nord 45-90

MACHINES MODERNES

POUR

les INDUSTRIES du

LIVRE et du CARTONNAGE

Librairie J.-B. BAILLIÈRE et Fils
19, rue Hautefeuille, PARIS (VIe)

MANUEL

DU

COMMIS-PAPETIER

PAR **A. BOURGEOIS**

1927, 1 vol. in-18 de 283 pages, avec 102 figures.
Cartonné : **22** fr.

Ajouter pour frais d'envoi : **France, 10 %; Etranger, 20 %.**

MACHINES MODERNES
pour le Cartonnage et les travaux du Papier.

Établissements E. COHEN
Ingr-Constr A. et M.
Ancienne Maison BASSALER
145, rue Nationale, PARIS (XIIIe)
Téléph.: Gobelins 03-41

MITRAILLEUSES, CISAILLES, TRACETTES, etc.,
perfectionnées et à grand rendement.

MANUFACTURE DE PEAUX
CHÈVRE ET MOUTON POUR RELIURE
Vve Moutaillier, Groussin et Cie
SUCCESSEURS DE
MOUTAILLIER-LORMIÈRE
11, Rue Pascal
: TÉLÉPHONE : GOBELINS 09-78
(PARIS Ve)
R. C. : Seine No 37.379

FABRIQUE

D'OUTILS DE RELIEURS

Couteaux à parer
Filets - Ciseaux à papier
Couteaux - Pointes à couper

MARQUE DE FABRIQUE
BLANCHARD

A PARIS

SOUBEYRAN, CHAVANNE & C^ie^
13, Rue Fontaine-au-Roi, PARIS (XI^e^)

OR, ARGENT
PLATINE EN FEUILLES

L. JOUHAUD

125, rue Oberkampf, PARIS

ORS SPÉCIAUX
POUR LA RELIURE